

DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

TOME SECOND.

DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ MORALEMENT;

DE SES MŒURS,

ET DE CELLES DES ANIMAUX.

PAR J. C. DELAMÉTHERIE.

> Nonne videre
> Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
> Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
> Jucundo sensu, curâ semotâ, metuque.
>
> LUCRETIUS, lib. II, vers. 14.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN XI — 1802.



DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE XLIV.

DES DEVOIRS DE L'HOMME SOCIAL ENVERS LUI-MÊME.

L'HOMME social a un grand nombre de devoirs particuliers à remplir envers lui-même. L'*amour du moi* les lui rend sans doute bien chers; mais il ne doit pas oublier que, dès l'instant qu'il s'est réuni en société, il a contracté l'obligation de faire céder son intérêt particulier à l'intérêt général de ses coassociés.

Le premier des devoirs du sage est d'apprendre à se connoître soi-même; il ne sauroit remplir sa tâche sans cette connoissance.

Il fera ensuite tous ses efforts pour se surveiller continuellement; il ne négligera rien pour acqué-

rir un grand empire sur lui-même. Enfin il n'oubliera jamais qu'il doit se respecter, parce que sa première récompense est sa propre estime.

DE LA CONNOISSANCE DE SOI-MÊME.

Γνωτι σεατων.

Le sage doit chercher à se connoître; car cette connoissance lui indiquera les moyens qu'il emploiera pour diriger ses actions. L'écuyer qui veut dresser son cheval étudie d'abord son caractère; il s'assure s'il est vif ou lent, s'il a de la force, du courage, ou s'il est pusillanime.... Il en est de même du fauconnier par rapport à ses oiseaux, du veneur relativement à ses chiens....

Un maître de pension habile commence d'abord à chercher à connoître le caractère de ses élèves et leurs différentes facultés. C'est sur cette connoissance qu'il dirigera sa conduite avec eux. Il modèrera celui qui est trop bouillant, il activera l'indolent, il ménagera le foible, il exercera plus constamment celui qui a de la force.

Le général d'armée tire un grand parti de la connoissance qu'il a acquise de ses différents chefs subalternes. Il fait faire une attaque brusque par l'homme audacieux, il charge l'homme intelligent et sage d'une manœuvre habile, les retraites sont confiées au courage calme et froid....

Le sage, dans la guerre continuelle qu'il est obligé de faire à ses passions, doit s'attacher à connoître les moyens qu'il a à leur opposer. Si son tempérament est vif, impétueux, il évitera tout ce qui pourroit l'irriter ; s'il a un tempérament apathique et calme, il recherchera ce qui sera capable de lui donner de l'énergie ; est-il courageux ? il peut braver les dangers ; est-il foible ? il ne s'y exposera pas.

DE L'ATTENTION SUR SOI-MÊME.

Celui qui ne veut pas s'exposer à faire des choses dont il ait à se repentir doit être attentif sur lui-même, se surveiller sans cesse, et ne pas se négliger un seul instant. La plus légère inadvertance peut avoir des suites terribles : elle l'entraînera dans de premières démarches plus ou moins inconsidérées ; celles-ci en amèneront d'autres encore plus répréhensibles ; enfin il arrivera à un terme dont il sera lui-même effrayé.

Lecteur, examine de sang froid les causes qui ont déterminé les événements les plus mémorables de ta vie, et tu verras qu'elles ont dépendu de circonstances très-légères, et dont tu n'aurois jamais prévu les suites. Il y a un livre intitulé : *Des grands événements par les petites causes ;* il n'est pas d'homme qui, dans

sa sphère, ne puisse fournir plusieurs preuves de cette vérité.

DE L'EMPIRE SUR SOI-MÊME.

Les animaux n'ont aucun empire sur eux-mêmes; ils s'abandonnent toujours aux premiers mouvements que produisent en eux les sensations présentes qu'ils éprouvent.

Il en est de même de l'homme de nature. A-t-il faim ? il se jette aussitôt sur l'objet qu'il sait pouvoir satisfaire son besoin; a-t-il soif ? il court au fleuve voisin..... Cependant il est quelques circonstances où les animaux, éclairés par l'expérience, savent se contenir jusqu'à un certain point.... La plupart résistent aux appâts que leur présente l'homme, s'ils y soupçonnent des piéges.

Les intérêts de l'homme social sont si compliqués, ses rapports dans la société sont si variés,... qu'il ne doit jamais agir sans avoir calculé les suites de son action.... Il sera toujours capable de commander à ses sentiments; enfin il doit avoir la force d'exercer sur lui-même l'empire le plus absolu.

Il est peu d'hommes qui aient ce pouvoir. Il en coûte pour commander à un premier mouvement, il en coûte pour dominer sa passion; mais c'est le triomphe de l'homme à caractère, c'est l'héroïsme de la sagesse, c'est la palme de la vertu.

DU RESPECT QU'ON SE DOIT.

Celui qui n'a pas du respect pour lui-même n'a pas droit d'en exiger des autres. Une des premières choses que conseille la sagesse est de savoir se respecter soi-même.

Ce respect s'étend jusqu'aux plus légers détails, aux vêtements, au maintien, aux discours, aux actions;... car la masse de considération que la société a pour quelqu'un se compose de toutes ces actions. Qu'on observe le monde avec attention, on verra que celui qui ne se surveille pas sur le moindre de ces objets perd en proportion dans la considération publique. L'homme sévère pour lui-même, qui ne s'écarte jamais du respect qu'il se doit, le commande aux autres; on n'oseroit se rien permettre de contraire aux égards qui lui sont dus.

Ce respect s'étend aux choses les plus secrètes. Qu'on n'oublie jamais que la première récompense de l'honnête homme est sa propre estime. Qu'il se demande donc toujours avant d'agir : *Estimerois-je celui qui feroit ce que je veux faire ? Si mon action étoit connue de ceux dont je recherche l'estime, qu'en penseroient-ils ?*

CHAPITRE XLV.

DE LA SANTÉ.

Il n'y a point de vrai bonheur sans la santé ; car, lorsque le corps est dans les souffrances, l'ame ne sauroit goûter de plaisirs. Un des premiers devoirs à remplir est donc de veiller avec soin à entretenir la santé du corps, et à en prévenir les maladies.

Tous les animaux ont un soin particulier de leur santé ; ils choisissent leur nourriture, et savent éviter les aliments qui pourroient les incommoder : leurs sens, d'une délicatesse extrême, les leur font distinguer.... Plusieurs même, tels que les chiens,..... savent prévenir les maladies en mangeant certaines plantes.

L'homme de nature n'est pas moins attentif à la conservation de sa santé ; il sait également prévenir les maladies par du régime, ou par l'usage de quelques plantes.

Mais l'affoiblissement de la constitution physique de l'homme social lui impose la nécessité de veiller avec une attention toute particulière à sa santé. Les sages n'ont cessé de répéter à leurs élèves qu'ils devoient entretenir leur corps dans

un état sain et vigoureux. Pythagore défendoit aux siens de manger des féves, et plusieurs autres plantes légumineuses, comme difficiles à digérer, et laissant dégager une trop grande quantité d'air.... Tous ces conseils étoient fondés sur les lois de l'hygiène, qui doivent être connues du sage.

Indépendamment du bonheur que la santé procure, elle est indispensable au sage pour conserver toute la force d'ame qui lui est nécessaire; car il est difficile de trouver dans un corps valétudinaire cette vigueur suffisante pour surmonter les passions vives, et faire de grandes choses. Aussi tous les hommes qui se sont distingués ont-ils, en général, joui d'une bonne santé.

DES PRÉCEPTES DE L'HYGIÈNE.

Les principaux préceptes que donne l'hygiène pour conserver la santé et prévenir les maladies sont la sobriété dans la nourriture et dans toutes les espèces de jouissances. Il est d'ailleurs un choix dans les aliments, qu'on ne négligera pas : ils doivent varier suivant l'âge, le tempérament, la force physique des organes digestifs; enfin suivant la nature du climat qu'on habite.

L'hygiène conseille encore un exercice modéré. Il donne du ressort à tous les organes, facilite la circulation des différentes liqueurs, prévient leur

stagnation, et entretient un juste équilibre entre toutes les parties.

Enfin un air pur, une température plutôt froide que chaude, ne sont pas moins nécessaires à la santé. Les habitants des lieux élevés, qui jouissent de ces avantages, se portent en général mieux que ceux des plaines. L'air des pays marécageux produit des maladies nombreuses, et abrége toujours la vie.

DES MALADIES.

Mais si le sage est attaqué de quelque maladie, il la supportera avec force et constance. Il ne se laissera point abattre par la douleur, ni par la crainte de la mort; néanmoins il prendra tous les moyens pour rétablir promptement sa santé.

DE LA PROPRETÉ.

Tous les animaux ont un soin particulier d'eux sous le rapport de la propreté. Les quadrupèdes se lèchent continuellement, les oiseaux huilent sans cesse leurs plumes, et les nettoient avec leur bec.... Il n'est que quelques espèces, comme le sanglier, le rhinocéros,... qui n'aient pas les mêmes soins.

L'homme de nature, ainsi que le singe, ont un grand soin d'eux sous le rapport de la propreté.

La propreté chez l'homme social est une qua-

lité très-recommandable; elle est utile à sa santé et au libre exercice de toutes ses facultés. Son corps en devient plus agile, ses membres plus dispos, ses sens plus fins et plus délicats; il est moins sujet aux maladies.

On exige sur-tout la propreté chez les personnes du sexe. Leur grande tâche étant de plaire, elles ne sauroient y réussir sans être très-propres.

La propreté est même regardée comme une qualité morale, parce que celui qui néglige d'avoir soin de son corps annonce de l'insouciance et de la paresse; et, si on n'a pas des soins pour soi, comment en auroit-on pour les autres?

CHAPITRE XLVI.

DE L'INDÉPENDANCE.

DANS l'état de nature, l'indépendance est ce qu'il y a de plus précieux pour l'animal et pour l'homme.

Les sauvages de l'Amérique chérissent tellement leur indépendance, qu'ils ne peuvent supporter nos entraves sociales. Nos villes, nos maisons, leur paroissent des prisons. Il ne sont jamais plus contents que quand ils sont au milieu des forêts.

L'indépendance n'est pas moins recherchée de l'homme social. Faire ce que l'on veut, et ne faire

que ce que l'on veut, (en respectant les lois de de la justice et les lois sociales) est le vœu prononcé ou secret de l'homme. L'enfant, qui est sous la tutelle de ses parents ou de son maître, souhaite pouvoir se soustraire à leur domination. Celui qui est obligé à un service quelconque desire de s'en voir délivré. Le célibataire craint de s'engager par les liens du mariage, parce qu'il chérit son indépendance... Chaque personne, dans la société, ambitionne une fortune qui puisse fournir à ses besoins, pour jouir de l'indépendance.

Cette indépendance, si chère à tous les hommes, l'est encore bien davantage à l'ame noble et fière, qui ne sauroit supporter l'idée de dépendre de qui que ce soit.

Le cœur sensible et délicat, qui souhaite n'être point distrait de ses douces affections, est, par là même, très-jaloux de son indépendance.

Le sage, qui se livre à l'étude de la nature et desire s'occuper uniquement de ses grandes conceptions, a un besoin indispensable de l'indépendance. Aussi y sacrifie-t-il ordinairement et sa fortune, et tout ce que les hommes recherchent avec tant d'avidité. C'est même ce qui le retient le plus souvent dans le célibat.

Cependant ce desir de l'indépendance doit être réglé. Cratès qui, pour être indépendant, et n'avoir pas l'embarras de régir ses affaires, vend tout

son bien, et jette dans la mer l'argent qu'il en retire, est un insensé qui se rend ensuite dépendant de tout le monde, pour pourvoir à ses besoins.

Cet autre qui, sous prétexte d'indépendance, ne veut contracter aucun attachement, est encore bien éloigné de la sagesse, puisque ce sont les affections douces qui font le bonheur de la vie.

La sagesse doit donc toujours déterminer les moyens qui peuvent faire jouir de cette indépendance, si précieuse à l'homme.

DU COMMANDEMENT.

L'ordre social a établi différentes fonctions nécessaires pour le bien public. Il faut que les uns commandent, et que les autres obéissent. Le commandement flatte l'amour-propre; l'obéissance l'humilie. Cette dernière est donc naturellement pénible, tandis que l'autre est agréable.

Ceux qui commandent ne doivent jamais oublier cette double vérité. Aussi a-t-on dit, avec raison, que pour bien commander il est nécessaire d'avoir su obéir. On aura appris qu'il est toujours dur de recevoir un ordre; que, par conséquent, en en donnant soi-même, on doit prendre les plus grandes précautions pour ménager l'amour-propre.

DE L'OBÉISSANCE.

D'un autre côté, celui qui doit obéir ne sau-

roit oublier que le bien public exige cette subordination. Il obéit aujourd'hui ; il commandera un jour.

Celui qui commande ne sauroit donc être trop honnête, sans cependant avilir l'autorité.

Celui qui obéit doit exécuter les ordres qu'il reçoit, puisque le bien public le veut ainsi ; mais il n'oubliera point sa dignité d'homme.

CHAPITRE XLVII.

DU CARACTÈRE.

Chaque animal a son caractère qui dépend de ses besoins. Or, nous avons vu que ces besoins divers sont une suite de l'organisation. Nous pouvons donc assurer que le caractère des animaux est le résultat de leur constitution physique. Les carnivores ont un caractère cruel et féroce ; celui des frugivores est doux. Le caractère de l'homme réunit la bonté, la gaieté, l'irascibilité....

Les animaux et l'homme de nature ont leurs caractères assez bien prononcés, parce qu'ils n'ont d'autres inclinations, d'autres penchants, que ceux qui naissent de leur organisation. Néanmoins on y observe des différences dont on peut facilement assigner les causes. Elles se rapportent à trois principales :

1° Les *causes primitives*, qui dépendent de l'organisation. Un cheval, par exemple, dont le tempérament est robuste, qui a la fibre forte, et une grande quantité d'esprits moteurs et reproductifs,... sera vif, hardi, soutiendra la fatigue;... tandis que celui qui a reçu de ses parents une constitution flegmatique sera mou, lâche..... Ces qualités augmenteront encore s'il est mutilé.

2° Les *causes transmises* des caractères des animaux viennent des parents. Nous avons vu que les animaux transmettent à leurs enfants leurs qualités, bonnes ou mauvaises. Un cheval qui aura été rétif, peureux,..... transmettra à sa race les mêmes passions.

3° Enfin, les *habitudes acquises*, ou contractées par ces jeunes animaux, font naître en eux de nouvelles inclinations, et changent leurs caractères. Un cheval de bonne race peut contracter de mauvaises habitudes. Il en est de même de tous les autres animaux.

C'est dans ces trois causes qu'on trouvera l'origine des caractères différents de tous les animaux. Elles influeront également sur celui de l'homme.

Le caractère de l'homme de nature a beaucoup de rapports avec celui du singe. Vivant de fruits, il est également bon; il a, comme lui, de la gaieté, de l'irascibilité....

Mais une multitude de causes accidentelles mo-

difient, chez l'homme social, ce caractère primitif. Il tiendra d'abord de celui de ses parens; mais des circonstances particulières, telles que les affections trop vives de sa mère, pendant sa grossesse, ses inconséquences dans sa manière de vivre,... peuvent altérer jusqu'à un certain point l'organisation physique primitive, et changer le tempérament ainsi que le caractère.

Les passions transmises par les parents modifieront également le caractère.

Enfin les influences de la société agiront encore puissamment sur le caractère. L'éducation, les passions, les relations sociales,... altèreront tellement deux caractères qui ne différoient en rien, qu'ils n'auront plus aucune ressemblance.

Le caractère d'une personne présente même ces différences. Elle étoit douce, affable, obligeante;... les qualités aimables et aimantes étoient peintes sur son visage... Elle se livre à des passions cruelles, haineuses, vindicatives... Sa physionomie s'altère, et souvent éprouve un changement entier. Son caractère n'est plus reconnoissable.... Hélas! combien nous en avons eu de terribles exemples!

Mais, revient-elle à ses premières habitudes? sa physionomie reprend sa première expression. Son caractère acquiert sa première douceur....

En nous renfermant dans des règles générales, on peut dire que le caractère dépend toujours du tempérament.

Celui du tempérament bilieux est vif et pétulant;

Celui du mélancolique est réfléchi et sombre;

Celui du sanguin est gai;

Celui de l'apathique est nul; c'est-à-dire qu'il se laisse constamment influencer.

Mais ces caractères se modifient de différentes manières. Nous allons en développer quelques-unes des principales.

DE LA DOUCEUR DE CARACTÈRE.

Les caractères doux sont heureux. Ils se concilient tous les cœurs par leur condescendance. Ils ne savent rien refuser à ceux avec lesquels ils se trouvent.

Alcibiade vivoit également avec les sages d'Athènes et avec les courtisanes. Il se conformoit aux mœurs de Sparte comme à celles des Perses. A Sardes il étoit plus voluptueux que les Asiatiques eux-mêmes; à Sparte il étoit content du *brouet*.... Aussi étoit-il chéri par-tout.

Tel est l'avantage de ces caractères. Ils s'accommodent de tout, et ne sont déplacés dans aucune société.

DE LA FOIBLESSE DE CARACTÈRE.

Mais ils ont aussi les défauts que donne la foiblesse. N'ayant pas une volonté assez ferme, on leur fait faire assez ordinairement tout ce qu'on desire.

DE LA SOUPLESSE.

La souplesse se trouve dans le caractère foible, qui cède si facilement aux impulsions qu'on lui donne.

Le caractère fort a quelquefois de la souplesse; mais il cède parce qu'il le veut bien. C'est pour se relever avec plus de force lorsqu'il sera arrivé à ses fins.

DE LA MOLLESSE.

La mollesse est le dernier degré de la foiblesse. L'homme mou est sans caractère, sans force, sans énergie. Il n'est vertueux qu'autant que les circonstances le lui permettent. Tout obstacle qu'il rencontre le fait dévier de sa route.

DE LA TIMIDITÉ.

Le caractère timide est encore une suite ordinaire de la foiblesse. La timidité est particulière à tous les animaux foibles.

La même timidité se trouve chez l'homme foible, chez les femmes et les enfants.

Cependant la timidité vient quelquefois de ce qu'on n'est pas familiarisé avec les dangers. Elle peut, par conséquent, se trouver avec le caractère fort. L'habitude lui donne ensuite de la hardiesse.

DE LA LÉGÈRETÉ.

Homme léger! tu sens toi-même combien tu t'éloignes du bonheur. Tu es le jouet continuel de tes passions et de celles des autres.

DE LA FRIVOLITÉ.

Que dire d'un homme frivole? sans caractère et sans énergie, il est toujours commandé par la sensation du moment. Sa volonté présente dément celle qu'il avoit l'instant d'auparavant, et ne sera pas celle qu'il aura dans l'instant qui suit.

La légèreté et la frivolité appartiennent aux caractères foibles. Elles sont particulières aux femmes et aux enfants.

DU CARACTÈRE FORT.

C'est en général le caractère fort et prononcé qui fait les grands hommes. Ils veulent fortement, et, en conséquence, ils combinent tous les moyens qui peuvent les faire arriver à leur but. Leur activité infatigable fait jouer tous les ressorts qui sont en leur pouvoir. Ils ne négligent rien; ils prévoient tout....

Leur ton assuré et leur audace en imposent. Ils ne paroissent jamais douter du succès de leurs entreprises, afin que les autres n'en doutent pas eux-mêmes.

DU CARACTÈRE ENTREPRENANT.

Le caractère entreprenant accompagne presque toujours le caractère fort. Car il faut occuper cette grande énergie. C'est pour elle qu'on forme des projets, qu'on fait des entreprises.... Aussi tous les grands caractères, tels que ceux des conquérants, des hardis navigateurs,... ont été très-entreprenants.

DE LA RÉSISTANCE.

On emploie quelquefois la force de caractère seulement à résister. Les Grecs paroissoient devoir être écrasés sous les forces immenses de Xerxès; ils font la plus belle résistance. Les Athéniens sentent qu'ils seront forcés dans leur ville; ils l'abandonnent, se réfugient sur leurs vaisseaux, et vont détruire la flotte ennemie dans la célèbre journée de Salamine... Enfin Xerxès, après avoir perdu la plus grande partie de son armée, est obligé de se retirer honteusement. Les Grecs ne le poursuivirent point.

Les athlètes les plus vigoureux prouvent leurs forces extraordinaires en se tenant fermes sur un pavé frotté d'huile, et résistant à tous les chocs.

Le sage doit, comme ces athlètes, se tenir ferme, et résister au choc des passions.

La résistance est souvent une suite de la seule force d'inertie. Un peuple nombreux qu'on veut obliger à faire ce qui lui déplaît se contente d'opposer sa force d'inertie.

DE LA FERMETÉ.

Une ame qui a de l'énergie se forme un plan de conduite bien calculé, et le suit avec persévérance. Ferme dans ses résolutions, elle ne s'en écarte jamais. Ce qu'elle veut, elle le veut bien. Aussi ces personnes réussissent-elles ordinairement dans tous leurs projets. César, par sa fermeté et son activité, devoit toujours, à forces égales, l'emporter sur Pompée.

Cette fermeté est nécessaire pour réussir dans les entreprises difficiles. Celui qui veut être conséquent dans sa conduite doit avoir de la fermeté. Elle est en général la vertu des hommes forts. C'est en cela qu'ils ont la supériorité sur les ames foibles, les femmes et les enfants.

La fermeté approche souvent de l'audace. On peut cependant distinguer l'une de l'autre, en ce que l'homme ferme agit toujours avec prudence; l'audacieux, au contraire, abandonne beaucoup au sort des événements; mais sa fermeté le fait

souvent triompher dans des circonstances où tout autre eût succombé.

DU CARACTÈRE SOLIDE.

L'homme à caractère a une volonté ferme qui lui donne de la solidité et de l'*aplomb*. C'est cet aplomb que l'homme raisonnable doit particulièrement rechercher, pour être toujours à sa vraie place. Périclès eut constamment le grand art de conserver cet aplomb, et d'être ce qu'il devoit être.

Le trop mobile Alcibiade ne sut jamais garder son aplomb, et fut rarement ce qu'il devoit être.

DU CARACTÈRE ROIDE.

Mais, sous prétexte de solidité et d'aplomb, il ne ne faut pas tomber dans la roideur. La roideur dans le caractère produit les mêmes effets que cette même roideur dans les mouvements du corps. L'homme fort et robuste a une démarche ferme, assurée, et qui n'a rien de roide dans les mouvements. Celui, au contraire, qui n'est pas sûr de sa force a le mouvement roide et gêné.

La roideur blesse et offense ceux avec lesquels on vit. La solidité et l'aplomb, au contraire, plaisent et inspirent de la confiance.

La roideur de caractère diffère de la force de caractère, et approche beaucoup de l'opiniâtreté,

dont elle peut être regardée comme le premier degré. Le caractère fort veut fortement, et déploie une grande énergie.

Le caractère roide veut obstinément, parce qu'il veut; mais il ne sait pas se plier pour arriver à ses fins. Ordinairement même il blesse par sa roideur, et il éloigne ceux dont les secours lui seroient de la plus grande utilité. C'est ce qu'on appelle ces humeurs *cassantes*, qui ne veulent jamais plier.

Caton avoit le caractère roide. Il ne savoit pas plier pour arriver à ses fins.

César, doué d'un aussi grand caractère, d'un caractère aussi fort, ne négligeoit aucun des moyens dont il espéroit retirer quelque utilité. Il étoit souple, et paroissoit quelquefois abandonner ce que, dans la réalité, il poursuivoit le plus ardemment.

DU CARACTÈRE OPINIATRE.

Il ne faut pas confondre la fermeté avec l'opiniâtreté. On doit être ferme sans être opiniâtre; si on s'est trompé, il faut revenir sur ses pas, et ne pas tenir mal à propos à ses premières déterminations.

L'opiniâtreté et l'entêtement annoncent un défaut de jugement. Ils ont leur source dans un amour-propre peu réfléchi.

DU CARACTÈRE OBSTINÉ.

Tenir trop fortement à ses résolutions, c'est ce qu'on appelle l'obstination. Lorsqu'on s'apperçoit qu'on n'a pas pris une bonne route, ou au moins qu'il y auroit de l'inconvénient à persister dans sa première résolution, il faut avoir le courage de l'abandonner. Ce seroit une obstination blâmable d'y persister.

L'obstination n'est qu'une nuance de l'opiniâtreté.

DE LA RÉSOLUTION.

Une résolution ferme est une des qualités qui conduit le plus directement au bonheur ; mais elle suppose un caractère prononcé, qui a cette force nécessaire pour ne pas changer sans cesse d'opinion. On ne doit prendre de résolution qu'après un mûr examen ; mais lorsqu'on l'aura prise on y tiendra fortement.

DU CARACTÈRE IRRÉSOLU.

L'irrésolution est la suite de la foiblesse. L'homme foible, toujours vacillant dans ses volontés, change à chaque instant de résolution. Il est le jouet perpétuel de ceux qui ont pris de l'empire sur son esprit, et même souvent de ceux qui lui sont étrangers.

L'irrésolution des gens en place a des suites bien funestes. Le caractère irrésolu des chefs des

nations cause les plus grands maux. L'histoire en présente à chaque page de tristes exemples.

DE LA PERSÉVÉRANCE.

Il faut de la persévérance pour réussir dans ses entreprises. Des obstacles imprévus se présentent. On ne sauroit les surmonter qu'avec de la persévérance.

DE LA CONSTANCE.

Celui qui a de la force et de l'énergie sera constant, parce qu'il a une volonté prononcée, et qu'il veut fortement. Son organisation vigoureuse fait qu'il peut s'occuper long-temps du même objet sans en être fatigué. La raison lui dit que le bonheur est dans la constance, et qu'il doit persévérer dans les choses auxquelles il n'a dû donner la préférence qu'après un mûr examen.

DE L'INCONSTANCE.

L'inconstance a, dit-on, sa source dans le cœur humain; disons plutôt dans le physique de l'économie animale. Les sens se lassent; on ne peut jouir qu'un certain temps du concert, du spectacle,.... Il faut une autre occupation, un autre genre de dissipation.

La même lassitude a lieu pour les plaisirs que fournissent les travaux de l'esprit. Le géomètre

se lasse en calculant, le métaphysicien en méditant, l'orateur en composant des discours, le poète en faisant des vers....

On en doit dire autant des affections du cœur; on se lasse aussi d'aimer les mêmes objets.

La suite de cette lassitude, dont nous avons expliqué ailleurs les causes, est de rechercher des jouissances nouvelles dans des objets nouveaux. Telle est la cause de l'inconstance.

L'inconstance variera suivant les âges et suivant les tempéraments. Des fibres foibles se lasseront plus promptement que des fibres fortes.

L'enfant sera donc très-inconstant, parce que sa fibre est foible.

L'inconstance des femmes a la même cause.

L'adolescence sera moins inconstante.

L'âge mûr aura en général beaucoup de constance.

Enfin la vieillesse change peu.

Le mélancolique, ayant une fibre ferme, a beaucoup de constance; il a une volonté long-temps soutenue.

Le bilieux a des goûts moins prononcés; il se laisse aller plus facilement à l'inconstance.

Le sanguin est ordinairement inconstant.

L'inconstance est encore plus grande chez le flegmatique.

L'inconstance et la légéreté sont donc une suite

de la foiblesse. On suit l'impulsion du moment, on s'y laisse entraîner; et, par conséquent, on change de résolution avec les circonstances.

On cherche le bonheur dans l'inconstance, et elle en éloigne. L'inconstant jouit pendant quelques instants des plaisirs que peut procurer la variété des sensations; mais il use ses jouissances. Son cœur, accoutumé aux changements, ne peut plus se fixer; il cherche le plaisir par-tout, sans pouvoir le trouver. Enfin il éprouve le plus grand vide.

D'UN EXCÈS DE CONSTANCE.

Il ne faut point, par la crainte du reproche d'inconstance, se livrer à l'excès opposé lorsqu'il peut nuire au bonheur. On avoit fixé son choix sur un objet qu'on trouvoit agréable; on avoit été trompé, soit par défaut d'un examen suffisant, soit par l'illusion; s'en détacher ne peut être considéré comme un effet de l'inconstance.

DE L'ASCENDANT DU CARACTÈRE.

On connoît tout l'ascendant qu'acquiert l'homme de caractère sur l'homme foible. Celui-ci peut avoir plus de moyens que le premier; néanmoins il en sera toujours subjugué. C'est une observation qui est confirmée par l'histoire entière du genre humain.

On ne voit jamais mieux l'ascendant du caractère que dans les grandes réunions d'hommes, dans les assemblées populaires. L'homme bouillant, audacieux, qui parle avec chaleur, prend un ascendant décidé sur la multitude; il l'obtient même sur l'homme qui lui est beaucoup supérieur par l'esprit, par les connoissances, par les vertus....

Nous venons d'esquisser le tableau des caractères les plus marqués; nous avons vu qu'ils peuvent se rapporter à deux, le caractère fort et le caractère foible. Tous les autres ne sont que différentes nuances de ces deux principaux.

Ces caractères sont indépendants des talents de l'esprit. Le caractère foible peut avoir de grands talents, le caractère fort peut être sans talents.

Le caractère foible a de la douceur, de l'amabilité; mais il est mou, léger, frivole, irrésolu, inconstant.

Pompée avoit des talents très-distingués; mais son caractère foible l'empêchoit d'en retirer tous les avantages. Il étoit aimable, doux; il avoit beaucoup d'ambition : mais il n'osoit jamais prendre un parti décidé; il étoit irrésolu. Sa bonté et sa douceur ne lui auroient pas permis d'user de moyens violents pour arriver à ses fins; sa belle ame eût eu horreur de *passer le Rubicon*, et de porter la guerre civile au sein de sa patrie. Il vouloit bien dominer, mais par des voies honnêtes,

par celles de la persuasion, comme Périclès.

César, avec de plus grands moyens encore, réunissoit plus de force. Concevant grandement ses plans, il ne les abandonnoit jamais ; mais son caractère souple paroissoit plier et s'écarter un instant de sa route, pour y arriver plus sûrement en faisant quelques détours. Tous les moyens qui pouvoient le faire réussir lui étoient bons. S'il hésita un instant de *passer le Rubicon*, ce ne fut pas par la vue du sang qui alloit couler, mais par la crainte d'échouer. Enfin César, comme Scylla, vouloit être maître par quelque moyen que ce fût.

Caton avoit un caractère fort ; mais il étoit roide et *cassant*.

Épaminondas, par la grandeur de son caractère et ses hautes vertus, est un des hommes qui ait le plus illustré l'esprit humain.

Le grand caractère de Périclès lui donna un tel ascendant sur les Athéniens, qu'il domina pendant trente ans le peuple le plus léger qui ait jamais existé, le peuple le plus difficile à conduire, le peuple le plus jaloux de sa liberté, le peuple enfin qui avoit une plus haute idée de lui depuis les journées de Marathon et de Salamine ;... et, ce qu'il faut bien observer, c'est qu'il n'employa que le langage de la persuasion. Il n'eut jamais recours aux voies militaires, comme le commun

des dominateurs, et comme tous ceux qui sont à la tête des empires.

Le caractère foible et irrésolu de Charles Ier le conduisit à l'échafaud.

Le caractère fort et prononcé de Cromwel, ses résolutions fermes et soutenues,... lui donnèrent un tel ascendant, qu'il domina tout ce qui l'entouroit. Ces *puritains* si exaltés, ces *niveleurs* qui avoient commis tant de crimes, furent obligés de plier sous la puissance de son génie. Il les força d'abandonner leurs principes; et ce furent eux-mêmes qui l'élevèrent au pouvoir suprême, pouvoir beaucoup plus étendu que celui qu'ils avoient disputé à Charles Ier.

Le sage ne doit rien négliger pour acquérir cette grandeur de caractère et cet ascendant qui commandent toujours l'estime et l'admiration.

CHAPITRE XLVIII.

DE LA FIERTÉ.

Celui qui a des qualités distinguées a la noble fierté du sentiment de sa force. Scipion surprend les espions d'Annibal; il leur fait voir tout son camp, parce qu'il a la noble fierté de ne pas craindre le vainqueur de Cannes.

Démosthènes, en montant à la tribune aux harangues, étoit sûr de persuader aux Athéniens ce qu'il vouloit, parce qu'il avoit la noble fierté de ses talents.

L'homme de bien a la noble fierté de sa vertu.

Le brave se présente toujours avec une noble fierté au combat; il est sûr de son courage.

Mais que l'homme supérieur, [1] en s'avouant son propre mérite, n'oublie jamais que la modestie rehausse singulièrement le talent.

DE L'ORGUEIL.

L'orgueilleux ajoute, à la haute idée qu'il a de lui-même, beaucoup de mépris pour les autres; il les dédaigne et les repousse avec hauteur. C'est ce qui rend l'orgueil si intolérable.

Hommes à talents, estimez-vous ce que vous valez; mais ne méprisez jamais celui qui n'a pas reçu les mêmes avantages de la nature. Il peut vous être permis d'avoir de la fierté, mais non de l'orgueil.

---

[1] Soient les perfections du grand homme = 1000,
Soient celles d'un autre = 100;

Celui-ci devra s'estimer comme 100, et le grand homme comme 1000, c'est-à-dire neuf fois plus.

C'est cet excès d'estime = 900 qu'on appelle honneur, respect.

Et craignez sur-tout que l'illusion ne vous induise en erreur sur votre propre mérite. Vous en voyez chaque jour de terribles exemples. Pradon ne se croyoit-il pas supérieur à Racine? Que de Pradon!

La fierté et l'orgueil tirent leur source d'un fond réel ou prétendu de qualités personnelles, qui les élèvent au-dessus des autres. Il est permis aux grandes ames d'être fières; le mépris sera toujours inexcusable. Les talents rares que peut avoir le grand homme dépendent entièrement de son organisation, et d'autres causes absolument indépendantes de lui. De quoi s'enorgueillit-il donc? Hercule ne s'étoit pas donné cette grande force, Cléopâtre cette beauté si séduisante, César cet esprit si supérieur, Caton cette vertu si pure. La force d'Hercule, les charmes de Cléopâtre, étoient dans des corps bien constitués. Le génie de César et la vertu de Caton dépendoient également d'un cerveau et d'un cœur bien organisés.

L'orgueil se fonde encore souvent sur les distinctions sociales. Ceux qui occupent de hautes places dans la société sont fréquemment remplis d'orgueil.

DE LA VANITÉ.

Si la fierté est l'apanage des grandes ames, la vanité appartient aux ames foibles. Elle est la

passion favorite des femmes et des enfants; et il est beaucoup de grands enfants.

La vanité ne repose que sur des choses du plus foible intérêt, et tout à fait étrangères au mérite réel. On se fait un grand mérite d'être bien couvert, d'avoir des habits élégants et à la mode. Une femme du bel air veut avoir les premières modes; une autre attache l'estime que le public doit avoir d'elle à ses bijoux, à sa voiture, à ses chevaux, à ses gens.... Celui-ci veut avoir un logement magnifique, de beaux jardins; celui-là veut briller par le luxe de sa table.... Le jeune fat se croira l'être le plus intéressant lorsqu'il aura minaudé avec celle-ci, souri à celle-là....

Cette vile passion dénote toute la foiblesse de l'esprit. Il est vrai qu'elle n'est nuisible à personne, excepté peut-être à celui dont elle dérange la fortune; mais elle fatigue l'homme sensé, qui souffre de se trouver dans la compagnie d'un homme vain; et elle peut séduire des esprits foibles, des jeunes femmes, des jeunes gens, qu'elle entraînera dans les mêmes travers.

DE LA FATUITÉ.

Nul être n'est aussi méprisable qu'un fat. La fatuité est l'excès de la vanité.

Cependant un jeune homme trop prévenu de ses talents a souvent de la fatuité. C'est une erreur

de son esprit, que l'âge corrigera. Il veut briller aux yeux de ses concitoyens ; à l'âge de vingt ans il a recours à la fatuité ; mais, à l'âge de quarante, il verra qu'on ne se distingue que par des choses utiles.

DU DÉDAIN.

Le dédain ne convient à personne ; il blesse, parce qu'il annonce le mépris.

L'homme supérieur connoît ses talents ; il n'ignore pas qu'il a été plus favorisé de la nature que les autres hommes ; mais il ne leur témoignera point de dédain.

DE L'HUMILIATION.

L'homme hautain qui cherche à humilier son semblable est bien méprisable. Si son organisation lui donne de grands talents, doit-il s'en prévaloir envers celui qui n'est pas aussi bien organisé ?

Mais ce sont le plus souvent les personnes élevées aux hautes places de la société qui cherchent à humilier les autres. Mais, qu'elles se rendent justice, n'est-ce pas ordinairement l'intrigue, des circonstances heureuses,... plutôt que leur mérite, qui les ont élevées ?... Et enfin, de quelque manière qu'elles soient parvenues, doivent-elles abuser de leur supériorité pour humilier leurs inférieurs ?

Il est peut-être permis au sage d'être fier de ses vertus ; mais il n'est jamais dédaigneux, ni ne cherche à humilier personne.

CHAPITRE XLIX.

DE LA PRÉSOMPTION.

HOMME présomptueux ! rentre en toi-même, sois sincère ; et vois combien l'illusion t'aveugle sur ton mérite. Le grand homme est rarement présomptueux.

Celui qui a de vrais talents auroit encore tort d'être présomptueux. Il les tient de son organisation, et des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Il est dans la même position que celui qui a beaucoup reçu de ses parents. Celui-ci seroit-il fondé à tirer vanité des grands biens qu'on lui a laissés, ou des places éminentes auxquelles sa naissance l'élève? l'un naît de parents sans fortune; l'autre hérite d'un trône : les seules circonstances en ont décidé. Quels seroient donc les motifs raisonnables de la présomption de l'un, et de l'humiliation de l'autre ?

La *prétention* est une modification de la présomption ; mais elle exige moins. Elle n'est, par conséquent, pas aussi offensante.

DE LA MODESTIE.

L'homme modeste demeure à sa place sans vouloir s'élever au-dessus, ni s'abaisser au-dessous des autres. La modestie est donc aussi éloignée de l'orgueil insolent qui cherche à se placer au-dessus des autres, que de la sotte humilité qui veut s'abaisser.

DE L'HUMILITÉ.

Cette humilité est une fausse vertu, qui n'est faite que pour les petites ames; mais, le plus souvent, elle est un raffinement de l'amour-propre. Qui s'humilie cherche à s'élever. Thémistocle, en se mettant au second rang des capitaines de la Grèce, se plaçoit au premier.

Pourquoi vouloir vous rendre petits? la nature ne vous donne pas des qualités précieuses pour que vous les cachiez. Il ne faut pas néanmoins en faire parade devant tout le monde; mais on ne doit pas les voiler. Estimez-vous donc tout votre prix, soyez modeste; mais jamais humble.

Craignez, il est vrai, les piéges de l'amour-propre. Il cache les défauts, et les érige en vertus. Soyez juste et sincère avec vous-même. Avouez-vous vos vertus et vos défauts. Tâchez d'augmenter les unes et de vous corriger des autres.

DE L'EXCÈS DE PRÉSOMPTION.

Si la simple présomption est si fatigante, que sera-ce lorsqu'elle sera portée à l'excès ?

Le sage, bien éloigné de la présomption, a toujours une noble modestie.

CHAPITRE L.

DE LA DIGNITÉ.

Celui qui se conduit dignement fait précisément ce qu'il doit faire. La dignité n'est point la grandeur, n'est point la hauteur, n'est point la noblesse ;... elle diffère encore plus de la bassesse, de l'humilité... La dignité se tient à sa place. Elle ne s'élève pas au-dessus ; elle ne s'abaisse pas au-dessous.

On croit communément que la dignité n'appartient qu'à ceux qui ont de grandes places ; mais cela n'est pas exact. Il est vrai que ceux qui sont élevés au-dessus des autres, soit par leurs talents naturels, soit par leurs places dans la société, doivent se surveiller davantage, parce qu'on a les yeux fixés sur eux. Il ne leur est pas permis, par conséquent, de faire rien de contraire à la dignité ; au lieu que celui qui est moins en vue pourroit plutôt s'oublier un instant.

Mais chacun a sa dignité particulière à observer. L'ouvrier dans son atelier, s'il veut conserver la portion d'estime qui lui est due, ne doit pas plus déroger à sa dignité, que le général à la tête de son armée. L'un et l'autre ne doivent rien faire de contraire aux *convenances de leur état.* Mais nous avons vu que ces convenances varient suivant l'état de civilisation de la société.

La dignité a le grand avantage de cacher la médiocrité, et même l'insuffisance. L'*homme digne* en impose et prévient en sa faveur. S'il a la prudence de ne pas se compromettre, on lui supposera des talents qu'il n'a pas.

La dignité envisagée sous ces rapports convient donc encore plus particulièrement à l'homme en place. Car il doit toujours faire croire à ses hauts talents, et en imposer par une grande dignité. C'est le moyen de faire respecter sa place, et d'y faire tout le bien qui est en son pouvoir.

DE LA NOBLESSE.

Un cœur noble est celui qui ne se permet jamais rien de contraire aux lois de l'honneur. Il sera constamment au-dessus de tout ce qui est petit et bas. Il sera grand, libéral, magnifique; il aura même de la fierté, car elle lui est permise.

La noblesse est, par conséquent, purement personnelle, et ne sauroit aucunement appartenir

à la naissance. Les sociétés peuvent admettre des patriciats héréditaires comme à Sparte, à Rome;... mais ce seroit abuser des termes que de désigner ces patriciats par le titre de nobles.

Nous avons vu cependant que la naissance n'est point indifférente aux qualités personnelles. Par conséquent il est possible que les enfans des patriciens aient quelques-unes des qualités de leurs parents. Les enfants d'un grand homme pourront lui ressembler jusqu'à un certain point. L'éducation, les mœurs, les préjugés mêmes,... fortifieront ces impressions données par les parents... C'est à ces causes qu'on doit attribuer ce qu'on appeloit les qualités de la naissance... Si la règle générale s'est trouvée si souvent en défaut, il faut l'attribuer d'un côté aux mères, de l'autre aux vices de l'éducation.

DE LA BASSESSE.

Elle est le vice des petites ames. L'homme bas est bien méprisable.

Néanmoins l'homme à talents se permet souvent des bassesses pour arriver à ses fins. A Athènes, à Rome, à Carthage,... les plus grands hommes se permettoient des bassesses envers chaque citoyen pour en obtenir le suffrage, et être nommés aux places.

On sait ce qu'on dit ordinairement des courti-

sans dont quelques-uns ne sont pas sans talents : « Ils vont faire une cour basse, ramper dans les « antichambres, y essuyer des humiliations,... « pour obtenir des places, et avoir le droit d'être « impertinents ailleurs.... »

Le rampant porte la bassesse à l'excès.

D'UNE DIGNITÉ DÉPLACÉE.

Mais il ne faut pas porter la dignité au-delà des bornes qui lui sont prescrites par les convenances. Elle devient alors ridicule. On s'est moqué avec raison de ces petits princes, qui veulent jouer le rôle de grands potentats, avoir des cours nombreuses, une grande représentation.... On peut faire les mêmes reproches aux particuliers qui veulent se donner une importance qu'ils n'ont pas.

DE LA HAUTEUR.

La hauteur est ordinairement accompagnée de dédain, et même quelquefois de mépris. C'est ce qui la rend doublement offensante. Aussi ne la pardonne-t-on jamais.

L'homme hautain croit souvent n'avoir que de la dignité ; mais la dignité ne se permet jamais ni le dédain ni le mépris.

CHAPITRE LI.

DE LA GRANDEUR.

La vraie grandeur est la réunion de toutes les qualités distinguées que l'homme peut posséder. On ne peut rien ajouter au titre de *grand*.

Nous avons vu qu'on peut être grand par ses relations sociales, ou grand par ses qualités personnelles. C'est de cette dernière grandeur dont il est ici question.

Il y a grandeur des qualités du corps, grandeur des qualités de l'esprit, et grandeur des qualités morales. C'est principalement cette dernière que l'homme raisonnable doit rechercher.

Mais il n'est pas donné à tous les hommes de pouvoir acquérir cette grandeur. Elle suppose des qualités distinguées, qui se rencontrent rarement.

Le sage ne s'écarte jamais de la dignité que lui imposent les convenances. Il n'est ni au-dessus ni au-dessous de sa place. Il fait tous ses efforts pour arriver à la grandeur morale.

CHAPITRE LII.

DE L'AFFABILITÉ.

Celui qui est affable prévient tout le monde en sa faveur. Il est sûr de se concilier tous les cœurs. L'affabilité est quelque chose de plus que la simple politesse. L'homme affable est poli ; mais il a d'ailleurs un visage ouvert, qui annonce la bonté de son ame et l'envie d'obliger. L'affabilité peut être regardée comme l'expansion d'un cœur plein d'honnêteté et d'aménité.

L'urbanité est une espèce d'affabilité, jointe à un grand usage du monde.

DE LA COMPLAISANCE.

Une suite de l'affabilité est la complaisance. L'homme affable cherche à ne blesser personne. Il est doux, honnête, complaisant. Il accorde tout ce que lui permettent les convenances, et sa dignité.

DE LA BRUSQUERIE.

On sait que l'homme brusque et bourru est souvent bon et bienfaisant ; mais le méchant peut également être bourru.

La brusquerie est donc un assez grand défaut

dans l'homme de société. Elle éloigne ceux qui n'ont pas besoin de lui, et fatigue ceux qui sont obligés de s'en approcher. Elle est sur-tout intolérable pour les personnes forcées de vivre avec lui, comme femmes, enfans, domestiques.

La brusquerie est encore un plus grand défaut dans les personnes en place. Elle excède ceux qui ont affaire à elles, d'autant plus que l'autorité dont elles sont revêtues empêche qu'on ne puisse leur répondre sur le même ton.

DE LA SÉVÉRITÉ.

La sévérité n'est pas brusquerie, n'est pas grossiéreté, n'est pas dureté, n'est pas même impolitesse. C'est quelque chose qui tient du sérieux, du grave, de l'imposant, du rigoureux. L'homme sévère a un maintien sérieux. Son air est imposant; il ne parle qu'avec gravité. Il exige avec rigueur qu'on ne s'écarte pas de ses devoirs.

L'air sévère est assez volontiers l'expression d'une vertu rigide, qui ne sait point composer avec les foiblesses, et encore moins avec le crime.

DE L'AUSTÉRITÉ.

Si la sévérité est portée trop loin, elle dégénère en austérité. La vertu âpre de Caton étoit austère. Elle ne pardonnoit aucune foiblesse. Elle

voyoit même souvent quelque chose de répréhensible dans ce qui étoit vraiment innocent.

DE L'EXCÈS D'AFFABILITÉ.

L'excès d'affabilité compromet la dignité. L'homme qui est trop affable cesse de se faire respecter. Il a trop de prévenances pour les autres; et, dès-lors, ils n'ont plus pour lui celles qu'ils lui doivent. Enfin, il descend au-dessous de sa place, et les autres demeurent à la leur.

Le sage est affable; mais conserve toute sa dignité.

CHAPITRE LIII.

DE L'AMABILITÉ.

On sent mieux ce qu'est une personne aimable, qu'on ne peut le définir. Tout plaît en elle. Son air est gracieux, ses manières sont affables; ses procédés sont honnêtes: elle n'ouvre la bouche que pour dire des choses agréables: toutes ses actions inspirent de l'intérêt. Enfin, elle a l'art de captiver tous les cœurs.

La personne aimable est desirée de tout le monde. Chacun la recherche. Elle fait les délices de la société.

DU DÉFAUT D'AMABILITÉ.

N'être pas aimable c'est déplaire. Or, c'est un tort que de déplaire. Dans la société chacun doit faire ce qui peut être agréable à la masse des coassociés.

DE L'EXCÈS D'AMABILITÉ.

L'excès d'amabilité suppose des prétentions pour plaire. Celui qui veut paroître trop aimable souvent n'y parvient point, et s'expose au ridicule.

L'amabilité consiste donc dans l'art de plaire. L'homme aimable réunit tout ce qui peut être agréable, mais sans rien perdre de sa dignité. Telle doit être l'amabilité du sage.

CHAPITRE LIV.

DU MAINTIEN.

On juge toujours les hommes par leur maintien, et ce jugement est rarement faux. La manière de se tenir, de marcher, de parler, de se vêtir, de manger,.... [1] annonce, d'une façon assez sûre, le caractère et les passions. Chacun doit, par conséquent, affecter le maintien qui indique les qualités

[1] Une personne prétendoit connoître le caractère par la vue seule de l'écriture.

qu'on est obligé d'avoir. Ainsi, le maintien sera proportionné à l'âge, au sexe, aux fonctions qu'on remplit dans la société;.... mais, en général, il ne doit jamais s'éloigner de la dignité.

L'enfant a peu de maintien. Ses mouvements sont vifs, animés. Ils commencent déjà à avoir de la grace.

Le maintien du jeune homme est plus distingué. Son corps doit avoir de l'aplomb. Tous les mouvements en seront aisés : il joindra l'agilité à la force. Il aura de la grace.

L'âge mûr a plus de gravité et de décence dans son maintien.

Le maintien du vieillard ne s'écartera jamais de la gravité.

Mais les maintiens de ces différents âges varieront suivant les fonctions, et suivant les places qu'on occupe dans l'ordre social.

Le fonctionnaire public doit être plus réservé dans son maintien que le simple citoyen.

L'homme des classes distinguées de la société aura aussi un maintien plus soutenu, et qui aura plus de dignité que celui des basses classes.

Les places, les rangs,... qu'on occupe dans la société, exigent un maintien plus ou moins rempli de dignité, plus ou moins grave. Un magistrat doit avoir un maintien plus grave qu'un militaire. Celui-ci a toujours le son de la voix élevé, le propos

haut, les vêtements élégants, les gestes vifs et animés.... Les manières du magistrat ne sont point les mêmes. Il doit être grave, composé : ses gestes annonceront la grande dignité ; son élocution sera calme ; son discours sera mesuré :...... on exige de lui de la réflexion pour examiner les affaires avec maturité et impartialité ; au lieu que le militaire doit avoir la vivacité et l'agilité de l'homme qui est toujours prêt à agir. Il aura le ton assuré et la noblesse de celui qui sait commander...

Chaque profession, chaque état a également son maintien particulier.

On exige des femmes beaucoup de maintien. Elles doivent avoir de l'aisance, des graces alliées à beaucoup de décence et de modestie ; mais ce maintien change entièrement avec les âges. On sent ces différences sans pouvoir les exprimer. Comment peindre le maintien de la jeune personne de huit à dix ans, le maintien embarrassé de la fille de quatorze ans, le maintien un peu plus assuré de celle de seize à dix-sept ans ?... La jeune femme mariée de vingt ans a un maintien entièrement différent ; mais la mère de famille de trente à quarante ans prend un maintien encore plus grave et plus assuré. Enfin, la femme de soixante ans a son maintien particulier.

Le maintien ne s'acquiert que par un grand usage. Les exercices de la gymnastique sont très-

utiles pour former le maintien. Ils donnent l'aisance, l'agilité, l'aplomb, les graces....

Les animaux ont également leur maintien. Il varie suivant les caractères, suivant les âges.... Celui des carnivores est en général assuré; celui des frugivores est timide.

DE LA GRAVITÉ.

Un homme grave est celui dont le maintien a une grande dignité. Il se met avec beaucoup de de décence. Ses gestes sont graves; sa démarche est composée. Il parle avec calme et réflexion. Il ne se permet aucune action inconsidérée... Enfin toutes ses manières, toute l'habitude de son corps ont de la noblesse et de la dignité.

Il y aura différents degrés dans cette gravité du maintien, suivant les âges et suivant le sexe. L'homme grave de trente ans peut se permettre ce qu'on toléreroit moins dans l'homme de cinquante ans. Les femmes doivent avoir un maintien plus réservé que les hommes.

Les places, les fonctions, le rang... qu'on a dans la société, exigent également un maintien plus ou moins grave.

On prend quelquefois un maintien *roide* pour un maintien grave et digne; mais on a tort. Le maintien roide provient d'un défaut d'usage qui ne se corrige que par l'usage de la bonne compagnie.

DU DÉFAUT DE MAINTIEN.

C'est une manière d'être absolument opposée au maintien qu'exigent l'âge, le sexe, les places, les fonctions.... Le défaut de maintien compromet toujours la dignité. Il est le plus souvent la suite d'un défaut d'éducation, ou d'usage du monde.

Le maintien embarrassé provient ordinairement de la timidité, et quelquefois de la crainte.

DU MAINTIEN AFFECTÉ.

Un maintien trop affecté ne blesse pas moins que celui qui s'écarte des règles de la dignité. Il annonce des prétentions qui déplaisent toujours, parce qu'elles sont fondées sur un amour-propre désordonné.

Le sage a un maintien honnête et décent. Il a de la dignité sans affectation et sans bassesse.

DU MAINTIEN GRACIEUX.

Qui pourroit peindre les Graces? Il n'y avoit que le pinceau de l'Albane qui en fût capable. Elles réunissent tout ce qui peut plaire et charmer.

CHAPITRE LV.

DE L'AIR.

L'AIR est, pour ainsi dire, le maintien du visage; c'est-à-dire que l'air exprime la manière d'être du visage, comme le maintien celle de toute l'habitude du corps. Néanmoins on ne peut pas séparer le maintien du visage de celui du corps. Ainsi, quand on prononce sur l'*air* d'une personne, on a égard aux mouvements de son visage, et à l'habitude de tout son corps; mais, comme les sentiments de l'ame se peignent plus particulièrement sur le visage, on y donne plus d'attention qu'aux autres parties.

L'air ainsi que le maintien varient à raison des âges, des sexes, des places qu'on occupe dans l'ordre social, de l'éducation qu'on a reçue... enfin du degré de civilisation de la société.

DE L'AIR ATTRAYANT.

Il est des physionomies qui plaisent et intéressent au premier coup d'œil. C'est cet air attrayant, auquel on ne sauroit résister; il appartient particulièrement au caractère sanguin qui est toujours gai, et cherche à plaire. Alcibiade avoit une physionomie si intéressante et des mœurs si

douces, qu'il plaisoit à tous ceux qui le voyoient.

L'air attrayant se compose principalement de l'air de bonté et de l'air de gaieté.

DE L'AIR REPOUSSANT.

On doit distinguer plusieurs espèces d'air repoussant :

1° L'un provient de la hauteur et de l'orgueil. L'homme hautain et orgueilleux repousse constamment par son air dédaigneux et arrogant.

2° Un autre est la suite de la dureté. L'homme dur, méchant, cruel, inspire de l'horreur aux ames honnêtes et sensibles. On s'éloigne de lui ; on l'évite avec le plus grand soin.

3° L'homme morose et misanthrope a également un air repoussant. On souffre des sentiments qui l'agitent.

4° L'homme brusque et bourru a encore un air très-repoussant. On redoute ses brusqueries.

5° Enfin, l'air soucieux et inquiet du méchant repousse et éloigne tout le monde.

DE L'AIR OUVERT.

Un visage ouvert annonce le calme du cœur et la sérénité de l'ame. C'est pourquoi on se prévient toujours en sa faveur.

L'air ouvert appartient particulièrement à ceux

qui ont un tempérament sanguin. Ils ont l'hilarité en partage ; aucune grande affaire ne les occupe ordinairement. Car de fortes occupations de l'esprit, des entreprises considérables,... impriment bientôt à toute l'habitude du corps, sinon un air soucieux, au moins un air réfléchi.

L'enfance et la jeunesse ont l'air ouvert. A cet âge on n'a pas encore appris l'art perfide de cacher ses sentiments ; mais à mesure qu'on avance en âge on est forcé à plus de circonspection, parce qu'une cruelle expérience a appris que les méchants abusent toujours de cette ingénuité.

DE L'AIR RÉSERVÉ.

Il faut bien distinguer l'*air réservé* de tous les autres airs. On doit avoir avec celui qui est réservé la même circonspection qu'il a lui-même avec les autres.

L'air réservé peut venir de deux causes.

L'une sera seulement un excès de prudence. Celui qui se trouve dans une société de personnes qui lui sont inconnues doit toujours être réservé. Il ne connoît point leur façon de penser, et il ignore si on n'abusera pas de ce qu'il pourroit dire.

La seconde cause de l'air réservé est un commencement de méfiance. L'homme qui a été trompé souvent prend un air réservé avec les per-

sonnes qu'il soupçonne pouvoir se servir de ce qu'il diroit pour lui nuire.

On ne sauroit avoir trop de prudence sans doute; cependant un air trop réservé fatigue. On appréhende ces personnes qui craignent toujours de manifester leurs sentiments.

DE L'AIR SOUCIEUX.

L'air soucieux peut appartenir à deux sortes de personnes. L'homme honnête qui se jette dans de grandes affaires, prend un air soucieux, parce qu'il en est absorbé. Si la fortune ne le seconde pas, ses inquiétudes augmentent encore. On est peiné de le voir ainsi occupé, parce qu'on connoît le fond de son cœur.

Mais le méchant, qui roule de grands projets dans sa tête, a aussi l'air soucieux. On sait que ses pensées sont pour le mal. Son air soucieux n'intéresse nullement. Il repousse et éloigne les ames honnêtes.

DE L'AIR INQUIET.

Un air inquiet annonce une situation pénible de l'ame. On partage la situation de celui qui l'éprouve, et ce sentiment est toujours fatigant.

Cette inquiétude peut être de plusieurs espèces.

Le méchant, qui combine des projets sinistres, est inquiet sur leur réussite. Cette inquiétude est facile à distinguer.

L'homme honnête peut aussi avoir de l'inquiétude sur le bien qu'il se propose de faire, ou sur le mal qu'il veut empêcher.

Enfin tout homme qui a des projets quelconques dans le commerce, dans la finance, dans l'agriculture, dans les armes, dans les lettres,... a de l'inquiétude. Quelles inquiétudes n'ont pas le général à la veille d'une bataille, le poète qui donne une pièce au théâtre, le joueur qui met sa fortune sur une carte, le banquier qui fait une grande opération, le négociant qui expose sa fortune sur un vaisseau, ou dans une grande spéculation?...

DE L'AIR SOMBRE.

Quand on voit un homme dont l'air est sombre, on croit lire dans son cœur le soupçon et la défiance, et on s'en éloigne.

L'air sombre peut cependant être seulement l'effet de la misantrhopie, de la tristesse, et de chagrins profonds.

Cet état diffère absolument du précédent, et avec un peu d'habitude on peut les distinguer.

DE LA SÉRÉNITÉ.

On croit lire sur un visage serein la pureté du cœur, et la tranquillité de l'ame. C'est pourquoi ces caractères inspirent un si grand intérêt. Chacun

voudroit être l'ami de celui qui porte une pareille physionomie.

La sérénité n'appartient qu'à la vertu. En vain le méchant veut-il affecter la sérénité; la noirceur de son cœur perce sur son visage. Il est aisé d'appercevoir que ce calme qu'il voudroit pouvoir donner à sa figure n'est qu'apparent. Le visage, au contraire, de l'homme vertueux a une sérénité ravissante; on y voit la pureté de son ame, et le contentement de son cœur. On partage sa félicité, et chacun jouit de son bonheur.

Il est un grand nombre d'autres nuances d'air et de caractère qui se peignent sur le visage. Nous en avons parlé à l'article de la physionomie. Celui qui veut connoître l'homme ne doit pas en négliger l'étude. Chacun, dans la société, tâche d'apprendre à les distinguer, parce que c'est un moyen sûr de lire tout ce qui se passe dans le cœur de ceux avec lesquels on est obligé de vivre; et on a le plus grand intérêt de le savoir.

DU TON.

Le ton forme la manière générale d'être. Il se compose du maintien, de l'air, de la façon de s'exprimer, de la politesse,... enfin de l'habitude universelle de tout le corps.

Nous avons vu que la manière et l'air varient suivant l'état de civilisation, suivant les différentes

classes de la société, suivant les âges, suivant le sexe, suivant les passions.... Il en est de même du ton.

Le sage, dont le cœur est calme et tranquille, exprime tous ses sentiments par son air ouvert et serein. Ses manières sont attrayantes, son ton est honnête, et chacun voudroit pouvoir passer ses jours avec lui.

CHAPITRE LVI.

DE LA GAIETÉ.

Heureux ceux qui peuvent toujours être gais! Ce sont des caractères dignes d'envie. L'aimable gaieté est un des plus beaux présents de la nature; elle est une source continuelle de plaisirs. Celui qui est naturellement gai s'amuse de tout. Il communique sa gaieté à ceux qui l'approchent; il ne voit dans chaque événement que la face riante; il sait en éloigner ce qui pourroit l'affliger....

Cette qualité s'acquiert difficilement; elle est une suite de l'organisation, et appartient ordinairement au tempérament sanguin. Le misanthrope la dédaigne, l'apathique ne sait pas être gai, et le bilieux ne l'est que par caprice.

L'homme gai se livre à la joie, et fuit la tris-

tesse. Il se rappelle tout ce qui peut lui faire plaisir, éloigne toute idée fâcheuse ; il donne un libre cours à toutes les saillies de son imagination. Recherchant moins un bon mot que des idées plaisantes qui fassent rire, il ne se contraint point. Aussi ses plaisanteries n'ont-elles pas toutes le même sel : quelques-unes même sont souvent assez insipides ; mais le ton qu'il y met, son air enjoué, les font tolérer dans sa bouche.

La gaieté emporte toujours avec elle un peu d'insouciance et d'illusion. On cherche à ne pas voir ce qui pourroit attrister, on en détourne la vue ; l'illusion vient présenter les objets sous un aspect favorable.

Néanmoins il y a dans la gaieté un juste milieu à tenir, qu'il est assez difficile à déterminer. Si elle va trop loin, elle dégénère en ce qu'on appelle *grosse joie ;* elle amène des éclats de rire immodérés, des plaisanteries déplacées et sans goût ;... elle passe à la bouffonnerie.... Enfin souvent le vin, pris sans discrétion, fait tomber dans l'ivrognerie. C'est ce qu'on peut reprocher à la gaieté de la partie du peuple qui a reçu peu d'éducation.

Les gens appelés du *bon ton* sont, au contraire, trop maniérés dans leur gaieté ; à peine osent-ils rire. Ils courent après des épigrammes, des jeux de mots..... Ils font tout ce qu'ils peuvent pour

paroître gais ; mais ils ne le sont pas. Craignant toujours de se compromettre, ils n'osent se livrer vraiment à la gaieté : aussi bâillent-ils le plus souvent dans leurs cercles, et l'ennui les en chasse. Ils vont chercher de la distraction ailleurs.

Les limites de la gaieté varieront encore suivant le degré de civilisation où sont arrivées les sociétés. La gaieté des Romains sous Romulus étoit bien différente de celle qui régnoit du temps des Scipion. Elle changea encore sous les Lucullus, les Pompée;... mais elle prit un air plus réservé sous les César.

Le théâtre marque dans ses progrès, d'une manière assez juste, les nuances de la gaieté d'un peuple. On n'y joue d'abord que de mauvaises farces, telles que nos farces des douzième et treizième siècles. On y mêle ensuite des facéties plus spirituelles ; des intrigues suivies succèdent, telles que celles de l'Avocat Patelin, des Fourberies de Scapin.... Enfin le goût se perfectionne de plus en plus ; on arrive au vrai comique, tel que le Tartuffe, l'Avare, le Misanthrope....

La gaieté varie aussi suivant les différents âges. L'enfant est très-gai, il ne pense qu'à ses jeux ; l'adolescent rit moins, et s'occupe déjà d'objets plus sérieux ; l'âge mûr a de la gravité, qui éloigne toujours de la gaieté; enfin le vieillard est rarement gai.

Le génie de chaque peuple produit aussi des différences marquées dans la gaieté. La gaieté d'un Spartiate étoit bien différente de celle d'un Athénien. Le peuple, en Angleterre, a une gaieté décente, et qui se livre peu à la grosse joie. Le peuple allemand, le peuple suisse, sont également très-réservés dans leur gaieté. Le peuple français, et sur-tout celui des provinces méridionales, a une grande gaieté; il babille beaucoup, et s'abandonne à de grands éclats de rire; il lui faut des danses, des jeux....

Quant aux gens du *bon ton*, ils veulent être les mêmes dans toute l'Europe; ils affectent la même gaieté maniérée.

Les animaux ont leur gaieté particulière; elle se fait sur-tout remarquer chez les jeunes. Rien n'est plus gai qu'une troupe de jeunes chiens, de jeunes chevaux..... Elle varie aussi suivant les caractères. Les carnivores sont moins gais que les frugivores.

D'UNE GAIETÉ EXCESSIVE, OU DE LA BOUFFONNERIE.

Lorsque la gaieté passe les bornes que prescrit la décence, elle dégénère en bouffonnerie. C'est ce qu'on peut reprocher ordinairement à la gaieté du peuple. Quelle différence entre la gaieté de Vadé, et celle de Molière, de Regnard!... Ceux-

ci peignoient la gaieté de ce qu'on appelle la bonne compagnie, et celui-là celle du peuple.

DE LA TRISTESSE.

Héraclite s'attristoit continuellement, et versoit des pleurs sur les malheurs de l'humanité.

Démocrite, qui n'avoit pas moins de sensibilité, mais qui étoit plus raisonnable, se soumettoit aux événements qu'il ne pouvoit empêcher, et sa gaieté n'en étoit point altérée.

L'existence étoit dure pour Héraclite ; elle n'étoit pas sans agréments pour Démocrite.

DE L'HUMEUR.

Que je plains celui qui a de l'humeur, et ceux qui sont obligés de vivre avec lui ! Il est toujours chagrin. La vie lui est souvent à charge ; et il la rend pénible aux autres, particulièrement à ceux sur lesquels il a quelque autorité.

Est-ce le chef de famille qui a de l'humeur ? sa femme, ses enfants, ses domestiques, enfin jusqu'aux convives, s'en ressentent. Il porte le trouble et le mécontentement dans tous les cœurs.

Est-ce la mère de famille, elle dont la douceur et l'amabilité devroient répandre l'enjouement dans son intérieur ? son humeur en éloigne tout le monde. Son mari va chercher ailleurs une société amusante, ses enfants la fuient ; les garçons

vont se promener, les filles se retirent dans leur appartement; enfin elle rend la vie dure à tout ce qui l'entoure, et elle-même est encore la plus malheureuse.

Mais, disent ces personnes, on ne sauroit commander à son humeur. Je leur réponds que cela est faux. Elles savent bien elles-mêmes que, lorsqu'elles le veulent, elles éloignent cette mauvaise humeur. Si elles se trouvent avec quelqu'un qu'elles aient intérêt de ménager, elles se gardent bien de laisser percer leur mauvaise humeur; elles affectent même de la gaieté.

L'homme gai voit tout sous une face riante; celui qui a de l'humeur voit tout sous un aspect défavorable. L'illusion ne présente que des tableaux agréables au premier; elle ne fait appercevoir à l'autre que des événements lugubres et déchirants....

Celui qui veut sincèrement son bonheur ne doit rien négliger pour se préserver de cette mauvaise humeur. Qu'il s'occupe d'un côté, et qu'ensuite il aille se distraire avec des personnes gaies et aimables.

DU SÉRIEUX.

L'homme sérieux n'est pas gai; mais il n'est pas triste. C'est assez ordinairement le caractère de l'homme réfléchi et grave.

Le sage tient un juste milieu entre tous ces caractères. Il n'est point trop sérieux, il n'est point trop gai; il éloigne l'humeur et la tristesse; il s'égaie, en conservant sa dignité.

Son tempérament influe malgré lui sur son caractère. S'il est d'un tempérament sanguin, il sera porté à la gaieté; il sera au contraire plutôt sérieux, si son tempérament est mélancolique. Mais enfin qu'il n'oublie jamais cette maxime si répétée :

Il vaut mieux rire avec Démocrite, que de pleurer avec Héraclite.

La première règle de la sagesse est de rendre son existence aussi agréable qu'on le peut. Rien n'éloigne plus du bonheur qu'une humeur triste et sombre; rien ne peut rendre plus heureux qu'une aimable gaieté.

CHAPITRE LVII.

DE LA LOYAUTÉ.

DIRE d'un homme qu'il est loyal, c'est dire qu'il est en général plein de probité dans le commerce de la vie. Un homme loyal est juste, en même temps que probe; il allie l'honneur le plus délicat avec les procédés les plus honnêtes. Sa générosité

égale sa modération; toujours vrai, il ne trompe jamais. Il se trouve heureux de pouvoir obliger; enfin sa conduite entière est une suite de procédés nobles et généreux.

DE LA DÉLOYAUTÉ.

Un homme déloyal est un homme sur la parole duquel on ne peut jamais compter. Il manque à la probité toutes les fois qu'il le peut sans se compromettre. Sa conduite entière est une suite de mauvais procédés.

CHAPITRE LVIII.

DE LA POLITIQUE PARTICULIÈRE.

Chaque nation a une politique particulière, qui est ordinairement la suite des circonstances où elle se trouve. Il en est de même des individus. Chacun a une manière particulière de se conduire; chacun a ses projets, qu'il suit avec plus ou moins de constance. On veut parvenir aux places publiques, on desire faire une spéculation de commerce, on cherche à contracter un mariage.... Il n'y a que certaines combinaisons qui puissent faire réussir ces différents projets.

Pour parvenir à ses fins, le secret est essentiel,

comme dans la politique de nation à nation. Si les démarches qu'on est obligé de faire étoient connues, des envieux tâcheroient de les faire échouer, et chercheroient à en profiter eux-mêmes. Cette politique demande donc de la discrétion. Il faut dissimuler, et même quelquefois employer le mensonge lorsque des indiscrets sont trop pressants, si même on peut appeler mensonge cette dissimulation nécessaire pour ne pas se laisser pénétrer.

Cette espèce de dissimulation, que, dans cette circonstance, il faut appeler prudence, ne doit pas être employée habituellement, et sans un motif aussi indispensable; autrement elle dégénèreroit en fausseté.

L'ambitieux doit avoir beaucoup de politique pour faire réussir ses projets; il doit calculer l'étendue de ses moyens, et savoir les employer à propos.

La politique du sage est toute simple. Comme il est ordinairement sans ambition, il n'a pas besoin d'employer de grands moyens pour arriver à ses fins.

DES CONSEILS.

Dans les affaires difficiles, l'homme sage a recours aux personnes prudentes qu'il connoît pour en prendre les conseils. Il leur expose avec vérité la situation où il se trouve, et leur demande ce

qu'elles feroient à sa place ;... il pèse ensuite avec maturité leurs avis, et il prend une résolution définitive.

Deux choses sont à éviter dans les conseils qu'on demande.

La première est qu'on ne consulte le plus souvent que pour avoir un avis conforme à sa manière de penser. On expose en conséquence, d'une manière inexacte, les circonstances dans lesquelles on se trouve ; on laisse appercevoir le parti qu'on desire embrasser.... Des amis foibles, ne voulant point contrarier, donnent alors un avis conforme à celui qu'on souhaite.

On a tort des deux côtés. Lorsqu'on veut avoir vraiment l'avis de ceux dont on implore les lumières, il ne faut jamais leur laisser soupçonner le parti qui seroit le plus agréable, afin de ne point influencer leur manière de voir.

D'un autre côté, l'homme vrai, qui veut bien prendre sur lui de donner un conseil, doit exposer franchement sa façon de penser, les raisons qui le décident ;... mais il n'insistera point pour faire adopter son opinion, à moins qu'il ne lui soit *démontré* que la conduite différente seroit dangereuse pour son ami.

Le second tort qu'on peut avoir lorsqu'on prend des conseils est de les suivre aveuglément. On doit toujours les examiner, parce qu'on est plus

intéressé encore que son ami à ne pas se tromper.

Il ne peut y avoir d'exception que pour les affaires auxquelles on est étranger, comme lorsqu'on va consulter un jurisconsulte sur une affaire contentieuse, un médecin sur une maladie....

Le sage évite ces deux écueils. Lorsqu'il demande l'avis de son ami, ce n'est pas pour qu'on lui dise qu'il voit bien ; mais il veut savoir réellement la manière de penser de son ami : celui-ci, de son côté, lui doit la vérité toute entière.

Il balance ensuite les raisons sur lesquelles son ami a motivé son opinion ; et, après un mûr examen, il prend une décision conforme aux règles de la prudence.

CHAPITRE LIX.

DE LA CONDUITE.

Les animaux et l'homme de nature ont une matière toute simple de se conduire. Chacun cherche à satisfaire ses besoins, et à se procurer tous les plaisirs qui sont en son pouvoir ; il veille à sa sûreté, et éloigne de lui les dangers.

Mais l'homme social a beaucoup de peine à bien diriger sa conduite. Il doit peser chaque démarche, et il est rare que l'homme le plus prudent puisse toujours éviter d'en faire de fausses.

Cependant on est obligé de vivre dans ce monde; Il faut donc se tracer des règles de conduite qui puissent diriger dans la marche qu'on doit suivre.

La justice doit être la base principale de la conduite de l'homme raisonnable. Il respecte les droits des autres, afin qu'on respecte les siens.

La prudence le dirige dans les circonstances difficiles. Elle lui indique les moyens qu'il doit employer pour arriver au bonheur, et il prend toujours le parti qui, suivant les probabilités, peut l'y conduire le plus sûrement.

La tempérance lui apprend à commander à ses desirs et à ses passions. Elle lui dit que le vrai bonheur ne se trouve que dans des jouissances modérées.

Enfin la force lui donnera l'énergie nécessaire pour ne point s'écarter des règles qu'il s'est prescrites. Il ne se laisse jamais dominer par ses passions, et suit avec fermeté la marche qu'il s'est tracée.

Mais indépendamment de ces vertus dont il n'est jamais permis à l'homme honnête de s'écarter, il est quelques règles générales de conduite qui sont nécessaires à suivre dans la société.

L'objet principal que doit avoir en vue chaque citoyen est d'exercer avec honnêteté et avec distinction la profession qu'il s'est choisie. Ce doit

être son principal but, et qu'il ne doit jamais perdre de vue.

Il doit ensuite remplir avec exactitude les devoirs de bon citoyen ; s'il est marié, qu'il ait des enfants, il sera bon mari, bon père : il cherchera à faire le bonheur des uns et des autres. Il donnera une bonne éducation à ses enfants, il tâchera de leur assurer une existence agréable....

Il sera également bon, honnête, généreux,.. envers tous ceux avec lesquels il a quelques relations...

Tous ces devoirs remplis, il faut employer le reste du temps : les personnes prudentes se font ordinairement des occupations qui sont pour elles des délassements, de manière qu'elles n'ont pas un instant de vide. L'ennui, par ce moyen, ne peut jamais les atteindre.

DE L'ORDRE.

Que celui qui cherche sincèrement le bonheur mette de l'ordre dans sa conduite. Ses actions doivent avoir un but constant et déterminé qu'il ne perdra jamais de vue. S'il paroît s'en écarter quelquefois, c'est qu'il y est forcé par les circonstances ; mais, ces moments fâcheux passés, il y reviendra bientôt.

DU DÉSORDRE.

Le désordre dans la conduite est aussi éloigné

du bonheur, que le désordre dans les spéculations financières est éloigné d'une bonne régie. Le négociant sage, le manufacturier vigilant, veillent sans cesse à ce que le moindre désordre ne se glisse dans leurs entreprises. Ils n'ignorent pas que la plus petite négligence est suivie de plus grandes; et qu'enfin le mal arrivé à un certain point, il est presque toujours sans remède.

Le sage sait également que s'il ne se surveille pas continuellement, et qu'il laisse introduire du désordre dans sa conduite, il lui est ensuite difficile d'y remédier ; et qu'enfin lorsque ce désordre est arrivé à un certain point, il ne peut le réparer que par des efforts dont il n'est pas toujours capable.

DE L'EXAMEN JOURNALIER.

On demandoit à Catherine II comment elle faisoit pour entretenir l'ordre dans ses finances avec des dépenses assez considérables : *C'est que je compte tous les jours*, répondit-elle.

Le sage pourroit également répondre à celui qui lui demanderoit comment il fait pour ne pas s'écarter des règles de la sagesse :

C'est que je compte tous les jours avec moi-même.

Oui, il faut compter tous les jours avec soi-même, et examiner avec une scrupuleuse attention toutes ses actions. On en blâmera plusieurs, dont on tâ-

chera de se corriger. On verra ce qui a pu déterminer ces démarches inconsidérées, et on l'évitera.

Cet examen journalier est pratiqué par tous les sages. Francklin écrivoit tous les soirs les principaux événements de sa journée. A la fin de la semaine, et quelquefois au bout du mois, il lisoit ces notes. Combien cette méthode lui a été utile!

Si le sage n'écrit pas comme Francklin les principaux événements qui lui arrivent, il doit au moins consacrer quelques instants chaque soir à se les rappeler, et à y réfléchir. Il est sûr que nul instant n'est mieux employé.

CHAPITRE LX.

DE L'ÉTAT DE MAISON.

On entend par état de maison la manière de vivre de chaque citoyen, et la dépense qu'il doit faire, soit en raison de la place qu'il occupe dans la société, soit en raison de sa fortune.

La maison d'un particulier est composée de lui, de sa femme, et de ses enfants. L'homme sage doit régler la dépense de chacun. Elle sera également éloignée d'une folle prodigalité et d'une sordide avarice.

Mais le ton habituel de la maison sera propor-

tionné à la fortune et au rang. J'appelle le ton habituel de la maison, le logement, le vêtement, la table, le nombre des personnes étrangères qu'on s'attache, les voitures, les chevaux;... et enfin les dépenses extraordinaires qu'on se permet dans le cours de chaque année....

Indépendamment de ces objets nécessaires, le chef de maison doit donner à chaque personne de sa famille et prendre lui-même une certaine somme pour les fantaisies et les plaisirs.

La règle générale est de fixer la somme des dépenses beaucoup au-dessous de son revenu. Car il arrive toujours des dépenses extraordinaires et imprévues. Il faut donc se ménager des moyens d'y pourvoir.

D'ailleurs une des jouissances de l'homme riche est de pouvoir beaucoup accorder aux plaisirs d'agréments, et même à ceux de fantaisie. L'homme prudent qui fixe sa dépense au-dessous de son revenu est toujours à même de contenter ses fantaisies, et il jouit plus que ceux dont la dépense habituelle est égale, si même elle ne surpasse leur recette journalière. Ils sont obligés alors de prendre sur leurs fonds, ou d'emprunter, ou de ne pas payer sur-le-champ à d'avides fournisseurs, qui leur vendent à des prix exorbitants ce qu'ils leur livrent.

Mais un homme qui auroit fait une fortune immense pourroit-il tenir un état de maison propor-

tionné ? On a, dans plusieurs pays, des lois somptuaires, qui s'opposeroient à un luxe excessif; mais par-tout l'opinion a fait des lois somptuaires. Un cultivateur, par exemple, qui auroit amassé beaucoup de bien, et qui voudroit affecter un grand luxe, seroit tourné en ridicule. On riroit de lui s'il portoit des étoffes d'or et d'argent, s'il avoit de superbes dentelles, s'il prenoit un grand nombre de domestiques de luxe....

Au reste, tout ceci est relatif au ton où se trouve la société. Dans les premiers temps de la république romaine chaque citoyen vivoit avec beaucoup de simplicité, et il n'eût pas été permis d'afficher une trop grande opulence. Dans les derniers temps, au contraire, on vit de simple citoyens romains, tels que Lucullus, Antoine,... le disputer, par leur faste, aux plus grands rois.

Ce cultivateur qui auroit amassé de grands biens, et qui seroit tourné en dérision s'il étaloit un grand luxe dans sa campagne, n'a qu'à habiter une ville considérable : il y trouvera non seulement des approbateurs ; mais il sera peu de personnes qui lui refusent de venir lui aider à manger son bien.

DE LA TABLE.

Dans l'état de maison la table tient un des premiers rangs. Chacun a un assez grand plaisir de boire et de manger. D'ailleurs c'est un des agré-

ments et un des devoirs de la société, d'inviter à manger ses amis et ses connoissances. Il faut donc avoir une table servie avec une certaine décence.

Il y a une grande latitude à cet égard. L'état de la table que chacun doit tenir dépend, comme je l'ai dit, de sa fortune, et de la place qu'il occupe dans la société.

DES HABILLEMENTS.

Dans l'origine, l'homme n'avoit point d'autre vêtement que celui que la nature lui donna comme aux autres animaux ; il étoit couvert de poils, et il alloit nu.

Mais l'état social a fait naître chez lui le besoin de se vêtir. Deux causes ont donné l'origine à ce besoin.

La première est pour se préserver de l'intempérie des saisons. L'homme, primitivement habitant des pays chauds, a été obligé, par sa trop grande multiplication, de gagner les régions polaires. Le froid des hivers l'incommodoit : il se couvroit des peaux des animaux qu'il avoit tués à la chasse, et dont il se nourrissoit. Telle est la première origine des vêtements.

Ce besoin de se vêtir fut encore augmenté par la chûte de ses poils. Les grandes espèces de singes en ont aussi très-peu.

La seconde cause qui a fait inventer les vête-

ments est la pudeur, dont nous avons parlé ailleurs. Des hordes peu civilisées se couvrent, dans les pays méridionaux, les parties sexuelles avec des feuilles d'arbres.

DES MODES.

La versatilité des modes auroit de quoi surprendre le philosophe, si quelque chose pouvoit le surprendre dans l'histoire du cœur de l'homme.

Deux causes principales concourent à faire changer ces modes d'un jour à l'autre.

La première est l'inconstance du cœur humain, qui cherche sans cesse à varier ses plaisirs, et qui est blessé, ou plutôt rassasié de l'uniformité.

La seconde est l'avidité du commerce, qui fait varier chaque jour la mode pour se procurer chaque jour un nouveau débit.

La mode va toujours d'un extrême à l'autre, parce que dans ces passages elle présente un grand nombre de nuances qui font gagner le commerçant, et contentent la frivolité du consommateur.

Ce sont les jeunes gens et les femmes qui font naître et suivent les modes, parce qu'ils ont plus de légéreté et d'inconstance. L'âge mûr s'y prête moins, et le vieillard y oppose la plus grande résistance.

Le sage sait que sa conduite ne doit point paroître contrarier celle des autres. Il est donc obligé

de se conformer aux caprices de la mode ; mais il le fera toujours avec toute la réserve possible.

DU LOGEMENT.

Nous venons de voir les causes qui ont forcé l'homme de se vêtir. Ce sont les mêmes qui l'ont obligé à se construire des logements.

L'homme de nature a commencé à se bâtir des cabanes en feuillages, avec des branches de bananiers ou d'autres arbres à larges feuilles, si abondants dans les pays chauds. Quelques singes font déjà de pareilles cabanes.

Il construisit ensuite des huttes en terre et en pierres, qui avoient une seule petite porte très-surbaissée. Plusieurs peuplades peu avancées en civilisation n'ont point encore d'autre logement.

Les peuples pasteurs, obligés de changer souvent de local pour faire paître leurs troupeaux, se logent ordinairement sous des tentes ; tels sont les Tartares, les Arabes...

Enfin les grandes nations, en se civilisant, ont orné leurs cabanes, les ont agrandies ; et, par leur intelligence, elles sont venues à élever ces superbes palais, où les gens riches ont accumulé les meubles les plus élégants et les plus somptueux.

Le sage a un logement commode proportionné à sa fortune et à son rang ; mais il évite avec soin le luxe.

DES DÉPENSES PERSONNELLES.

L'homme prudent doit régler ses dépenses personnelles, et il se permettra rarement de passer les limites qu'il s'est fixées à lui-même. Ces limites dépendent et de la fortune que l'on a, et de la place qu'on occupe dans la société. Cependant il ne doit pas s'interdire tous les plaisirs d'agréments et de fantaisies.

Mais ces dernières dépenses sont très-considérables chez les classes riches pour les personnes peu occupées, et particulièrement pour les femmes et les jeunes gens. Elles sont l'aliment du luxe le plus effréné. Ce sont elles qui causent la ruine des maisons les plus opulentes. L'un se ruine au jeu, l'autre à des chevaux, des voitures. Celui-ci veut avoir des diamants, l'autre une collection de tableaux..... Enfin nos grandes sociétés présentent par-tout l'image des dépenses les plus extravagantes, qui procurent plutôt la satiété que de véritables jouissances.

DU LUXE.

Tout ce qui est au-delà d'un abondant nécessaire peut être appelé luxe.

Il faut avoir une nourriture suffisante pour vivre; mais avoir cent mets différents est un luxe très-blâmable. L'homme social ne sauroit se passer de

vêtements, ni de logements, principalement dans les climats glacés ; mais des habits chauds et commodes, des logements simples, lui suffisent. C'est donc un luxe intolérable de charger ces vêtements d'or et d'argent, de porter ces dentelles dont le travail occupe plusieurs bras pendant des années entières, d'orner sa tête et ses doigts de pierreries, dont le prix surpasse ce qui seroit nécessaire aux besoins de plusieurs milliers d'individus, de construire des palais immenses pour loger une seule famille....

Mais, dit-on, il faut bien que le riche emploie sa fortune à quelque genre de dépenses. L'inégalité des fortunes étant parvenue au point où elle est dans nos grandes sociétés, on sent qu'il est utile, qu'il est même nécessaire que ceux qui les possèdent les consomment; autrement, ou ils soustrairoient leur numéraire à la circulation, ou ils finiroient par tout accaparer, et les propriétés d'une société se trouveroient bientôt dans un assez petit nombre de mains. C'est ainsi qu'un mal en entraîne toujours un autre.

Les gens opulents doivent donc faire plus de dépenses que les autres. Néanmoins, si leur fortune est très-considérable, ils ne doivent pas étaler trop de luxe. Ils emploieront leur superflu à des établissements utiles : ils feront creuser des canaux, ouvrir des routes; ils doteront des hôpitaux, don-

neront à des parents pauvres, encourageront le talent qui n'a pas les moyens suffisants.... Cet emploi de leurs richesses leur procurera de véritables jouissances, leur luxe sera modéré par ces dépenses utiles : ils n'accapareront pas une trop grande quantité de propriétés, et n'ôteront point de la circulation un numéraire utile.

DE LA REPRÉSENTATION.

On doit faire entrer la représentation dans l'état de maison que doivent tenir les citoyens. Chez les peuples les moins avancés en civilisation leurs différents chefs sont mieux vêtus, mieux logés que les simples citoyens. Leur table est également servie avec plus d'abondance...

Cette représentation est encore bien plus considérable dans les grandes sociétés très-avancées en civilisation. Les classes supérieures sont obligées d'étaler un luxe plus ou moins considérable. Leurs habits sont riches, leurs ameublements somptueux, leurs logements vastes; elles ont plusieurs personnes attachées à leur service.... Mais on ne peut rien fixer sur cette représentation, qui variera suivant le degré de luxe qui règne dans la société. Dans les premiers temps de la république romaine les citoyens les plus distingués avoient très-peu de représentation : les Cincinnatus, les Fabricius, les Curius,... demeuroient à leurs cam-

pagnes, et cultivoient eux-mêmes leurs champs. Dans les derniers temps de la république les plus simples citoyens avoient une représentation très-fastueuse.

Le sage règle toujours sa maison sur un grand ton de simplicité. Sa représentation est principalement dans la *dignité* qu'il met à tout ce qu'il fait. Si sa fortune est considérable, il emploie son superflu à des actes de bienfaisance, et à des choses utiles.

CHAPITRE LXI.

DE LA CONNOISSANCE DE L'HOMME SOCIAL.

Puisque c'est avec les hommes que nous devons vivre, que c'est avec eux que nous partageons nos peines et nos plaisirs, nous ne saurions trop les étudier pour apprendre à les connoître. Mais combien cette étude est difficile !

L'homme de nature est comme les animaux. Son caractère est assez bien prononcé. Il se montre tel qu'il est : il ne cherche point à se déguiser. Ses plaisirs ou ses peines le conduisent d'une manière qui ne varie guère ; et on peut prévoir assez sûrement la manière dont il se conduira dans telle ou telle circonstance.

Mais l'homme social n'est plus le même. Celui qui a passé le temps de l'enfance et de la jeunesse est un Protée qui se cache sous toutes sortes de formes. Une dure expérience lui a appris qu'on profitoit avec avantage de son ingénuité et de sa naïveté pour surprendre son secret, et nuire à ses intérêts. Il est donc devenu réservé: il fait ses efforts pour empêcher que les sentiments de son cœur ne se tracent sur sa physionomie. Il déguise ses pensées. Heureux quand la dissimulation n'a pas fait place à la fausseté et au mensonge!... C'est donc à travers tous ces sentiments qu'on doit chercher à lire dans le cœur de l'homme de la société pour tâcher de le connoître. On en sent toutes les difficultés.

Ces difficultés augmentent encore si on envisage les circonstances pénibles où il se trouve à chaque instant, si on considère l'inconstance naturelle du cœur humain, qui lui fait abandonner aujourd'hui ce qu'il aimoit le plus hier; si on fait attention aux erreurs où son esprit peut être entraîné par de faux rapports, aux passions qui le dominent, aux intérêts des personnes qui ont sa confiance, et qui emploient leur influence à le déterminer de telle manière plutôt que de telle autre... On sent qu'à travers un si grand nombre d'obstacles il est extrêmement difficile de connoître les hommes. Néanmoins la nécessité oblige de ne

rien négliger pour acquérir cette connoissance.

La première chose que fait, même involontairement, tout homme qui en approche un autre est de chercher à lire sur sa physionomie les sentiments de son cœur. Une longue habitude donne un tact assez fin pour qu'on se trompe rarement avec les hommes ordinaires, qui ne cherchent pas à se déguiser.

Mais à l'égard de l'homme qui ne veut point se laisser pénétrer la chose est beaucoup plus difficile. Ces gens baissent les yeux, détournent le visage, ne se laissent jamais regarder en face... Ils se tiennent *boutonnés*, ne s'expliquent que vaguement... Cependant, avec l'habitude des physionomies, la connoissance particulière de la personne, celle des des passions qui la dominent dans le moment.... On est assez rarement induit en erreur.

DE L'EXPRESSION EXTÉRIEURE DES PASSIONS.

Nous avons vu que le maintien, l'air, le ton,... et toute l'habitude du corps indiquent d'une manière assez sûre les passions. Mais c'est principalement sur le visage qu'elles laissent une impression forte, de manière que lorsqu'on est agité plusieurs fois par la même passion, la physionomie en prend un caractère décidé. C'est ce qui constitue la science physionomique.

Chaque animal a sa physionomie particulière.

Elle exprime assez fidellement son caractère habituel. On ne sauroit se méprendre à l'air féroce du tigre et de tous les animaux de cette classe, à l'air de bonté du belier, à l'air fin qu'on démêle dans la grosse masse de l'éléphant, à l'air rusé et spirituel qu'indique la figure du singe...

Mais la physionomie de chacun de ces animaux prend ensuite une expression nouvelle suivant les passions qui l'agitent. On lit sur leurs traits s'ils sont agités par la crainte, par l'amour, par la fureur....

Chez l'homme de nature les passions s'annoncent à l'extérieur par les mêmes signes que chez les animaux.

Mais l'expression des passions est encore bien plus prononcée chez l'homme social que chez les animaux, ou chez l'homme de nature. Son visage dégarni de poils transmet, d'une manière bien plus sûre, les mouvements de son cœur, et les sentiments de son ame. Celui qui s'applique à étudier ces signes physionomiques s'y trompe rarement.

Cependant nous avons vu que dans les hautes classes de la société cette étude présente de plus grandes difficultés, parce qu'elles cherchent le plus souvent à ne pas se laisser pénétrer, et à cacher le fond de leur cœur. Les hommes astucieux, dissimulés, faux,... font tous leurs efforts pour

donner à leur physionomie une expression opposée à leurs sentiments.

C'est à travers tous ces obstacles que celui qui cherche à connoître le cœur de l'homme tâche d'en pénétrer les mouvements les plus secrets. La tâche est difficile; mais elle n'est peut-être pas impossible. Il faut une grande habitude et une grande finesse.

Le sage ne néglige rien pour connoître les hommes. Il étudie avec soin les physionomies; il est rarement dupe.

CHAPITRE LXII.

DES VOYAGES.

Celui qui n'est jamais sorti de son lieu natal y voit l'univers rassemblé. C'est le point central auquel il rapporte tout. Il suit aveuglément l'exemple de ceux avec lesquels il vit journellement. Il se conduit comme eux, et ne croit pas qu'il lui soit permis d'agir différemment. Leur opinion est la sienne. Il a tous leurs préjugés.

Mais les voyages renversent la force de l'exemple, dissipent les préjugés nationaux, agrandissent les conceptions de l'esprit, et mettent l'homme au vrai point de pouvoir juger sainement des objets.

En vain le physicien voudra-t-il peindre à l'ima-

gination étonnée d'un jeune homme des monts entassés et leurs sommets élevés toujours couverts de neiges et de glaces, il n'en donnera qu'une idée imparfaite. Une simple vue de quelques-unes de ces montagnes, telles que le Mont-Blanc, le Saint-Gothard, le Grin-Wald,..... en dira plus que toutes les descriptions possibles. On ne sauroit se faire une image de l'Océan et du double mouvement de ses eaux qu'en les observant soi-même... En un mot, ce n'est qu'en voyant les grands phénomènes de la nature qu'on en peut prendre une juste idée.

On en peut dire autant du moral. Ce n'est que lorsqu'on a vu plusieurs nations qu'on peut apprécier les lois, les coutumes, les usages, les mœurs de chaque peuple. Ce jeune Athénien, qui témoigna une si grande surprise en voyant le costume du Scythe Anacharsis, ne croyoit pas qu'il fût possible d'être habillé commodément et élégamment autrement qu'on ne l'étoit à Athènes. S'il eût voyagé, eût-il montré cette surprise?

Tous les hommes qui n'ont vu que les usages de leur pays sont comme ce jeune Athénien: *Peut-on être Persan et penser?* disoient quelques jeunes étourdis à Paris lorsque parurent les Lettres Persanes.

En voyant très-contents des peuples qui suivent des lois et des usages différents de ceux de son

pays, on se persuadera aisément que celles-ci ne sont pas les seules bonnes. On ne peut acquérir cette persuasion qu'en voyageant et voyant beaucoup.

Tout homme fera bien de voyager s'il en a les moyens. Celui qui se trouve dans l'impossibilité de le faire doit y suppléer par la lecture des relations des voyageurs, et par celle de l'histoire. Rien n'est plus utile à un jeune homme que de lire les recueils des voyageurs. Ceci ne remplacera cependant qu'imparfaitement les voyages. Car pour détruire les préjugés enracinés de l'enfance, il faut voir des faits contraires. La force des préjugés et des exemples ne peut être renversée que par des exemples et des opinions opposées.

Et celui qui pourroit voyager dans les autres globes, et qui pourroit voir l'ensemble de cet univers, rectifieroit ses idées sur un grand nombre d'objets. Combien la découverte des télescopes et microscopes, qui nous font voyager dans les infiment grands et dans les infiniment petits de la nature, c'est-à-dire des corps, a-t-elle étendu nos idées dans la physique ! Que seroit-ce si nous pouvions réellement nous y transporter ?

Il y a la même différence qu'entre celui qui voit par l'illusion de l'optique une tempête soulever les flots de l'Océan en furie, et celui qui est réellement exposé sur une mer orageuse.

Nos idées morales se rectifieroient également si nous pouvions nous transporter à travers l'immensité des mondes.

Mais qu'il est difficile de voyager comme il faut, et de voir les choses telles qu'elles sont ! Les objets qui sont journellement sous nos yeux échappent souvent à notre discernement. Que sera-ce de ceux que nous appercevrons pour la première fois, et toujours ou avec surprise ou répugnance, ou avec enthousiasme et admiration ? Que de choses nous y ajouterions ! et combien d'autres nous échapperoient !... Le voyageur doit donc bien voir, et voir sans prévention, s'il veut que son voyage lui soit utile.

Celui qui voyage doit se proposer deux objets :

L'un de voir la nature et ses différentes productions ;

L'autre de voir les hommes, leurs divers travaux, d'observer leurs mœurs, leurs usages...... C'étoit ainsi que voyageoient les Thalès, les Pythagore, les Platon....

De pareils voyages exigent des connoissances étendues ; mais nous considérons ici les voyages particulièrement sous le second rapport, sous celui de l'étude de l'homme.

FIN DU SECOND LIVRE.

DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ MORALEMENT.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Après avoir considéré les devoirs de l'homme, examinons l'emploi qu'il doit faire de ses jours pour parvenir au bonheur; car ce doit toujours être le but et le terme de chacune de ses actions. Tout instant de sa vie où il n'est pas heureux est un temps perdu.

Les animaux emploient tout leur temps à satisfaire leurs besoins, et se livrent ensuite au repos. Les frugivores, tels que les herbivores, les granivores, les fructivores,.... sont presque uniquement occupés à manger. Le reste du

temps ils sont couchés, et se reposent : les jeunes néanmoins jouent et folâtrent.

Les carnivores courent pour attraper leur proie; mais, lorsqu'ils l'ont saisie et dévorée, ils se couchent et sommeillent.

Chez toutes ces espèces, les esprits moteurs sont presque uniquement envoyés vers les organes digestifs; et *elles n'ont plus aucun besoin de se mouvoir ni d'agir*.

Il est cependant quelques espèces plus actives, tels que les singes; ils prennent moins de repos, et ils sont presque toujours en mouvement. Leur cerveau volumineux filtre une plus grande quantité d'esprits moteurs. Il faut faire attention que leurs sociétés sont déjà parvenues à un état de civilisation assez avancé.

Les hommes de nature sont à peu près comme le singe. Après avoir pris leur nourriture, ils s'amusent entre eux, et se livrent à des exercices légers; ils se reposent peu. La grande quantité d'esprits moteurs que filtre leur cerveau volumineux est la source de cette étonnante activité : néanmoins, lorsqu'ils ont beaucoup mangé, les organes digestifs occupent la plus grande quantité des esprits moteurs; et ils se livrent au repos, surtout dans le temps des grandes chaleurs.

Mais l'état social a changé absolument ces inclinations de l'homme. Son cerveau, plus exercé,

filtre une beaucoup plus grande quantité d'esprits moteurs qu'auparavant ; et cependant il en faut moins à ses organes digestifs, parce que sa nourriture, composée d'aliments choisis et préparés par la cuisson, est meilleure, et de plus facile digestion. Il aura donc une grande surabondance de ces esprits moteurs, qui s'accumuleront dans leurs réservoirs, et les distendront; d'où naîtront le mal-aise et l'ennui. Il lui faudra par conséquent une occupation continuelle pour évacuer ces esprits. Ce besoin sera plus urgent dans les climats tempérés ou froids, que dans les pays chauds, parce que, dans ces derniers, la transpiration abondante en emporte une partie; ce qui n'a pas lieu dans les autres.

Cette occupation est déterminée pour les classes indigentes ; elles sont obligées d'employer la plus grande partie de leur temps à des travaux qui puissent fournir à leurs besoins.

Mais les classes aisées de la société ont une fortune qui les met à même de pourvoir à leurs besoins sans presque travailler. Elles se donnent des occupations qui ne sont pas de première nécessité pour elles. Il leur reste beaucoup de temps à remplir ; c'est l'emploi de ce temps qui fait leur sollicitude continuelle ; le bonheur ou le malheur de leurs jours en dépend.

Pour l'homme riche le bon emploi du temps est

l'art de savoir varier ses plaisirs, de manière qu'il les goûte toujours avec une nouvelle satisfaction. Il n'atteindra pas son but, s'il passe la plus grande partie de sa vie dans les inquiétudes, les peines et la détresse, pour poursuivre des jouissances d'opinion ou de fantaisie; il doit profiter du moment présent, et ne pas renvoyer continuellement ses jouissances aux jours suivants; il doit enfin exercer suffisamment son activité pour prévenir l'ennui.

Je sais bien que les jouissances que l'on espère ont aussi leurs charmes. L'avare jouit, dans son trésor, de tous les plaisirs que son or peut lui procurer; l'ambitieux, en sollicitant des places, des dignités,... en a déjà toutes les jouissances: celui qui travaille pour acquérir de la gloire se voit, pour ainsi dire, couronné par les siècles à venir, et prolonge ainsi son existence jusqu'aux temps les plus éloignés..... Aussi, tant que ces desirs sont bornés, on ne peut les blâmer; mais ils troublent le bonheur de la vie, si les peines qu'ils occasionnent sont au-dessus des plaisirs qu'ils peuvent procurer étant satisfaits.

Nous avons vu que l'occupation est un besoin physique pour les animaux et pour l'homme, parce qu'elle évacue la surabondance des esprits moteurs qui se trouvent chez eux: or cette évacuation peut s'opérer de trois manières chez l'homme policé.

1° Par les travaux du corps,

2° Par ceux de l'esprit,

3° Par les attachements du cœur.

Les travaux du corps, ceux de l'esprit, les affections du cœur, sont donc des besoins très-pressants pour l'homme policé.

L'homme de nature connoît peu les attachements du cœur. Les travaux de l'esprit lui sont impossibles : il ne se livre donc qu'à ceux du corps, à des jeux, à des courses....

Dans nos sociétés, l'homme que le besoin force à travailler continuellement de ses mains pour fournir à sa subsistance n'est guère capable d'affections morales. Les travaux de l'esprit lui sont presque impossibles; on peut même avancer que ses enfants y sont peu propres, tandis que les travaux du corps leur conviendront mieux. Les enfants des autres classes, au contraire, seront plus propres aux travaux de l'esprit qu'à ceux du corps. Nous avons vu ailleurs la cause physique de ces différences. Si le port extérieur des parents, leur physionomie,... se communiquent aux enfants, il en doit être de même pour les qualités des sens internes.

Ces différences dans la constitution physique des différentes classes de l'homme social doivent influer sur le genre de travail auquel chacun se livrera. C'est sans doute d'après ces connoissances

physiques que les anciens peuples, tels que les Égyptiens, les Indoux,... obligeoient les enfants à exercer en général la même profession que leurs pères.

Ces peuples gênoient trop sans doute les dispositions naturelles. On doit laisser à chacun la liberté de choisir la profession qui lui est la plus agréable; néanmoins il ne faut jamais oublier les principes que nous venons d'établir.

DE L'OCCUPATION.

Une expérience constante ne permet pas de douter que l'occupation soit ce qui contribue le plus au bonheur de l'homme social; car, lorsqu'il n'est pas occupé, ou il se laisse emporter par des passions orageuses, ou il succombe sous le poids de l'ennui.

Il est des occupations qui sont commandées par l'ordre social. Chacun y doit exercer une profession quelconque; la remplir avec distinction est le premier soin. On ne doit rien négliger pour acquérir les connoissances nécessaires à la théorie et à la pratique de son art.

Ce devoir principal rempli, le reste du temps sera consacré à des occupations d'un moindre intérêt et à des plaisirs honnêtes.

DU DÉFAUT D'OCCUPATION.

Puisque chaque membre de la société est obligé de travailler pour les autres, comme ceux-ci travaillent pour lui, celui qui n'a point d'occupation manque à ce premier devoir de l'ordre social : d'un autre côté, il n'atteint pas le but qu'il se propose ; car le défaut d'occupation l'éloigne du bonheur.

Ce besoin d'occupation ayant pour cause physique la quantité plus ou moins considérable d'esprits moteurs qu'il faut évacuer, il variera suivant les âges, suivant les tempéraments, [1] suivant les climats....

---

[1] L'enfant dont la fibre est très-mobile, et chez qui il y a beaucoup d'esprits moteurs, a une grande activité.

Elle est un peu moins considérable chez le jeune homme, qui cependant en a encore beaucoup.

L'âge mûr a un moindre besoin d'occupation.

Enfin le vieillard ne demande que le repos. Sa fibre est peu mobile, et les esprits moteurs sont peu abondants chez lui.

Le tempérament n'influe pas moins sur le besoin d'occupation.

Le bilieux, dont la fibre est très-mobile, et les esprits moteurs très-irritants, a un grand besoin d'occupation.

Elle est moindre chez les mélancoliques, qui ont la

DE L'OISIVETÉ.

Que l'homme oisif est à plaindre ! La vie est un fardeau bien pesant pour lui. Il va, il vient, pour consumer des jours trop longs. Les minutes se changent en heures, les heures en jours, les jours en années. Il cherche, suivant l'expression commune, à *tuer le temps*, sans vouloir néanmoins travailler ; il court après le bonheur, qu'il place dans l'oisiveté, et il ne trouve que l'ennui, cet

---

fibre plus ferme, et les esprits moteurs moins irritants.

Le tempérament sanguin n'a qu'un besoin modéré d'occupation, parce que les esprits moteurs chez lui ne sont ni très-abondants ni très-irritants.

Enfin le flegmatique a peu de besoin de se mouvoir, parce que ses esprits moteurs sont peu abondants et peu actifs, et que sa fibre a peu de ton.

Les habitants des pays chauds, perdant beaucoup par la transpiration, auront moins d'activité ; cependant leur tempérament bilieux, leur fibre grêle et tendue,... les rendent très-impétueux dans le premier moment.

Les habitants des pays froids ont la fibre empâtée. Ils auront donc peu d'activité ; mais les besoins nombreux qu'ils ont, l'âpreté du sol,.... les forcent à l'exercice.

Les habitants des zones tempérées sont les plus actifs.

ennemi cruel qu'il porte par-tout avec lui. En vain tâche-t-il de l'éloigner par d'autres moyens que par le travail. Il a une table abondamment servie; il va au bal, au concert, aux spectacles; il se plonge dans les bras de la volupté.... Mais tout l'ennuie, tout l'excède; il ne jouit de rien.

Malheureux que tu es! il est une loi de la nature qui veut que le plaisir s'achète par le travail. Ne prétends pas t'en exempter. Travaille, occupe-toi, tu seras heureux, et tout alors sera jouissance pour toi. Le jeune Cyrus, après s'être long-temps occupé dans ses jardins magnifiques, prenoit avec plaisir un repas frugal, et disoit que la faim étoit le meilleur cuisinier.

Mais prends bien garde à cette autre loi de la nature, qui souffre peu d'exceptions :

L'oisiveté non seulement éloigne le bonheur; mais elle est la mère de tous les vices, et le tombeau de la vertu.

Rentre en toi-même, homme désœuvré, qui que tu sois; et vois combien d'actions tu n'aurois pas à te reprocher, si tu eusses toujours été occupé.

L'oisiveté a inventé tous les arts agréables, de même que le besoin a inventé tous les arts utiles. Les spectacles, les bals, les concerts, les promenades,... sont pour charmer l'ennui de l'homme désœuvré.

La journée est trop courte pour l'homme occupé. Il n'a pas fait tout ce qu'il souhaitoit ; il voit avec peine le soleil se coucher ; il revient de son travail pour s'égayer avec sa famille ; ses enfants courent le caresser ; il prend avec appétit un repas frugal ; il se couche, et dort tranquille.

Homme, quand tu ambitionnes d'être assez favorisé de la fortune pour être à même de ne rien faire, tu n'as pas présents à la mémoire tous ces riches à qui il ne manque pour être heureux que de l'occupation. Toi qui, par tes soins et tes travaux, as amassé une honnête fortune, modère ton travail ; mais ne l'abandonne pas. Tu verrois bientôt s'évanouir cette douce satisfaction dont tu as joui en travaillant.

DU REPOS.

Rien n'est plus doux que le repos. Celui qui a beaucoup travaillé goûte un grand plaisir à se reposer. Cet état est bien différent de celui de l'oisif. Ce dernier est poursuivi par l'ennui ; au lieu que le premier, tout en reposant ses forces épuisées, jouit de son travail.

Le repos est particulièrement précieux au vieillard, parce que l'épuisement de ses forces ne lui permet pas de se livrer à un travail continuel. L'enfant, dissipant beaucoup par ses mouvements vifs, a besoin de se reposer souvent.

Dans les pays chauds, où la transpiration est si abondante, qu'elle affaisse les forces, le repos est une des plus grandes jouissances. Les animaux eux-mêmes y sont presque toujours en repos dans le temps de la grande chaleur.

C'est dans ces climats, où le *rien faire*, ou *far niente*, est la jouissance la plus voluptueuse.

Le repos ne doit durer que le temps nécessaire pour réparer ses forces. Autrement il dégénèreroit en oisiveté ou en paresse.

D'UN TRAVAIL TROP CONSIDÉRABLE.

Une occupation trop considérable est un moindre mal que de n'en point avoir ; mais néanmoins c'en est un. Si ce sont des travaux de corps, ils épuisent et abrégent les jours. Des travaux de l'esprit trop continuels ne fatiguent pas moins, et on ne peut les supporter long-temps. D'ailleurs il n'est pas possible que l'homme trop occupé donne de la perfection à son travail.

Enfin des affections trop vives éloignent plus ou moins du bonheur, comme l'expérience le prouve constamment.

Le sage ne se surcharge point de travail; mais il est toujours occupé. Lorsqu'il a rempli la profession qu'il exerce, il se délasse par les exercices du corps, il cultive son esprit, il fait du bien....

Enfin il ne se refuse pas aux plaisirs avoués par l'honnêteté.

DES OCCUPATIONS DES FEMMES.

Les femmes n'ont point, comme les hommes, de professions particulières à exercer dans la société. Celles qui sont obligées de travailler de leurs mains pour vivre concourent aux différents travaux de leurs maris, et en font la partie la moins difficile, ou qui exige le moins de force de corps. Celles qui ne sont pas mariées travaillent avec leurs parents.

Mais il n'en est pas de même des femmes des classes aisées de la société. Elles peuvent rarement s'associer aux travaux de leurs maris. Leur principale occupation se renferme dans les soins intérieurs du ménage, et dans les détails domestiques. L'éducation des enfants dans le bas âge, et la surveillance des filles jusqu'à leur mariage, sont les objets les plus importants confiés à leur vigilance.

Une de leurs plus intéressantes occupations dans nos sociétés est de recevoir les amis de la maison, de leur faire compagnie.... Elles doivent chercher à être agréables : on tâche également de leur plaire.... C'est la source commune de toutes les intrigues amoureuses qui les occupent presque continuellement : car ayant beaucoup de sensibi-

lité, étant très-foibles, comment éviteroient-elles les piéges qu'on leur tend? comment leur cœur tendre ne se laisseroit-il pas toucher par les soins affectueux d'un homme aimable?

C'est à ce genre de vie qu'il faut attribuer la plupart des défauts des femmes de cette classe. Toujours flattées, sans cesse prévenues, elles doivent devenir légères, capricieuses, hautaines... Elles ne cherchent plus que les plaisirs factices de la société, et abandonnent ceux qu'elles trouveroient réellement en remplissant tous les devoirs que leur impose la nature et l'état social, l'éducation de leurs enfants, et les soins de leur ménage.

Mais ces femmes, arrivées à l'âge où elles ne peuvent plus fixer les hommes, éprouvent un vide que rien ne sauroit plus remplir. Leur humeur s'altère: elles deviennent jalouses, méchantes, acariâtres;... quelques-unes s'adonnent au jeu, d'autres deviennent dévotes;... mais ces nouvelles occupations ne sauroient leur faire oublier ce qu'elles ont perdu, et ne les conduisent point au bonheur.

Il est quelques femmes qui, soit par tempérament, soit par austérité de mœurs, fuient les sociétés. Elles reçoivent mal, ou au moins froidement, ceux qui viennent voir leurs maris. Leurs maisons sont tristes, désagréables.... Elles ont tort. Il est à craindre pour elles que leurs maris, ne trouvant point d'agréments dans leur maison, aillent en cher-

cher chez d'autres femmes plus aimables. D'ailleurs elles se privent elles-mêmes des douceurs de la vie.

La femme de cette classe, qui est raisonnable, tâche d'éviter ces excès. Elle doit chercher à rendre sa maison agréable : tous ceux qui viendront voir son mari seront reçus avec honnêteté ; mais elle se préservera des piéges de la galanterie, parce qu'elle ne doit pas ignorer que les plaisirs qui y sont attachés ont des suites quelquefois bien cruelles.

Son occupation principale sera de plaire à celui auquel elle a uni ses jours, et de lui rendre sa maison agréable afin de l'y fixer. *Ce doit être sa grande affaire.* Elle doit, par les soins les plus affectueux et les plus délicats chercher à nourrir et à entretenir les sentiments qu'il a pour elle. Et quand même elle auroit lieu de soupçonner sa fidélité, qu'elle se garde bien de lui montrer de la jalousie. Elle ne doit pas ignorer que les devoirs sont bien moins sévères pour un homme que pour une femme. Néanmoins il en est peu qui sachent modérer leur sensibilité à cet égard : et elles ne font qu'éloigner celui qu'elles voudroient fixer.

La seconde de ses occupations chéries sera l'éducation de ses enfants, et sur-tout celle de ses filles, dont elle est chargée plus particulièrement.

Enfin les détails de l'intérieur du ménage, qui la regardent uniquement, finiront de remplir son

temps. Qu'elle évite sur-tout l'oisiveté. Ses délassements seront les ouvrages des mains : elle s'amusera à faire quelques lectures...

Elle partagera ensuite avec son époux les plaisirs de la société, tels que ceux d'être avec des amis choisis, la promenade, les spectacles, les jeux....

Arrivée à un certain âge, elle n'oubliera pas que, suivant les lois de la nature, les plaisirs de l'amour fuient bien plus vîte les femmes que les hommes. Elle cherchera à se concilier les cœurs par beaucoup de douceur et d'honnêteté. Elle se fera des occupations proportionnées à ses forces : car elle doit sans cesse se rappeler qu'il ne sauroit y avoir de vrai bonheur que quand son temps est tout employé. Qu'elle évite sur-tout d'être chagrine et morose, et encore bien plus d'être acariâtre et querelleuse.

CHAPITRE II.

DE L'ACTIVITÉ.

Il faut de l'activité à l'homme social, s'il veut réussir dans ce qu'il entreprend. L'activité multiplie les forces. Car, dans le moral comme dans le physique, la somme de la force est toujours en

raison composée de la masse multipliée par la vîtesse. [1]

Il faut joindre la persévérance à l'activité.

.... *Labor omnia vincit*
Improbus. VIRGIL. Géorg. I, vers 146.

Un travail opiniâtre surmonte tous les obstacles.

L'homme qui veut réussir doit être pénétré de cette vérité.

DE L'INACTIVITÉ.

L'homme inactif réussit rarement dans ses

---

[1] Si deux hommes A, B, ont les mêmes facultés, soit du côté du corps, soit du côté de l'esprit, mais que l'activité de A soit double de celle de B, A aura deux fois plus de force que B. C'est ce que fait voir l'expérience journalière. Ces hommes ardents, qui sont toujours en mouvement, réussissent le plus souvent dans leurs entreprises, si d'ailleurs ils sont dirigés par la prudence; c'est qu'ils se passionnent. Or nous avons vu (tome 1, page 31) que les passions multiplient beaucoup les forces.

Les petites républiques anciennes, telles que celles de la Grèce, Rome dans les commencements,... faisoient des efforts au-dessus de leurs forces apparentes; c'est parce qu'elles étoient composées d'hommes extrêmement actifs et passionnés.

Car nous avons vu que les grandes passions augmentent également les forces. Soient deux hommes égaux en force, dont l'un soit agité d'une forte passion; l'autre ne pourra lui résiter.

projets. Les circonstances sont ordinairement changées avant qu'il ait pensé à agir, et les démarches qu'il fait ensuite sont tardives; il aura été prévenu par l'homme actif.

L'inactivité est le défaut des tempéraments flegmatiques.

DE L'INDOLENCE.

Combien l'homme indolent est déplacé dans une société, où tout est en mouvement! Tout s'agite autour de lui; et il ne veut point participer à cette agitation générale. Aussi est-il le jouet perpétuel de ces flux et reflux orageux. Semblable à ces corps légers qui flottent sur des courants opposés, il est poussé tantôt d'un côté tantôt d'un autre: il n'a jamais de mouvement propre, jamais de détermination à lui.

L'indolence est le défaut des gens dont le tempérament est flegmatique.

DE LA NONCHALANCE.

La nonchalance est le premier degré de la paresse. Le nonchalant agit, mais c'est avec une si grande mollesse, qu'il réussit rarement.

DE LA PARESSE.

Oh! qu'il est doux de ne rien faire, s'écrie le paresseux!

Les animaux ne connoissent point le travail dans l'état de nature. Ils marchent ou ils courent pour fournir à leurs besoins, qui sont très-bornés. Le reste de leur temps est employé à des jeux, des courses... Le frugivore, qui mange presque continuellement, est assez volontiers en mouvement; mais le carnivore est le plus souvent couché et sommeille.

L'homme de nature ne connoît pas plus le travail que les animaux. Chez les petites hordes américaines, quoique civilisées, les hommes se refusoient à toute espèce de travail. Ils ne craignoient pas les plus grandes fatigues pour leurs chasses; mais, ennemis de toute gêne, ils ne vouloient point s'astreindre au travail le plus léger. Ils abandonnoient à leurs femmes la culture de quelques grains. A peine pouvoient-ils construire leurs cabanes.

L'homme social n'est pas moins éloigné du travail. Il cherche constamment à l'éviter. Tous ses efforts tendent à le mettre au-dessus de la dure nécessité de travailler : et cela ne doit pas surprendre, puisque le travail est plus ou moins fatigant.

Cependant deux motifs puissants lui imposent cette nécessité du travail. L'un est pour fournir à l'entretien de sa vie. Chaque société impose cette tâche à ses membres. Car les productions de la nature ne sauroient plus leur suffire.

Le travail ne lui est pas moins indispensable pour l'arracher des bras de l'ennui, le soustraire aux vices qui naissent de l'oisiveté, et le conduire au bonheur par les sentiers de la vertu.

La paresse est toujours proportionnée aux climats. Tous les habitants des pays chauds sont extrêmement paresseux.

Il vaut mieux être assis que marcher, disent les bramines : *Il vaut mieux dormir que veiller ; mais la mort est au-dessus de tout.*

Le grand Confutzé, dans sa doctrine secrète, avouoit à ses disciples favoris que le *repos et le néant sont la suprême félicité.*

Tous les Africains pensent comme les Orientaux. Ils passent la plus grande partie de la journée dans une entière inaction, et couchés dans leurs cabanes.

Le bonheur des Dieux, disoit Épicure, *consiste dans le repos.*

L'ame de ces peuples a la même indolence. Ils sont sans énergie et n'ont que de petites passions. L'amour des femmes est presque leur unique occupation.

La cause de cette indolence est l'ardeur du climat qui, par une transpiration excessive, affoiblit prodigieusement. La fibre devient en même temps grêle et s'amincit : l'imagination est vive, et toutes leurs passions sont violentes.

L'habitant des pays froids craint moins le travail. La transpiration est modérée. Les pertes sont réparées par une nourriture succulente; les esprits moteurs sont filtrés en grande quantité. La fibre est ferme et robuste;... enfin des besoins pressants pour se nourrir, se vêtir, se loger,... lui imposent la nécessité de travailler, et le sortent malgré lui de cette indolence, à laquelle s'abandonne l'habitant des zones torrides.

La paresse donne naissance à une multitude de maladies. Le corps languit, les humeurs sont en stagnation, les nerfs sont crispés, la mélancolie survient, l'ennui succède; enfin les passions naissent, et amènent toutes ces suites fâcheuses dont nous avons parlé.

Le sage fuit la paresse. Il sait qu'il ne peut trouver le bonheur que dans des occupations continuelles.

D'UNE TROP GRANDE ACTIVITÉ.

Une trop grande activité est le plus souvent un mal. L'homme turbulent est un brouillon qui fatigue tout le monde, et ne met aucun ordre dans ce qu'il fait. Il est d'autant plus dangereux, que son activité excessive lui donne de grands moyens pour réussir dans ses entreprises; néanmoins sa pétulance le fait échouer ordinairement.

La turbulence est le défaut des gens vifs et de ceux qui ont le tempérament bilieux.

DE LA DILIGENCE.

Que celui qui veut réussir dans ses entreprises soit diligent. Il n'est souvent qu'un moment favorable. Si on le laisse échapper il ne se présente plus. Pourquoi remettre au lendemain le bien qu'on peut faire la veille ? Qui n'a pas eu à se repentir plusieurs fois dans sa vie d'avoir différé ce qu'il pouvoit faire dans le moment présent ?

DE LA NÉGLIGENCE.

On doit donc blâmer le négligent qui, par sa lenteur à agir, échoue dans ses projets. Il sera encore bien plus répréhensible s'il a été chargé par quelqu'un d'une entreprise qu'il fasse manquer par sa négligence.

La négligence annonce un défaut de caractère.

DE LA TEMPORISATION.

L'homme prudent est quelquefois obligé de temporiser. Fabius ne put résister à l'impétueuse valeur d'Annibal qu'en temporisant. On se trouve dans des circonstances difficiles, et qu'on ne sauroit maîtriser ; il faut faire comme le pilote : Carguer les voiles et *se mettre en panne ;* c'est-à-dire qu'on

doit se mettre hors de danger, et attendre que l'orage soit passé.

DE LA PRÉCIPITATION.

Il n'est que quelques circonstances urgentes où il faille agir promptement. La prudence ordonne que dans toutes les autres occasions on ne précipite rien, et qu'on prenne le temps de réfléchir aux suites de son action. Car la précipitation conduit le plus souvent à de fausses démarches.

Le sage a de l'activité. Il fuit la paresse. Il ne remet jamais à un autre moment le bien qu'il peut faire; mais il n'agit point avec précipitation.

Festina lentè.

Hâte-toi lentement.

Sat citò, si benè.

C'est toujours assez tôt, pourvu qu'on fasse bien.

CHAPITRE III.

D'UN ÉTAT DANS LA SOCIÉTÉ.

Nous avons vu que c'est un devoir indispensable, pour chaque membre d'une société, d'y exercer une profession, parce que l'état social est une réciprocité de services entre les coassociés. Le

premier emploi du temps doit être consacré à remplir cette profession avec distinction.

Il faut distinguer ces divers états en deux grandes classes.

Les uns sont purement mécaniques. Ils ne demandent que la force du corps, et sont peu lucratifs. Les personnes qui les exercent sont obligées de s'y livrer toute la journée. Elles n'ont de libres que quelques heures de repos nécessaires au corps, et le temps des repas et du sommeil.

D'autres états exigent les talents de l'esprit en même temps que les forces du corps; mais les travaux de l'esprit sont plus fatigants que ceux du corps. Ces professions sont plus lucratives. Elles ne sont ordinairement exercées que par ceux qui ont une certaine fortune, parce qu'ils ont dû sacrifier un temps plus ou moins long à acquérir des connoissances préliminaires. Ils prendront plus de repos que les premiers.

Quelques-unes de ces professions n'exigent pas les travaux du corps; telle est l'étude des lois. Il faudra que ceux qui s'y livrent prennent beaucoup de repos.

Chaque citoyen fera choix de la profession qui lui plaira le plus; mais il doit consulter ses forces physiques et morales, parce que son premier but doit toujours être de l'exercer avec distinction.

Il est d'autres fonctions qui sont, pour ainsi dire,

communes à tous les citoyens. Ce sont les fonctions publiques ou magistratures. Chaque citoyen qui se sent capable de les remplir doit acquérir les connoissances nécessaires , afin que , s'il y est appelé, il puisse les accepter.

DE LA PERFECTION DU TRAVAIL.

L'homme qui a du talent et de l'énergie est toujours jaloux de donner à son ouvrage toute la perfection qui dépend de lui. Son amour-propre y est intéressé, et on connoît toute la force de cette passion.

On doit ajouter que c'est une obligation stricte pour chaque citoyen de faire tous ses efforts pour arriver au plus haut degré de perfection dans l'état qu'il exerce. Il en sera plus utile à ses coassociés, et le bien général y gagnera.

DE L'IMPERFECTION DU TRAVAIL.

Mais celui qui craint la peine se hâte d'achever sa tâche. Il ne cherche point à donner à son ouvrage toute la perfection dont il est capable.

L'amour-propre sollicite celui qui a commencé un travail à y donner tous ses soins; la paresse, d'un autre côté, y apporte des obstacles. Celui qui fait quelque ouvrage est toujours combattu par ces deux passions.

Il est des ouvrages que l'artiste ne veut point

polir. Ainsi Raphaël n'a fait qu'esquisser son *école d'Athènes.*

Le sublime, le grand beau, admettent rarement le *fini.* Homère, Milton, Sakespeare, Corneille,... n'ont point la correction de Sophocle, d'Addisson, de Racine, de Boileau....

Celui qui veut faire de grandes choses est obligé d'abandonner les détails. Son ouvrage doit être majestueux, imposant; il faut en considérer seulement l'ensemble, qui ravira toujours celui qui a une véritable idée du beau.

Combien n'y a-t-il pas d'imperfection dans les œuvres de la nature, c'est-à-dire parmi les êtres existants considérés en grand! Les soleils sont remplis de taches, tandis que tout paroît achevé dans la structure d'un insecte. Cependant quelle comparaison d'un soleil à un insecte!

Les productions du génie de l'homme présentent les mêmes imperfections. L'éloquence entraînante de Démosthènes ne lui eût pas donné le loisir d'arrondir ses périodes, comme le faisoit le froid Isocrate; et cependant pouvoit-on établir quelque comparaison entre ces deux orateurs? On trouve dans le divin Homère des vers qui ont fait dire à Horace qu'il *dormoit quelquefois;* il n'en est pas moins le divin Homère, qui n'a encore point d'égal. La Minerve de Phidias ne souffroit pas d'être vue de près; mais, placée à la

distance convenable, son ensemble ravissoit. L'église de Saint-Pierre à Rome, ce chef-d'œuvre de l'architecture moderne, ne doit être considérée que dans son ensemble..... Le grand homme, dans ses vastes conceptions, ne voit que les masses; il abandonne les détails aux esprits d'un ordre inférieur.

D'UN TRAVAIL TROP RECHERCHÉ.

Protogène, peintre distingué, retouchoit continuellement ses ouvrages. Apelle et les grands maîtres lui reprochoient sans cesse ce défaut.

Le mieux est l'ennemi du bien ; cela est vrai au moral comme au physique. La perfection n'est point faite pour les ouvrages des hommes, ni peut-être pour rien de ce qui existe. Lorsqu'on est arrivé au *bien*, on doit être satisfait, et il ne faut pas rechercher le *mieux;* parce qu'ainsi que Protogène, en voulant atteindre le mieux, on gâte ce qui étoit bien.

La recherche de ce mieux conduit souvent à l'afféterie et aux minuties.

Un travail trop recherché blesse toujours, parce qu'on s'apperçoit qu'on y a donné un temps qu'on pouvoit mieux employer ailleurs. D'un autre côté, ceci annonce un esprit minutieux et rétréci, qui déplaît.

Il est cependant, pour arriver au bien, des rè-

gles très-sévères, dont il ne faut pas s'écarter, sous le prétexte qu'on ne veut pas rechercher le mieux. Un peintre ne doit pas craindre de corriger son ouvrage, de peur d'être accusé, comme Protogène, d'être trop difficile.

Horace a dit qu'il faut *retoucher sept fois ses ouvrages*. Cela veut dire qu'il faut les retoucher souvent ; mais néanmoins il doit y avoir une limite qu'on ne doit pas franchir.

Le sage donne tous ses soins à ce qu'il fait ; mais, convaincu qu'il n'appartient pas à l'humanité d'atteindre à la perfection, il se contente du *bien*, sans chercher le *mieux*.

CHAPITRE IV.

DES TRAVAUX DU CORPS.

Les travaux du corps sont d'une nécessité première dans la société. Il faut des bras pour l'agriculture, et il en faut pour les arts utiles. C'est ce qui occupe la plus grande partie des citoyens. Mais lorsque ces travaux sont prolongés au-delà des justes bornes, ils excèdent les forces du corps, et abrutissent l'esprit, en lui empêchant de former aucune pensée. L'ouvrier devient enfin une machine presque semblable à celle qu'il fait mouvoir. C'est

un des grands défauts de nos sociétés, que la classe la plus nombreuse des citoyens soit obligée de se livrer à des travaux trop fatigants, tandis qu'un petit nombre de riches, possédant la presque totalité des propriétés, passe sa vie dans l'inaction.

Cependant si ces gens opulents veulent être heureux, ils n'ignorent pas que l'oisiveté est leur plus grand ennemi; que le travail de l'esprit est trop fatigant, et ne sauroit occuper toute leur activité. Il faut donc qu'ils délassent leur esprit par les travaux du corps. Les arts mécaniques et particulièrement les arts libéraux leur seroient d'une grande utilité.

On fait apprendre à la jeunesse le dessin, la musique, la danse, l'équitation, la natation...... Tout cela est très-bien, et on devroit peut-être y employer plus de temps; mais ce n'est pas suffisant, il faudroit un travail purement manuel. On n'est pas toujours disposé à faire de la musique, à dessiner;.... mais on peut toujours travailler dans un jardin, cultiver une fleur dans un parterre, tourner un morceau de bois.... Celui qui voudra sincèrement son bonheur fixera, dans la journée, des heures pour le travail des mains.

Le travail des mains, d'ailleurs, entretient la sérénité de l'ame: l'imagination est calme, l'esprit se délasse. Il contribue en même temps à la conservation de la santé. Ces maux de nerfs, ces vapeurs, qui se reproduisent sous toutes sortes de

formes, et affectent encore plus l'ame que le corps, ces mauvaises digestions,... ont leur source principale dans une vie inactive et inoccupée. Aussi le meilleur remède que l'art de guérir ait contre ces maux est l'occupation, et sur-tout le travail des mains. Ce travail est donc aussi nécessaire au physique qu'au moral. Car il ne sauroit y avoir de bonheur lorsqu'on ne jouit pas d'une bonne santé.

Néanmoins la plus grande partie des gens riches dédaigne les travaux des mains. Elle y supplée par différents moyens : les uns vont à la chasse, les autres à la pêche ; ceux-ci montent à cheval.... Enfin le plus grand nombre se contente de se promener à pied ; mais ces différents exercices ne remplacent point les travaux des mains, qui reposent l'esprit en même temps qu'ils fatiguent modérément le corps. On porte à la promenade, à la chasse,... ses ennuis, ses chagrins, ses peines ; mais le travail des mains, s'il ne les fait pas entièrement disparoître, les diminue beaucoup.

Les femmes riches s'adonnent à quelques légers travaux des mains, tels que la broderie, la couture ;... mais ces travaux délicats ne les fatiguent point suffisamment, et ne calment point assez leur imagination.

DE L'AGRICULTURE.

De tous les travaux des mains, l'agriculture est

sans doute le plus intéressant, puisque c'est elle qui nourrit la plus grande partie du genre humain. Aussi a-t-elle été singulièrement honorée chez tous les peuples sages. On sait que, dans les beaux temps de Rome, les plus illustres citoyens habitoient leurs campagnes, et qu'ils cultivoient la terre de leurs propres mains. Ulysse, roi d'Ithaque, labouroit ses champs. Le jeune Cyrus, frère d'un souverain qui étoit à la tête d'états immenses, cultivoit lui-même ses magnifiques jardins. L'empereur de la Chine ne croit pas au-dessous de lui de labourer...

Par quel étrange préjugé cet état utile du cultivateur est-il si peu honoré dans nos sociétés modernes? La raison en est peut-être que les gens de guerre y ont pris un trop grand ascendant.

Cependant les douces occupations de l'agriculture sont peut-être les seules qui puissent procurer à l'homme la plus grande portion de bonheur dont il soit capable de jouir.

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
Agricolas! Virg. Georg. lib. II, vers. 459.

O trop heureux agriculteurs! si vous connoissiez votre bonheur!

DES ARTS MÉCANIQUES.

Les arts mécaniques ne sont pas moins utiles à la société que l'agriculture. Il faut des instru-

ments pour ce cultivateur : il faut faire des étoffes pour se vêtir : il faut construire des maisons pour se loger.... Aussi une grande partie des citoyens est-elle occupée de ces arts divers.

L'homme opulent trouve beaucoup d'agréments dans la pratique de ces arts. Ils exercent son corps sans le fatiguer, lorsqu'on n'est pas obligé d'y donner tout son temps pour en retirer sa subsistance. Souvent même l'esprit y trouve une certaine satisfaction ; il est des combinaisons nécessaires pour exécuter certains ouvrages avec élégance, solidité et propreté.

Il y a des choix parmi le nombre considérable de ces arts qui existent. Ceux du charpentier, du menuisier, du tourneur, du tabletier, du tapissier,... sont plus agréables que ceux de maçon, de chaudronnier, de chapelier, de cordonnier.....

Plusieurs personnes riches, et même de grands princes, ont exercé quelques-uns de ces arts pour s'amuser et se distraire. Louis XV tournoit très-bien, et il employoit souvent une partie de la journée à cet exercice. Plusieurs de ses courtisans faisoient assez bien la tapisserie ;... D'autres savoient travailler à des serrures...

On l'a dit souvent, et c'est une vérité bien sentie aujourd'hui, qu'il étoit sage et prudent que tout homme, quels que fussent son rang et sa fortune, sût un art mécanique, afin qu'il fût toujours à

même de pourvoir à sa subsistance, dans quelque position qu'il se trouvât. Aussi tous les sages n'ont pas manqué de faire apprendre un état mécanique à leurs élèves. Emile étoit bon menuisier.

Dans les grandes révolutions, où les fortunes sont culbutées, les gens opulents, ainsi dépouillés, sont très-heureux de savoir un état pour ne pas manquer du nécessaire. Car on trouve toujours à s'occuper dans les arts mécaniques. Il n'en est pas de même des travaux de l'esprit.

DES ARTS LIBÉRAUX.

Les arts libéraux conviennent peut-être encore mieux à l'homme riche que les arts mécaniques: ils exercent également son corps, et l'esprit y est plus occupé. Frédéric le Grand étoit bon musicien. Les femmes opulentes savent presque toutes jouer de quelques instruments: elles touchent du clavecin, pincent de la harpe,... savent chanter... La danse est encore un de leurs exercices favoris, sur-tout pour les jeunes personnes.

Les hommes préfèrent le billard, la paume...

Néanmoins les arts libéraux occupent trop l'esprit et pas assez le corps.

D'UN DÉFAUT D'OCCUPATION DES MAINS.

Les citoyens riches négligent presque totalement les travaux des mains, et souvent les dédai-

gnent, pour se livrer entièrement aux travaux de l'esprit, ou le plus souvent à l'oisiveté. Il est cependant bien reconnu que ces travaux leur seroient très-nécessaires pour reposer la partie pensante et fortifier leur corps. Leurs qualités intellectuelles et morales y gagneroient également.

DES TRAVAUX EXCESSIFS DU CORPS.

Les pauvres sont au contraire excédés par les travaux du corps. La plus grande partie de leur temps y est employée; et néanmoins les modiques salaires qu'ils en retirent peuvent à peine fournir à leurs besoins et à ceux de leur famille.

Cet excès de travail épuise leur corps. Les facultés de l'esprit s'énervent, le cœur se flétrit.

C'est dans ces causes que nous trouverons la dégradation de cette classe précieuse. Leur physionomie est grossière, parce que la mauvaise nourriture, un travail excessif, et les craintes continuelles de manquer du nécessaire, en altèrent prodigieusement les traits, comme l'expérience journalière le fait voir. Le défaut d'instruction la rend susceptible d'adopter tous les préjugés les plus absurdes. Enfin l'état d'humiliation où on la tient habituellement lui ôte tout sentiment de la dignité de son être.

DE L'INDUSTRIE.

Ce sont les hommes industrieux qui, dans tous

les temps et dans tous les pays, font faire des progrès aux arts. Ils cherchent à perfectionner les procédés connus, ou à en découvrir de meilleurs; ils inventent de nouveaux instruments; enfin leur génie actif travaille continuellement.

Ils ont d'autant plus de mérite à s'occuper de ces travaux, si intéressants pour la société, qu'ils ne jouissent même pas ordinairement de la portion de gloire qui leur est due. On ignore les noms de ceux à qui les arts doivent le plus. L'auteur du métier pour la fabrique des bas est inconnu; à peine connoît-on celui qui a inventé l'imprimerie....

Il faut convenir, à la vérité, que l'appât du gain engage la plupart des artistes à tenir leurs procédés secrets. L'argent a plus d'attraits pour eux que la gloire.

DE L'ADRESSE.

Il doit entrer dans le plan d'une bonne éducation d'exercer le corps des jeunes gens pour leur donner de l'adresse dans tous les ouvrages de main qu'ils feront. C'est par les jeux, les courses, la danse, l'escrime,... en un mot, par tous les exercices du corps, qu'on en développe les facultés. Les mouvements en deviennent aisés et faciles; le corps acquiert de l'agilité; il prend de l'aplomb; on se forme un coup d'œil juste; enfin tout s'exécute avec grace et dextérité.

DE LA MAL-ADRESSE.

Une personne mal-adroite prévient contre elle, et excite toujours la risée des spectateurs, de ceux même qui lui sont le plus attachés. C'est assez lui dire qu'elle a eu tort de ne pas s'exercer à acquérir de l'adresse.

Le sage feroit bien de se livrer à des travaux de mains, et d'y donner quelques heures dans la journée. Son corps s'en porteroit mieux ; son esprit en acquerroit de la vigueur; son cœur en seroit plus calme et plus tranquille.

Il est peu de gens riches qui ne se délassent à des travaux du corps, sur-tout ceux qui ne sont pas très-occupés. Les grands, et particulièrement les princes, sont très-passionnés pour la chasse. D'autres s'exercent à la paume, au billard, à la musique, à la peinture.... Quelques-uns cultivent leurs champs, ou président à cette culture....

Nous pouvons conclure de toutes ces observations que les travaux du corps sont commandés à la classe pauvre, et sont fort utiles aux autres classes.

CHAPITRE V.

DES TRAVAUX DE L'ESPRIT.

PAR esprit, on entend particulièrement cette faculté que l'animal a de combiner ses idées pour se conduire avec prudence, et prendre les moyens les plus sûrs pour fournir à ses besoins.[1] L'esprit varie beaucoup chez les diverses espèces d'animaux; mais chacun en a au moins la quantité suffisante pour assurer sa subsistance, et pourvoir à ce qui lui est nécessaire.

Les classes inférieures des animaux, telles que celles des polypes, des radiaires, des insectes, des mollusques, paroissent n'avoir que la portion d'esprit qui leur est absolument nécessaire pour conserver leur existence. On en peut dire à peu près autant des poissons. Les oiseaux et les reptiles sont plus spirituels; mais c'est la classe des mammaux qui est la plus favorisée. Plusieurs de ces espèces montrent une grande intelligence. On distingue particulièrement celle des singes et celle de l'homme. La finesse de leur sens du toucher

[1] On donne quelquefois le nom d'*instinct* à cette faculté considérée chez l'animal.

(qu'on a appelé avec raison le ***sens philosophe***) et la perfection de leur sens interne leur assurent cette supériorité.

Mais l'état social donne en général un développement étonnant aux qualités spirituelles des animaux. Les ouvrages des castors en société commandent l'admiration, tandis que le castor ***terrier*** est très-borné. C'est la société qui a amené l'esprit humain à ce haut degré de perfection. L'homme social a le tact exquis, parce qu'il ne marche plus sur la main ; son sens interne a acquis une grande sensibilité ; sa mémoire s'est étendue ; son organe pensant s'est perfectionné.

Ces perfections se communiquent des parents aux enfants ; car le fils de l'homme de nature, qui seroit élevé comme celui de l'homme social dont les parents cultivent leur esprit depuis plusieurs générations, n'aura point la même aptitude à acquérir des connoissances.

L'esprit de l'homme social, étant ainsi perfectionné, a besoin de s'occuper ; il ne sauroit demeurer dans l'inaction. Il combine ses idées, il réfléchit ; et, s'il a de la justesse, de l'ordre, de la méthode, il mettra de l'ensemble dans ses connoissances.

Car il est aussi impossible à l'esprit de ne pas réfléchir, qu'au cœur de ne pas aimer.

Il peut borner ses réflexions à des objets

d'une légère importance, aux affaires communes de la vie,... ou les porter vers des objets plus relevés. C'est dans ce dernier cas qu'elles prennent vraiment le nom de *sciences*. Le savant, dédaignant les petits intérêts sociaux, s'élève à l'étude de l'homme et de ses rapports avec les autres êtres; ou il cherche à connoître la nature des êtres existants, et les lois qui les meuvent.

Mais, pour ces spéculations hardies, il faut que l'*esprit soit libre ;* que le corps ne soit point fatigué par les travaux des mains, qui dissiperoient d'un autre côté les esprits moteurs, ni le cœur occupé par des affections trop vives.

L'esprit ne conduit pas toujours au bonheur ; on pourroit même dire en général qu'il en éloigne plutôt qu'il n'en approche. Il est rare qu'un homme d'esprit soit heureux. Son imagination est ardente; il desire toujours ce qu'il n'a pas, comptant pour peu ce qu'il possède. Néanmoins un homme d'esprit ne voudroit pas acquérir le bonheur aux dépens de son esprit.... Telle est la force de l'amour-propre.

L'homme de nature, ainsi que les animaux, n'acquièrent que les connoissances qui leur sont nécessaires pour leur conservation; mais, les sociétés formées, ces connoissances s'augmentent. Chacun communique ses observations ; il s'en fait un recueil, qui se transmet d'abord par la tradi-

tion orale, et ensuite par la tradition écrite. C'est le *commencement de la science.*

La science est donc une collection de faits recueillis d'abord par l'observation; l'expérience et des circonstances heureuses en ont augmenté le nombre, le raisonnement a comparé ces faits.... Les sciences se sont accrues par ces divers travaux, et sont arrivées au point où nous les voyons par les travaux multipliés des hommes de génie.

Il faut distinguer les sciences en deux grandes classes.

1° Toutes celles qui sont absolument nécessaires à organiser les sociétés, et à fournir à leurs besoins; telles sont la politique, la science des mœurs, l'agriculture, l'architecture la plus simple et tous les arts qui en dépendent, la partie de l'hydraulique nécessaire pour diriger le cours des fleuves, l'art de filer, de faire des étoffes, la médecine pratique, la partie astronomique qui tient au calendrier....

2° Les sciences dont nous venons de parler, et plusieurs autres, peuvent être portées à un haut degré de perfection, tel que celui où elles sont arrivées aujourd'hui.

Les premières sont d'une utilité absolue à l'homme social, et subsistent dans les sociétés les moins avancées; les dernières sont un luxe de la science, et n'existent que dans quelques sociétés très-civilisées.

Il est plusieurs genres d'esprit qu'il faut distinguer soigneusement; mais ce n'est pas ici le lieu. Nous allons nous borner à parler de quelques variétés de l'esprit considéré moralement.

DE L'ESPRIT BORNÉ.

Les avantages dont sont favorisés quelques individus sont compensés souvent par d'autres désavantages. Ceux qui ont peu d'esprit sont en général plus heureux que ceux qui en ont beaucoup. L'homme borné jouit paisiblement des plaisirs qui naissent des circonstances où il se trouve; il n'ose presque en desirer d'autres; ou, s'il forme quelques desirs, ils sont si modérés, qu'ils n'altèrent point la tranquillité de son ame, et ne portent ni le trouble ni l'agitation dans son cœur.

C'est l'état heureux où se trouve la classe la plus nombreuse de la société, celle qu'on appelle le *plebs*. Elle se rend chaque matin à son atelier; elle travaille toute la journée pour un très-modique salaire, et revient le soir, heureuse et contente, dans sa famille; elle ne forme d'autres desirs que d'avoir chaque jour un pareil travail, un pareil salaire.

Éprouve-t-elle quelque perte? la mort lui enlève-t-elle un ami?... elle en est affectée quelques jours, quelquefois quelques heures; et ensuite elle s'en console avec un autre.

Ames délicates ! cœurs sensibles ! cette insensibilité vous offense. Vous blâmez cette façon de prendre les événements ; convenez cependant que ces personnes sont plus sages que vous. Elles savent se plier à la dure loi de la nécessité ; et vous, avec vos doléances prolongées, vous voulez vous roidir contre la destinée....

DE L'ESPRIT ÉTENDU.

On appelle esprit étendu celui qui est capable de réunir un grand nombre d'idées, de les comparer, et d'en voir les différents rapports. Cette espèce d'esprit est la plus distinguée.

Le *génie* est l'esprit le plus vaste.

DE L'ESPRIT BRILLANT.

L'esprit brillant est plein de saillies fines. Il ne s'exprime que par des figures et des métaphores. Tout pour lui est image plus ou moins animée. C'est l'imagination brillante du Tasse ; c'est la verve féconde et inépuisable de l'Arioste....

Ce genre d'esprit, considéré moralement, a plus de brillant que de réalité. Il est rare que celui qui a l'esprit brillant possède le jugement et le bon sens. Son imagination ardente le porte souvent au-delà du but où il vouloit arriver. Il s'agite, il s'inquiète, et rarement il obtient la portion de bon-

heur dont jouit celui qui a moins de talents, et qu'il méprise.

Il ne faut pas confondre cet esprit avec le génie vaste et sublime qui voit grandement. Celui-ci est le soleil vivifiant qui éclaire : l'autre est un météore passager qui éblouit un instant.

DU BON SENS.

Par bon sens on entend communément un esprit juste. Un homme de bon sens est celui qui a un excellent jugement. Ses vues ne sont pas toujours étendues. Il n'est pas toujours capable de grandes conceptions ; mais il se livre avec succès à des travaux qui exigent de l'assiduité et du jugement.

Le bon sens est la qualité la plus desirable dans le commun des hommes. Il entretient l'harmonie dans la société. Un homme de bon sens y maintiendra l'ordre, la paix, la tranquillité; ce que ne feroit pas toujours l'homme d'esprit.

Le bon sens est bien préférable au bel esprit. Celui-ci égare très-souvent. Le bon sens conduit ordinairement dans la route de la vérité et de la justice, et par conséquent dans celle du bonheur.

L'homme de bon sens évite les écueils de l'esprit, et n'est pas dégradé comme l'idiot.

On dit souvent : « *Personne n'est aussi sot qu'un homme d'esprit.* Cela veut dire qu'un homme d'esprit fait beaucoup de sottises. Il se con-

duit en général avec moins de sagesse que l'homme de bon sens. Ceci regarde plus particulièrement et l'esprit *brillant*, qui est vif et peu réfléchi, et le *génie* lui-même, qui ne sauroit s'arrêter aux détails minutieux des obligations sociales.

Une des qualités les plus précieuses de l'esprit est sa force. Nous en avons parlé ailleurs, ainsi que de sa foiblesse.

DE L'ÉTUDE.

On appelle étude le temps qu'on emploie aux travaux de l'esprit pour acquérir des connoissances. Les animaux et l'homme de nature n'étudient point. Ils considèrent rapidement les objets qui se présentent à eux, et cherchent de quelle utilité ils peuvent leur être.

Mais l'esprit méditatif de l'homme social va plus loin. Il se fixe sur un objet, le considère sous tous ses rapports, et en prend une connoissance exacte. Conduit ensuite par les analogies, il les compare à d'autres objets, et enfin il arrive à des résultats plus ou moins intéressants.

L'étude doit être considérée sous deux rapports, ou du côté de la morale, ou du côté scientifique.

L'étude, considérée *moralement*, est le temps qu'on emploie à acquérir les connoissances qui, dans l'ordre social, peuvent conduire au bonheur. C'est la science des mœurs et des obligations sociales.

L'étude, considérée du côté *scientifique*, a un objet encore plus vaste. Elle embrasse l'universalité des connoissances humaines. Chacun choisit la partie pour laquelle il se sent plus de goût. Cette étude est la grande occupation du savant.

DU DÉFAUT D'ÉTUDE.

Chacun doit se livrer à l'étude pour se perfectionner dans la profession qu'il exerce; et on se rend coupable, si on n'y donne pas le temps nécessaire. Le magistrat, le militaire, l'homme de loi,... qui n'ont pas les connoissances qu'ils doivent avoir, sont responsables de toutes les fautes que l'ignorance leur fait commettre.

L'étude de la science des mœurs, dont nous venons de parler, n'est pas moins obligatoire.

Celui qui veut cultiver les siences doit beaucoup étudier, s'il souhaite y faire des progrès. Les savants, qui ont reçu les talents les plus distingués, qui ont employé toute leur vie au travail, sont néanmoins forcés d'avouer continuellement leur ignorance. Que sera-ce de ceux qui ont moins de talents, et qui ne travaillent pas?

D'ÉTUDES EXCESSIVES.

Se livrer avec excés à l'étude est une folie. Cela ne peut être toléré que momentanément. On a fait une entreprise difficile et longue, on veut l'a-

chever. Il est permis de s'abandonner pendant quelque temps à un grand travail; mais il ne doit pas être de longue durée. Car il fatigueroit, et finiroit par épuiser.

Le sage a besoin de cultiver son esprit. Il emploie donc une partie de son temps à l'étude; mais il n'oublie point que sa première tâche est de remplir ses devoirs de citoyen.

CHAPITRE VI.

DU SAVOIR.

Les animaux et l'homme de nature n'ont d'autre savoir que celui de pouvoir se procurer ce qui leur est nécessaire. Ils ont un tact fin, qui le leur fait reconnaître, et ils se trompent rarement.

L'homme civilisé, ayant des besoins plus considérables, doit avoir des connoissances plus étendues. Il faut qu'il sache se fournir non seulement ce qui lui est nécessaire pour se nourrir, mais encore pour se vêtir et se loger.

Il est encore une autre espèce d'instruction nécessaire à l'homme social. Chaque membre de la société est obligé d'exercer un état; il doit posséder les connoissances qui y sont nécessaires.

Il est quelques-unes de ces professions, telles que l'étude des lois, l'art de guérir, le génie,

l'art de la construction des vaisseaux, l'art militaire,.... qui exigent des connoissances très-étendues et un savoir profond. Il faut, pour les acquérir, beaucoup de talents et de longues études. Celui qui ne sauroit arriver au degré d'instruction suffisant pour exercer ces professions doit les abandonner, et en prendre d'autres qui exigent moins de savoir. C'est une obligation de stricte nécessité.

On donne quelquefois au mot *savoir* une acception beaucoup plus étendue. Quand on dit qu'un homme a un grand savoir, on entend qu'il possède les connoissances les plus distinguées, et qu'il s'adonne uniquement à cultiver les hautes sciences : tels sont le naturaliste qui apprend à connoître les divers corps de la nature ; le physicien, le chimiste, l'astronome, le géomètre, le géographe, l'historien, le poète, l'orateur...

Personne n'est obligé de posséder ces sciences diverses à un haut degré. Ceux qui s'en occupent font, dans la société, une classe particulière, qu'on appelle *savants*.

DE L'IGNORANCE.

Il n'est pas d'ignorance pour les animaux ni pour l'homme de nature. Chacun sait pourvoir à ses besoins.

Mais il n'en est pas de même de l'homme social. Ses nouveaux besoins exigent beaucoup de

connoissances, et il est rare qu'il les possède. Cependant il en est plusieurs qu'il est tenu d'acquèrir.

Il ne lui est pas permis d'ignorer ce qui concerne son état. Nous avons déjà vu que chacun est obligé d'acquérir les connoissances nécessaires pour l'exercer avec distinction.

Il est encore un certain nombre de connoissances que celui qui a reçu une éducation soignée doit posséder. On exige de lui qu'il connoisse les premiers éléments des sciences, tels que ceux de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie, de l'astronomie, des mathématiques, de la poésie, de l'art oratoire, de la géographie, de l'histoire... Toutes ces connoissances sont de première nécessité dans les grandes sociétés. Ceux qui les ignorent montrent ou un défaut de travail ou un manque de moyens.

Mais, quant à ce qui concerne les hautes sciences, personne n'est obligé de les cultiver; et on ne peut être traité d'ignorant pour n'en être pas instruit.

Néanmoins l'ignorance absolue de ces sciences fait adopter à l'homme un grand nombre de préjugés absurdes, et le conduit à la superstition.

L'histoire de tous les peuples peu instruits nous en présente des exemples bien affligeants pour l'humanité.

DE LA CRÉDULITÉ.

L'homme ignorant devient crédule et se crée milles idées fausses, plus extravagantes les unes que les autres. Les plus fins et les plus rusés trompent les autres : l'erreur s'étend promptement, s'augmente, et devient générale.

Le premier principe de cette crédulité est le défaut de réflexion. L'animal et l'homme de nature s'en rapportent d'abord aux premières apparences. L'animal qui se regarde dans un miroir va aussitôt derrière cette glace chercher l'animal qu'il y vient de voir.

L'homme social conserve la même manière de juger. Si quelque événement ne lui paroît pas conforme à ceux qu'il connoît, il en cherche la cause; et il est si borné, qu'il adopte toutes celles que lui présente un homme rusé qui veut le tromper.

Cette trop grande crédulité éloigne singulièrement du bonheur. La seule instruction peut en préserver l'homme raisonnable.

DE LA PÉDANTERIE.

Un pédant est très-fatigant dans la société. Il affecte le savoir que souvent il n'a pas. Mais, fût-il instruit, son ton tranchant et dogmatique est intolérable.

L'homme instruit, qui est obligé de prendre la parole, doit toujours le faire avec une si grande

modestie, qu'il fasse oublier sa supériorité. Il dira : « On ne doit pas être surpris que j'aie des connois« sances que d'autres n'ont pas : s'ils avoient fait « les mêmes études que moi, sans doute ils seroient « plus instruits que je ne le suis ; et ils ont un « autre genre d'instruction que je n'ai pas. »

Cependant, s'il se trouve quelque jeune présomptueux qui veuille faire le pédant, l'homme instruit doit l'écraser de tout son savoir ; mais il essaiera auparavant de lui faire sentir ses torts.

DE L'UTILITÉ DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

D'après ce que nous venons de dire, l'utilité des sciences et des beaux arts ne peut être contestée. Ils sont le fruit des observations et des réflexions des peuples policés, qui ont médité sur ce qui leur étoit le plus utile et le plus agréable. Ou il faut renvoyer l'homme à l'état de nature, ou il faut convenir que les sciences et les beaux arts sont indispensables dans nos sociétés.

Mais, dit-on, on ne disconvient pas que les sciences et les arts, portés seulement au point suffisant pour les premiers besoins de l'homme, ne soient très-précieux. On ne s'élève que contre le *luxe de la science*, si on peut se servir de cette expression. Il est bon de connoître les premiers principes de l'art de construire, par exemple ; mais quelle est l'utilité de cette grande architecture qui

élève ces palais somptueux, ces temples immenses?... Pourquoi accorder une si haute estime à ces chefs-d'œuvres de la peinture, de la sculpture?.. Quel est le but de ce luxe de la haute géométrie, de l'astronomie, de la physique?... De quelle utilité est cette grande perfection dans les arts? A quoi servent ces dentelles si fines et qui coûtent de si longs travaux; les étoffes à fleurs, ces brocards d'or et d'argent, ces pierres précieuses taillées avec tant d'art?... Pourquoi se donner tant de peines pour connoître cette multitude de poissons, d'insectes, de plantes, de minéraux?....

On peut répondre facilement à toutes ces objections: *Il est de la nature de l'esprit de l'homme civilisé de chercher à perfectionner tout ce qu'il fait*, parce que son amour-propre le lui commande. Le sauvage donne toute la perfection qu'il peut à ses flèches, à son arc, à sa hache de pierre, à son canot;... l'homme policé doit donc également chercher à perfectionner ses ouvrages. Ainsi il donnera à ce qu'il fera tout le fini dont il est capable. Il a commencé à faire des étoffes grossières: il en corrige chaque jour la fabrique, et il la rend aussi parfaite qu'il peut. Il en est de même de tous ses ouvrages, de son architecture, de sa peinture, de sa sculpture.....

Il porte le même esprit de perfection dans les hautes sciences. Le géomètre n'est arrivé au calcul

infinitésimal qu'en cherchant à perfectionner le calcul ordinaire, qui est d'une nécessité première pour l'homme social. On a d'abord observé les mouvements du soleil et de la lune pour avoir la mesure du temps. On a perfectionné ces observations, ce qui a été le fondement de l'astronomie. L'astronome n'a découvert ses grands télescopes qu'en cherchant à perfectionner ses lunettes, inventées par un hasard heureux : le physicien n'a rempli son cabinet de machines plus belles les unes que les autres, qu'en cherchant à perfectionner les machines grossières que ses premiers besoins lui avoient fait inventer...

D'ailleurs les hautes sciences ne sont que l'apanage de quelques génies privilégiés, qui ont assez de talents pour pouvoir les cultiver. Ils rendent publics les résultats de leurs travaux, dont la société profite. La seule récompense qu'on leur accorde consiste dans quelques louanges, mêlées souvent de beaucoup d'amertume.

Mais ces connoissances élevées ont un genre d'utilité qu'on ne peut leur contester, et qui est de la plus haute importance. L'expérience de tous les peuples et de tous les siècles fait voir que l'homme est extrêmement *enclin à la superstition*. Dupe continuel des imposteurs, il croit avec la plus grande facilité aux devins, aux sorciers, aux faiseurs de miracles.... Dès-lors il se livre avec con-

fiance à leurs idées mensongères. On lui persuade mille absurdités sur la nature des êtres existants. Telle est l'origine de tous ces cultes plus ou moins bizarres qu'on retrouve chez toutes les nations, et dont quelques-uns ont été assez atroces pour prescrire des sacrifices humains.... Les ministres de ces cultes, abusant de l'empire qu'ils ont pris sur la multitude, s'enrichissent des dons des peuples: souvent ils arment les nations les unes contre les autres, et causent les guerres les plus désastreuses...

Les sciences exactes peuvent seules prévenir ces calamités en éclairant l'homme. Les premières notions des lois de la physique ont bientôt fait voir qu'il ne sauroit y avoir de miracles, et que les prétendus sorciers et devins sont des imposteurs. Aussi les classes instruites dans toutes les sociétés éclairées ne sont jamais dupes de ces mensonges; mais celles qui n'ont pu acquérir les mêmes lumières, tels que les ouvriers, sont encore les victimes journalières de leur ignorance et de leur crédulité.

On a encore fait un autre reproche aux sciences au sujet des mœurs. Une société savante proposa la question suivante:

Les sciences et les arts contribuent-ils à épurer les mœurs?

L'auteur couronné soutint la négative. Ce discours est un exemple frappant du danger de l'é-

loquence dans les sciences morales. Le paralogisme s'y décèle de toutes parts ; mais l'éloquence y séduit et entraîne. La singularité de cette question et la manière dont elle fut discutée et jugée firent beaucoup de bruit ; mais il est facile de faire voir la fausseté de ce jugement.

Les sciences rappellent sans cesse les hommes à la douce humanité, et leur font sentir tous les charmes de la bienfaisance. Il n'est pas un seul homme de lettres qui osât prêcher une doctrine opposée. Les arts polissent également les mœurs, et donnent de l'aménité. Comment ces sciences et ces arts pourroient-ils donc corrompre les mœurs? ne voyons-nous pas, au contraire, les hordes barbares se livrer aux plus odieux excès?

Lorsqu'on voudra donc envisager cette question avec la logique la plus sévère, on verra que les sciences et les arts doivent adoucir les mœurs, éloigner l'homme de ces voies de fait qu'il se permet journellement dans un état de civilisation moins avancé, et qu'enfin les savants lui disent sans cesse qu'il ne sauroit être heureux que par la vertu.

Mais d'un autre côté les sciences et les arts ne peuvent être amenés à un certain point de perfection que dans les sociétés où il y a beaucoup d'oisifs qui ne soient pas obligés de travailler pour se fournir leur subsistance. Quelques-uns s'adonneront à la culture des sciences et des arts ; mais les

autres s'abandonneront à tous les vices qu'enfante ordinairement l'oisiveté. C'est donc cette oisiveté qui donne l'origine aux vices ainsi qu'aux sciences et aux arts; mais on auroit tort d'en conclure que ces vices sont le fruit de ces sciences et de ces arts.

C'est comme si l'on concluoit qu'ils sont également la cause de toutes les maladies, qu'amène cet état de la société. Car il y a plus de maladies à cette période de civilisation; mais elles ne sont point produites par les sciences, ni par les arts, ni par la médecine. Elles sont les suites de l'affoiblissement du corps, du genre de vie que l'on mène, des excès qu'on se permet.

Enfin on a fait une dernière objection contre les sciences, et on a soutenu qu'elles éloignoient du bonheur.

Les savants sont-ils réellement moins heureux que les autres hommes?

Les sciences, par elles-mêmes, ne peuvent nuire au bonheur. Elles procurent, au contraire, beaucoup de jouissances très-douces. Quoi de plus attrayant que la connoissance des êtres existants? Qu'est-ce qui peut intéresser davantage l'homme que de se connoître lui-même, de savoir la place qu'il occupe dans la série des êtres, d'être éclairé sur ses devoirs, d'entrevoir ses destinées?...

Mais le savant qui est tourmenté par l'envie, qui veut égaler ceux qui y ont plus de talents que

lui, ou même les surpasser,... se rend malheureux. Ce n'est pas la science qui cause son malheur. C'est son ambition, qui le tourmenteroit également dans toute autre position.

CHAPITRE VII.

DES SAVANTS.

Ceux qui font leur unique occupation de cultiver les sciences, les lettres et les beaux arts, ont toujours fait une classe particulière dans le corps social. Leurs talents distingués, l'influence qu'ils ont sur les progrès de l'esprit humain, enfin le genre même de vie qui leur est particulier,... les ont bientôt fait sortir de la classe ordinaire des citoyens.

Mais ce qui doit intéresser particulièrement dans le corps des gens de lettres est l'empire qu'ils ont sur l'opinion publique. Ce sont leurs ouvrages et leurs productions qui dirigent cette opinion : or nous avons vu toute l'influence qu'elle a sur le bon ordre de la société et sur la tranquillité générale.

Les hauts talents qui sont nécessaires pour cultiver les sciences avec succès, les travaux et les peines qu'elles exigent, ont toujours attiré

beaucoup de considération aux vrais savants. Ils doivent en être reconnoissants ; et ils chercheront particulièrement à être utiles à leurs concitoyens, en reculant les limites des connoissances humaines, en détruisant les préjugés. Leurs écrits tendront constamment à faire respecter la vertu et chérir la patrie ; ils chercheront à perfectionner les arts utiles ; enfin ils dirigeront constamment l'opinion publique vers le bien commun.

Les savants ont deux genres particuliers de travaux.

Les uns s'adonnent à la littérature, à la poésie, et en général aux belles lettres et aux arts.

Les autres cultivent les sciences exactes, telles que l'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'astronomie, les mathématiques....

Mais chacune de ces classes se subdivise en plusieurs autres. Le mathématicien et le géomètre font une classe distincte.

Les poètes peuvent aussi être regardés comme faisant une classe particulière.

On en peut dire autant des artistes, tels que peintres, sculpteurs, musiciens....

Enfin la philosophie est seule de son côté ; elle est la partie la plus relevée des sciences.

Les savants, dans leurs ouvrages, ont en général deux buts :

Le premier est d'instruire,

Le second est de plaire.

Heureux celui qui réunit l'un et l'autre!

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

HORACE.

On a observé avec beaucoup de vérité qu'*un ouvrage bien écrit plaît toujours*. On a toujours lu, et on lira dans tous les siècles, Homère, Platon, Démosthènes, Cicéron, Virgile, Horace... *On aime à être ému.*

Les ouvrages, au contraire, dont les auteurs, négligeant le style, ne s'occupent que d'objets scientifiques, cessent bientôt d'intéresser, par le progrès naturel des connoissances humaines. L'ouvrage le plus savant, dans le moment qu'il est publié, ne se trouve plus au niveau des connoissances peu d'années après. Chaque âge est donc obligé d'avoir ses auteurs. On consulte les anciens; mais on ne les lit presque plus.

Ce sont néanmoins les ouvrages savants qui avancent les connoissances humaines. Ceux dont le mérite est d'être bien écrits plaisent seulement et amusent.

DES FEMMES INSTRUITES.

Chez la plus grande partie des nations les femmes vivent retirées. Elles n'ont pas besoin d'instruction.

Mais, dans nos sociétés européennes, les fem-

mes sont habituellement avec les hommes qui s'entretiennent de politique, d'objets de commerce, de voyages dans les différentes parties du monde, des intérêts des peuples divers, des sciences, des arts.... Elles doivent donc avoir quelques notions sur ces objets, si elles ne veulent pas être absolument étrangères à ces conversations. Enfin, aux spectacles, dans un salon de tableaux, dans une galerie de statues,... elles n'en comprendront nullement les sujets, si elles n'ont pas quelque teinture de l'histoire, et des fictions ingénieuses de la mythologie.

Dans l'éducation des femmes, il faut donc leur donner quelques notions de la géographie, de l'histoire, et même des sciences. Mais elles ne doivent pas oublier que leurs connoissances ne peuvent être que superficielles, et que, si on souffre impatiemment qu'un homme qui a passé sa vie à l'étude fasse parade de sa science, on ne pardonne jamais à une femme de vouloir faire la *femme savante.*

La femme raisonnable acquerra donc quelques connoissances. Elle pourra être instruite; mais elle ne fera jamais la femme savante. Elle n'ignore pas que ses principaux devoirs sont dans l'intérieur de sa maison.

La femme la plus respectable est celle dont on parle le moins.

Je sais qu'il y a des exceptions heureuses. Quel-

ques femmes ont occupé des places distinguées dans les lettres et dans les arts.

DES DEMI-SAVANTS.

Autant les vrais savants sont recommandables par leur mérite, autant les demi-savants sont méprisables par l'abus qu'ils font de quelques connoissances qu'ils ont acquises. Ils cherchent à en imposer aux gens peu instruits ; et, par leur ton suffisant, ils compromettent ceux qui cultivent réellement les sciences. C'est ainsi que les sophistes, à Athènes, jetèrent un tel vernis de ridicule sur la philosophie, qu'ils conduisirent Socrate à la mort.

DES AMATEURS.

On appelle amateur dans les sciences et dans les beaux arts celui qui ne cultive les unes et les autres que comme objets de délassement. Aussi ne peut-il y faire les mêmes progrès que celui qui s'y livre tout entier, et qui n'a point d'autre occupation. C'est pourquoi, tant qu'il ne se donne que comme amateur, on n'exige pas de lui des connoissances profondes.

Mais, le plus souvent, son amour-propre souffre de ce rôle secondaire. Il veut se montrer comme auteur. Dès-lors le public le juge avec la sévérité que commandent l'amour de la vérité et le bon goût.

Lorsqu'on est jeune on ne cultive souvent les sciences et les beaux arts que comme *amateur*. Le goût des plaisirs diminue avec l'âge, et le besoin de la considération augmente. On veut alors paroître en public; mais, au lieu d'acquérir une considération nouvelle, on perd celle à laquelle on avoit droit.

DES PHILOSOPHES.

On a toujours distingué les savants en deux classes bien prononcées.

La première comprend le savant, qui possède une partie quelconque des sciences, telle que la géométrie, l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle.... Il rentre dans la classe des gens instruits, en quelque genre que ce soit.

La seconde espèce de savants comprend le *philosophe* proprement dit. On sait que le mot *philosophie* [1] signifie amour de la sagesse. Le savant qui cultive la philosophie est donc celui qui emploie tous ses talents à la recherche de la vérité, et à acquérir de la sagesse.

Il s'élève au-dessus des préjugés de son siècle, de ceux de son pays; et, pour y parvenir d'une manière sûre, il doit avoir des connoissances éten-

---

[1] φιλος, ami, σοφια, sagesse, philosophe, ami de la sagesse.

dues sur toutes les parties des sciences. Aussi la plupart des grands philosophes ont embrassé le système général de l'univers, et ont eu leur cosmogonie particulière.

Mais ce qui distingue particulièrement le philosophe est sa conduite. Elle est constamment dirigée vers le bonheur de ses semblables. Sa morale est sévère : une douce philantropie en est le but. Il fait voir aux hommes que leur félicité consiste dans des jouissances douces. Il suit lui-même ces préceptes.

Il évite personnellement toute ostentation. Les Solon, les Pythagore, les Thalès, les Socrate,... se conduisoient comme les autres hommes; ils ne cherchoient point à attirer les regards du public par des manières singulières, comme le faisoient quelques faux philosophes. Leurs mœurs étoient simples : ils ne se distinguoient que par la pureté de leur morale, par leur bienfaisance active, par leur passions modérées.

Car le philosophe doit avoir un grand empire sur lui-même. Il lui faut de la force d'ame et un caractère ferme qui ne l'abandonnent jamais. Supérieur aux événements, il en sera toujours le maître. Il sera constamment lui-même. C'est ce caractère de force qui fait briller la philosophie d'un si vif éclat, et lui attire l'admiration. Diogène dans son tonneau, sachant se

contenter du plus modique nécessaire, étonne le fils de Philippe, qui dit que, s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène. Épictète, quoique réduit à l'état d'esclavage, commande l'admiration par son courage.

Tant de vertus ne peuvent s'acquérir que dans le silence de la méditation. Aussi la vie retirée est-elle le partage du philosophe. Occupé de ces grands objets, la société lui est peu utile.

Mais l'homme ne pouvant se tenir dans un juste milieu, notre sage va trop loin. Il n'a d'abord voulu qu'un peu s'éloigner du monde, et il finit par l'abandonner. Tous ces propos vagues, toutes ces plaisanteries, qui sont souvent assez froides, mais qui sont nécessaires pour soutenir la conversation, le fatiguent. Les intrigues, les tracasseries, les brouilleries des cercles, ne sont point de son ressort;.... enfin il se trouve étranger en partie à cette société. Veut-il dire quelque chose? ce sera une sentence, ce sera du bon sens. Sa physionomie austère en impose; personne n'ose parler en sa présence; l'ennui s'empare de tout le monde. Il s'en apperçoit, et il rentre dans sa solitude.... Il doit donc éviter cette austérité. S'il est vraiment heureux, la sérénité de son ame doit être peinte sur sa physionomie; et il n'éloignera personne;... mais, le plus souvent, il se laisse trop dominer par des idées sombres, et la morosité s'empare de son cœur.

C'est, hélas! un des grands inconvénients de la philosophie. Peut-être n'est-elle pas faite pour l'homme. Combien de personnes ont perdu le bonheur pour avoir voulu la cultiver!

Le philosophe veut la vérité toute entière; et peut-être y a-t-il quelques erreurs utiles au bonheur du commun des hommes. Il pèse tout au trébuchet de la raison, et il cherche à lever le voile de cette douce illusion qui nous cache une partie de nos maux, dont les prestiges enchanteurs rehaussent nos espérances et multiplient nos jouissances. Il dédaigne ces occupations frivoles qui donnent tant de prix à l'existence. Il ne veut y trouver que des choses solides... Il exalte tous les sentiments en parlant sans cesse de la beauté de la vertu et des sacrifices continuels qu'on doit lui faire.

Mais quand, portant un regard sévère sur la suite des événements, il voit le crime triompher, et cette vertu opprimée,... hélas! combien de fois n'est-il pas tenté de s'écrier avec Brutus: *Vertu, n'es-tu donc qu'un vain nom?* Des idées sombres s'emparent de son esprit; sa sensibilité s'irrite; il arrive souvent que, par son insouciance, le désordre se met dans ses affaires. Sa santé s'altère.... Il devient misanthrope; il se plaint des hommes. Lui-même est bien éloigné d'être exempt des foiblesses humaines. On les lui reproche avec aigreur. Il supporte impatiemment

ces reproches;.... et son infortune est au comble, puisqu'il perd ce qu'il avoit recherché avec le plus d'ardeur, l'estime publique.

Il faut donc que celui qui veut cultiver la philosophie ait une ame forte et grande pour en soutenir toute la dignité, et un courage inébranlable pour en supporter les désagréments. Les plaisirs réels qui y sont attachés ne sont faits que pour des ames privilégiées; et, puisque Brutus a pu douter un instant des charmes de la vertu, qu'est-ce qui peut assurer qu'il ne s'élèvera pas quelquefois dans son cœur de pareils doutes?

Que le philosophe évite avec un grand soin la fierté, et encore davantage le dédain. De quoi s'enorgueilleroit-il? Il doit s'applaudir d'avoir été mieux organisé que beaucoup d'autres, et de s'être trouvé dans des circonstances favorables. Il ne doit pas ignorer que la modestie donne beaucoup de lustre aux hautes qualités qu'il peut avoir. Enfin il n'est pas sans défauts.

Le philosophe doit sortir souvent de sa retraite. La dissipation éloignera les idées sombres dont il pourroit être assailli. Il évitera une partie de l'aridité qu'une réflexion trop long-temps continuée a coutume de répandre sur ses jours.

Il ne doit point oublier que *les hommes en général ne sont que de grands enfants*, que leurs occupations sont des jeux, qu'ils sont faits

pour s'amuser de ces jeux, et non point pour se livrer constamment à des choses élevées. Il se rappellera qu'il est homme lui-même, et qu'il doit s'amuser des mêmes jeux. Enfin il se persuadera que trop de sagesse et trop de raison éloignent du bonheur : *Ne nimis sapere.*

Le philosophe allant ainsi dans le monde, comme faisoient les Socrate, les Pythagore, les Solon,... ne sera point étranger à la société. On l'y verra avec plaisir. Le fruit de ses méditations sera écouté avec intérêt, et lui-même profitera beaucoup de ce qu'il y observera.

Ce sera sur-tout la société des femmes douces et honnêtes qui lui conviendra le mieux. Leur conversation piquante et enjouée l'égaiera. Leur cœur aimant intéressera sa sensibilité; mais le sien doit toujours être calme. Il auroit d'autant plus de tort de se livrer aux illusions de l'amour, que, s'il peut piquer un instant la vanité d'une femme, il est rare qu'il soit assez heureux pour fixer son cœur.

L'amour de la gloire nuit ordinairement beaucoup au bonheur du philosophe; et, en général, de ceux qui cultivent les sciences. Chacun veut occuper l'univers entier de ses travaux ; cependant l'écrivain ne doit jamais oublier cette vérité :

« *Il n'y a que les chefs de sectes en tout*

« *genre, dont les ouvrages puissent avoir*
« *un certain éclat.* »[1]

Le philosophe ne cultive point les sicences pour acquérir de la réputation ; mais il doit se dire :

« Il faut que l'homme social occupe son activité :
« or, l'étude des sciences est la plus agréable de
« toutes les occupations que fournit la société. »

Les sciences lui procurent les plus douces jouissances : elles dégagent son esprit des préjugés : elles agrandissent ses pensées : elles lui élèvent l'ame, et le rendent capable des efforts généreux que la vertu exige de lui.

Le vrai philosophe est celui qui se conduit avec assez de sagesse pour être aussi heureux qu'il est possible à l'homme de l'être. C'est le sage dont nous avons esquissé jusqu'ici le portrait, et dont nous avons rapporté les règles de conduite.

CHAPITRE VIII.

DES AFFECTIONS DU CŒUR.

Tous les animaux contractent des affections. Ils aiment ce qui leur fait plaisir : ils haïssent ce qui leur fait de la peine.

---

[1] D'Alembert, préface de l'Encyclopédie.

Leur première affection est celle du mâle pour la femelle dans le temps de leur amour. Le besoin et le plaisir les unissent momentanément. Bientôt l'habitude vient fortifier ces liens ; et ce sentiment devient plus ou moins tendre.

La seconde espèce d'affection qui se forme chez les animaux est celle du père et de la mère pour leurs enfants. Ce sentiment est très-vif dans le temps de la foiblesse des petits. Il diminue ensuite peu à peu, et enfin il devient nul.

Les affections des animaux se multiplient à mesure que leurs sociétés deviennent plus nombreuses. Ils s'attachent à différents individus de leur espèce, et même quelquefois à ceux des autres espèces. Le chien, par exemple, s'attache tellement à l'homme, qu'on en a vu périr de chagrin à la mort de leur maître. Tous nos animaux domestiques s'attachent à ceux qui en ont soin.

Les animaux haïssent également. Ils ont un sentiment d'aversion pour tout ce qui peut leur nuire, et leur faire du mal. C'est pourquoi les animaux carnassiers sont abhorrés de toutes les autres espèces,

Les affections de l'homme de nature sont à peu près les mêmes que celles des autres animaux. Il aime ce qui lui est utile, et hait ce qui lui est nuisible.

On trouvera la cause de toutes ces affections, ou de ces différentes espèces d'amour et de haine,

dans les plaisirs et les douleurs qu'elles procurent à l'animal. Les mâles et les femelles goûtent ensemble des plaisirs mutuels. Les petits ont besoin de leur mère qui les nourrit, celle-ci a besoin d'eux parce qu'ils la débarrassent de son lait. Plusieurs animaux de la même espèce s'unissent pour leur intérêt commun, soit pour se défendre, soit pour attaquer ; enfin pour jouir du plaisir de la société....

On peut donc dire qu'*aimer* ou *s'attacher* est avoir du plaisir dans le moment présent, c'est-à-dire que c'est jouir des plaisirs présents, ou de ceux qu'on a éprouvés, ou de ceux qu'on espère pouvoir se procurer.

Haïr est avoir de la douleur dans le moment présent, ou se rappeler celle qu'on a eue, et celle que l'on craint.

L'habitude vient ensuite donner une nouvelle force à ces premiers sentiments ; car elle a un grand empire sur les animaux. Ils s'habituent à être avec leurs semblables, ou avec d'autres animaux ; à demeurer en tel ou tel lieu, à se gîter en tel ou tel endroit...

L'homme social a les mêmes affections que les animaux et l'homme de nature ; mais chez lui elles éprouvent un grand nombre de modifications. C'est ce qui s'observe particulièrement chez les classes supérieures des grandes sociétés. Il est extrê-

mement difficile de suivre les différentes nuances de ces divers sentiments. Le philosophe ne peut les saisir que par une analyse fine et bien raisonnée. Il verra néanmoins que ce sont également le plaisir et la douleur qui sont le fondement de ces affections si variées de l'homme de la société.

Mais il ne faut pas oublier ce que nous avons dit ailleurs, que les animaux et l'homme ne sauroient demeurer seuls. Ce besoin de société les force donc à s'attacher à ceux avec lesquels ils se trouvent.

Tout ce qui peindra les charmes de ces affections du cœur en augmentera le besoin chez l'ame sensible. Le bonheur de deux amis fidèles, les doux épanchements de deux amants heureux, le transport du héros couronné,... enflamment l'imagination, et font desirer de partager ces jouissances. Des lectures où l'on peint les délices de l'amitié, les ravissements de l'amour, l'enthousiasme de la gloire,.... produisent encore les mêmes effets.

Dans les affections de l'homme de nature ou des animaux, et celles de l'homme social, on doit avoir un égard particulier à l'influence de la mémoire. Chez les premiers elle a peu d'activité. Le souvenir des sensations passées ne fait qu'une légère impression, tandis que la sensation présente les domine entièrement. Ils font rarement attention aux suites qu'elle peut avoir.

La mémoire, au contraire, a la plus grande influence chez l'homme civilisé des grandes sociétés. Il se rappelle long-temps, et souvent toute sa vie, l'impression que lui a faite une sensation agréable ou désagréable. Il prévoit les suites de celle qu'il éprouve dans le moment. Ces souvenirs sont en général plus forts que les affections présentes, et modifient sans cesse ses sentiments.

Nous avons vu, en parlant des passions, que les affections de l'ame chez l'homme, et chez les animaux, se peignent toujours au-dehors, et particulièrement sur la physionomie, par des signes plus ou moins expressifs. On cherchera donc à lire sur la physionomie de celui qu'on approche les sentiments de son cœur. On verra s'il est bon ou méchant... Ce sera d'après ce jugement qu'on l'aimera, ou qu'on le haïra; qu'on se liera avec lui, ou qu'on s'en éloignera...

Les hommes, dans toutes leurs affections, ont deux mobiles principaux, qu'il faut bien distinguer.

Les uns s'attachent à un objet pour lui-même. On aime, par exemple, son ami pour ses qualités personnelles : on hait dans l'homme injuste et pervers ses défauts. On chérit dans l'homme juste ses rares vertus.

La seconde espèce d'affection est *intéressée*. On aime une personne, non point pour elle-même,

ni pour ses qualités personnelles, mais seulement pour l'utilité dont elle peut être. On espère qu'elle rendra des services importants... C'est le motif des liaisons fréquentes qu'on a dans le monde, avec des personnes méchantes et qu'on méprise. On ne les aime ni on ne les estime, mais on caresse leur pouvoir, dont on se flatte de tirer quelque avantage.

Avant d'entrer dans des détails ultérieurs, recherchons les causes du plaisir ou de la douleur que nous causent nos diverses affections.

On n'aime que les objets qui ont affecté agréablement, et qui ont procuré des plaisirs plus ou moins vifs. Le souvenir de ces plaisirs en est un nouveau. Il est proportionné à l'énergie de la mémoire, qui rappelle avec plus ou moins de force ces plaisirs passés. C'est ce nouveau plaisir causé par la mémoire, qui constitue ce qu'on appelle en général l'*amour*.

Le souvenir des douleurs et des maux plus ou moins vifs, causés par certains objets, constitue ce qu'on appelle la *haine*. Elle est proportionnée également à la force de la mémoire qui rappelle ces douleurs.

On aime son champ, sa maison, son cheval, son chien, son ami, sa maîtresse,... parce qu'on se rappelle les plaisirs qu'ils ont procurés, et ceux qu'ils procurent chaque jour.

On hait une demeure incommode, un lieu malsain, le mets qui a incommodé, un ami traître, une maîtresse perfide,... parce que tous ces objets rappellent des souvenirs fâcheux.

Les animaux, ainsi que l'homme, manifestent par des signes extérieurs plus ou moins expressifs, les divers sentiments dont ils sont affectés. Ils témoignent leur joie par des cris particuliers, des gestes vifs et animés, des sauts, des courses....

Leur air abattu, leurs cris,... annoncent leurs souffrances....

La cause physique de toutes ces affections provient du mouvement qu'elles impriment aux *esprits moteurs*. Celles qui sont agréables les font couler abondamment dans toute la machine, et principalement dans les plexus abdominaux; ce qui produit ce sentiment délicieux qu'on appelle *épanouissement d'entrailles.*

Cette grande abondance d'esprits qui coulent en même temps dans les nerfs diaphragmatiques, produit des mouvements alternatifs dans ce grand muscle, ce qui cause les *éclats de rire.* Quelquefois il n'y a qu'un simple souris, causé par des mouvements dans les muscles des lèvres.

Nous avons vu que tous ces envois modérés des esprits moteurs produisent des sensations plus ou moins voluptueuses, en agaçant doucement les nerfs, de la même manière que le font toutes

les autres liqueurs, la salive, l'esprit reproductif....

Les affections douloureuses produisent également des envois des esprits moteurs dans toute la machine, et dans les plexus abdominaux; mais ces envois sont trop abondants; ils tiraillent les nerfs, les crispent... Ce qui produit un *resserrement d'entrailles.* Le diaphragme est contracté avec violence; ce qu'on appelle le resserrement des hypocondres, (et, dans le langage vulgaire, *la barre*). Le foie souffre; car les grandes douleurs produisent souvent la jaunisse. Enfin toute la machine est dans un mal-aise général.

Les affections du cœur produisent donc sur les esprits moteurs les mêmes effets que les travaux du corps et ceux de l'esprit. Ils en dissipent une grande quantité. Par conséquent ils font également cesser l'ennui, comme nous l'avons déjà fait voir.

Mais ces affections ont une influence sur le bonheur, beaucoup plus grande que les travaux de l'esprit et ceux du corps. Que pourroit-on comparer aux douceurs d'un attachement sincère, aux charmes de l'amitié, aux transports de l'amour?... Celui qui veut sincèrement son bonheur ne sauroit donc être trop délicat dans le choix des objets de ses affections.

CHAPITRE IX.

DU BESOIN DE COMMUNIQUER SES PLAISIRS ET SES DOULEURS.

Les animaux qui éprouvent des sentiments agréables s'approchent d'un air empressé. Ils se lèchent, ils se becquètent, ils se caressent, ils se frottent les uns contre les autres, et vraisemblablement ils se parlent. L'intérêt qu'ils se communiquent mutuellement leur fait un sensible plaisir. On les voit s'approcher et s'éloigner tour-à-tour avec l'air du plus grand contentement. Si quelques-uns d'entr'eux ressentent des douleurs, les autres cherchent à les soulager par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Les singes qui sont blessés par les armes de l'homme sont soulagés par leurs semblables, emportés et soignés avec tendresse.

Il en étoit de même sans doute chez l'homme de nature. Sa sensibilité n'étoit pas moins grande que celle des singes, et il l'exprimoit par des signes extérieurs qui n'étoient pas moins expressifs.

Chez l'homme de la société ce besoin de communiquer ses affections est encore beaucoup plus impérieux. Il les exprime par des démonstrations extérieures pleines de sensibilité.

Les vices de la société ont apporté des modifications considérables à ces divers sentiments. L'enfant qui suit encore les mouvements naturels, c'est-à-dire ceux de sa constitution physique, ne cache ni sa joie ni sa douleur. Il laisse appercevoir tous les sentiments de son ame, de la même manière que le font les animaux. Mais l'homme, parvenu à un certain âge, est obligé, dans plusieurs occasions, d'empêcher que ce qui se passe dans son cœur ne se manifeste au-dehors; il arrive fréquemment qu'il n'ose épancher sa joie, et qu'il est obligé de concentrer sa douleur.

Cependant, dans les circonstances où on ne sauroit abuser des sentiments qu'il témoigne, il ne cherche point à les cacher. On reçoit par accident un coup violent, on laisse agir sa sensibilité : néanmoins celui qui a de la force d'ame supporte ces douleurs avec fermeté; et chacun, ayant l'amour-propre de paroître avoir de la force d'ame, souffrira avec courage, sans oser se plaindre.

Il en est de même de la joie. Il est permis de la laisser éclater dans le premier moment; mais celui qui a de la force d'ame la modère ensuite.

Cette contrainte que l'homme social est obligé d'apporter à la manifestation de ses sentiments est douloureuse et pénible. On sait que les larmes soulagent singulièrement la douleur. Elles amènent

un relâchement dans tout le systême nerveux, qui est trop tendu. Il n'est pas rare qu'une personne sensible à qui on interdit de pleurer dans les grands chagrins n'en devienne malade. On souffre également de ne pas pouvoir faire éclater sa joie.

Chacun, dans ces circonstances, prend le parti de se retirer en particulier ; et, pour lors, il donne un libre cours à ses larmes ou à l'expansion de son contentement.

Mais c'est sur-tout dans le sein de l'amitié qu'on cherche, dans ces circonstances, à épancher son cœur. La douleur est diminuée de toute la part qu'en prend un ami : de même que la joie est augmentée de toute celle qu'il partage. Recherchons les causes de ces nouveaux sentiments.

1° En racontant à son ami ce qui affecte si délicieusement, on se le rappelle de nouveau, on lui en explique tous les détails....

2° On jouit du plaisir qu'il en éprouve.

3° Les marques d'intérêt qu'il témoigne y prendre font un grand plaisir.

4° Un ami fait appercevoir les suites avantageuses de cet événement heureux : on forme avec lui de nouveaux projets.

5° Enfin l'amour-propre y trouve aussi son compte. On se persuade que c'est par ses talents

qu'on est parvenu à des résultats si heureux.

Des motifs semblables soulagent en communiquant ses peines à un ami.

1° On pleure ensemble.

2° On est sensible à l'intérêt qu'il témoigne.

3° Il donne des consolations qui, venant de sa part, sont pleines de douceur.

4° Il promet des secours.

5° Enfin il connoît le cœur de son ami, et parvient à le distraire en l'occupant d'autres objets qui lui sont agréables.

Puisqu'on éprouve un si grand soulagement en communiquant ses peines à ceux qu'on sait y prendre part, on a donc un grand tort de se refuser à ce moyen d'adoucir ses maux. C'est ce que font ceux qui concentrent leurs douleurs en eux-mêmes. Ils sont d'autant plus malheureux, qu'ils affectent à l'extérieur un contentement qui n'est point dans leur cœur.

Il en est de même pour celui qui cache à son ami le plaisir qu'il éprouve. Il diminue ses jouissances. Son bonheur est imparfait.

Que l'homme prudent n'oublie cependant jamais que, dans ces épanchements, il doit mettre beaucoup de discrétion. Hélas! il n'arrive que trop souvent qu'on semble prendre part à ses peines, et qu'en le quittant on va divulguer son secret. Il n'est pas rare même qu'on aille rire à

ses dépens, sur-tout si le sujet de ses douleurs est de peu d'importance.... Ce petit secret se colporte d'abord à voix basse ; mais il passe par un si grand nombre de bouches, qu'il se divulgue; et la personne qui l'a confié devient un objet de ridicule et de mépris, ou au moins celui d'une pitié dédaigneuse.

L'envieux, d'un autre côté, souffre ordinairement du bonheur des autres. Il profite des confidences qu'on peut lui faire pour nuire ; et l'ambitieux cherche à les faire tourner à son profit.

DES CARESSES.

On doit regarder les caresses comme l'épanchement d'une ame sensible envers un autre individu, pour lui témoigner ses affections d'une manière plus ou moins expressive.

Les animaux se caressent beaucoup. Ils jouent, ils folâtrent, ils se lèchent;... enfin ils se donnent toutes les marques d'une bienveillance plus ou moins affectueuse. Ces caresses sont sur-tout familières aux jeunes animaux, parce qu'ils ont plus de sensibilité et plus d'activité.

L'homme de nature a également besoin de témoigner ses affections par des caresses qui sont analogues à celles des animaux.

Mais l'homme social est encore plus caressant

que l'homme de nature et les animaux. Sa sensibilité est plus délicate, ses affections sont plus vives.

Il a deux manières d'exprimer ses sentiments; il emploie les gestes comme les animaux. Une mère prend son enfant entre ses bras, joue avec lui, le couvre de baisers.... L'amant caresse de même sa maîtresse; l'ami son ami...

La parole fournit à l'homme social une seconde manière d'exprimer ses sentiments. On témoigne à celui qu'on aime ses sentiments par les propos les plus affectueux.

L'expression de ces caresses sera constamment modifiée par le tempérament. Les caresses de celui qui a un tempérament flegmatique seront froides; celles du bilieux seront pleines de chaleur et de démonstrations extérieures.

De même que les animaux témoignent leurs sentiments affectueux par des signes où se marque la bienveillance; ils expriment leurs sentiments d'aversion par des gestes où se montre la malveillance; ils ont un air colère, ils grincent les dents, ils menacent, ils repoussent, ils mordent...

L'homme social a également sa manière d'exprimer ses sentiments d'aversion; il le fait ou par des gestes, ou par des paroles.

L'influence du tempérament se montre ici toute entière. L'homme vif et irascible s'emporte:

l'homme tranquille modère son ressentiment.

L'excès de caresses ne doit être permis que dans quelques moments rares. Un ami revient d'un voyage lointain : un autre a échappé à un danger éminent. Il est arrivé quelque événement très-agréable à un troisième... Toutes ces circonstances sont accompagnées de grandes émotions. L'effusion du cœur se manifeste par des signes extérieurs pleins d'expressions affectueuses, et remplis de chaleur.

Mais, hors ces circonstances, on ne tolère pas des caresses portées à l'excès. C'est manquer aux convenances et à la dignité.

CHAPITRE X.

DE L'AFFINITÉ MORALE, OU DE LA SYMPATHIE.

Dans les liaisons que forment les animaux, dans leurs affections, ils sont ordinairement entraînés par les convenances morales, par l'*affinité de caractère :* C'est ce qu'on appelle *sympathie morale.*

Mais ce mot *sympathie*[1] est assez équivoque,

[1] Συμπαθεια, *sympathia*, vient de deux mots Συμ *cum*, avec, Παϛκω, *afficior*. Sympathie, être affecté ensemble.

parce qu'il a plusieurs acceptions différentes. Je préférerai donc de donner à ce sentiment le nom d'*affinité morale.* Cette affinité est au moral ce que l'affinité chimique est aux corps.

Phèdre a dit au moral : [1]

Simile simili gaudet.

Le semblable se réjouit avec le semblable.

Cet axiome est devenu celui des chimistes, qui disent que les corps semblables s'unissent ensemble. Un corps se combine avec un corps analogue. [2]

La même chose a lieu au moral. Deux animaux de caractères semblables s'aiment réciproquement : ils s'unissent moralement, comme s'unissent physiquement deux corps semblables.

Les hommes sont conduits également dans leurs affections par cette *affinité de caractère.* On se lie plus volontiers avec ceux qui ont les mêmes inclinations , les mêmes penchants, les mêmes goûts.... On ne verra jamais l'homme vertueux se lier avec un homme mal-honnête. Des circonstances

---

[1] Livre second des Fables, fable II.

[2] Empédocle appelle cette force *force d'amour*, φιλότης.

Lucrèce la connoissoit également, et il dit :

.... *Paresque*
Cum paribus jungi res..............

peuvent les rapprocher ; mais il ne sauroit jamais y avoir d'union. Que l'homme de bien se pénètre de cette vérité.

Simile simili gaudet.

Aussi a-t-on mauvaise opinion de la prétendue probité de ces gens qui ont de si grands rapprochements avec les méchants.

DE LA RÉPULSION MORALE OU DE L'ANTIPATHIE.

De même qu'on s'affectionne pour telles ou telles personnes, on s'éloigne et on repousse telles autres. C'est l'*antipathie*. Elle correspond également à la *force de répulsion des corps*. [1] De l'eau et de l'huile ne peuvent s'unir ni se combiner. Il en est de même entre certains caractères. L'homme honnête et vertueux a une aversion prononcée pour l'homme injuste et mal-honnête, lorsqu'il le connoît.

Mon cœur s'est toujours soulevé à la vue de ces hommes couverts de sang et de crimes. Une des choses qui m'a le plus étonné a été de les voir accueillis par des personnes d'ailleurs honnêtes ; mais......

Quelle peut être la cause de cette sympathie et

---

[1] Empédocle l'appeloit *νεικος*, force de discorde.

de cette antipathie, de cette affinité et de cette répulsion morales ?

Quelques philosophes ont cru en trouver une cause physique dans les *émanations des corps*. Une femelle en amour a des émanations qui attirent tous les mâles du voisinage, et même ceux qui sont à une grande distance. Le furet poursuit le lapin avec une grande fureur. Les chiens dressés à la chasse des différents animaux ne sont conduits que par l'odorat. L'un suit le sanglier, l'autre le cerf....

Ces faits ne me paroissent point expliquer la cause des sympathies ou antipathies. Il est bien vrai que tous ces animaux dont on vient de parler ne sont conduits que par les émanations....

Mais il n'y a rien de semblable dans les affinités ou répulsions morales. L'odorat n'y est pour rien. Elles sont fondées uniquement sur les qualités que nous croyons découvrir dans la physionomie. J'entre dans un cercle de vingt personnes; j'en apperçois une dont la physionomie m'indique un caractère de méchanceté, de fausseté, d'hypocrisie;..... je la hais déjà. Mon antipathie est toute formée.

Une autre de ces personnes a une physionomie qui annonce un caractère de probité, de douceur, de bonté;.... mon cœur est déjà à elle. L'*affinité* m'en rapproche.

Simile simili gaudet.

Il me paroît donc que les causes de nos sympathies et antipathies, de nos *affinités et répulsions*, sont dans les rapports moraux qu'on croit appercevoir sur les physionomies, et dans toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XI.

DE L'ESTIME.

Un être sensible qui a un certain nombre de perfections fait naître un sentiment agréable qu'on appelle *estime.* Le plaisir que l'on ressent est toujours proportionné aux perfections de cet être.

Lorsque ce sentiment est à un haut degré il prend le nom de *considération.*

Enfin il s'appelle *respect* lorsque l'être estimé est beaucoup plus parfait que celui qui l'estime.

L'*admiration* est un sentiment particulier d'estime pour des qualités très-distinguées. On admire les talents rares d'Homère, la vertu sublime de Phocion, le courage héroïque d'Hector...

On a distingué avec raison deux espèces d'estime, l'une qu'on appelle l'*estime sentie*, et l'autre est l'*estime d'opinion.*

L'estime *sentie* est celle qu'on a pour une personne dont on est à même d'apprécier les qualités aimables et les talents.

L'estime d'*opinion* est celle qu'on a pour une personne seulement d'après l'opinion publique.

L'estime que le public a pour de grands géomètres, comme Newton, Leibnitz,... n'est qu'une *estime d'opinion*. Au lieu que celle qu'il a pour Shakespeare, pour Corneille,.... dont on admire journellement les chefs-d'œuvres au théâtre; celle qu'il a pour des Antonins, pour des Titus,.... sont des estimes senties.

DU MÉPRIS.

Les imperfections d'un être sensible produisent un sentiment pénible qu'on appelle *mépris*. On méprise, on mésestime l'homme mal-honnête.... Ce sentiment est toujours en raison du degré d'imperfection.

Le mépris peut être, comme l'estime, de deux espèces, le *mépris senti*, et le *mépris d'opinion*. On a un mépris senti pour l'homme vil. Le public a un mépris d'opinion pour le mauvais physicien, le mauvais géomètre....

DE L'AMOUR DE COMPLAISANCE.

On a du plaisir à contempler les perfections d'un

être. On se complaît à le considérer. Ce sentiment agréable s'appelle *amour de complaisance.*

CHAPITRE XII.

DE LA BIENVEILLANCE.

En prenant le mot bienveillance dans toute son acception, il signifie vouloir du bien.[1] Or tout être sensible, jouissant du bonheur des autres, doit leur vouloir du bien, et avoir de la bienveillance pour eux.

Les animaux sont bienveillants les uns envers les autres; mais particulièrement envers ceux de leur espèce.

Mais la bienveillance est beaucoup plus active chez l'homme social. Il veut du bien non seulement à ceux de son espèce, mais à tous les animaux, parce que sa mémoire, plus étendue, lui rappelle leurs affections comme celles de ses semblables.

DE LA MALVEILLANCE.

Un malveillant est celui qui veut du mal aux autres; mais c'est s'en vouloir à soi-même, puisqu'on souffre en voyant les autres souffrir. On ne

[1] *Benevolere.*

peut donc vouloir du mal à un autre que par vengeance ou par méchanceté, comme nous l'avons déjà dit.

DE LA HAINE.

Un cœur honnête se soulève à la seule idée du crime. Il le hait, et il repousse avec horreur celui qui s'en est rendu coupable.

Car ne pas haïr ce qui est haïssable fait supposer qu'on n'a pas une assez grande horreur du crime. Une femme qui ne s'élève pas avec force contre la galanterie donne lieu de croire que sa conduite n'est pas exempte de reproches.

Ceux qui accueillent avec tant de facilité les méchants sont jugés par l'homme de bien.

DE L'INDIGNATION.

Si la haine a beaucoup d'intensité, on l'appelle *indignation*, *horreur*. Ce sentiment n'est supportable que pour les grands crimes ; car, dans la haine comme dans toutes les autres affections, il est des nuances.

Le sage hait le crime, et repousse l'homme injuste ; il l'accable de tout son mépris.

CHAPITRE XIII.

DE L'ATTACHEMENT.

Le premier degré de l'amour (pris en général) que l'animal contracte, s'appelle *attachement.* Il s'attache à la retraite qu'il s'est choisie, aux pâturages qu'il fréquente...

Il s'attache également à ses semblables, avec lesquels il se trouve journellement.

Les animaux contractent des attachements assez vifs. Le lion, le tigre, et les animaux les plus féroces, s'attachent à leurs maîtres et à ceux qui en ont soin. On rapporte qu'une lionne étant séparée de celui qui la soignoit, en eut un chagrin si vif, qu'elle en périt. Le lion qui étoit au jardin des Plantes de Paris en l'an 8, fut plusieurs jours sans prendre de nourriture, parce qu'elle ne lui étoit point donnée par son gardien ordinaire, Félix, qui étoit malade.

Nos animaux domestiques s'attachent encore bien plus fortement que les animaux sauvages. Un cheval, un taureau, une brebis,... sont très-attachés aux personnes qui en ont soin.

Les chiens se font remarquer particulièrement par leur attachement. On trouve par-tout des traits de leur fidélité. Ils exposent sans cesse

leur vie pour leur maître ; et on en a vu périr de douleur à sa mort.

L'homme de nature contracte des attachements égaux à ceux des animaux. Il s'attache aux lieux qu'il a habités depuis sa naissance. Il s'attache à sa compagne, à ses enfants, à ceux de son espèce, avec lesquels il se trouve chaque jour.

Ces attachements sont les mêmes pour l'homme social. Il chérit également son habitation, ses animaux domestiques, sa femme, ses enfants, ses proches, ses concitoyens.

DES ATTACHEMENTS FOIBLES.

On peut attribuer à deux causes le défaut d'attachement.

L'une est l'insensibilité du cœur ou l'apathie,

L'autre est la légéreté et l'inconstance.

Celui qui a peu de sensibilité ne sauroit aimer que foiblement.

L'inconstant voltige d'objets en objets, et ne contracte aucun attachement solide.

D'UN ATTACHEMENT EXCESSIF.

Dans un ordre de choses, tel que celui qui existe, où il n'y a rien de stable, des attachements portés trop loin nuisent constamment au bonheur. Lorsqu'on contracte un attachement on doit tou-

jours prévoir qu'il est dans l'ordre des choses d'être séparé de ce qui en est l'objet.

Mais le cœur brûlant de sensibilité ne connoît point ces calculs ; ou plutôt il les repousse comme blessant sa délicatesse. Aussi a-t-il beaucoup de peine à se consoler s'il a le malheur de perdre l'objet de ses affections.

Le sage ne perd jamais de vue ces tristes vérités. Il a besoin d'aimer ; il cède à ce besoin pressant de son cœur ; mais il n'oublie point que l'objet de ses affections étant périssable, il peut en être séparé à chaque instant.

DE L'HABITUDE.

Les animaux et l'homme de nature s'habituent aux objets qu'ils voient journellement ; c'est ce qu'on appelle contracter des habitudes.

Ce même sentiment a lieu chez l'homme social.

Il s'habitue à sa maison, à son champ, à son pays.... C'est pourquoi les lieux où on a été élevé, ceux dans lesquels on a passé sa jeunesse,... enfin ce qu'on appelle son *pays*, sa *patrie*,..... ont tant de charmes; ils rappellent une multitude d'idées agréables.

On contracte les mêmes habitudes pour les objets animés. On s'habitue à son chien, à son cheval, à son oiseau;... leur vue rappelle également les plaisirs innocents qu'ils procurent, et l'utilité dont ils sont.

Ces habitudes sont bien plus fortes encore à l'égard des personnes avec lesquelles on passe sa vie ; elles produisent ce qu'on appelle attachement. Le maître s'habitue avec ses domestiques, et les domestiques avec leur maître. Des personnes qui ont occasion de se voir fréquemment, ou dans une promenade ou dans un cercle,... contractent l'habitude d'être ensemble. Elles y prennent du plaisir, lorsque leurs caractères se conviennent, et qu'il y a de la sympathie et de l'affinité morale entr'elles... Enfin ces habitudes sont encore bien plus fortes entre les personnes d'une même famille.

DE LA CONNOISSANCE.

Je prends ici le mot *connoissance* dans le sens où il exprime des attachements plus ou moins vifs entre différentes personnes. La connoissance est quelque chose de plus que l'habitude; mais elle demeure beaucoup au-dessous de l'amitié.

On connoît une personnes depuis plusieurs années; on l'a vu fréquemment ; elle a des qualités aimables et estimables, on lui est attaché. Il n'y a cependant encore aucun rapprochement particulier, aucune liaison. C'est une simple *connoissance*, fondée sur l'estime.

Cette connoissance aura plus de force, si l'affinité morale s'y rencontre.

La connoissance est de deux espèces: la *morale* et l'intéressée.

La *connoissance morale* est uniquement fondée sur le plaisir qu'on a d'être ensemble. Ce plaisir est proportionné aux qualités aimables de celui qui en est l'objet.

Ces qualités sont de trois espèces :

Les qualités corporelles x C,

Les qualités intellectuelles x I,

Les qualités du cœur ou morales x M.

La *connoissance intéressée* n'a d'autre fondement que les avantages qu'on espère retirer de la personne qu'on connoît. Par conséquent l'intensité de ce sentiment sera proportionnée à ces deux causes :

La volonté que cette connoissance a d'obliger x V ;

Le pouvoir qu'elle a pour obliger x Q.

En général la connoissance chez les ames bien nées réunit ces deux avantages. On s'attache à une connoissance pour ses qualités personnelles ; mais on n'exclut pas l'utilité dont elle peut être.

La connoissance exige presque toujours l'affinité morale x H. [1]

---

[1] On pourra donc exprimer la connoissance K par la formule suivante :

$$K = xC + xI + xM + xV + xQ + xH.$$

CHAPITRE XIV.

DE L'AMITIÉ.

Si deux personnes, qui se connoissent, prennent un intérêt vif l'une pour l'autre, ce sentiment s'élève à la hauteur de l'amitié.

L'amitié est donc cette affection qu'on a pour une personne qui s'intéresse à nous, et à laquelle nous nous intéressons nous-mêmes.

On retrouve encore dans son ami à satisfaire un autre besoin bien pressant. L'homme social ne sauroit se passer de quelqu'un à qui il puisse confier les secrets de son cœur. Il ne peut pas se dispenser de communiquer ses plaisirs ainsi que ses peines ; ce sera donc à un ami.

Cet ami sera encore celui à qui il demandera des conseils dans les circonstances difficiles de sa vie.

Enfin il faut une société habituelle à l'homme. En peut-il être une plus délicieuse que celle d'un véritable ami ?

Il y a deux espèces d'amitié ; la *morale* ou *platonique*, et l'*intéressée*.

Dans l'*amitié morale* on n'aime son ami que

par rapport à ses qualités personnelles, corporelles C, intellectuelles I, et morales M.

L'amitié intéressée ne cherche dans un ami que le bien qu'on en peut retirer. Il est proportionnel à sa volonté d'obliger son ami V, et à son pouvoir Q.

Chez les ames bien nées ces deux espèces d'amitié sont ordinairement réunies. On aime son ami par rapport à lui ; mais on ne néglige pas les avantages qu'on peut se procurer réciproquement.

Mais l'amitié suppose toujours une affinité morale, et elle sera porportionnelle à cette affinité H.

On desire dans son ami de la prudence et de la sagesse S.

Enfin il est nécessaire que l'amitié A soit réciproque. On veut être aimé comme on aime. Soit ce sentiment Z. [1]

L'amitié étant un besoin aussi pressant, celui que des circonstances particulières auront séparé de ses amis sera obligé d'en faire d'autres. Il cherchera une personne qu'il croira digne de sa confiance; son choix sera déterminé par différents motifs.

Il desirera une personne dont les opinions, les goûts, les sentiments, soient analogues aux siens.

[1] On pourra donc exprimer l'amitié A et ses divers degrés par la formule suivante :

$$A = xC + xI + xM + xV + xQ + xH + xS + xZ.$$

Enfin il faut qu'il y ait entre eux une affinité morale.

Il préfèrera ordinairement une personne avec laquelle il puisse se trouver fréquemment, et partager ses plaisirs sans nuire à leurs occupations mutuelles, et qui puisse lui servir de société habituelle. Ce qui suppose en général une égalité d'âge.

Il souhaitera qu'elle ait assez de prudence pour pouvoir lui donner des avis sages.

Il ne sera pas fâché de trouver dans son ami de belles qualités du corps, un belle taille, une figure intéressante....

Il y recherchera plus particulièrement des qualités intellectuelles, des connoissances analogues aux siennes, une conversation agréable...

Mais il en exigera principalement des qualités morales, la probité, la sagesse, et toutes les vertus.

L'amitié devant être réciproque, il n'accordera la sienne qu'autant qu'il sera sûr d'être payé de retour. Il faut donc que l'amitié commence par être une simple connoissance : si l'*affinité* des caractères fait naître un intérêt mutuel, la connoissance deviendra amitié.

L'amitié *intéressée* recherche ensuite dans un ami l'utilité dont il peut être, soit par sa fortune, soit par son crédit.

L'illusion vient embellir l'amitié de tous ses

prestiges. Voilà pourquoi les commencements de l'amitié sont le plus souvent pleins de chaleur, parce que l'illusion est toute entière. C'est encore la raison pour laquelle les jeunes gens font si facilement des amis; tandis qu'à un âge avancé on cherche à conserver ceux que l'on s'est choisis; mais il est rare qu'on en fasse de nouveaux.

Le choix d'un ami étant fait, on y met de l'amour-propre. L'imagination l'orne de toutes les belles qualités qu'on desire dans un ami. On ne veut pas paroître avoir mal placé sa confiance.

Enfin l'habitude donne ensuite un grand prix à l'amitié : il faut, dit-on ordinairement, de *vieux amis*.

Amitié ! toi seule peux faire le bonheur de l'homme en société. Toi seule peux lui donner la force de soutenir les maux dont il est accablé. Que seroit la vie si tu ne l'embellissois pas !

Les plaisirs affectent peu, si on ne les partage avec son ami. Les peines sont diminuées de toute la part qu'y prend un ami. On va chez son ami le désespoir dans le cœur; on lui confie ses chagrins : il pleure avec son ami afflgé. Ses larmes sont un baume salutaire qui coule dans la plaie. Elles en charment la douleur. Il lui fait appercevoir des motifs de consolation. Il lui découvre dans sa situation de nouveaux rapports. Ces motifs, ne fussent-ils pas fondés, ils viennent d'un ami, on les croit.

L'homme affligé revient chez lui plus calme et plus tranquille.

Si on éprouve quelques plaisirs, ils sont imparfaits jusqu'à ce qu'on les communique à son ami. Il semble qu'on n'ose se livrer à une joie complète, si on ne la partage avec lui. On se reproche de la lui cacher. C'est un vol fait à l'amitié. On court chez lui : « Réjouis-toi, mon ami, ton ami est « heureux. » Le plaisir augmente du double, du triple, du centuple......Il est réfléchi d'un ami à l'autre, ainsi que deux glaces opposées répètent cent fois le même objet.

L'amitié est un besoin pressant. On ne sauroit vivre sans amis. Chacun a le sien. Cependant l'amitié n'est vraiment délicieuse que pour l'ame sensible, pour le cœur vertueux. Elle a beaucoup moins d'attraits pour l'homme du peuple, et pour l'homme corrompu. Ceux-ci même n'ont point d'amis: le premier n'a que des connoissances, l'autre que des complices.

Qu'on n'en conclue pas qu'un ami véritable est quelque chose de commun. Rien n'est aussi rare, si même il en existe. Mais rien n'est aussi ordinaire que ce qu'on appelle vulgairement un ami. Le besoin, la nécessité de se communiquer, forcent chacun à se faire un ami. Malheur à celui qui, toujours en garde contre tout le monde, est sans cesse retiré en lui-même! il ne jouira pas des plaisirs

qu'il aura, il succombera sous le chagrin, et il sera dupe en vain, parce que malgré lui il s'épanchera d'une manière ou d'autre : on lui arrachera son secret, sans qu'il en retire l'avantage de l'avoir communiqué à un ami. *Un ami, pris dans cette acception étendue*, est une personne qui prend un intérêt quelconque à celui qui se dit son ami; cet intérêt néanmoins est foible, et cèdera toujours à l'intérêt personnel.

Mais l'*amitié vraie est un sentiment élevé qui n'est pas fait pour tous les cœurs.* Il n'y a que l'ame délicate et sensible qui soit capable de cette amitié épurée, laquelle préfére son ami à tout autre objet. Elle l'aime pour lui-même; et il est peu de sacrifices qu'elle ne lui fasse : c'est l'amitié de Pylade qui veut donner sa vie pour sauver celle d'Oreste.... Cette amitié ne se trouve jamais, ou presque jamais. S'il y a quelques exceptions, c'est parmi les jeunes gens. « Mes amis, il n'y a « point d'amis, » disoit Socrate.

Au reste, il y a de l'injustice d'exiger de l'humanité des qualités qui sont au-dessus de ses forces. L'*intérêt personnel prédominera toujours dans l'homme :* le *moi* sera constamment préféré à l'ami. En conclurez-vous qu'on n'aime pas son ami ? la conséquence ne seroit pas juste ; mais on aime davantage le *moi.* Le guerrier cherche la gloire à travers mille dangers. En concluriez-vous

qu'il est indifférent pour la vie ? vous auriez tort ; mais il préfère la gloire à la vie.

Cette amitié pure est, comme l'amour, toujours fondée en partie sur l'*ILLUSION*. On attribue à son ami toutes les perfections qu'on desire en lui, et qu'on lui suppose. Ce n'est que par les différentes épreuves où on le place qu'il se montre avec les défauts de l'humanité, et qu'on est obligé de dire : *C'étoit un homme comme un autre.*

Ne mettez donc point l'amitié en opposition avec l'intérêt. N'ayez jamais de motifs d'intérêt à discuter avec votre ami. Il en est sans doute qui résistent à cette épreuve ; mais n'espérez pas être assez heureux pour en rencontrer.

Voyez souvent votre ami. C'est un grand plaisir ; mais ne soyez pas toujours ensemble. Vous avez l'un et l'autre des imperfections qui peuvent diminuer l'union qui est entre vous. D'ailleurs l'amitié elle-même s'*use* comme tous les autres sentiments. L'habitude d'être journellement ensemble ne donne plus lieu à ces effusions, à ces épanchements, qui font le charme de l'amitié. C'est pourquoi on a, en général, plus de plaisir à être avec les personnes qu'on voit moins souvent qu'avec celles qui vivent habituellement avec nous. N'usez donc pas l'amitié dont vous ne voulez jamais relâcher les liens. Ménagez-vous un nouveau plaisir de voir votre ami, en le voyant plus rarement.

Il est peu d'amis à qui j'osasse donner le conseil de demeurer ensemble. L'expérience journalière en a fait voir tout le danger. Les caractères ne s'accordent point. Toutes les petites foiblesses humaines, qui se renouvellent à chaque instant, commencent à diminuer l'affection que l'habitude avoit déjà affoiblie. Les liens se relâchent peu à peu, et bientôt la séparation devient nécessaire. L'intérêt d'affaires entre deux amis, la propriété, le commandement même se concentrent ordinairement entre les mains d'un seul. Il en naît au moins un vide dans l'existence de l'autre, parce que les soins de la vie en font les agréments. Il est forcé de s'éloigner ; mais souvent il en naît un sentiment de jalousie, qui mortifie l'amour-propre de l'un et donne de l'orgueil à l'autre.

Puisqu'un ami est si difficile à trouver, on ne sauroit donc apporter trop de soin dans le choix qu'on fait de son ami. Pythagore a dit : « Que tout « homme de bien soit votre ami. »

Tibi amicum
Virtute fac, quisquis est optimus.
VERS DORÉS.

Sans doute on doit bien vivre avec tout homme de bien ; mais tout homme de bien ne peut être votre ami. Choisissez donc parmi ces gens de bien celui en qui vous puissiez déposer les secrets de votre cœur, et qui puisse déposer les siens dans le vôtre.

Nous avons tous des défauts. Notre ami a les siens. Soyons indulgents mutuellement.

Le meilleur de nos amis a souvent besoin d'indulgence, et même de pardon. L'homme est si foible et si inconséquent, qu'il peut manquer à son ami. Si c'est par inadvertance, ou en des choses de peu d'importance, n'y faites aucune attention. Pythagore vous l'a dit : « Ne haïssez pas votre ami « pour une petite faute. »

Nec oderis amicum tuum, exigui peccati causâ.

Si celui qui se disoit votre ami vous a manqué en des choses essentielles, il ne mérite plus le nom de votre ami. C'est un traître.... Mais soyez juste. Avant de croire que votre ami a pu vous manquer, examinez cent et cent fois, et examinez encore. Croyez toujours que vous vous trompez, jusqu'à ce que vous ayez des preuves évidentes du contraire.

Nous venons de donner une idée des avantages de l'amitié ; mais il faut rechercher la cause du plaisir singulier qu'elle procure.

On aime tout être sensible en raison de ses perfections, parce que ce souvenir affecte agréablement ; c'est l'*estime*.

On a beaucoup de plaisir à voir une belle personne bien faite, qui a des graces,... comme on a du plaisir à voir un bel animal, une belle statue.

Si cette personne possède des talents agréables,

qu'elle sache la musique, qu'elle ait de la voix, qu'elle dessine;.... ils ajouteront à ses charmes.

Les qualités de l'esprit la rendront plus intéressante que celles du corps. Ainsi de l'instruction, une conversation spirituelle, enjouée,... doubleront l'intérêt qu'elle inspire.

Les talents utiles causeront un plaisir encore plus vrai, parce qu'ils supposent tout le bien qu'on est dans le cas de faire.

Enfin nulle qualité ne la rendra plus aimable que la vertu, la bienfaisance, et toutes les qualités morales.

Une physionomie intéressante sur laquelle sont peintes toutes ces qualités, une belle carnation,... ajouteront à tant de sentiments agréables le plus grand intérêt.

Telle est la somme des sentiments agréables que procure la vue d'un bel homme, d'une belle femme, qui à un beau corps joignent les talents de l'esprit et les qualités du cœur. On aura pour ces personnes toute l'estime que méritent leurs hautes qualités. C'est l'*amour platonique*.

Cependant ces personnes ne sont pas encore mes amis. Qu'est-ce qui constitue donc l'amitié?

L'amitié est ce sentiment tendre et affectueux de deux personnes qui prennent l'intérêt le plus vif l'une à l'autre, et se communiquent entiérement leurs pensées. Tout est commun, leurs plai-

sirs ainsi que leurs peines. Un ami est sûr que son ami fera tout ce qu'il pourra pour le rendre heureux. Il jouit de tous les plaisirs que son ami peut lui procurer.

On donne vulgairement le nom d'*amitié* à une multitude d'affections différentes qu'il faut distinguer bien soigneusement. L'amitié qu'on a pour son père, sa mère, n'est point la même que celle qu'on a pour un frère, pour une sœur. Celle qu'on a pour un camarade de collége avec lequel on est fort lié diffère encore des premières. On confiera telle chose à l'un qu'on ne confiera point aux autres. Toutes les affaires d'intérêt sont plus volontiers communiquées aux parents, et les affaires de sentiments à un ami qui n'est pas parent.

La véritable amitié, ce sentiment précieux qui est si rare, ne connoît point ces réserves. Il se livre tout entier à son ami, comme il exige que son ami se donne tout à lui.

Ayez toujours soin de régler avec le plus grand scrupule toutes les affaires d'intétêt que vous pouvez avoir avec votre ami. C'est dans ce point où il faut se conduire avec son ami comme avec le plus grand étranger. La maxime, *Mes amis, il n'y a point d'amis*, est vraie, particulièrement quant à l'intérêt. Ne vous en rapportez jamais à des paroles vagues. Que tous vos engagements soient précis; et, pour laisser encore moins lieu à de fausses in-

prétations, consignez-les par écrit. Croyez tous les hommes honnêtes ; mais conduisez-vous avec eux comme s'ils ne l'étoient pas relativement aux affaires d'intérêt.

Soyons de bonne foi avec nous-mêmes, et rendons-nous justice. Nous n'ignorons pas que nous sommes attachés à nos intérêts. Pourquoi trouverions nous mauvais que notre ami tienne aux siens ?

On est trop attaché à son ami pour ne pas en voiler tous les défauts. On l'avertira en particulier de ce que sa conduite peut avoir de répréhensible ; mais, en public, on cherchera toujours à l'excuser, et on prendra sa défense avec toute la chaleur de l'amitié.

CHAPITRE XV.

DE L'AMOUR PHYSIQUE.

Les animaux ne ressentent les besoins de l'amour physique qu'à certaines périodes plus ou moins éloignées. Ce moment est un état très-violent pour eux. Leur sensibilité est alors prodigieusement augmentée. Ils éprouvent une agitation continuelle. La femelle court, saute,... dans les premiers jours. Une humeur âcre lui cause une irritation vive :

les parties sont gonflées, et légèrement enflammées : des cris plus ou moins perçants annoncent ses besoins, ses desirs.

Les mâles accourent : ils accompagnent pendant plusieurs jours la femelle, qu'ils ne quittent presque point. Ni eux ni elle ne prennent, pour ainsi dire, de repos. Ils mangent peu et boivent beaucoup, ce qui annonce le grand feu dont il sont dévorés. Pleins de leur amour, à peine pensent-ils à pourvoir à leur sûreté personnelle. Cet état est si violent, qu'ils maigrissent beaucoup. Quelques-uns, tels que les cerfs, perdent leurs bois.

La fécondation opérée, les besoins de la femelle cessent : elles n'accordent plus de faveurs aux mâles, qui se retirent bientôt.

L'époque des amours de la plus grande partie des animaux est au printemps.

Dans cette saison les forces vitales ont plus d'énergie : la liqueur prolifique est filtrée en plus grande abondance : elle s'accumule chez plusieurs mâles comme chez les poissons, dont la laite devient très-volumineuse. Une partie rentre dans la masse du sang, et y porte cette chaleur brûlante, ce feu dévorant....

Chez quelques espèces, la femelle n'a accordé de faveurs qu'à un seul mâle. Il demeure pour lors avec elle jusqu'après l'éducation des petits, et quelquefois même toute la vie. Ils contractent un attachement vif l'un pour l'autre.

Il en étoit de même sans doute chez l'homme de nature. Il avoit également une saison pour ses amours....

L'état social a modifié singulièrement ce qui se passe dans la saison des amours des animaux. Il se fait une filtration continuelle et abondante de la liqueur prolifique. Les besoins de l'amour ne sont plus bornés à une seule saison ; la femelle peut accorder, et accorde ses faveurs plus souvent. Il est même quelques espèces, telles que celles du chien, du lapin, du cochon d'Inde,... des poules, des pigeons,... qui ressentent ces besoins plusieurs fois dans l'année...

Ces changements singuliers paroissent dépendre d'une nourriture plus abondante. Ils n'ont point de peine ; la température où ils se trouvent est plus douce...

L'homme social est celui de tous les animaux qui a éprouvé de ce côté de plus grandes variations. Sa femelle a des besoins continuels. Ses desirs sont sans cesse renaissants : elle accorde ses faveurs en tout temps. Elle a même des besoins lorsqu'elle est enceinte, ce qui lui est tout particulier....

L'homme, de son côté, peut à cet égard ce qui est au-dessus des forces des animaux les plus robustes....

Il est cependant des saisons où ces besoins sont plus considérables chez l'homme social. C'est,

comme chez les autres espèces, le printemps.

Mais, lorsque l'homme et la femme ont demeuré long-temps sans satisfaire ce besoin, il devient très-pressant. Ils éprouvent les mêmes tourments que les animaux , une inquiétude secrète, une agitation sourde, un feu plus ou moins violent. Leurs yeux deviennent étincelants tour-à-tour, et languissants.... Ils mangent peu. Une soif ardente les consume...

Dans le physique de l'amour il y a deux objets principaux, comme dans toutes les fonctions de l'économie animale.

1° Un besoin à satisfaire,

2° Le plaisir qui y est attaché.

Ce besoin est plus ou moins vif chez l'homme, suivant la force du tempérament. Néanmoins il faut convenir que l'imagination y a la plus grande influence. Une personne qui a un tempérament robuste, mais dont le corps est fatigué par un travail continuel, et dont l'imagination ne s'arrête jamais sur ces objets, aura peu de besoins du côté de l'amour physique; tandis que ces besoins deviennent très-considérables chez une autre dont la constitution est foible et délicate, mais qui ne s'occupe que d'objets érotiques, et s'enflamme l'imagination par des lectures pleines de tableaux voluptueux...

Il en est de même de tous les autres besoins.

Lorsque l'imagination est exaltée, elle fait porter le sang vers les organes ; ce qui y occasionne une secrétion plus abondante...

Quant au plaisir, c'est sans doute un des plus vifs que la nature ait accordés à l'animal. Il n'est donc pas surprenant qu'il le recherche avec tant d'ardeur, quand même il n'est pas sollicité par le besoin. Mais on ne sauroit en user avec trop de modération. Les excès en ce genre épuisent le corps, et ôtent toute l'énergie à l'ame.

Le physique, chez les femmes, n'a pas ordinairement autant d'empire que chez les hommes. Aussi foibles qu'elles sont, comment résisteroient-elles aux attaques réitérées de ceux-ci ? Elles suivent en cela la loi des autres animaux. Les mâles sont toujours beaucoup plus ardents que les femelles. Ils ont plus de besoins qu'elles ; ils demandent toujours, et elles refusent souvent.

Les femmes, chez qui l'imagination exaltée n'a pas fait naître des besoins factices, seront également dans le cas de refuser souvent un homme robuste. Ou, si elles consentent à ses desirs, ce sera moins pour satisfaire un besoin, que pour goûter un plaisir, ou pour ne pas affliger l'objet de leur amour.

C'est dans ces principes qu'il faut rechercher les causes de l'amour moral, cette passion terrible, qui maîtrise l'homme social la plus grande partie

de sa vie. Car cette espèce d'amour n'est connue que dans la société.

CHAPITRE XVI.

DE L'AMOUR MORAL.

AMOUR![1] feu dévorant qui consumes l'ame, source de voluptés et de peines, fait pour le bonheur et le malheur des hommes, tu serois le souverain bien si, lorsque tu es heureux, tu pouvois subsister! tes charmes sont indicibles. Toi seul peux remplir entièrement le cœur. Deux amants se suffisent à eux-mêmes; le reste de l'univers n'est plus rien pour eux. Unanimité de sentiments, unanimité de desirs, unanimité de volontés, chacun ne cherche que ce qui peut être agréable à l'autre.

L'amour est un véritable état d'ivresse; c'est l'*enthousiasme* pour l'objet de ses affections. C'est un sentiment impérieux qui domine tous les autres. Le corps se sent comme embrasé d'un feu dévo-

---

[1] Ερως, *eros*, amour érotique, tout ce qui tient à l'amour.

Αμα, *ama*, ensemble; d'où vient *amare*, *amor*, amour.

rant, qui a quelques rapports avec celui que produit une liqueur spiritueuse dont on a pris une trop grande quantité.

Le propre de l'amour est, comme toutes les passions vives, d'absorber entièrement le cœur. Hippolyte, épris de l'amour le plus violent pour Aricie, tombe dans une langueur mortelle. Ses fiers coursiers n'ont plus de charmes pour lui. Tout lui devient indifférent.

« Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune. »

On reconnoîtra toujours l'amour à ces traits.

Mais l'amour moral est-il un être de raison? n'est-il fondé que sur l'amour physique? Malheur à celui qui peut élever un tel doute! Son cœur impur ne connut jamais les flammes du véritable amour. Il vaudroit autant nier l'existence de la lumière du soleil que les amours de Héro et de Léandre, de Pétrarque et de Laure, de...

S'il n'existoit point d'autre amour que l'amour physique, on ne mettroit point de différence entre les individus d'un autre sexe, ainsi que le font les animaux. Antoine eût trouvé des femmes plus belles que Cléopatre; et cependant il perdit pour elle la vie et le trône du monde. Mais que parlé-je de beauté? s'il n'existoit point d'amour moral, toute femme belle ou laide seroit égale. Il n'y auroit pas de raison pour aimer l'une plutôt que

l'autre. On ne voit pas que les animaux donnent la préférence à une femelle plutôt qu'à une autre. Il faut excepter ceux qui ont contracté des habitudes.

On ne sauroit donc nier l'existence de l'amour moral. Hélas! ses douceurs et ses peines ne sont que trop réelles. Les premières sont passagères; mais, par leurs charmes, elles ôtent le prix à tout autre sentiment. Quel plaisir peut-on trouver après avoir éprouvé ceux de l'amour moral!

Et ses peines ont-elles quelque chose de comparable?

L'amour moral offre les mêmes symptômes que l'amour physique chez les animaux. Il cause la même agitation, le même tourment, le même feu dévorant... On mange peu, on boit beaucoup; on n'est occupé que de l'objet de son amour.... Ces effets sont également le produit de l'impression vive que fait sur tous les organes l'abondance du fluide reproductif mis en mouvement, et reporté dans toute la masse du sang.

L'amour moral a donc les mêmes causes que l'amour physique; mais il est fixé sur un seul objet, et ses plaisirs sont absolument indépendants de ceux de l'amour physique. C'est ce qu'il faut tâcher d'analyser.

1° Deux amants sont premièrement deux bons amis, qui prennent l'intérêt le plus vif l'un à l'autre,

qui se confient tous les secrets de leur cœur;... enfin ils sont la société la plus délicieuse l'un pour l'autre. La plus grande sympathie, ou affinité morale, règne entr'eux... Ils éprouvent tous les charmes de l'amitié dont nous venons de parler.

2° Cette amitié pure passera à l'amour moral, par un effet tout physique. Nous avons vu que l'*amour produit dans toute la machine la même impression, ou une impression analogue à celle que produit une liqueur spiritueuse, vive, dont on boit une trop grande quantité.* Il excite une chaleur, un feu, qui embrase, qui irrite, qui jette toute la machine dans un état de spasme violent, qui exalte la sensibilité....

Or, tous ces effets me paroissent produits par une liqueur (la prolifique) vive, âcre, irritante.... Elle est mise en mouvement par la présence d'une personne d'un autre sexe, comme la salive, par exemple, l'est par la présence d'un mets agréable. Une personne bien élevée se promène dans des jardins remplis de beaux fruits, elle ne pense pas même à en cueillir un seul, quoique la faim la presse : de même deux amants biens nés sont embrasés du feu dévorant de l'amour, sans penser à satisfaire les besoins de la nature. Il est même possible qu'ils ignorent la manière dont ils pourroient les satisfaire.

Qu'on examine attentivement deux jeunes personnes bien nées, qui aiment pour la première fois; on verra que leur amour n'a d'autres causes que celles que je viens d'exposer....

Leurs jeunes cœurs ont *besoin d'aimer* : ils cherchent un objet qui puisse les fixer. Les circonstances font qu'elles se rencontrent. Elles font *connoissance.* Cette connoissance devient bientôt *amitié.* Enfin cette amitié se change en *amour,* parce que leur présence mutuelle met en mouvement ce fluide incendiaire que la nature commence à filtrer chez eux.

3° L'illusion vient fortifier ce sentiment, parce que leur imagination exaltée embellit ce qui a commencé à leur plaire. Chacun ne voit plus, dans l'objet de son amour, qu'un être idéal rempli de perfections.

4° L'amour-propre, qui ne veut s'attacher qu'à quelque chose de parfait, augmente cette illusion.

5° Enfin quelques petites contrariétés surviennent, et font naître tous les délires de l'amour. Car cette passion, comme toutes les autres, s'irrite par les obstacles, et acquiert une grande véhémence.

L'amour fait de moindres ravages dans l'âge mûr. Les raisons en sont faciles à saisir.

Cet âge est plus occupé ;

La liqueur incendiaire est moins pressante ; On se défend plus facilement de l'illusion. Les défauts des personnes qu'on fréquente échappent plus difficilement. Ayant été trompé quelquefois, on n'accorde sa confiance qu'avec une extrême réserve. Des occupations nombreuses laissent peu de vide. On a des habitudes, des connoissances, peut-être des amis, qui occupent une portion de la sensibilité;... tant de motifs doivent donc prémunir l'âge mûr des illusions de l'amour. Aussi, à cet âge, l'amour n'est-il ordinairement que le résultat d'une imagination ardente, et qui se laisse aller facilement à l'illusion ; ou d'un défaut d'occupation. Enfin, un tempérament qui a de grands besoins en ce genre est encore un motif déterminant.

Cependant il faut observer que souvent ces besoins sont factices.

L'homme robuste de la campagne, dont tous les instants sont employés à des travaux utiles, est peu tourmenté par ces besoins : le citadin, au contraire, paroît l'être davantage, parce que son imagination s'en occupe sans cesse. [1]

---

[1] Si nous voulions avoir une formule pour exprimer la force de l'amour, il faudroit employer celle que nous avons eue pour exprimer l'intensité de l'amitié ; on y ajouteroit seulement un terme pour exprimer la

Mais quelles sont les raisons qui font préférer tel objet à tel autre, pour en faire son amant ou sa maîtresse? ce sont les mêmes que nous avons déjà vues pour l'amitié.

1° L'affinité morale, la sympathie, l'analogie des caractères, l'identité de façon de penser.

2° Les circonstances. On a le cœur vide. Les circonstances font rencontrer une personne dont les qualités conviennent, on se lie, l'amitié nait, succède l'amour.

3° L'illusion, qui exerce un si grand empire sur l'homme dans tout le cours de sa vie, en a un bien plus grand dans les objets de ses amours, qu'elle embellit de tous ses charmes.

4° L'amour-propre ne suppose pas qu'on puisse avoir choisi pour objet de son amour une personne qui ne possède pas de belles qualités.

5° Les contradictions donnent une force immense à l'amour.

6° L'intérêt, s'il s'y trouve, fortifie des nœuds commencés par les causes dont nous venons de parler.

---

force de l'impression du fluide particulier mis en mouvement. Exprimons-la par x Y.

La formule de la force de l'amour A sera donc :

$$A = xC + xI + xM + xV + xQ + xH + xY.$$

7° L'amour est souvent encore déterminé pour une personne, parce qu'on s'en croit aimé. On arrive dans un cercle nombreux. Une personne a pour vous des attentions, des prévenances. Il n'en faut pas davantage pour déterminer une forte passion dans un cœur vide...

Un amant et une maîtresse sont donc premièrement d'excellents amis, qui ne voient en eux que les qualités les plus aimables. Mais ce sentiment change bientôt. De doux, de tranquille qu'il étoit, il devient inquiet, impatient, et acquiert toute la violence de l'amour.

La pure amitié sans amour peut cependant subsiter entre des personnes de différent sexe. La mère aime son fils : le fils aime sa mère : le frère aime sa sœur : la sœur aime son frère.... Tous ces sentiments ne sont ordinairement que de l'amitié pure. Cependant cette règle générale a malheureusement des exceptions comme les autres; et l'histoire secrète des familles en présente des exemples qu'auroit de la peine à soupçonner celui qui n'a pas pénétré dans les replis cachés du cœur humain.

Cependant il faut convenir que l'amitié, même la plus pure, a quelque chose de plus affectueux entre des personnes de différent sexe.

L'amour est, ainsi que nous venons de le dire, un état d'ivresse qui, par conséquent, présente

toutes les mêmes folies que celui-ci. Des amants passionnés sont privés instantanément de leur raison. L'amour produit même quelquefois la véritable démence. Ne soyons donc pas surpris s'il se porte à toutes sortes d'excès, même au suicide.

Les amants sont encore comme les hommes ivres. Ils se disent mille choses affectueuses, et se font des millions de serments de fidélité. Il leur semble que leur amour doit être éternel. Ils en sont persuadés pour le moment ; mais, comme dit Ovide dans son Art d'Aimer, Jupiter rit de ces serments.

Jupiter ex alto perjuria ridet amantum.

L'ivresse passe : l'illusion cesse : cet être divin, qu'une imagination exaltée avoit orné de toutes les qualités les plus aimables, ne paroît plus que ce qu'il est ;... et l'amour s'envole.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMOUR COMPOSÉ.

Ce sentiment réunit l'amour moral et l'amour physique. Il n'est point assez délicat pour pouvoir subsister sans le plaisir des sens ; mais il ne l'est pas assez peu pour ne connoître que le plaisir

des sens. C'est une amitié trés-tendre unie à l'amour physique.

Ce sentiment s'ennoblira en donnant beaucoup au moral, et moins au physique. Il se dégradera, au contraire, en donnant beaucoup au physique, et moins au moral. Dans ce dernier cas le cœur n'est presque pas affecté.

Mais, dans l'autre hypothèse, le cœur est plus ou moins ému. Lorsque le sentiment est vif, que l'amour moral a une certaine force, cette espèce d'attachement est sans doute préférable à tout autre. C'est celui qui doit subsister entre les époux dans les premiers moments de leur union.

Elle cède sans doute en grandeur et en magnanimité au véritable amour moral ; mais elle n'en a pas ordinairement les tourments. D'ailleurs l'amour moral est toujours passager, au lieu que celui-ci peut être de longue durée. Cet amour entre deux époux subsiste quelquefois toute leur vie, en perdant néanmoins chaque jour une partie de l'illusion de l'amour moral.

Ce sentiment, qui remplace l'amour véritable, ne laisse pas que d'être très-vif. La plupart des autres passions lui sont subordonnées. C'est le grand mobile de toutes les sociétés policées. Il est peu d'hommes qui aient la force de résister à leurs *maîtresses*, qu'elles soient leurs épouses ou non. On les voit tout sacrifier à ce sentiment impérieux.

Thémistocle ne pouvoit rien refuser à son épouse. Caïus Gracchus, pour complaire à la sienne, commence les guerres civiles à Rome... Antoine perd la vie pour conserver Cléopatre. Henri IV disoit bien à sa maîtresse : « Ventre-sengris ! je trouverai « cent maîtresses comme la comtesse de Verneuil, « et je ne trouverai pas un Sully. » Mais il n'en étoit pas moins vrai que la comtesse de Verneuil obtenoit de lui tout ce qu'elle desiroit, quoi que pût dire Sully...

Quelle est donc la nature de ce sentiment ? dira-t-on. Je réponds que ce sentiment est composé de deux autres, l'amour moral et l'amour physique. On a pour une maîtresse, ou un bon ami, (qu'on soit mari ou qu'on ne le soit pas) de l'amour moral. Car l'illusion, qui accompagne le véritable amour, se trouve toujours avec ce sentiment. Néanmoins ce n'est pas l'amour moral pur ; l'amour physique s'y trouve réuni, puisqu'on exige des faveurs, qu'on dérobe bien quelquefois au véritable amour, mais qu'on n'oseroit lui demander.

Une maîtresse ou un amant sont de vrais et bons amis, à qui on confie les secrets de son cœur ; c'est une société dont on ne sauroit se passer ; c'est une personne à laquelle on prend le plus vif intérêt, et cet intérêt est réciproque. Enfin ce sentiment est accompagné de l'illusion de l'amour.

DE L'INCONSTANCE EN AMOUR.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Nous avons vu que toutes les affections *s'usent.* L'amour est une de celles qui s'usent le plus promptement, parce qu'il n'est fondé ordinairement que sur l'illusion ; et cette illusion ne sauroit être de longue durée.

Il n'est qu'un moyen qui puisse soutenir plus long-temps l'amour moral ; c'est de s'interdire toute faveur. Car les privations le nourrissent et l'alimentent, tandis qu'il s'éteint souvent au sein des plaisirs.

Des contradictions légères prolongent encore l'illusion de l'amour. Il s'irrite des obstacles qu'il rencontre ; au lieu que, s'il est content, il se consume de lui-même.

Néanmoins l'amour, comme toutes les autres passions, perd chaque jour de sa force. Enfin, lorsque tous les liens sont brisés, on finit par s'éloigner de l'objet qu'on a cessé d'aimer, et on l'abandonne.

DE L'AMOUR DE FANTAISIE.

Une fantaisie, dans toute la signification du terme, est un goût passager pour un objet quelconque. Le goût n'est ordinairement fondé ni sur un besoin réel, ni sur des qualités qui puissent fixer.

On prend une fantaisie pour une petite maison, pour une voiture nouvelle, pour des chevaux d'une couleur singulière, pour un bijou....

L'amour de fantaisie est un attachement passager de la même nature. Un homme opulent et élevé en dignité, prend une fantaisie momentanée pour une petite bergère. Un autre prendra une fantaisie pour une personne célèbre en quelque genre ; par exemple, pour une actrice, quoiqu'elle n'ait rien qui puisse motiver un attachement solide..... Ici l'amour-propre se trouve intéressé : dans une autre occasion ce sera un sentiment différent ; par exemple, l'inconstance, la singularité....

Les grands, dans l'Orient, prennent un amour de fantaisie pour quelques-unes des esclaves de leurs harems. Cet amour est de peu de durée, et n'est point fondé sur une affection vraie. Ils abandonnent l'une de ces esclaves pour aimer l'autre.

DU CAPRICE.

Un amour de caprice diffère peu de l'amour de fantaisie dont nous venons de parler. Ce sentiment est familier aux cœurs légers et inconstants. Ils contractent des attachements momentanés ; mais ils ne sauroient se fixer, et des objets nouveaux font oublier les premiers.

Mais il y a aussi des caprices en amitié. On té-

moigne un grand attachement à ces amis nouveaux; et le jour suivant on ne les connoît plus.

Ce sentiment a même lieu à l'égard des animaux. On s'attache par caprice à un cheval, à un chien, à un oiseau....

DE LA COQUETTERIE.

La coquetterie est encore une autre espèce d'amour entièrement différente de celles dont nous venons de parler. Elle convient particulièrement aux femmes. La coquette desire plutôt avoir une cour nombreuse que de former des liens solides. Elle n'aime pas, ou elle aime peu; mais elle emploie toutes ses graces et tous les charmes de son esprit à fixer autour d'elle des hommes aimables. Elle n'en exige pas un amour véritable; néanmoins elle desire qu'on lui témoigne un intérêt quelconque.

DE L'INFIDÉLITÉ.

Quelle douleur pour une ame sensible de trouver infidèle son ami ou son amante! et cependant l'infidélité doit naître de l'inconstance du cœur humain. Les sentiments de l'amour et ceux même de l'amitié s'usent. L'illusion disparoît, et on forme de nouveaux liens.

Cependant l'homme raisonnable ne doit pas s'affecter, jusqu'à un certain point, d'une infidélité pas-

sagère. Elle n'étouffe pas toujours les anciens sentiments. Un ami prend un caprice pour une autre personne à laquelle il témoigne des sentiments plus affectueux qu'à son ancien ami; mais ce n'est, le plus souvent, qu'un engouement momentané, et il reviendra bientôt à son vieil ami, si l'amour-propre blessé de celui-ci ne l'éloigne pas.

On en doit dire autant des sentiments en amour. Il est bien rare que, dans d'anciennes liaisons, on ne se fasse des infidélités mutuelles ; mais elles sont souvent passagères, et n'éteignent point les anciennes affections. Ce sont des foiblesses qu'il faut se pardonner mutuellement.

DE LA GALANTERIE.

On a donné deux acceptions bien différentes au terme de galanterie.

Quand on dit qu'une personne est galante, cela signifie qu'elle a une grande politesse, et beaucoup d'honnêteté, principalement envers celles d'un autre sexe.

Mais le plus souvent, quand on parle d'une *femme galante*, on veut dire qu'elle a des intrigues amoureuses. La galanterie, prise dans ce sens, est le premier degré du libertinage.

DU LIBERTINAGE.

Dans l'état de nature les besoins des animaux

relativement à l'amour sont très-bornés. La femelle accorde ses faveurs assez rarement, et, lorsqu'elle a conçu, elle n'en accorde plus. Il n'y a qu'un assez petit nombre de mâles favorisés, quelquefois qu'un seul.

L'état social a changé cette marche simple de la nature. Les animaux en société ont des besoins beaucoup plus considérables. Chez nos animaux domestiques il est quelques femelles, telles que les poules, les canes, les femelles de pigeons, des lapins,.... qui ressentent les besoins de l'amour plusieurs fois dans l'année, et qui accordent très-souvent leurs faveurs ;.... les mâles les plus forts chassent les autres d'auprès des femelles, et en ont toutes les faveurs. Dans les grandes sociétés de singes les excès sont même portés plus loin.

Mais, chez l'homme social, ces besoins sont encore beaucoup plus considérables. La femelle accorde ses faveurs en tout temps, même lorsqu'elle est enceinte, et jusqu'au moment de faire ses couches. Le mâle desire ces jouissances avec la même ardeur.

Néanmoins il faut convenir que la plus grande partie de ces besoins est factice, que l'homme et la femme les provoquent,... et qu'ils cherchent plutôt à goûter des plaisirs qu'à satisfaire de véritables besoins. Ce sont les effets d'une imagination exaltée.

Là où cesse le besoin, commence le premier degré de libertinage. C'est aller contre les lois de la nature, c'est-à-dire de l'organisation. On appelle libertin celui qui fait des excès, même avec sa femme; mais ce libertinage présente ensuite un grand nombre de nuances suivant que l'on porte ces excès plus ou moins loin.

Dans l'état de nature l'homme accouroit vers ses femelles qui ressentoient les besoins de l'amour, et il pouvoit obtenir les faveurs de plusieurs. L'état social a limité cette faculté en établissant le mariage. Chaque femme ne doit accorder ses faveurs qu'à son mari; et chaque mari doit être fidèle à sa femme. La transgression de ces lois sociales forme *une seconde espèce de libertinage.*

La pudeur est une autre institution sociale. Violer les lois de la pudeur est *une troisième espèce de libertinage.*

Ces trois espèces de libertinage peuvent se combiner, et donneront toutes ces variétés de débordements de mœurs, qui font souvent la honte de l'humanité.

Il est des hommes et des femmes qui n'existent, pour ainsi dire, que pour cette espèce de plaisirs; ils s'y livrent avec tous les excès dont ils sont capables... Nous avons vu que ces excès affoiblissent leur santé, détériorent leurs facultés intellectuelles, et détruisent toute l'énergie dont on pourroit être

susceptible. C'est assez dire combien ils sont blâmables.

D'autres ne respectent point les lois de la pudeur. Il peut être agréable de voir de belles formes telles que la nature les modèle ; mais les mystères du chaste amour ont encore plus de charmes sous le voile de la pudeur.

Enfin la troisième espèce de libertinage cherche toujours de nouveaux objets dans les amours, et souvent elle n'y met ni délicatesse ni mesure. Il y en a plusieurs causes qu'il faut distinguer soigneusement.

La première est l'inconstance dans nos goûts. La satiété naît toujours de la possession de l'objet qu'on a le plus desiré. Il en est de même dans ce genre de plaisirs. Cette inconstance sera encore plus grande chez un cœur usé qui a beaucoup joui.

L'amour-propre est une seconde de ces causes. On met de l'amour-propre à faire des conquêtes en ce genre, et à avoir la prééminence comme par-tout ailleurs.

Cet amour propre sera encore plus flatté si l'objet nouveau qu'on desire a quelque chose de particulier qui le distingue, comme beauté, jeunesse, talents, réputation, honneurs, grandeurs, fortune....

On recherche aussi les plaisirs que promettent la beauté, la jeunesse,... les qualités aimables de l'esprit et du cœur....

La curiosité est encore un motif puissant qui engage plusieurs personnes dans des intrigues galantes.

Le défaut d'occupation entraîne des personnes oisives à courir les bonnes fortunes. Ce sont tous les jours des intrigues nouvelles, des brouilleries, des réconciliations,... qui remplissent le vide de leur existence.

Enfin, lorsqu'on a contracté ces habitudes, elles se changent en besoin, comme toutes les autres. Pour se procurer un objet nouveau, on en abandonne qui sont bien préférables ;... et néanmoins le cœur n'est jamais content. C'est le propre de l'inconstance.

Tous ces changements divers qu'on desire dans les objets de ses affections sont fondés sur les plaisirs nouveaux qu'on espère y trouver ; mais nous avons vu ailleurs que l'inconstance éloigne du bonheur. Le cœur peut goûter quelques plaisirs au milieu de cette variété ; mais bientôt le sentiment s'use ; et on éprouve un vide que rien ne sauroit remplir. C'est ce qui arrive particulièrement lorsqu'on avance en âge. Aussi est-on alors obligé de se fixer ; et ce n'est plus le moment de faire un choix qui puisse convenir.

Il est une autre espèce de libertinage : c'est celui qu'on trouve chez les femmes publiques. Leur ton libre, leurs propos hardis, leurs saillies quelquefois fines et spirituelles,... peuvent plaire à un

cœur blasé ; mais ils répugnent toujours au cœur délicat qui connoît les sentiments de la vraie volupté.

Je ne parle pas du célibataire qui va auprès d'elles satisfaire des besoins, plutôt que de séduire la femme ou la fille de son ami, et de ses connoissances. Et ici, par célibataire, on doit entendre le jeune homme qui n'est pas encore dans la position de se marier, vu nos institutions sociales ; l'homme veuf, celui dont la femme est enceinte ou allaite... (C'est pour ces circonstances extraordinaires que les femmes publiques sont tolérées dans la société.) Mais on ne doit point aller chez des courtisanes aimables pour irriter des desirs, mais seulement pour satisfaire des besoins, qui seront toujours très-bornés si l'imagination est calme.

Le libertinage, contenu dans de certaines limites, est toléré, et même quelquefois applaudi. On appeloit Horace, Chaulieu, ... d'*aimables libertins.* On les accueilloit dans les meilleures compagnies : ils étoient certainement bien faits pour y être admis ; mais on avoit tort d'appeler leur libertinage *aimable.* C'étoit manquer aux mœurs.

L'excès du libertinage s'appelle *débordement de mœurs, débauche;* .... il est réprouvé partout.

CHAPITRE XVIII.

DE L'UNION DES ÉPOUX.

De tous les attachements, le plus doux, sans doute, est celui de deux époux. Le mariage réunit les plaisirs de l'amour aux charmes de l'amitié.

Des époux sont des amants et des amis qui jouissent de toutes les faveurs de l'amour, et ont toute l'intimité de l'amitié.

L'époux retrouve encore dans l'autre époux le père ou la mère de ses enfants. L'amour paternel se confond avec l'amour conjugal.

L'époux et l'épouse ne sont plus, en quelque façon, qu'un seul individu. Leurs intérêts sont les mêmes. La fortune de l'un appartient à l'autre. Le bonheur de l'un se communique à l'autre. Les peines de l'un sont partagées par l'autre.

On a appelé, avec beaucoup de raison, l'union de deux époux qui se chérissent, le *sentiment de l'identité*, puisque dans la réalité ils ne sont qu'un moralement. C'est une *identité morale*.

L'amour-propre se réunit encore ici avec tous les autres sentiments. L'estime publique, la considération, les honneurs.... de l'un des époux rejaillissent sur l'autre ; de même que le déshonneur de l'un retombe sur l'autre.

On voit que le mariage concentre sur deux individus tout ce qui a le plus d'empire sur le cœur humain, les jouissances de l'amour-propre, celles de l'intérêt, enfin les plus tendres affections, l'intérêt des sexes et l'amour paternel.

Un si grand nombre de motifs rendent donc le mariage le plus saint comme le plus doux des attachements. Par quelle fatalité est-il si rare de trouver deux époux qui s'aiment sincèrement ? Il en est plusieurs causes.

On ne consulte presque jamais les sentiments du cœur dans le mariage. On n'a égard ordinairement qu'à ce qu'on appelle convenances politiques.

On use trop promptement les jouissances dans le mariage. Rousseau faisoit voir une grande connoissance du cœur humain lorsqu'il disoit à Emile :

« Vivez avec votre épouse comme avec votre « maîtresse. N'exigez rien du devoir : obtenez « tout de l'amour. Ce sentiment, comme tous les « autres, ne se soutient que par les privations. « Privez-vous donc de ce à quoi vous avez droit. « Qand on vous l'accordera ce sera une faveur nou- « velle dont vous tiendrez compte. Ces petits com- « bats servent d'aliment à l'amour. »

Les époux ne doivent pas non plus oublier que la pudeur est née du plaisir.

Si l'on ne prend toutes ces précautions dans le mariage, les charmes de l'amour disparoîtront

bientôt, et on verra fuir le plaisir. *Ne pas user le sentiment*, telle est la grande règle pour ménager ses jouissances.

Malgré toutes les précautions qu'on pourra prendre, l'habitude détruira de plus en plus les charmes de l'amour, qui ne sont le plus souvent que le fruit de l'illusion. L'époux cesse d'être amant pour devenir ami ; mais que l'amitié est froide en comparaison de l'amour!

La *satiété approche ;* et il est à craindre que, s'il se présente des occasions, on ne manque à ses engagements, on ne forme de nouvelles liaisons.

Époux qui veux conserver le cœur de ta compagne, et desires respecter tes promesses, fuis toute occasion dangereuse.

Et vous, épouses qui souhaitez d'être fidelles à vos engagements, évitez toute fréquentation trop assidue de la part d'un homme aimable. Méfiez-vous de votre cœur. Vous n'en serez plus maîtresses dès que la passion sera née. Peut on refuser quelque chose à celui que l'on aime? la vertu se tait bientôt... Souvenez-vous qu'il n'y a que le premier pas qui coûte.

Dès-lors disparoissent tous les charmes du mariage. Cette confiance mutuelle, qui fait la félicité de deux époux bien unis, est bannie. Ils ne se voient plus que par bienséance ; mais, le cœur étant plein d'un autre objet, les entretiens sont si froids,

que bientôt on se sépare pour aller à des rendez-vous plus agréables.

Les affaires souffrent : les enfants sont négligés. Ces précieux fruits de l'amour conjugal, qui ordinairement resserrent les liens du mariage, ne font, dans ces circonstances, que les relâcher. Les parents n'ayant point de tendresse pour eux, ils n'ont, de leur côté, aucun attachement pour les auteurs de leurs jours.

C'est ainsi que sont détruits tous les liens les plus sacrés et les devoirs les plus respectables. Que peut-on attendre de pareils enfants, et de pareils parents ? S'ils violent avec si peu de ménagement les devoirs que la nature grave dans leur cœur avec les traits brûlants de l'amour paternel et filial, quels autres leur seront sacrés ?

Cependant, s'il faut de l'indulgence pour les personnes auxquelles on est attaché, elle doit avoir lieu particulièrement entre les époux. La justice le leur commande, leur bonheur l'exige.

DE L'AMOUR PATERNEL.

Des parents regardent leur enfant comme une *partie d'eux-mêmes*. Les sentiments qu'ils ont pour lui réunissent donc tout ce que l'amour du moi, l'égoïsme et l'amour-propre ont de plus affectueux. Aussi l'amour paternel est-il un des sentiments les plus vifs.

Cet amour mérite vraiment le nom de ***sentiment d'identité :*** puisque l'enfant est, dans la réalité, une partie des parents, c'est une ***identité physique.***

Lorsque l'enfant possède des qualités estimables, ce sera une nouvelle raison pour ses parents de le chérir à raison de ces perfections.

Et, comme ils aiment avec excès leur enfant, l'illusion embellira toutes ces qualités.

Enfin les parents voient dans leur enfant un soutien pour leur vieillesse.

Je ne parle pas du plaisir de la *domination* qui, cependant, existe chez quelques parents. Ils ont du plaisir à commander à leur enfant. Les mères, particulièrement, en ont beaucoup à commander à l'enfant en bas âge.

Lorsque l'enfant est jeune, les parents s'amusent de ses jeux. Ils sont occupés à protéger sa foiblesse, à pourvoir à ses besoins.... Ils font mille projets sur ce qu'il sera un jour.... Toutes ces jouissances sont délicieuses puisqu'elles sont fondées sur l'espérance.

L'enfant parvenu à un âge plus avancé, il faut que les parents veillent à son éducation. On commence son instruction. Ses talents se développent. On cherche à deviner ce qu'ils seront un jour.

Arrivé à l'état d'adolescence, on l'éclaire sur le choix de l'état qu'il desire exercer dans la société.

Enfin, son éducation terminée, on le traite en homme ; les parents le regardent comme leur meilleur ami ; ils lui confient toutes leurs vues pour son bien-être. Son mariage doit assurer son bonheur et le leur.

Les parents sont, de cette manière, occupés pendant toute leur vie du soin de leurs enfants. Ces soins sont pleins de charmes. Ils sont un des plus grands plaisirs de la paternité. Car il faut que l'homme soit occupé. Or rien n'est plus doux que ces tendres sollicitudes. Elles sont sans doute un des plus grands avantages du mariage ; comme c'est un des plus grands désagréments du célibataire de n'avoir aucun objet sur lequel il puisse concentrer ses affections.

Il n'est pas nécessaire de recommander aux parents de cacher les défauts de leurs enfants ; la tendresse paternelle leur en fait une douce obligation.

DE L'AMOUR FILIAL.

L'amour filial est fondé, dans le principe, sur le besoin que l'enfant a de ses parents. L'habitude d'être ensemble augmente encore ce besoin. Aussi l'enfant crie-t-il dès qu'on l'éloigne de sa maman, ou de celle qui a soin de lui. Enfin, lorsque la raison développe en lui un autre ordre de sentiments, elle ajoute, à tous ceux qu'il avoit pour ses parents, celui de la reconnoissance.

A tous ces sentiments que l'enfant doit avoir pour ses parents, se joint encore l'espoir de nouveaux bienfaits qu'il en attend. Ils le protégent de tout leur crédit ; ils lui accordent des secours pécuniaires ; et enfin ils lui laisseront toute leur fortune.

On a dit que l'amour filial est moins vif que l'amour paternel. On a eu raison. Les parents s'aiment eux-mêmes dans leurs enfants, qu'ils regardent comme une portion d'eux-mêmes. L'amour paternel est fondé sur l'*identité physique*, comme nous l'avons dit.

Le fils ne peut point dire la même chose relativement à ses parents. Il tient tout d'eux ; mais il ne leur a rien donné.

L'enfant, devenu homme, peut juger les bonnes et les mauvaises qualités de ses parents. Si l'auteur de ses jours a des défauts il doit se conduire comme les enfants de Noé, qui couvrirent avec leurs manteaux la nudité de leur père pris de vin.

DE L'AMOUR DES PARENTS.

Cet amour est une suite de l'amour paternel et de l'amour filial. Il n'en diffère que parce que les liens étant plus éloignés ce sentiment est moins vif.

On regarde un parent comme une portion de soi-même. Tout le bien et tous les maux qui lui

arrivent nous sont personnels. On jouit de la considération que le public a pour lui ; on partage son déshonneur.

L'amour des parents réunit donc l'*identité physique* et l'*identité morale.*

L'habitude de vivre avec des parents est un second lien très-doux.

On a ordinairement de l'amitié pour eux.

Enfin les parents s'entr'aident mutuellement de leurs conseils, de leur crédit, de leur fortune.

Tous ces motifs réunis font de l'amour des parents un sentiment assez vif.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Par amour du prochain on entend communément l'amour des personnes avec lesquelles on se trouve habituellement. On prend un intérêt plus ou moins vif pour elles ; et on les oblige lorsqu'on le peut.

En donnant plus d'extension à l'amour du prochain, il se confond avec la philantropie.

DE LA PHILANTROPIE.

La philantropie [1] est l'amour de tous les hommes en général. Ce sentiment, fixé à sa juste limite,

---

[1] Φιλος, *philos, amicus;* Ανθρωπως, *anthropos, homo.*

est dans le cœur de chaque individu. C'est une suite des lois de l'humanité.

Mais on a donné plus particulièrement le nom de *philantropes* à ceux qui s'occupent spécialement des moyens d'assurer le bonheur du genre humain par des institutions sages, ou par des établissements de bienfaisance.

On a reproché avec assez de fondement à certains philantrophes d'aimer trop les hommes en général, et de ne pas les aimer assez en particulier.

CHAPITRE XIX.

DE LA JALOUSIE.

Un cœur tendre et passionné est toujours jaloux. quoi qu'on en puisse dire. Son amour est trop vif pour qu'il soit indifférent sur l'objet de ses affections. On se donne tout entier ; on exige le réciproque.

Il faut distinguer plusieurs espèces de jalousie :

1° Celui qui n'aime qu'une seule personne, et a concentré sur elle toutes ses affections, veut être aimé de la même manière. Si on le trompe, il devient furieux. C'est la jalousie qui a pour base un sincère attachement.

C'est l'*amour jaloux*, qu'on ne sauroit blâmer.

2° Il est une autre espèce de jalousie qui est fondée sur un amour-propre blessé. On n'aime pas, ou on aime peu ; mais on se persuade avoir des droits sur cette personne. Tel est un sultan dans son harem, qui a quelque attachement pour une de ses esclaves. Il croit appercevoir un rival heureux ; l'amour-propre s'irrite, et prend le caractère de la jalousie.

C'est le *jaloux sans amour*, qui ne mérite aucun égard.

3° Mais le sentiment qui porte le nom de *jalousie*, proprement dit, est celui qui s'alarme sans raison, ou sur des fondements trop légers.

C'est la *vraie jalousie prise dans le sens ordinaire*. Elle est très-répréhensible.

La jalousie, quelque fondement qu'elle ait, est une passion terrible par elle-même, terrible par ses suites. Le jaloux est l'être le plus malheureux qui existe. Tout le fatigue. Son ombre même l'inquiète. Rien n'égale son désespoir. Dans l'accès de sa rage, il ira percer de mille coups, et l'objet qui provoque sa jalousie, et celui dont il est jaloux. Il n'est plus maître de lui. On le prendroit pour un forcené. Il va même jusqu'à attenter à ses jours. Car la jalousie est la cause la plus ordinaire des suicides.

Cette malheureuse passion n'a pas toujours des

suites aussi funestes, ni ne se manifeste pas par des signes aussi terribles. Il est même rare de la voir arriver à ces excès ; mais la jalousie se tenant dans de certaines limites est assez commune. Toute personne qui aime, et qui connoît assez le monde pour savoir combien il y a peu de fidélité dans ces sortes d'engagements, sera nécessairement jalouse, dès qu'elle verra l'objet de son amour commencer à se refroidir, et contracter de nouvelles liaisons.

La jalousie n'appartient pas seulement à l'amour. L'amitié, et tout attachement un peu vif, en sont également susceptibles.

La jalousie est si naturelle à tout être sensible qui aime, que les enfants, dès leur plus bas âge, sont jaloux contre celui d'entr'eux qui reçoit le plus de caresses de la part de ses parents ou de ses maîtres. Ce sentiment est même très-vif chez eux. Il l'est au point que je l'ai vu souvent altérer leur santé. Il influe beaucoup plus sur leurs caractères et sur les passions qui les agiteront un jour, qu'on ne pourroit le croire.

Enfin les animaux eux-mêmes sont jaloux. C'est ce qu'il est aisé d'appercevoir parmi nos animaux domestiques, lorsqu'on caresse plus les uns que les autres.

Il est plusieurs causes de la jalousie.

La principale est l'amour-propre mortifié. Ce

sentiment est tellement vif, qu'on est même jaloux d'une personne qu'on a pu aimer, mais qu'on n'aime plus.

Une autre cause de la jalousie est la perte de l'objet aimé. Le chagrin qu'on en auroit est proportionné à l'attachement qu'on avoit pour lui. Enfin l'intérêt peut encore être une cause de la jalousie. On sera fâché que la personne dont on attend des bienfaits se lie avec d'autres.

L'homme raisonnable sera-t-il jaloux ? oui, s'il aime, et qu'il craigne de perdre l'objet de son amour ; oui, s'il ne sait pas commander à son amour-propre humilié ;... mais s'il a assez de force pour dominer ses sentiments, la raison lui dira qu'il doit condescendre à la foiblesse humaine, et ne pas regarder comme criminelles des démarches qui ne sont peut-être qu'indiscrètes.... Enfin, s'il s'apperçoit qu'il n'est plus aimé, il dira : « J'ai cessé « de plaire ; je n'ai plus droit d'exiger de l'a- « mour. »

La jalousie entre époux est un sentiment d'une autre nature que celle entre des personnes libres, et qui n'ont que des engagements volontaires. L'époux infidèle viole des conventions solennelles, et brise une union contractée pour la vie. Il porte atteinte à l'honneur de celui qu'il outrage, parce qu'un public injuste rit toujours de ces sortes d'infidélité. L'intérêt commun en souffre ; car il y a

toujours dissipation ; enfin il peut y avoir lésion de propriété s'il survient des enfants.

DE LA TIÉDEUR.

Les ames tièdes qui aiment froidement sont repoussées de tous les cœurs aimants. Celui qui aime veut être aimé. O toi, tendre Pétrarque ! combien la tiédeur de Laure t'a coûté de larmes !

Cette tiédeur a ordinairement pour cause l'apathie ou un défaut de sensibilité.

Elle peut encore être l'effet d'un calcul raisonné. Une personne prudente, qui connoît les dangers des grandes passions, craint de s'y abandonner.

Souvent on paroît tiède et même froid avec les personnes qu'on doit aimer, parce qu'on a d'autres inclinations ; c'est ce qui a lieu très-souvent dans le mariage.

DE L'INDIFFÉRENCE.

Enfin il est des cœurs qui n'aiment rien. Cette indifférence a ordinairement sa source dans l'insensibilité, ou dans l'égoïsme.

Le cœur apathique ne peut pas aimer ; il doit donc être indifférent.

Mais l'indifférence de l'égoïste a un tout autre motif : il s'aime beaucoup ; il s'aime exclusivement : il n'aime que lui ;... par conséquent il doit être indifférent à tout autre objet. C'est en général une

des causes de l'indifférence de la vieillesse. Car, quoique sa sensibilité soit diminuée, elle en a encore assez pour elle-même.

CHAPITRE XX.

DE LA PIÉTÉ, OU DE LA DÉVOTION.

Ce sentiment est peut-être le plus tendre et le plus affectueux que puisse éprouver le cœur de l'homme; et lorsque l'illusion est entière, il peut faire son bonheur. L'ame dévote et pieuse détermine toutes ses affcetions sur le seul objet souverainement beau, *le grand être, dont elle admet l'existence.* Elle se peint sans cesse ses perfections, qui sont infinies; sa volonté, qui constamment veut le bien; sa bienfaisance, qui n'exclut aucun être sensible; sa puissance, qui a le pouvoir de rendre ces êtres heureux... Enfin, cet être remplit tellement le cœur du dévot sensible, qu'il ne peut suffire à un si grand nombre de sentiments; il tombe en extase. Cette extase se change quelquefois en catalepsie... [1] Elle produit même la vraie démence.

---

[1] Espèce de maladie convulsive qui tient tout le corps, ou seulement quelques membres, dans un état convulsif.

La dévotion a encore un autre avantage inestimable : c'est que l'objet de son amour est toujours le même; au lieu que, dans toutes nos autres affections, l'objet change continuellement. La fraîcheur se flétrit, la beauté diminue chaque jour, le brillant de l'imagination s'émousse ;... la vieillesse fait disparoître toutes les qualités aimables.

Si on ajoute à toutes ces jouissances la *béatitude future*, que l'homme pieux attend après cette vie, on se convaincra que la dévotion est réellement l'état le plus heureux pour le cœur humain. C'est la plus douce des illusions.

Elle est une consolation inappréciable pour les personnes accablées par les revers de la fortune, et pour le peuple condamné à des travaux pénibles : « Nous serons heureux dans une autre vie, « disent-elles, et l'homme puissant qui nous persé« cute recevra le châtiment dû à ses crimes. » L'auteur de l'*Importance* des Opinions religieuses a développé ces réflexions avec beaucoup d'art, et a fait voir combien elles étoient consolantes pour le peuple.

« Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer. »

VOLTAIRE.

Mais l'objet des affections du dévot est purement intellectuel. Il ne sauroit être saisi par les sens. Il faut donc que ce soit l'esprit qui se le repré-

sente. Or, peu de personnes sont capables de pareils efforts; ils sont d'ailleurs incompatibles avec les occupations ordinaires de la société. Chacun doit acquérir les connoissances nécessaires à la profession qu'il exerce. Chacun doit donner la plus grande partie de son temps à ces différents travaux... Ces distractions font perdre de vue ce souverain bien; La chaleur du sentiment qu'il a excité diminue; L'illusion perd de sa force; la dévotion s'attiédit: dès-lors elle cesse d'avoir ce charme indicible dont nous venons de parler. Aussi les personnes qui veulent se livrer tout entières à ce sentiment se retirent-elles des occupations ordinaires de la société, pour se renfermer dans des lieux isolés. Elles s'y livrent à des pratiques minutieuses qu'exclut la vraie dévotion.

L'homme raisonnable qui admet un culte doit, s'il ne veut pas être inconséquent, en suivre les préceptes avec une exactitude scrupuleuse. Il s'y déterminera facilement s'il a de la force, dès que son esprit est convaincu.

Mais, quelque idée qu'on ait sur les cultes, on ne peut s'empêcher de reconnoître que, *suivant les analogies, il existe des êtres qui ont de grandes perfections.* [1] Dès-lors on leur doit un

---

[1] Les anciens leur donnoient le nom de dieux, *dii.*

amour proportionné à ces perfections ; c'est un sentiment d'admiration et de respect.

L'homme raisonnable sera-t-il pieux ? c'est-à-dire, se bornera-t-il uniquement à la contemplation des perfections des êtres supérieurs ? Le géomètre passe sa vie à méditer sur les nombres et sur l'étendue ; le physicien emploie tout son temps à la recherche des lois de la nature ; le métaphysicien médite sur la nature des êtres... Celui dont la principale occupation seroit la recherche et la contemplation des perfections des êtres supérieurs, seroit-il plus blâmable que ce métaphysicien, ce physicien, ce géomètre ?... non sans doute. Son occupation est même plus noble, puisque l'objet en est plus grand. Elle est encore plus conforme à la raison, puisqu'elle le rend plus heureux. Qui oseroit blâmer la tendre dévotion de Fénélon ? Pourroit-on douter que, plein de ses pieuses illusions, il n'y trouvât un vrai bonheur ? Il y puisoit de nouveaux motifs d'être bon, généreux, bienfaisant...

Car l'homme pieux ne doit jamais oublier que *son premier devoir est de remplir les obligations que lui impose l'ordre social.* Il doit être bon fils, bon père, bon mari, bon citoyen, bienfaisant.... Ce ne sera qu'après avoir rempli tous ces devoirs de la société qu'il pourra se livrer à ces contemplations abstraites.

Qu'il n'abuse pas sur-tout de l'espèce de consi-

dération dont jouit la piété, pour se livrer en secret à des excès blâmables et répréhensibles. C'est ce qui arrive assez souvent à ceux qu'on appelle *dévots*. Les dévotes, sur-tout, se targuent de leurs vertus, sont hautaines, acariâtres.... Elles médisent volontiers des autres femmes, et souvent même les calomnient;... mais ces abus ne doivent point faire rejeter la piété. Elles ne sauroient retomber sur la personne vraiment pieuse, dont l'esprit est convaincu. Les fautes de l'hypocrite peuvent-elles retomber sur la vertu?

DE LA SUPERSTITION.

Mais la dévotion dégénère, le plus souvent, en pratiques minutieuses, et même superstitieuses. C'est un défaut contre lequel les ames pieuses ne sauroient prendre trop de précautions. Le seul hommage qui soit digne des êtres supérieurs est d'admirer leurs hautes qualités et de les aimer.

D'ailleurs toutes ces pratiques minutieuses, dont on a surchargé les cultes, rétrécissent l'ame et la rendent bientôt incapable de s'occuper d'objets si hauts et si grands.

Que sera-ce si les ministres persuadent au peuple que tel temple, telle statue, telle image,.... sont favorisés de ces êtres supérieurs, et qu'ils l'engagent à des offrandes et à des hommages particuliers? Ce sont ces hommages à des statues ou

autres objets extérieurs, qui constituent la superstition proprement dite.

Mais la superstition qui est accompagnée de la cruelle intolérance est bien autrement à redouter. Les connoissances de l'homme ne sont point parvenues à un assez haut point pour être dégagées de tout préjugé. Elles sont encore plus bornées sur ces objets abstraits. Des hommes dont l'imagination étoit très-exaltée ont proposé différents cultes; et le genre humain en admet aujourd'hui un assez grand nombre. Ceux qui les suivent doivent tous se tolérer ; car il doit y avoir la plus grande liberté sur cet objet.

Si cependant quelques nations se permettoient encore des sacrifices humains, ou d'autres pratiques contraires à la morale universelle, il faudroit les éclairer, et employer tous les moyens que l'humanité présentera pour faire abolir des pratiques aussi odieuses.

DE L'IMPIÉTÉ.

Celui qui, après de profondes méditations, n'a pu se convaincre qu'*il existe des êtres supérieurs*, ne sauroit être appelé impie. Il ne peut aimer ni respecter ce qu'il ne pense pas exister.

L'impie sera donc celui qui, *admettant l'existence de ces êtres*, ne leur rend pas le tribut d'hommage qu'exige la supériorité de leurs perfec-

tions, en les supposant existants. Il faut convenir que c'est une grande inconséquence de sa part. Il honore des hommes surprenants, tels qu'Homère, Thalès, Pythagore,... et il refuseroit les mêmes témoignages d'honneur à des êtres auxquels il reconnoît de si hauts degrés de perfection !

Mais l'athée, qui ne croit point à l'existence des êtres supérieurs, auroit tort de blâmer ceux qui pensent différemment que lui, et de censurer leur conduite ; c'est une véritable intolérance, qui n'est pas pardonnable quand il s'agit d'un objet d'un aussi grand intérêt. Il est d'autant plus répréhensible que les plus forts génies ont reconnu l'existence des êtres supérieurs.

D'UNE DÉVOTION PORTÉE A L'EXCÈS.

La dévotion portée trop loin acquiert des caractères particuliers. Elle est connue sous le nom d'*enthousiasme religieux*, de *fanatisme* et de *folie*.

L'enthousiasme religieux affecte l'économie animale avec une si grande force, que souvent il la jette dans le plus grand désordre ; mais en même temps il lui donne une telle énergie, qu'elle fait des efforts dont on ne l'eût pas cru capable.

Ce sentiment s'appelle *exaltation d'idées*, s'il se tient dans de certaines limites, et qu'il ne dérange pas les opérations de l'esprit.

Mais si la raison est troublée, ce sera le *fanatisme religieux.*

Enfin ce dérangement peut aliéner entièrement les opérations de l'esprit ; ce sera la *folie* ou la *démence.*

DE LA DÉMENCE.

Enfin le délire pieux dérange l'organe de la pensée, et produit la vraie démence. J'ai vu des femmes tomber dans la démence et devenir vraiment folles, par l'impression que leur avoient faite des discours pleins de chaleur sur le *petit nombre des élus.*

Il y a deux espèces de démence ; l'une qui est froide et tranquille, et l'autre qui est véhémente et emportée.

Nous avons vu que toutes les passions vives, tels que l'amour moral, celui de la gloire, le fanatisme politique,... produisent les mêmes effets que la dévotion. Ils exaltent également l'imagination, et peuvent amener la démence.

Le sage rend aux êtres supérieurs les hommages qu'il doit à leurs hautes perfections ; mais il sait que ses premiers devoirs à remplir sont ceux que lui impose la société.

CHAPITRE XXI.

DE L'ATTACHEMENT POUR LES ANIMAUX.

Les animaux étant des êtres sensibles, l'homme doit les aimer et il les aime effectivement. Cet attachement est même souvent assez vif. On a dit qu'il y avoit des femmes plus attachées à leurs serins qu'à leurs maris ; et cela est vrai. Les enfants aiment aussi beaucoup les animaux. Enfin l'homme lui-même leur est ordinairement assez attaché. Le guerrier aime singulièrement son cheval de bataille; le chasseur chérit son chien, son faucon... Qui n'a pas un animal, un chien, un chat, un oiseau,.... auquel il est attaché ?

La cause de cet attachement est la même que celle des autres sentiments de cette nature dont nous avons parlé. Ces animaux jouent avec nous ; ils nous récréent, nous amusent, quelquefois ils nous sont utiles ;.... leurs formes sont belles, et ils réunissent quelques qualités aimables. Nous partageons leurs jeux, leurs plaisirs ; enfin ils nous sont attachés, et nous font une espèce de société...

Par quelle inconcevable dépravation du cœur humain livre-t-on ensuite de sang froid ces ani-

maux à la mort ? Cet agneau si tendrement aimé, ce bœuf qui a rendu de si grands services, cette tourterelle si tendre,... sont égorgés avec le plus grand sang froid;.... on les mange, et on en nourrit d'autres animaux qu'on aime peut-être moins, tels qu'un chat, un chien...

CHAPITRE XXII.

RÉSUMÉ SUR LES AFFECTIONS.

On doit conclure de tout ce que nous venons de dire que les affections du cœur sont un besoin pour tous les animaux, ainsi que pour l'homme. Mais ce besoin est plus impérieux encore pour les classes aisées de la société. Favorisées des dons de la fortune, elles dédaignent les travaux des mains; ceux de l'esprit les fatiguent ; leur sensibilité est cependant considérable : leur nourriture copieuse et excellente fournit une quantité abondante d'esprits moteurs et reproductifs : il faut procurer d'une manière quelconque l'évacuation de ces esprits; autrement ils s'accumulent dans leurs réservoirs, et causent des douleurs qu'on appelle *ennui*, *malaise*, *irritation*.

Pour prévenir ces maux, on se livre à diverses occupations : on va à la pêche ou à la chasse ; on

cultive des fleurs, on élève des chevaux, on nourrit des chiens, des oiseaux....

Mais ces différentes occupations ne peuvent remplir le vide qu'on éprouve. Nous avons vu que le besoin de la société est très-pressant pour les animaux, pour l'homme de nature, ainsi que pour l'homme social. Il faut encore à ce dernier une personne à laquelle il puisse confier ses plaisirs et ses peines, et communiquer ses pensées. Il s'attache à cette personne ; il l'aime avec plus ou moins d'ardeur. Cet attachement supplée aux autres occupations.

Aimer, pris dans cette acception seulement, est donc un besoin physique pour les animaux et pour l'homme, soit dans l'état de nature, soit dans l'état de société.

L'enfant, uniquement occupé de ses badinages et de ses jeux, a peu besoin de contracter des attachèments, parce qu'il dissipe, dans des exercices violents, la surabondance de ses esprits moteurs. Aussi ses attachements sont foibles et de peu de durée. Il n'aime que ceux qui protégent sa foiblesse, et pourvoient à ses besoins. C'est pourquoi sa nourrice et sa bonne sont ses meilleurs amis.

Parvenu à un âge plus avancé, ses fibres se fortifient. Les exercices de l'enfance ne sauroient plus suffire à l'adolescent. Il n'y trouvera donc plus de

plaisirs. Cependant sa sensibilité est très-grande. Les esprits moteurs surabondent chez lui. Aussi éprouve-t-il un besoin de s'occuper. Il se fatigue à des exercices violents ; il cultive son esprit ;..... mais cela ne lui suffit pas. Il lui faut encore des attachements du cœur. *Il a un grand besoin d'aimer.* Il fait des connoissances et des amis avec une grande facilité. Tous les jeunes gens sont extrêmement confiants. Ils contractent des liaisons pleines de chaleur, mais de peu de durée.

Dans ce moment la nature développe en eux de nouveaux sens et de nouveaux besoins, qui ne peuvent être satisfaits que par des personnes d'un sexe différent. Une nouvelle secrétion fait circuler dans leurs veines des *esprits pleins de feu.*

La surabondance de cet esprit brûlant ne peut être évacuée que par des travaux violents, soit d'esprit, soit de corps, ou plus spécialement par les voies que la nature a assignées, avec un autre sexe. Voilà donc une seconde source de plaisir que l'adolescent trouve avec cette personne.

Lorsque deux jeunes personnes de sexe différent seront l'une auprès de l'autre, leur présence mettra en mouvement cet esprit particulier, comme, par exemple, la vue d'un mets agréable met en mouvement la salive et tous les sucs digestifs. Cet esprit les *brûle*, les *consume*, et

leur cause ces tourments indicibles pleins de charmes, dont elles ignorent même la cause.... Elles finiroient néanmoins par satisfaire ces nouveaux besoins, si elles n'étoient retenues par des considérations morales d'un autre ordre. Elles résistent donc même involontairement à leurs penchants. Telle est la cause physique de l'amour proprement dit.

Chez les animaux cet amour est presque entièrement physique. Ordinairement ils ne mettent point de choix entre tel ou tel individu. Cet état est très-violent pour eux. Ils n'en ressentent les besoins qu'à des périodes réglées. La femelle pousse des cris de douleur; le mâle est dans un état égal de souffrance: ils maigrissent tous plus ou moins: ils ne se nourrissent pas. Un grand feu les consume, et ils boivent beaucoup. Le cerf et quelques autres espèces perdent leur bois dans ces moments de crise.... Ils s'agitent sans cesse, et ne s'occupent que de leurs amours. A peine pensent-ils à leur sûreté personnelle.

Ce sentiment, quoique changeant en apparence de nature pour l'homme social, est néanmoins toujours le même. Son cœur se passionne, il est vrai, exclusivement pour un seul objet; mais son physique est dans le même état d'agitation et de souffrance que celui des animaux, dans des circonstances semblables. Ainsi l'amour moral, chez

l'homme, a le même principe que l'amour physique chez les animaux. Les seules différences que présentent ces deux états sont : 1° que tout individu d'un autre sexe est égal pour l'animal ; au lieu que l'homme fixe son choix sur un objet exclusivement. 2° Que l'animal cherche à satisfaire ses besoins ; au lieu que des circonstances morales empêchent l'homme social d'obéir au vœu de la nature.

La différence qu'il y a entre l'amitié et l'amour, soit chez l'animal et l'homme de nature, soit chez l'homme social, est maintenant facile à assigner.

L'amitié est un sentiment qui procure seulement l'évacuation des esprits moteurs surabondants. On aime son ami, comme on aime un beau tableau, une belle statue... On lui communique ses pensées, ses affections ; on trouve en lui une société dont on ne sauroit se passer ; on en reçoit des conseils, on a confiance en sa probité et en ses lumières : on y voit enfin un appui, un défenseur... sur lequel on peut compter...

L'amour procure tous les plaisirs de l'amitié, puisque l'objet aimé est le meilleur des amis. [1]

---

[1] Je demandai à une femme jeune et sensible, qui aimoit passionnément, *ce que c'étoit que l'amour ;* elle me répondit : « C'est la réunion de tous les sen« timents les plus tendres et les plus vifs, estime,

Mais il en a qui lui sont particuliers; ils dépendent de cet esprit brûlant, que lui seul peut agiter, et dont il peut seul procurer l'évacuation. Aussi l'amour criminel entre des personnes du même sexe produit-il tous les effets de l'amour légitime des personnes de sexe différent.

On ne doit donc point regarder l'amour seulement comme le maximum de l'amitié; il a encore une autre cause.

On auroit tort également d'en conclure que l'amour moral ne diffère point de l'amour physique; celui-ci ne cherche qu'à satisfaire ses besoins. L'amour moral n'a point ce desir; souvent même il s'y refuse. Il jouit moralement de toutes les beautés qu'il voit dans l'objet de ses affections, comme le fleuriste jouit de la vue de ses fleurs; mais l'un et l'autre n'oseroient porter une main téméraire sur l'objet de leur amour. Ainsi on ne sauroit dire que le véritable amour desire le plaisir des sens. Il a bien sa source dans l'action terrible de ce fluide incendiaire qui circule dans le

---

« considération, amitié,... accompagnée d'une cha-
« leur intérieure qui produit une espèce d'ivresse... »

Son amour prit fin..... Je lui demandai : Quel sentiment éprouvez-vous maintenant? « Il me paroît « que j'étois dans le délire, dit-elle, et que mainte- « nant j'ai recouvré ma raison; mais mon cœur « éprouve un vide affreux.... »

sang ; mais l'amant ne cède point à cette impulsion. Il ne recherche que la vue de l'objet de son amour ; il desire uniquement d'être auprès de lui, pour s'entretenir avec lui comme avec le meilleur de ses amis ; il lui confie tous les secrets de son cœur, et se plaît à lui répéter qu'il l'aime....

Enfin l'amour moral réunit les plaisirs de l'amitié portée au plus haut degré, le plaisir de communiquer les sentiments de son cœur à une personne qui y prend le plus vif intérêt, enfin cette volupté délirante que produit l'agitation du fluide reproductif qui circule avec force dans toute la machine.

Tout ce que nous venons de dire sur l'amitié et sur l'amour me paroît une suite de ce qui se passe dans le cœur. Mais d'où vient la préférence qu'on donne à telle ou telle personne pour lui accorder son amitié, ou en faire l'objet de son amour ?

Je réponds que l'amitié suppose nécessairement un choix ; car cette amitié est l'attachement qu'on a pour une personne à laquelle on s'intéresse beaucoup, et qui elle-même prend un intérêt très-vif pour son ami. Or on ne sauroit s'intéresser à tout le monde : il faut donc nécessairement faire un choix sur lequel on concentre son amitié.

L'amour moral suppose un choix, comme l'amitié. On n'a pas de meilleur ami que la personne

pour laquelle on a de l'amour ; on s'intéresse vivement à elle, et elle, de son côté, s'intéresse à celui qu'elle aime. C'est en quoi l'amour moral diffère de l'amour physique : ce dernier ne cherche qu'à satisfaire un besoin plus ou moins pressant, ou à goûter un plaisir momentané ; et il peut satisfaire ce besoin avec tout individu.

Or le choix qu'on fait d'une personne pour en faire son ami ou l'objet de son amour est déterminé par des circonstances du moment.

Le cœur n'est pas occupé ; on a le besoin de former des attachements. On se rencontre fréquemment avec plusieurs personnes ; on fait *connoissance* avec quelques-unes.

Parmi ces personnes il s'en trouve pour lesquelles on se sent de l'*affinité morale*...... La connoissance devient plus intime ; on prend de l'intérêt l'un pour l'autre.... Voilà un commencement d'*amitié*.

Cette amitié deviendra plus intime s'il y a à peu près égalité d'âge, si les rapports sociaux rapprochent, si on a occasion de se voir souvent dans les cercles ou ailleurs.

Enfin cette amitié prendra un autre caractère si les personnes sont de sexe différent....

L'illusion survient, et donne à ces sentiments toute sa force ordinaire.... L'amour-propre vient fortifier cette illusion.

Mais quelles sont les qualités particulières qui déterminent l'amitié et l'amour ? Je pense que c'est principalement la *sympathie morale*, *l'affinité des caractères*.... Les autres qualités n'y influent que secondairement.

Il est bien certain qu'on ne recherche point dans un ami les qualités du corps, telles que la beauté, la force, les graces....

On a cru que l'amour exigeoit toujours la beauté ; mais cela n'est point exact. Une belle personne fait sans doute plaisir à voir, et on cherche les occasions de se trouver avec elle. Celui qui en obtiendra quelque préférence en sera donc flatté. Ainsi voilà l'amour-propre intéressé, et on connoît tout son empire : mais ce n'est point encore de l'amour ; ce peut être tout au plus le motif d'un attachement quelconque.

L'expérience fait même voir que les plus fortes passions en amour ne sont point déterminées par la beauté. On voit des femmes qui n'étoient pas belles, et qui étoient même laides, faire naître des passions très-violentes.

Les qualités de l'esprit sont plus nécessaires à l'amitié. Cependant l'homme borné fera plutôt son ami de celui qui lui ressemblera que d'un homme d'esprit.

Dans l'amour on n'exige point les qualités de l'esprit ; elles peuvent le faire durer plus long-

temps, parce qu'une personne d'esprit a plus de moyens de prévenir la satiété. L'esprit, comme la beauté, peut seulement être le motif d'un attachement.

Les qualités morales sont nécessaires pour l'amitié. On exige dans son ami de l'honnêteté et des vertus; on n'est pas long-temps l'ami de celui qu'on n'estime pas.

Mais ces qualités sont moins nécessaires pour l'amour; car, ce qui est bien inconcevable, on contracte de l'amour, ou au moins des attachements très-vifs, pour des personnes qu'on convient ne le mériter nullement. Antoine aimoit beaucoup Cléopatre, dont il connoissoit tous les défauts. Il en étoit de même de l'amour d'Ovide pour Julie.... Quel est l'homme qui n'ait été plus ou moins passionné pour des femmes qu'il n'estimoit point? « Vous me méprisez, et vous devez « me mépriser, disoit une femme à son amant « qui l'aimoit beaucoup : Non, répondit-il, l'a« mour couvre tous vos défauts. »

Oui, l'amour cache les défauts de l'objet aimé, et il ne perd rien de sa violence. On les connoît, on voudroit rompre ses chaînes, et on ne le peut pas. Des amants sensibles cessent de voir des amantes infidelles, et leur demeurent attachés pendant une longue suite d'années; une force invincible les ramène sans cesse vers les lieux qu'ha-

bite celle qu'ils veulent en vain chasser de leur cœur.... Tel est le pouvoir de l'amour.

Ces considérations prouvent que l'amitié et l'amour sont principalement fondés sur la sympathie morale et sur l'affinité des caractères.

L'amour et l'amitié paroissent avoir les plus grands rapports, et néanmoins ils diffèrent beaucoup. L'amour est un feu dévorant qui s'augmente par les obstacles, et qui s'éteint dès qu'il n'en rencontre plus. Il ne dure pas long-temps, et sa fin la plus heureuse est de se changer en amitié; car souvent il se tourne en haine.

L'amitié n'a pas la même vivacité que l'amour; mais c'est un sentiment plus solide, et qui peut durer toute la vie. L'amour peut être comparé à un torrent impétueux qui entraîne tout dans son cours rapide; mais il perd de sa force à mesure qu'il s'étend. L'amitié ressemble à un fleuve majestueux roulant ses eaux dans une riche plaine, et prenant sans cesse de nouveaux accroissements :... elle ne peut résister à l'amour dans les premiers moments; mais elle lutte avec adresse, et finit par le dominer.

L'état où se trouve le cœur après un amour violent mérite d'être observé par le philosophe qui a eu le bonheur ou le malheur d'y avoir été sensible. Il s'apperçoit bien qu'on n'a plus les mêmes sentiments pour lui. Néanmoins il cherche

encore à en douter, parce qu'il aime toujours. Mais quelle est sa surprise lorsqu'après quelques instances, on lui dit : « Mon cœur ne sent plus « rien ; il s'est fait en moi un changement que je « ne puis concevoir !... Soyons amis, puisque l'a- « mour a fui... »

L'amant ne peut concevoir ce langage. Il se plaint, il fait des reproches ;... mais il a tort. L'*amour est usé ; l'illusion est dissipée.* Il ne regagnera pas un cœur qu'il a perdu. Il restera encore des souvenirs agréables ; mais cette délicieuse ivresse ne subsiste plus.

Cette nouvelle situation du cœur produit un vide affreux. Cet état approche de celui qu'on éprouve lorsqu'au sortir de fêtes très-brillantes on rentre dans la solitude ;... c'est le réveil après une douce ivresse. C'est encore quelque chose de plus, parce que rien ne peut remplacer l'amour.

Mais ce que cet état présente de plus affligeant, c'est qu'il rend insensible à tout autre sentiment. On ne peut jouir de rien après des affections aussi vives. Il faut un temps très-long pour que le cœur rentre dans son assiette ordinaire.

Un homme sage, qui avoit connu tous les charmes de l'amour composé dont nous avons parlé, et qui s'étoit retiré dans une campagne agréable, où il vivoit avec des parents qu'il aimoit tendrement, me disoit : « Je mène ici une vie fort douce.

« Une fortune suffisante nous fournit tout ce que « nous pouvons desirer. Nul nuage ne trouble la « paix et la tranquillité dont nous jouissons;...... « mais que ce genre de vie est froid en comparaison « des beaux jours que j'ai passés dans les bras de « l'amour? »

La perte d'un ami sincère n'est pas moins sensible, quoique ce sentiment soit d'une nature différente.

L'amour est un sentiment qui est absolument libre. Il ne se commande point. Les Orientaux, en enfermant les femmes dans des sérails, ont éteint toute idée d'amour. Ils peuvent quelquefois avoir des caprices plus ou moins vifs pour quelques-unes de leurs esclaves; mais je regarde comme impossible que l'amour soit jamais entré dans un harem. C'est sans doute un bonheur pour ces hommes si passionnés pour les femmes, et si impétueux dans leurs sentiments. Quels ravages n'y feroit pas l'amour?

L'amour s'use beaucoup plus promptement que l'amitié. Car il est très-rare que l'amour soit de longue durée; et l'amitié, lorsqu'on a fait un choix heureux, peut subsister toute la vie. On dit communément qu'il faut *jeune maîtresse et vieux amis*.

On en trouvera la cause dans la vivacité de l'amour, qui est un sentiment trop impétueux

pour qu'il soit durable. Les organes de la sensibilité ne peuvent que difficilement suffire à un sentiment aussi violent.

L'illusion, qui est toujours si considérable dans ces amours si vifs, commence par s'affoiblir, et enfin disparoît entièrement.

Enfin l'agitation de l'esprit reproductif, qui est une des causes de l'amour, se calme; cet esprit alors s'évacue d'une autre manière.

Les anciens, qui nous ont représenté l'amour avec un bandeau sur les yeux, connoissoient bien ce sentiment; car on ne voit jamais l'objet dont on est épris tel qu'il est. L'illusion l'embellit toujours; et souvent rien n'est moins fait pour charmer. On se prévient : l'imagination s'enflamme;... on est ensuite étonné de voir que ce n'est ni la beauté, ni l'esprit, ni les graces,... qui ont séduit; c'est un *je ne sais quoi* dont il est difficile de se rendre raison. C'est l'affinité morale.... Aussi, le charme évanoui, quelle est la surprise!

Ce sont les différentes affections dont nous venons de parler qui conduisent l'homme de la société. Chacun a un ami en qui il peut épancher les secrets de son cœur, et qui a le plus grand empire sur lui. Chacun a une amie pour laquelle il a plus ou moins d'attachement; et c'est ordinairement cet objet de son amour qui dirige sa conduite. Il y a très-peu d'exceptions à cette règle gé-

nérale. Qu'on observe bien ce qui se passe dans la société; on verra peu d'hommes qui ne soient conduits par une femme, et peu de femmes qui ne le soient par un homme. Heureux quand ce sont ceux que les liens de l'hyménée unissent! On ne pourroit faire d'exceptions que pour quelques personnes, telles que celles qui, entièrement livrées aux travaux pénibles du corps, en sont absorbées; ce qui détruit en elles une partie de la sensibilité.

D'autres sont absolument dominées par quelques grandes passions, l'amour de la gloire, l'ambition, l'avarice...... Elles n'auront plus assez de sensibilité pour la partager avec une personne d'un autre sexe, ou au moins pour donner lieu à l'illusion.

L'homme à talent ne se refusera pas à cette espèce d'attachement pour une personne d'un sexe différent; mais il évitera avec soin l'amour dont la tyrannie lui feroit perdre le repos et la tranquillité, et le distrairoit de ses occupations chéries. Il se tiendra à la simple amitié qui est un sentiment plus calme, et qui néanmoins a quelque chose de plus affectueux entre des personnes de différent sexe. Il aura une *amie*, dont la douce intimité fera le bonheur de ses jours. Ce sera une société pleine de charmes pour lui. Mais qu'il n'oublie pas cette vérité :

Le premier soupir de l'amour est le dernier de la sagesse. Young.

D'ailleurs ces personnes ne sont pas faites pour fixer une femme. On en a cherché la raison. Il me paroît qu'elle n'est pas difficile à assigner. Les femmes, qui ont aussi leur amour-propre, sont d'abord flattées de se voir faire la cour par un homme distingué par ses talents, et qui a de la réputation. Elles pourront donc s'attacher à lui. Cet attachement pourra devenir très-vif, et se changer même en amour, parce que l'illusion sera considérable.

Mais, d'un autre côté, elles exigent des soins continuels, des attentions assidues. On a cherché souvent la raison pour laquelle elles s'attachent ordinairement à des gens qui le méritent si peu. C'*est qu'ils sont des complaisants assidus de toutes les heures, de tous les moments, et qu'ils supportent patiemment tous leurs caprices....* Or l'homme raisonnable ne peut se prêter long-temps à ces frivolités. Le sentiment qu'il auroit fait naître va donc languir.

L'illusion diminuera également. La femme qui s'est attachée à un homme de talent a cru qu'il étoit au-dessus des foiblesses de l'humanité; elle voit avec étonnement le contraire : ses autres adorateurs lui exagèrent encore ses défauts;... et cet attachement, qui paroissoit ne devoir point suivre la marche des liaisons de cette nature, finit encore plus tôt.

Il faut donc que cet homme abandonne ses occupations favorites, et donne tout son temps à son amour; ou qu'il renonce à ce dernier objet. Or il ne doit point balancer sur le choix qu'il a à faire. L'amour ne pourroit que le rendre plus ou moins malheureux; au lieu que ses études, ses travaux, lui font passer ses jours avec calme et tranquillité. Il a même des jouissances assez vives, et qui sont pour toute sa vie; l'amour, au contraire, ne lui en procureroit que de passagères.

L'amour n'est pas la seule affection qui soit accompagnée de cette émotion vive, de cette espèce d'ivresse, de ce délire, qui remuent l'ame si profondément. Nous avons vu que plusieurs autres passions produisent les mêmes effets.

L'extase des ames pieuses n'est pas un sentiment moins vif que l'amour, puisqu'elle produit même convulsion, catalepsie, et démence.

L'amour de la gloire produit aussi cette même ivresse des sens. Quelle émotion n'éprouve pas le cœur sensible, lorsqu'il se voit environné d'une multitude considérable qui l'admire pour une belle action! Le général qui obtient les honneurs du triomphe, l'homme de lettres qui est couronné ou au théâtre ou dans un grand cercle, la femme qui est déclarée la plus belle,... éprouvent tous des sentiments de la plus grande vivacité, et qui sont égaux, ou même supérieurs à ceux de l'amour.

Les causes de ces émotions vives sont celles dont nous avons parlé ; un souvenir confus d'une multitude de sensations agréables que cette admiration rappelle. Or ces sensations font circuler dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les plexus abdominaux , une grande quantité d'esprits moteurs, qui y produisent *physiquement* ces sensations voluptueuses , dont nous venons d'esquisser le tableau.

Mais il est encore une autre cause des plaisirs que l'amour procure. L'idée des perfections vraies ou supposées de l'objet aimé lui rappelle également une foule de sensations agréables, qui font couler abondamment l'*esprit moteur* dans toute la machine, et y causent des impressions voluptueuses.

Mais, en même temps, l'esprit reproductif est en mouvement, et produit également dans toute la machine des sensations délicieuses.

On a dit qu'il y avoit des *sentiments naturels* gravés dans le cœur de l'homme ; mais on a eu tort.

On a apporté la pudeur pour exemple. Nous avons fait voir que la pudeur est une habitude purement sociale.

On a encore cité la tendresse des parents et de leurs enfants. Ces sentiments ont sans doute plus de force que celui de la pudeur ; mais ils n'en sont pas plus réels. Ils ne sont fondés que sur les be-

soins mutuels. Le lait incommode la mère; l'enfant, de son côté, va chercher la nourriture dans le sein de celle qui vient de lui donner le jour. Ces besoins mutuels rendent l'attachement assez vif dans les premiers moments; mais ensuite il diminue peu à peu avec les besoins, et il disparoît tellement, que les parents et les enfants ne se reconnoissent même plus.

Il est même quelques espèces, comme celles des chats, des tigres,... dont la femelle dévore souvent ses petits. Les oiseaux, chez qui le besoin de couver est assez grand, quelle qu'en soit la cause, couvent d'autres œufs que les leurs, et ils ont soin des petits qui en naissent. La poule, la poule d'Inde,... couvent des œufs de canard, d'oie. On sait que le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux, qui les couvent, et que les petits coucous dévorent ensuite leurs infortunés compagnons... La plupart de nos animaux domestiques, tels que la vache,... peuvent allaiter d'autres petits que les leurs, et s'y attachent également.

La femme, elle-même, qui allaite un autre enfant que le sien, s'y attache comme s'il lui appartenoit; la seule différence qu'il y a, c'est qu'elle dit toujours : Ce n'est pas mon enfant; mais si on avoit substitué celui-ci au sien propre sans qu'elle le sût, il n'y auroit plus de différence. Les femmes des

villes qui font allaiter leurs enfants dans des campagnes éloignées sont souvent exposées à ces changements de leurs enfants ; et elles aiment ceux qui ne leur appartiennent pas, comme si c'étoit les leurs propres.

Il est même des circonstances où le père et la mère n'aiment point leurs propres enfants, quoiqu'ils soient assurés que ce sont les leurs; c'est ce qui a lieu pour les enfants dits naturels. Ils les répudient, et les envoient dans des hospices publics.

On pourroit faire voir qu'il en est de même pour tous les sentiments qu'on prétend être *naturels*.

Attila épousa publiquement sa propre fille.

Séleucus céda sa femme Stratonice à son fils, qui en étoit amoureux.......

Enfin, à la guerre, et dans les duels particuliers, on tue des hommes dont on n'a point à se plaindre, et souvent même son meilleur ami.....

L'observation fait même voir que la nature de nos sentiments les plus chers est souvent modifiée par des circonstances très-légères. Prenons pour exemple l'amour conjugal. Les deux époux ne sont qu'un. La famille de l'un devient celle de l'autre. Les enfants qui naissent de cet hymen sont chéris de leurs parents, qui en prennent les soins les plus tendres pendant toute leur vie.....

Supposons, au contraire, ce père et cette mère unis seulement par l'amour : l'affection est ordi-

nairement plus vive pendant les premiers moments; mais elle diminue promptement. Les enfants n'inspirent presque aucun intérêt; souvent même on a la cruauté de les envoyer dans des hospices publics, en leur cachant soigneusement leur origine. La famille de l'un continue d'être étrangère à l'autre. Enfin on se quitte, et on ne se voit plus.

Cependant, en général, on aime plus sa maîtresse que sa femme. Si on élève avec tant de soin l'enfant né de cette dernière, tandis qu'on proscrit celui qui est né de l'autre, l'attachement naturel est donc nul ; on n'écoute que les relations sociales, qui veulent qu'on ne reconnoisse point l'enfant naturel, et qu'on accorde toutes les faveurs à l'enfant né d'un mariage avoué par la société.

Un des peuples les plus civilisés qui ait jamais existé, les Grecs, exposoient publiquement ceux de leurs enfants dont ils vouloient se défaire, c'est-à-dire qu'ils les dévouoient à une mort certaine et cruelle, par exemple, à être dévorés par des animaux féroces, ou à périr de faim.

Les Chinois, qui ont beaucoup de douceur, exposent également ceux de leurs enfants qu'ils ne peuvent ou ne veulent nourrir.

Si des sentiments tels que ceux de la maternité et de la paternité sont si peu respectés, quels seront ceux qui ne pourront être effacés, ou au moins

modifiés par les habitudes, par les préjugés, par les circonstances?....

Un seul mot quelquefois dénature entièrement les sentiments. Une femme sourit quelquefois si on l'appelle *galante*, et elle seroit vivement choquée si on la traitoit de *libertine* et de *prostituée*. On peut dire à un homme qu'il n'est pas le plus brave des hommes; et il seroit humilié si on l'appeloit un *lâche*. Un autre convient qu'il sait tirer parti de sa place; et il ne voudroit pas qu'on dît qu'il est un *fripon*....

Tous ces faits, et beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne laissent point de doute qu'il n'existe aucun sentiment de la nature de ceux qu'on appelle *naturels*. L'animal ne connoît que le plaisir et la douleur; et ce plaisir et cette douleur sont produits par des sensations présentes, ou par celles que la mémoire lui rappelle... Tous ces sentiments, dit naturels, ne sont que la suite d'habitudes, de préjugés...

Le sage ne peut trop s'attacher à bien connoître la nature des diverses affections de l'homme, puisqu'elles ont une si grande influence sur son bonheur.

CHAPITRE XXIII.

DU MARIAGE.

De toutes les institutions sociales, le mariage est celle dont les lois sont les plus difficiles à déterminer, parce qu'elles sont en opposition avec celles de la nature. La société dit à deux jeunes gens qui se marient :

« Vous vous aimerez toute votre vie ; vous « passerez le reste de vos jours ensemble. Vous, « femme, vous n'accorderez vos faveurs qu'à « votre mari ; et vous, mari, vous serez fidèle à « votre femme. »

Mais les lois de la nature, plus fortes que celles de la société, ont dit :

« Tout sentiment s'affoiblit ; la satiété survient ; « le cœur humain ne sauroit avoir de l'amour « pour le même objet toute sa vie. Lorsqu'on ne « cherche qu'à varier ses plaisirs dans toutes les « autres affections, pour éloigner cette unifor- « mité qui amène toujours l'ennui, comment exi- « ger dans celle-ci une constance dont l'homme « est si peu capable ? »

Cette opposition continuelle des lois de la nature avec celles de la société met des ames hon-

nêtes dans une position très-pénible. On desireroit respecter ses engagements : cependant de nouveaux goûts naissent ; le cœur s'enflamme pour d'autres objets ; l'imagination s'exalte.... Le plaisir sollicite d'un côté, le devoir retient de l'autre,... et la vie se passe dans ces combats perpétuels. Le bonheur devroit-il être ainsi sacrifié ?

D'un autre côté, le mariage est d'une nécessité presque indispensable dans l'ordre social ; car il ne sauroit y avoir de société sans que la propriété soit assurée. Or chacun veut transmettre sa propriété à ses enfants ; il faut donc constater l'existence de ces enfants, et il n'y a que le mariage qui le puisse.

Cette nécessité du mariage étant reconnue, on doit faire tous ses efforts pour en diminuer les désagréments inévitables ; chacun des deux époux doit supporter patiemment les défauts de l'autre. L'amour cessera ; mais il sera remplacé par un sentiment qui, sans avoir la même vivacité, n'est pas néanmoins sans agrément : ce sera quelquefois l'amitié ; mais, le plus souvent, ce sera une simple habitude. Le mariage réunit un grand nombre d'avantages que nous allons exposer.

Le mari ne peut pas avoir de meilleure amie que sa femme, et le meilleur ami de la femme doit être son mari. Ces liens, étant bien assortis, formeroient l'état le plus heureux.

On se voit renaître dans ses enfants, qui donnent un nouveau prix à la vie, parce qu'ils deviennent l'objet de toutes les espérances, de tous les vœux. C'est un motif puissant qui réveille l'activité, et empêche l'homme de tomber dans l'apathie et le dégoût qui lui sont si naturels.

Cette somme de plaisirs doit engager l'homme raisonnable à respecter ses engagements et ses promesses. Il repoussera les goûts passagers qui pourroient naître dans son cœur, parce qu'il doit être bien convaincu qu'ils nuiroient à son bonheur véritable. Ce sont des *sacrifices* semblables à ceux que la vertu exige pour dominer toutes les autres passions; car la vie de l'homme raisonnable est une lutte continuelle entre le devoir et des plaisirs qui éloigneroient du bonheur.

Mais combien y a-t-il peu de mariages bien assortis ! dit-on. Sans doute il en est peu qui réunissent tous les avantages qu'on voit avec un si grand plaisir dans quelques-uns; mais, heureusement, on trouve encore plus de vrai bonheur dans le très-grand nombre des mariages que dans aucun autre état de la vie. Aussi, chez tous les peuples civilisés, le mariage est-il l'état le plus heureux et le plus respecté : c'est là que les citoyens cherchent et trouvent la vraie félicité; car, si on compare les avantages du mariage avec ses inconvénients, on verra que les premiers surpassent beaucoup les autres.

La nature, pour la reproduction des êtres organisés, a voulu l'union des deux sexes. Pour parvenir plus sûrement à son but, elle y a attaché le plaisir le plus vif qu'elle ait accordé à l'homme; et elle en a fait, en certaines circonstances, un besoin pressant.

L'état social a développé chez l'homme un autre besoin, l'amour moral. Son cœur a besoin d'avoir un objet qui en remplisse le vide, et aucun ne sauroit remplir ce vide aussi délicieusement qu'un attachement pour une personne d'un autre sexe ; mais il n'y a de possession tranquille de l'objet aimé que dans les liens du mariage. L'union d'un époux tendre et honnête avec une femme sensible et vertueuse est donc l'état le plus délicieux.

Les enfants qui naissent de cette union en augmentent les douceurs ; nul sentiment n'est aussi affectueux, n'est aussi durable. On s'occupe pendant toute la vie de leur procurer tous les agréments que l'on peut; on forme mille projets sur leur avancement, leur fortune.... Ce sont les jouissances les plus pures de l'âge mûr et de la vieillesse, parce qu'*elles sont toujours embellies par l'illusion*.

Le mariage fixe l'incertitude naturelle de l'homme. Le célibataire flotte toujours de projets en projets; chaque jour il en forme de nouveaux....

Le mariage détermine ordinairement son sort pour le reste de ses jours. Il se choisit un genre d'occupation qu'il suit avec constance; il s'attache à son habitation ; il l'orne, tout en améliorant ses champs; il établit des manufactures; il fait un commerce....

Les époux trouvent l'un dans l'autre, et dans leurs enfants, des secours, des consolations, lorsqu'ils éprouvent des adversités ou qu'ils sont malades, et particulièrement lorsque la vieillesse arrive. Ces soins sont tendres, empressés, affectueux......

Le public a plus d'égards et de considération pour l'homme marié; chaque occasion de lui être agréable est saisie avec empressement : on se fait même un devoir d'être utile aux parents d'une nombreuse famille. Une femme aimable, des enfants ingénus, attirent tout le monde; sa maison devient le rendez-vous de leurs amis communs.

On voit peu de célibataires qui ne regrettent de ne s'être pas mariés ; et souvent ils finissent par contracter des liens disproportionnés par l'âge; car un homme âgé épouse ordinairement une jeune personne, dont il ne peut faire le bonheur. S'il naît des enfants de leur union, il a la douloureuse perspective de les abandonner eux et leur mère dans un âge où ses soins leur seroient utiles ; et souvent, hélas ! il a lieu de douter qu'il en soit le père.

Il est peu de célibataires qui ne contractent des engagements volontaires, lesquels ont la plupart du temps les inconvénients du mariage, sans en avoir les avantages.

Enfin ce changement continuel dans ses jouissances que le célibataire cherche hors du mariage est bien éloigné de le conduire au bonheur. Nous avons vu que l'inconstance ne sauroit rendre heureux ; elle use le sentiment.

DU CÉLIBAT.

Dans l'état de nature on ne connoît point le mariage. Les animaux, lorsqu'ils ressentent les besoins de l'amour, les satisfont avec le premier individu qui se présente, sans choix ni distinction. Mais nous venons de voir que les institutions sociales ont fait naître un autre ordre de choses pour transmettre à l'enfant les propriétés du père.

Néanmoins tous les membres de la société ne se marient pas ; plusieurs préfèrent le célibat. Il faut donc examiner si le célibat est un état plus heureux que celui du mariage. Nous avons exposé les motifs qui sont en faveur du mariage, voyons ceux que le célibataire leur oppose.

Dans nos institutions sociales, dit-on, on ne peut guère se marier avant l'âge de vingt-cinq à trente ans, parce qu'on doit avoir acquis les connoissances nécessaires pour exercer un état. C'est

dans ces dix à douze ans que les besoins sont les plus pressants : il faut donc que le jeune homme les satisfasse hors du mariage. Or, s'il a pu arriver jusqu'à trente ans sans se marier, pourquoi ne finiroit-il pas le reste de ses jours dans le même état, s'il y trouve son bonheur?

Il est même des personnes qui prétendent pouvoir se dispenser de satisfaire ce besoin.... Mais, en supposant que cela soit, ce seroient des exceptions très-rares à la règle générale.

C'est un grand besoin, à la vérité, de remplir le vide du cœur et d'aimer; mais qu'il est rare, malheureusement, que ce sentiment subsiste entre les époux! On n'a égard ordinairement, dans cette union, ni à l'*affinité* morale, ni à la sympathie des caractères; on ne consulte que l'intérêt et les convenances sociales. Le mari voit dans sa femme la première économe de sa maison; et la femme, ou plutôt ses parents, voient dans son mari le premier régisseur de ses affaires. L'indifférence est le sentiment le plus commun entre les époux : or l'indifférence ne remplit pas le cœur; c'est pourquoi il est si ordinaire aux gens mariés de former d'autres attachements.... Le célibataire, libre de tout engagement, fait choix de la personne qui lui est agréable; et, dès qu'il en ressent la satiété, il la prévient par de nouveaux liens.

On ajoute que, dans le mariage, les enfants

achèvent de remplir le cœur. Hélas! combien y a-t-il peu de parents qui soient contents de leurs enfants! Et ces enfants ne sont-ils pas les sujets continuels de leurs vives sollicitudes? Des maladies, des accidents, viennent les attaquer dans leur jeunesse; à un âge plus avancé les passions se développent, et causent souvent à des parents sensibles des chagrins bien cuisants.

Enfin l'enfant s'établit; si c'est une fille, elle suit son mari, et quitte la maison paternelle. Quelle douloureuse séparation! Si c'est un garçon, ou il quitte également la maison paternelle, ou il y amène une femme étrangère qui en est souvent le fléau.

On a tort de croire que le célibataire n'ait pas d'occupations. Il n'est pas, à la vérité, forcé au travail comme le père de famille; néanmoins il travaille beaucoup. La plus grande partie de ceux qui ont développé des talents distingués vivoient dans le célibat; cet état, en les laissant absolument maîtres de leur temps, leur donne la faculté de se livrer sans réserve à l'étude. Où peut-il y avoir plus d'activité qu'à la cour de Rome, qu'à celle du grand Lama?... Les célibataires religieux, moines, dervis, bonzes,... ne sont-ils pas extrêmement actifs?

Si quelques célibataires n'ont pas de plan fixe, et flottent entre différents projets, cela a également lieu chez des personnes mariées : mais le

très-grand nombre des premiers à ses occupations réglées; et l'avantage est tout entier de leur côté, parce qu'ayant moins de besoins, ils sont moins gênés dans leurs travaux, au lieu que le travail du père de famille est toujours commandé par le besoin.

Les secours qu'on prétend trouver dans le mariage lorsqu'arrive la vieillesse ne sont pas aussi considérables qu'on le pense. Il est probable qu'un des deux époux périra avant cette époque; celui qui survivra n'aura que le triste souvenir d'avoir perdu son coassocié. L'intérêt que l'enfant devroit prendre à la situation de ses parents est souvent diminué par l'espoir de leur succession.... Et enfin le père de famille a dû, à cet âge, céder une partie de sa fortune; ce qui l'oblige le plus souvent de se refuser beaucoup de choses.

Il est vrai que le public paroît témoigner plus d'intérêt à l'homme marié; mais on connoît ce public. Il suffit de pouvoir lui être utile d'une manière quelconque pour avoir droit à son estime et à sa considération.

Si quelques célibataires, fatigués de leur état, finissent par s'engager dans les liens du mariage, n'y auroit-il pas aussi un grand nombre de gens mariés qui rentreroient dans le célibat s'il leur étoit possible?

Les engagements que peut contracter le céli-

bataire sont volontaires, et il les brise dès qu'ils deviennent fatigants.

Enfin, dans le mariage, il est difficile d'éviter une de ces deux chances; la jalousie, ou la coquetterie : et souvent les deux se trouvent réunies.

Entre ces deux positions, l'homme qui réfléchit, incertain et flottant, a de la peine à se décider. Le mariage procure des jouissances douces; mais à combien de dangers s'expose celui qui s'y engage? s'il ne rencontre pas un caractère analogue au sien; c'est le tourment le plus cruel, et tourment qui doit durer toute la vie de l'un ou de l'autre.... On frémit à cette seule idée.

Le célibataire a également ses peines comme ses jouissances. Il est plus indépendant; mais il a plus de vide. Le changement dans l'objet de ses affections peut lui procurer quelques plaisirs passagers; mais ne le rend pas heureux. Il n'y a de bonheur solide que dans un attachement fixe...

Aussi tous les hommes disent que le célibat est l'état le plus heureux; et presque *tous finissent par se marier*, et ils ont raison.

Puisque le mariage, malgré ces dangers, est le parti qui convient le mieux à l'homme de la société, il doit prendre toutes les précautions que la prudence lui suggère, pour y réunir tous les avantages qu'il pourra. La fortune et les autres convenances sociales ne sont pas à négliger; mais

l'objet principal qu'on ne doit jamais perdre de vue est l'*affinité morale*, parce qu'elle seule peut unir sincèrement les cœurs des deux époux, et faire leur bonheur. Qu'on évite sur-tout d'affoiblir ces sentiments, en se *livrant à des amours passagers*, que le caprice et la fantaisie peuvent faire naître.

Mais une précaution non moins essentielle dans le mariage est de choisir la famille à laquelle on s'allie.[1] Nous avons vu que c'est une loi constante, parmi les êtres organisés, que les parents influent sur les qualités de leurs enfants. On y a les plus grands égards pour se procurer des végétaux et des animaux de *bonne race*. Comment pourroit-on les négliger pour ses propres enfants ? On veut avoir de bons fruits, de bons grains,... on choisit les semences. On veut avoir des chevaux, des chiens, des moutons de *race pure*; on choisit le père et la mère. Et on n'auroit pas les mêmes précautions pour ses propres enfants ! C'est une de ces inconséquences familières, même aux hommes les plus raisonnables.

On soignera ensuite avec attention l'éducation de ses enfants; car le bonheur des personnes mariées dépend en grande partie de leurs enfants.

---

[1] J'ai déjà prouvé cette vérité dans les Principes de la Philosophie Naturelle.

Ces réflexions font voir que la somme des plaisirs que procure le mariage est bien supérieure à celle des peines; et cela lui assure la préférence sur le célibat; car, dans l'ordre présent des choses, il ne faut pas oublier que les plaisirs ne sont jamais purs. On doit donc se déterminer pour ce qui procure plus de plaisirs que de peines.

DE LA FOI CONJUGALE.

Un engagement aussi sacré que le mariage devroit être bien respecté, puisque c'est sur lui que repose la base de la société, je veux dire la propriété. Les biens du père passent à celui qui est reconnu par les lois pour être son enfant. L'intérêt général de la société peut-être encore plus compromis, si l'enfant hérite de son père de quelque grande place, comme des hautes places de magistrature, ou d'administration publique, à plus forte raison si c'est d'un trône...

Néanmoins la foi conjugale est sans cesse violée dans les grandes sociétés policées: Il est peu de maris qui soient fidèles à leurs femmes; il est peu de femmes qui soient fidelles à leurs maris. L'homme étant le plus fort a fait décider par l'opinion que cette action de sa part ne méritoit presque pas de blâme.

Mais son amour-propre blessé ne lui permet pas

d'être aussi indulgent pour la femme. César, de qui on disoit qu'il étoit le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris, ne vouloit même pas que la femme de César pût être soupçonnée. Cependant il s'en falloit beaucoup que les dames romaines de ce temps fussent au-dessus du soupçon, puisque ce même César étoit appelé le mari de toutes les femmes.

On ajoute que ce qui rend la femme plus coupable c'est qu'elle peut apporter dans la maison de son mari un héritier étranger. Mais, par la même raison, le mari peut aussi donner un héritier à une maison étrangère. Ainsi il n'est pas plus excusable que la femme sous ce rapport.

Mais nous avons vu que les lois que la société a établies pour le mariage sont opposées à celles de la nature. Il est donc très-difficile qu'elles soient observées. Aussi, malgré les puissants motifs dont nous venons de parler, sont-elles fréquemment violées dans les grandes sociétés, dont les mœurs sont toujours relâchées. On les respecte un peu davantage dans les petites sociétés, parce que les mœurs sont plus pures.

Cette dépravation des mœurs dans les grandes sociétés et cette violation de la foi conjugale entraînent les plus grands abus. Des époux débauchés ne sont plus attachés à leurs enfants, et n'en ont aucun soin. Ils négligent leurs propres affaires;

enfin ils sont bien éloignés de la félicité qu'ils cherchent.

Un mari, qui court sans cesse après de bonnes fortunes, a certainement plus de peines que de plaisirs. A combien de démarches désagréables est-il exposé? combien de tracasseries?... Enfin il est obligé de vivre avec le mari de cette femme qu'il a séduite, de l'accabler de politesses, pour avoir la liberté de la voir... Je connois peu de positions aussi sottement ridicules, et aussi pénibles. Que sera-ce si ce mari est jaloux, s'il a des soupçons?.... si la femme est coquette?...

Mais la femme qui veut avoir des amants a encore bien plus de désagréments. Son mari est mécontent: le public la censure: elle a toujours lieu de craindre quelque éclat....

On croit tenir bien cachées ces espèces d'intrigues, et elles ne le sont pour personne. On pourroit comparer ces amants aux autruches qui, lorsqu'elles ont la tête cachée dans un buisson, croient n'être vues de personnes, quoique leurs corps soient entièrement à découvert.

Un mari très-raisonnable disoit:

« J'ai trouvé des femmes jeunes et très-aima-
« bles qui, peut-être, eussent eu des bontés pour
« moi; mais voici le calcul que j'ai fait. J'aime
« ma femme: j'en suis aimé; et je suis heureux
« dans ma maison. Si je prends l'habitude d'en

« voir d'autres, la mienne me deviendra tout au « moins indifférente. Loin de trouver de l'agré- « ment chez moi, je m'y ennuierai, et j'irai ail- « leurs. »

« D'un autre côté, ma femme s'en appercevra. « Elle se chagrinera, prendra de l'humeur, et peut- « être finira-t-elle par m'imiter.

« Toutes ces réflexions m'ont convaincu que « quelques moments de plaisir m'enlèveroient mon « repos, ma tranquillité et mon bonheur, etc.

« Je ne crois pas non plus qu'un *homme dé- « licat* doive se jouer des promesses solennelles « qu'on a faites dans le mariage. »

Les personnes mariées ne sauroient trop peser ces vérités.

Que les époux qui respectent leurs engagements soient bien persuadés qu'ils sont plus près du bonheur que ceux qui suivent une route opposée; mais il leur faut de la force et beaucoup de force!

Si on envisage la violation de la foi conjugale du côté moral, l'homme honnête n'osera certainement pas se la permettre. Car demandez à celui qui se fait un jeu de séduire une femme, et ordinairement la femme de celui avec lequel il vit le plus intimement :

Voudriez-vous qu'on séduisît la vôtre?

Vous verrez, à sa réponse, qu'il regarderoit cette

action comme la plus cruelle injure, et qu'il s'en vengeroit.

La femme galante voit également avec peine celle qu'elle soupçonne être la maîtresse de son mari.

Cependant les mœurs des grandes sociétés en sont arrivées au point que celui dont la sévérité des principes, l'austérité même, ne se permettroit pas le moindre manquement aux règles de la plus stricte probité dans toute autre matière, est si relâchée dans celle-ci, qu'il ne se fait aucun scrupule de les violer : il n'ignore cependant pas qu'il agit contre l'intérêt général de la société, en altérant la pureté des mœurs ; et qu'il fait, au mari de la femme qu'il séduit, l'outrage qu'il pardonneroit le moins lui-même, à ce mari qu'il traite le plus souvent de son ami.... C'est bien ici le cas de dire avec Médée luttant entre l'amour et ses devoirs :

.... *Video meliora proboque,*
Deteriora sequor. OVID.

Socrate, Périclès, et la plupart des anciens sages, préféroient, avec raison, d'aller chez les courtisanes. C'est ce qui a rendu si fameuses les Laïs, les Aspasie, les Phriné....

Dans les pays chauds, les gens riches ont plusieurs femmes qu'ils renferment dans des harems ;

mais c'est une tyrannie affreuse qu'ils exercent contre elles, et qui les force à une barbarie exécrable envers les eunuques...

Il est d'ailleurs vraisemblable que ces femmes, toujours mécontentes, ne peuvent point leur procurer les plaisirs de la société, et rarement avoir des sentiments pour eux, ni leur en inspirer.

Enfin le nombre des femmes étant à peu près égal à celui des hommes, un seul homme ne peut avoir cette multitude de femmes sans que plusieurs autres n'en manquent...

Un *harem* ne peut donc être toléré sous aucun rapport.

Les principes de l'équité s'opposent aussi à ce qu'on séduise la femme d'un autre.

Quand on ne craint pas de violer la foi conjugale, on doit, pour être moins coupable, s'adresser à des personnes libres.

Malgré tous ces motifs puissants qu'ont les époux de conserver la foi conjugale, il en est peu qui y soient fidèles... Ils doivent donc être très-tolérants les uns pour les autres, s'ils veulent ne pas mettre le comble à leur malheur. Mais la probité et l'honneur leur font un devoir de ne point introduire d'héritier étranger dans une famille.

DU DIVORCE.

Enfin le dernier *remède* à un mariage mal

assorti est le divorce. Tous les législateurs sages l'ont permis ; mais ils ne l'ont toléré que comme un *remède extrême*, qu'on ne doit employer que dans les cas désespérés ; savoir lorsque les caractères sont absolument incompatibles ; que les deux époux ne sauroient plus cohabiter ensemble ; et qu'enfin il y auroit des crimes à redouter de la part de l'un ou de l'autre. Pour prévenir les abus, le divorce a été soumis à des lois plus ou moins sévères.

DE LA TRANQUILLITÉ DU MÉNAGE.

Combien est à plaindre celui qui ne trouve chez lui qu'un accueil glacé, ou une humeur continuelle ! que sera-ce si cette humeur se termine par des querelles ou des emportements ?... La mauvaise humeur de Xantippe faisoit le tourment de Socrate : il falloit toute sa patience pour pouvoir y résister.

Quiconque veut travailler sincèrement à son bonheur ne négligera donc rien pour entretenir la paix dans l'intérieur de sa maison. Aucun sacrifice ne doit lui coûter pour un objet aussi essentiel à sa tranquillité.

Chacun a ses défauts et ses imperfections : on doit donc être indulgent les uns à l'égard des autres, lorsqu'on est fait pour passer sa vie ensemble. Cependant il est quelques-uns de ces défauts qui fatiguent beaucoup ceux avec lesquels

on vit : il faut alors une grande force d'esprit pour les tolérer ; mais, lorsque cette humeur fâcheuse est constante, la patience peut échapper quelquefois.... L'un doit chercher à se corriger, et l'autre tâchera de redoubler de patience.

Mais si, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, l'incompatibilité subsiste toujours, on n'a plus d'autre parti à prendre que de se séparer. L'éloignement fera disparoître tous ces sujets de mécontentement ; ou au moins s'ils subsistent, on n'aura pas continuellement sous les yeux des objets affligeants.

CHAPITRE XXIV.

DU PLAISIR.

Sans le plaisir tous les êtres sensibles seroient engourdis dans le repos. Ils ne se meuvent que pour se procurer du plaisir, ou fuir la douleur, en satisfant leurs besoins.

Les objets des plaisirs des animaux sont simples ; ils cherchent à pourvoir à leurs besoins, tels que le boire et le manger. Ils ont quelque attachement les uns pour les autres. Ils s'amusent à des jeux, des courses : enfin les besoins de l'amour se font sentir à des périodes éloignées.

L'homme, dans l'état de nature, n'avoit pas d'autres plaisirs que les autres espèces d'animaux, et particulièrement les singes.

Mais l'homme social ne se contente point de ces plaisirs simples. Il cherche à perfectionner tous les moyens de jouissance que lui procurent ses sens. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir des aliments qui puissent faire cesser sa faim, il lui faut des mets recherchés qui irritent sa gourmandise, des liqueurs spiritueuses qui flattent agréablement son palais;... enfin il cherche continuellement à irriter ses desirs pour multiplier les plaisirs que peuvent lui fournir ses sens; mais il a su s'en procurer de beaucoup plus délicats; ce sont ceux de l'esprit et ceux du cœur.

Ce sont particulièrement les classes aisées de la société qui sollicitent le plaisir de toutes les manières possibles. L'un recherche les plaisirs de la table, l'autre ceux de la musique; celui-là aime les fleurs, celui-ci la peinture;... un autre cultive les sciences ou les lettres. Le guerrier qui va au milieu des combats affronter les dangers, n'y voit que le plaisir sous les traits de la gloire. L'ambitieux place son plaisir dans les honneurs, le savant dans la découverte de la vérité... En un mot chaque passion n'a que le plaisir pour but:

...... *Trahit sua quemque voluptas.*

VIRG. Églog. II, vers 65.

Mais comment se fait-il que tous les hommes recherchant le plaisir, il en est si peu qui parviennent à leur but ?...

Quels sont les moyens de se procurer constamment de vrais plaisirs ?

Tel est le beau problême que la philosophie morale se propose de résoudre.

Les plaisirs doivent varier pour chaque âge. Ceux de l'enfance ne sont point ceux de l'adolescence; l'âge mûr en a de particuliers ; enfin ceux du vieillard sont encore d'une autre nature.

On en doit dire autant des plaisirs des divers tempéraments. Ceux du misantrhope ne sont point les mêmes que ceux du sanguin. Le bilieux et l'apathique ont les leurs particuliers.

Les plaisirs varient également, suivant les sexes. Ceux d'un sexe ne sont pas toujours ceux de l'autre.

Les climats apportent encore de grands changements dans les objets de nos plaisirs. L'habitant des pays chauds mange beaucoup de fruits , aime les liqueurs acidules et rafraîchissantes...... L'habitant des pays froids préfère les liqueurs spiritueuses , et mange beaucoup de chair. Celui-ci est très-actif ; l'autre aime le repos.

La manière de vivre, l'éducation et les mœurs, modifient également la nature du plaisir. Le villa-

geois préfère les sons de sa cornemuse à la mélodie de la harpe ou du clavecin, un vin dur à un vin vieux... Un homme de bonne compagnie sent tout différemment. Il jouit plus à un beau concert, il desire des mets doux, un vin bien fondu.... Ces différences proviennent de la sensibilité de la fibre. Elle a beaucoup de masse chez le villageois. Il faut donc des sensations vives pour l'ébranler; mais ces mêmes sensations affectent trop vivement la fibre grêle et tendue du citadin.

Enfin les mêmes causes influent sur les plaisirs de l'esprit. Le peuple rit aux Fourberies de Scapin, et s'ennuie au Misanthrope; tandis que l'homme de goût s'amuse à cette dernière pièce, et supporte à peine la première....

L'habitude exerce encore sur les objets de nos plaisirs une influence dont on ne sauroit apprécier les effets. Chaque nation a ses plaisirs particuliers. Les amusements d'un Chinois sont bien différents de ceux d'un Européen. Les femmes de nos contrées, habituées à être dans la société des hommes, ne pourroient vivre comme celles de l'Orient dans la réclusion. Un marin s'amuse sur son bord, tandis qu'un autre s'y ennuieroit beaucoup....

Il est cependant des règles générales qu'on doit suivre pour se procurer du plaisir. Ces règles sont communes pour tous les âges, pour tous les tempéraments, pour tous les climats...

Le *plaisir doit être le prix du travail;* c'est la cause principale du bonheur du peuple. Il travaille continuellement, et tout devient plaisir pour lui.

Il faut avoir la force de se faire des privations pour goûter le plaisir. Les gens riches qui ne veulent point supporter de privations, diminuent beaucoup leurs plaisirs. La satiété use toutes leurs jouissances.

Enfin la santé du corps, la vigueur de l'esprit, la force de l'ame, des jouissances modérées, une douce hilarité,... forment la masse des plaisirs dont l'homme peut jouir.

Ces plaisirs peuvent se diviser en trois grandes classes :

Les plaisirs des sens ou du corps,

Les plaisirs de l'esprit,

Les plaisirs du cœur.

DES PLAISIRS VIFS.

Les plaisirs vifs doivent être très-rares, parce qu'ils émoussent la sensibilité; c'est un des préceptes des grands maîtres dans l'art de jouir. *Julie mangeoit rarement dans le salon d'Apollon ;*[1] aussi ce jour étoit un jour de plaisir. Dans toutes les maisons bien ordonnées, on a des

---

[1] Nouvelle Héloïse.

jours de gala assez rares. Ceux qui vont journellement aux spectacles, aux concerts,.... y ont beaucoup moins de plaisir que ceux qui y vont rarement.

Si les gens riches ont en général moins de plaisirs que ceux qui ont une fortune médiocre, c'est à cette cause qu'il faut l'attribuer. Ceux-là, avec leur argent, se procurent tout ce qui peut produire les plaisirs les plus vifs; mais la satiété en est la suite ordinaire; tandis que ceux-ci, contents de plaisirs modérés, ne se livrent que rarement à des plaisirs vifs, et ils en ont une pleine jouissance.

DE LA PRIVATION DU PLAISIR.

Quelques sectes particulières se privent de toute espèce de plaisir; c'est ce qu'elles appellent se *mortifier*. Cette opinion tient à des idées religieuses qui ne sont point fondées.

Pourquoi se priveroit-on des plaisirs que l'ordre des choses nous offre? L'existence n'a de prix que par le plaisir.

DES PLAISIRS EXCLUSIFS.

Ils sont un raffinement de l'amour-propre, qui n'a jamais de jouissances plus délicates que celles qu'il ne partage avec personne; c'est tout ce qui fait le mérite de ces espèces de plaisir. Ce roi de

France qui, seul dans tout son empire, avoit des bas de soie, les faisoit voir avec beaucoup d'affectation. Sans doute il n'avoit d'autre plaisir que celui de dire : Je suis le seul en France qui ait des bas de soie ; car, depuis ce temps, il n'est pas un seul Français, un seul Européen, qui n'en aient eu ; et ce n'est pas pour eux un grand plaisir.

L'amateur, en quelque genre que ce soit, qui a un morceau unique, est infiniment flatté. On a vu des fleuristes détruire tous les doubles de leurs belles fleurs, pour être les seuls qui en eussent....

DES PLAISIRS NOUVEAUX.

L'impression que font sur le cœur humain les plaisirs nouveaux mérite bien d'être observée. On se porte en foule à une nouvelle promenade, à un nouveau spectacle, à une nouvelle pièce, à un nouveau concert....

Il est plusieurs causes qui font desirer ces objets de plaisir.

Nous avons vu que l'habitude détruit physiquement la vivacité de nos plaisirs. Un objet nouveau laisse au contraire le plaisir tout entier.

La curiosité veut connoître cet objet nouveau, et la curiosité est un besoin assez pressant.

Enfin l'amour-propre est flatté d'être un des premiers à jouir de ces nouveautés.

DES PLAISIRS MODÉRÉS.

C'est dans les plaisirs modérés qu'on trouve les vraies jouissances. Ils n'usent point la sensibilité.

On a, par exemple, toujours du plaisir à voir un beau ciel, une campagne riante, couverte de verdure.. .

On prend toujours avec plaisir un repas frugal, assaisonné par la faim....

La vue d'une mère de famille environnée de ses enfants qui viennent la caresser est un spectacle toujours nouveau, toujours ravissant.

Le sage sait se procurer des plaisirs purs; il les achète par le travail et les privations. Il fuit les plaisirs vifs, et encore plus ceux qui sont exclusifs; son bonheur est dans les plaisirs modérés.

CHAPITRE XXV.

DES PLAISIRS DES SENS.

Les sens sont les moyens que l'animal a reçus pour communiquer avec les objets extérieurs; ils sont encore la source de tous ses sentiments et de toutes ses idées [1]

---

[1] *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*. Aristote.

Les basses classes du règne animal, tels que les polypes, les radiaires, les insectes, les mollusques,... n'ont peut-être pas le même nombre de sens que les hautes classes; et, dans cette hypothèse, elles ne pourroient avoir ni les mêmes idées ni les mêmes sentiments : mais les animaux à sang rouge ont tous les mêmes sens, ceux que l'homme possède.

Ces sens divers procurent à l'animal un grand nombre de sensations différentes; tels sont les couleurs, les sons, les saveurs, les odeurs.... Le plus souvent elles lui causent du plaisir; quelquefois elles sont douloureuses.

L'animal et l'homme de nature ne connoissent guère d'autres plaisirs que ceux du corps. Manger, boire, jouir d'un beau jour, se promener dans des campagnes riantes qui leur fournissent abondamment les choses nécessaires à leurs besoins, courir, sauter,.... telles sont leurs principales jouissances.

Ces plaisirs, que procurent les sens, font sur l'homme social une impression qui n'est pas moins vive; ce sont même à peu près les seules jouissances des basses classes de la société.

Mais les classes instruites, dont l'esprit est cultivé, et dont le cœur a acquis beaucoup de sensibilité, préfèrent les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur.

DES PLAISIRS DU GOUT, OU DU MANGER ET DU BOIRE.

Ce sont des besoins de première nécessité pour l'animal que de boire et de manger. Les sensations douloureuses de la faim et de la soif l'avertissent que son corps a besoin de réparer ses pertes. Le plaisir qu'il trouve à prendre des aliments est un autre motif qui n'est pas moins puissant.

Ce plaisir paroît être le plus considérable que puissent éprouver l'animal et l'homme de nature; (il faut excepter les plaisirs de l'amour physique, dont le besoin ne se fait sentir qu'à des époques éloignées) ils ne sont mus, pour ainsi dire, que par le plaisir de manger et de boire.

Ce plaisir n'est pas moins vif pour l'homme social. Les classes inférieures de la société n'ont pas de plus grandes jouissances que de boire et de manger; elles aiment particulièrement les liqueurs spiritueuses, et il n'est aucun sacrifice qu'elles ne fassent pour s'en procurer. On sait que les nègres vendent jusqu'à leurs femmes, leurs enfants, pour avoir de l'eau-de-vie.

Les classes riches ont multiplié et varié prodigieusement leurs aliments et leurs boissons; elles ont cherché dans toutes les parties du règne végétal ce qui leur pouvoit être agréable. Tous les animaux ont été immolés à leur gourmandise.

L'art de la cuisine est venu ensuite varier ces aliments de diverses manières plus agréables les unes que les autres. Néanmoins ces classes de la société ont beaucoup d'autres objets de plaisir qu'elles préfèrent à ceux de la table.

Manger est pour l'enfant un grand plaisir. Le jeune homme est emporté par d'autres passions plus impérieuses. L'âge mûr aime assez les plaisirs de la table. Mais le vieillard est sobre; la foiblesse de son estomac lui en impose la nécessité.

DE LA GOURMANDISE.

La gourmandise est une de ces passions qui avilissent l'homme. On a de la peine à concevoir qu'un Apicius fût assez gourmand pour aller de Rome sur les côtes d'Afrique pour le seul plaisir de manger des murènes fraîches.

Le vrai seul bon cuisinier, disoit le jeune Cyrus, est la faim. Le bûcheron, après avoir bien travaillé, a plus de plaisir à manger son pain noir, arrosé de sa sueur, que l'homme riche à manger un turbot ou un faisan; car, il en est des plaisirs de la table comme de toute autre jouissance, l'habitude en détruit tous les charmes. Il faut avoir un nécessaire copieux et abondant; c'est à quoi se borne le besoin: le reste consiste dans l'opinion. Le laboureur envie la table du bourgeois; celui-là

voudroit avoir la table du financier ; ce dernier desireroit la table du prince..... Satisfaites les desirs des uns et des autres ; au bout de peu de temps, ils ne trouveront pas ces mets qu'ils ont enviés meilleurs que ceux dont ils se nourrissent ordinairement.... La faim ! la faim ! voilà ce qui donne du prix aux aliments.

Cependant l'homme riche, pour employer une partie de sa fortune, est obligé d'avoir une table mieux servie que celle du pauvre, mais la tempérance doit toujours y présider.

La nature des mets et des boissons varie chez les divers peuples à raison des climats, des tempéraments, des habitudes. L'habitant des pays chauds mange peu, et il préfère les végétaux et les fruits. L'habitant des pays froids mange beaucoup; il donne la préférence à la chair. Les peuples pêcheurs préfèrent le poisson.

Quant à la manière d'apprêter les aliments, on sait combien elle varie chez les diverses nations. C'est donc l'habitude qui fait donner ici la préférence à tels mets, et ailleurs à tels autres.

Le sage fait préparer ses aliments de la manière la plus simple. Tous ces apprêts des cuisines des gens opulents portent le feu dans l'économie animale, irritent l'appétit ; on mange trop, et la santé en est altérée.

DE L'IVROGNERIE.

Si la sagesse blâme les excès dans le manger, à plus forte raison réprouvera-t-elle ceux dans la boisson des liqueurs spiritueuses. Les Spartiates faisoient enivrer leurs esclaves pour les donner en spectacle à leurs enfants, et leur inspirer, pour ce vice, toute l'horreur qu'il mérite. Quoi de plus indigne en effet d'un être pensant que cet état dans lequel on perd, pour ainsi dire, l'usage de ses sens, et où la folie et la démence prennent la place de la raison?

Les suites de ce vice ne sont pas moins fâcheuses. Le dégoût, la perte de l'appétit, le défaut de nourriture,.... en sont les premiers effets; succèdent bientôt les tremblements de membres, l'abrutissement, la perte de la mémoire.... Enfin arrivent des maladies graves, et ordinairement incurables, telles que l'hydropisie, les obstructions, la paralysie....

On doit ajouter les démarches imprudentes, les crimes même qu'on peut commettre lorsqu'on est dans un état d'ivresse.

Enfin l'expérience apprend que cette habitude se fortifie avec l'âge, et qu'on ne sauroit plus s'en corriger.

Il ne faut point mettre au rang de l'ivrognerie une gaieté qu'on prend quelquefois avec ses

amis, telle que l'a décrite le délicat Horace :

.... Rosâ
Canos odorati capillos,
Dùm licet, Assyriâque nardo,
Potamus uncti? Dissipat Evius
Curas edaces.

Couronnons de roses nos cheveux blancs, parfumons nos vêtements ; Bacchus dissipe les soucis rongeurs.

Ode VIII, liv. II.

Rien n'égaie plus qu'une légère pointe de vin. Des chansons bachiques rendent les repas très-agréables ; les cœurs s'épanchent, les haines s'oublient, les liaisons se resserrent, les bourses s'ouvrent pour obliger l'infortune, l'esprit s'aiguise par des saillies ; on se livre à la joie qui est sentie et partagée par tous les convives.... Mais on ne doit jamais passer les bornes de la tempérance.

Cet état de gaieté où mettent les liqueurs spiritueuses a des charmes irrésistibles pour tous les peuples policés. Les basses classes du peuple s'y abandonnent avec excès. Les nations qui n'ont pas de liqueurs spiritueuses, ou à qui elles sont défendues par la religion, comme les musulmans, s'enivrent avec de l'opium, ou d'autres préparations.

Il n'est pas indigne de la philosophie de rechercher la cause qui porte l'homme de tous les climats

à s'enivrer. Ainsi ce n'est pas seulement le plaisir de boire qui l'y engage, car les Turcs et une partie des peuples de l'Orient s'enivrent avec de l'opium ; c'est plutôt parce que cet état procure beaucoup de plaisir, rappelle des idées agréables, et fait oublier les peines de la vie. Car le premier degré de l'ivresse est extrêmement voluptueux ; mais il faut prendre garde d'aller plus loin : on perd alors l'usage de la raison, et on est très-incommodé.

Je suppose que ce premier degré d'ivresse fait couler les esprits moteurs en une quantité suffisante pour agacer voluptueusement les nerfs ; nous savons que les spiritueux sont de puissants *excitants* qui agissent fortement sur le système nerveux ; mais, pris en trop grande quantité, leur action est trop vive, et produit de la douleur.

DE LA SOBRIÉTÉ.

Ce que nous venons de dire fait voir tous les dangers de l'intempérance dans le boire et le manger. Ces excès donnent naissance à un grand nombre de maladies.

La sobriété est donc le plus ferme appui de la santé. Ainsi, indépendamment des autres motifs qui la rendent recommandable, celui-là seul doit la faire chérir de quiconque recherche sincèrement le bonheur. Car il n'y a point de bonheur pour celui qui ne jouit pas de la santé.

La sobriété est encore beaucoup plus nécessaire au vieillard qu'au jeune homme ; il dissipe peu, et a moins besoin de sucs réparateurs ; d'ailleurs les forces digestives sont affoiblies chez lui comme tous ses autres organes.

Dans l'état de nature on mange beaucoup moins que dans celui de société. Il est vrai que dans l'état social la peau étant plus douce, la transpiration est immense.

Néanmoins l'homme social mange beaucoup au-delà de ses besoins. On a des exemples qu'il pourroit entretenir sa vie et se bien porter avec moitié moins de nourriture que celle qu'il prend ordinairement. [1]

Dans les pays chauds on mange peu et on boit beaucoup. Quelques onces de riz suffisent à la nourriture d'un Indou. Tous ces peuples préfèrent les fruits et les végétaux.

Les peuples du Nord mangent davantage. Il n'est néanmoins pas douteux qu'il se porteroient tout aussi bien en diminuant la quantité de leurs aliments, et buvant plus d'eau.

La véritable cause qui engage l'homme à prendre cette grande quantité de nourriture est le plaisir qu'il a à manger.

---

[1] Des vaisseaux manquant de vivres, l'équipage se fait des privations, et on l'a vu vivre avec quelques onces de pain par jour.

La sobriété ne règle pas seulement le boire et le manger; mais elle s'étend à tous les autres besoins du corps, qui doivent être, ainsi que ceux-ci, soumis aux règles de la tempérance.

DE L'ABSTINENCE.

Ne pas prendre une nourriture suffisante pour satisfaire le besoin de la faim est une véritable violation de l'amour de soi ; c'est se faire souffrir sans motifs raisonnables. L'abstinence, envisagée sous ce rapport, doit donc être blâmée par l'homme sage.

Mais si cette abstinence est conseillée pour prévenir une maladie, pour en guérir une autre,... elle devient une vertu, puisque c'est une privation qui a un but salutaire.

DES PLAISIRS DE LA VUE.

Le sens de la vue est un de ceux qui procurent une plus grande masse de jouissances aux animaux. Aussitôt que l'astre du jour vient dissiper les ombres de la nuit ils sortent des bras du sommeil : ils ouvrent les yeux, et jouissent de la vue d'une foule d'objets qui leur font plus ou moins de plaisir.

L'homme social a encore augmenté ces jouissances de la vue en sachant *grouper les objets*, ce qu'on appelle des *points de vue ;* en les va-

riant par des perspectives, en réunissant les objets les mieux colorés, telles que de belles fleurs dans un parterre....

L'art est encore venu augmenter ces jouissances par les chefs-d'œuvres qu'il expose aux yeux. Quelles variétés de plaisirs procurent l'architecture, la peinture, la sculpture, le dessin !

Dans les réjouissances publiques on fait des illuminations, on tire des feux d'artifice,... qui charment la vue de mille manières plus agréables les unes que les autres.

Toutes ces espèces de plaisirs n'affectent point l'animal ni l'homme de nature; les charmes de la perspective leur sont inconnus; ils ne sentent pas les beautés de l'architècture, de la sculpture, de la peinture...

Cependant la vue des champs où ils peuvent trouver leur nourriture les flatte. Tous les animaux herbivores jouissent de voir de belles prairies: les granivores courent dans des champs où ils peuvent trouver des graines: les singes convoitent les jardins garnis de melons, de fruits...

DES ODEURS.

Le sens de l'odorat procure des jouissances comme tous les autres sens. Les odeurs produisent même une volupté particulière. L'impression qu'elles causent se transmet promptement jus-

qu'au diaphragme, et aux plexus abdominaux, parce que l'irritation de la membrane pituitaire se communique rapidement à ce grand muscle, comme le prouvent les sternutatoires ; et on sait que le diaphragme paroît un des siéges principaux de la sensibilité. Aussi dans les foiblesses, dans les défaillances, les odeurs rappellent promptement les forces vitales.

L'odorat est très-fin chez la plupart des mammaux, et sert à les diriger sans qu'ils aient besoin de voir les objets. Dès qu'ils apperçoivent quelque chose qu'ils ne connoissent pas ils vont le flairer, au lieu que l'homme le prend et le soulève s'il peut. Cette grande sensibilité de l'odorat doit donner beaucoup de jouissances à ces animaux.

Quoique ce sens ne soit point aussi délicat chez l'homme, il ne laisse pas que de lui procurer une grande masse de plaisirs.

Cependant l'homme social n'a pas encore perfectionné ses jouissances du côté de l'odorat, comme il l'a fait pour les autres objets de ses sensations. L'art de goûter différentes saveurs a été porté très-loin. Quelle variété dans ses mets et dans ses boissons ! La musique a varié infiniment les sons ; les plaisirs de la vue sont prodigieusement multipliés ; et on n'a rien fait pour multiplier les plaisirs que causent les odeurs, quoiqu'on reconnoisse que ce sont des sensations très-voluptueuses.

Car l'usage continuel des odeurs conduit à la volupté ; aussi ne les pardonne-t-on pas à l'homme mûr. Elles sont tolérées chez les femmes, encore une femme raisonnable porte peu d'odeurs. Elles les abandonnent à celles de son sexe qui se livrent plus particulièrement à la volupté, telles que les courtisanes. Les jeunes débauchés se parfument également, portent des fleurs....

Le sage est donc extrêmement réservé sur l'usage des odeurs.

DES SONS OU DE LA MUSIQUE.

Tous les animaux ont du plaisir à rendre des sons plus ou moins cadencés : l'homme de nature devoit avoir la même jouissance. Son gosier plus étendu et plus flexible lui donnoit un grand avantage. La perfectibilité qu'il a acquise par l'état social a rendu sa voix encore plus agréable et plus harmonieuse. Dès-lors il a pu porter son chant à un point inconnu aux autres espèces.

Mais il a fait plus ; il l'a rendu savant par des compositions pleines de génie, et il est parvenu à imiter le ton de toutes les passions.

A mesure que ses talents se sont développés dans l'invention des machines propres à suppléer à ses moyens, il a porté la même industrie à construire des instruments sonores ; et dès-lors sa musique s'est compliquée, et est devenue à différentes parties.

Les sons produisent des affections très-vives. Le savant musicien excite dans l'ame de ses auditeurs les sentiments qu'il desire. Aussi la musique peut-elle influer sur les mœurs d'un peuple. A Sparte la musique étoit toujours mâle et grave; à Sybaris elle étoit molle et efféminée. Les grands législateurs n'ont pas négligé de calculer l'influence de la musique sur les mœurs des peuples auxquels ils donnoient des lois. On a toujours regardé la musique comme un moyen de civilisation. Les Arcadiens et les Curètes, qui étoient insensibles aux charmes de la musique, avoient des mœurs féroces.

Les plaisirs de la musique ne peuvent avoir aucune suite fâcheuse. Ainsi l'homme social peut s'y livrer tout entier ; mais il évitera cette musique qui amollit l'ame, et le jetteroit dans les bras de la volupté. On ne voulut pas permettre à Sparte de rendre les sons de la lyre plus doux et plus variés, en y ajoutant des cordes.

On diroit que l'homme a du plaisir à entendre des sons forts. L'enfant s'amuse à battre toute la journée sur son tambour. Les soldats ont du plaisir à entendre le son très-monotone du tambour, et les sons aigus et déchirants de la trompette. Enfin, dans les réjouissances publiques, on fait tonner toute la journée le canon qui, cependant, ne sauroit rappeler que des idées de mort et de destruction.

Dans ces moments on cherche à plaire au peuple qui aime tout ce qui le flatte fortement. Les sons forts lui font plaisir comme les couleurs brillantes, les saveurs vives, les odeurs pénétrantes...

Le bruit du canon peut encore plaire par l'idée de puissance qu'il rappelle.

DU TACT.

Les plaisirs du tact seul ne sont pas très-vifs. Ils ne le deviennent ordinairement que par les autres sentiments qu'ils rappellent. L'amant qui peut donner un baiser à sa maîtresse n'est transporté de plaisir que parce qu'il regarde cette faveur comme une preuve de son amour. Cependant il est quelques parties plus sensibles. Ainsi un baiser donné sur les lèvres a une certaine volupté.

Les animaux ne doivent pas avoir le tact très-sensible, puisque leur corps est ordinairement couvert de poils, de plumes ou d'écailles. Mais ce sens est plus délicat chez l'homme qui a le corps nu, et chez quelques singes.

Le tact n'est recommandable que par les idées précises qu'il nous donne des objets extérieurs. C'est, ainsi que nous l'avons vu, le tact de la main qui a la plus grande sensibilité ; aussi lui a-t-on donné le nom de *sens philosophe*.

Le sage jouit de tous les différents sens dont nous venons de parler. Il y recherche le plaisir

qu'ils peuvent lui procurer ; mais il ne s'écarte jamais des règles de la modération.

CHAPITRE XXVI.

DES PLAISIRS DE L'ESPRIT.

Ces plaisirs sont peu connus des animaux et de l'homme de nature ; on ne peut cependant pas dire qu'ils y soient absolument insensibles.

Les oiseaux ont du plaisir à chanter les uns avec les autres ; ce qui peut faire présumer que ce chant est une espèce de conversation, dans laquelle ils se communiquent leurs idées. On ne sauroit également douter que plusieurs autres animaux, tels que les singes, les castors,... dans leurs grandes sociétés, n'aient des moyens de se communiquer leurs idées et leurs sentiments pour construire ces magnifiques ouvrages qu'élèvent ces derniers, et pour exécuter tout ce que font les premiers. Les oiseaux, les poissons, pour leurs grands voyages, et jusqu'aux insectes qui exécutent de grandes choses en commun, tels que les abeilles, les fourmis,... doivent avoir des moyens de communication.

Or toutes ces communications entre les animaux, de quelque manière qu'elles s'opèrent, doivent certainement leur procurer du plaisir,

que nous pouvons regarder comme des plaisirs de l'esprit.

Les hommes de nature devoient se communiquer leurs idées et leurs sentimens de la même manière que les singes, et y trouver les mêmes plaisirs.

Le *plebs*, dans les grandes sociétés dont l'éducation est si négligée, a des connoissances très-bornées : par conséquent les plaisirs de l'esprit ne sauroient l'affecter beaucoup. Cette classe se livre à ce qu'on appelle la grosse joie. Des plaisanteries triviales et souvent grossières sont les seules qui égaient leur conversation.

Les plaisirs de l'esprit sont très-vifs pour les classes aisées de la société. La découverte d'une vérité utile est un sentiment bien voluptueux pour celui qui en est l'auteur. Quel plaisir n'a pas l'homme de goût en lisant un ouvrage bien fait ? quel plaisir plus grand encore n'éprouve pas celui qui le compose ?

Les plaisirs de l'esprit sont de plusieurs espèces. On a :

Les plaisirs que procurent les sciences exactes,

Les plaisirs que procure l'imagination,

Les plaisirs que procure le bon goût.

DES PLAISIRS DES SCIENCES EXACTES.

Ces plaisirs sont ceux que procurent les qua-

lités de l'esprit proprement dites. Chaque savant a du plaisir à s'occuper de l'objet de ses travaux. Le géomètre calcule, l'astronome observe, le physicien fait des expériences, le chimiste analyse, le naturaliste étudie les divers corps, le métaphysicien s'occupe de la nature des êtres, le moraliste cherche à régler les actions des hommes pour les conduire au bonheur.... Toutes ces diverses occupations sont pleines de charmes; on peut même dire que, lorsqu'elles sont exemptes des rivalités et des jalousies, ce sont les plaisirs les plus vrais et les plus solides pour l'homme raisonnable.

Personne n'ignore la belle peinture qu'a faite Cicéron des plaisirs que procurent les lettres. « Les « sciences, dit-il, servent d'aliment à la jeunesse; « elles font les délices de la vieillesse; elles em- « bellissent les dons de la fortune; dans l'adver- « sité elles servent de refuge et de consolation; « elles amusent au logis; elles ne nuisent pas au « dehors; elles veillent les nuits avec nous; elles « nous accompagnent dans nos voyages; elles ne « nous quittent pas à la campagne. »

Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium praebent; delectant domi, non impediunt foris; pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Cicero, pro Archiâ.

DE L'ENTRETIEN.

Un des plus grands plaisirs que procure l'esprit est l'entretien. Plutarque, dans son fameux *banquet des sept sages,* les fait s'entretenir sur les choses les plus intéressantes pour l'homme. Ils dissertent avec calme et dignité; chacun expose son opinion avec noblesse.

Je ne connois rien de plus agréable que ces sortes d'entretiens entre personnes instruites, surtout quand elles veulent faire taire toute espèce d'amour-propre.

DE LA LECTURE.

La lecture est une occupation du plus vif intérêt; elle réunit un très-grand nombre d'avantages.

On y trouve tous les plaisirs que peuvent procurer l'esprit, l'imagination et le bon goût; car c'est dans les bons écrits que sont réunies toutes les productions du génie.

La lecture instruit de la manière la plus agréable.

Elle peut être regardée comme une conversation avec les hommes éminents de tous les siècles.

Elle réunit les plaisirs de la société avec ceux de la retraite et de la méditation. On converse avec l'auteur qu'on lit, et on est seul avec lui; on admire ses belles pensées, sa philosophie; on voit les efforts qu'il a faits pour arriver à la vérité; on

apperçoit les obstacles qui, dans d'autres occasions, l'en ont éloigné.... On a le temps de méditer ses opinions : rien ne distrait ; ce qu'il dit est toujours en termes clairs, beaux, éloquents.... Enfin les défauts de l'homme sont presque toujours cachés.

La lecture doit donc être regardée comme un *entretien particulier que l'on a avec ceux qui se sont le plus distingués dans chaque genre ;* on le prolonge ou on le fait cesser, suivant qu'on le desire, et on le varie à son gré. On puise des faits chez le naturaliste ; on en cherche les causes avec le physicien ; on s'élève aux hautes spéculations avec le philosophe ; la vertu paroît encore plus belle sous la plume éloquente du moraliste ; on s'égaie avec l'auteur léger ; on parcourt l'univers avec le voyageur ; l'historien nous retrace les temps passés ; enfin on peut choisir, dans la lecture, le genre de plaisir qu'on cherche à se procurer.

DU PLAISIR D'APPRENDRE.

Le plaisir d'acquérir des connoissances est très-grand. C'est une des jouissances les plus délicates de l'homme social ; il faut l'avoir éprouvée pour en connoître tous les charmes. Celui qui veut apprendre passe les jours et les nuits à étudier, et le temps coule toujours trop rapidement au gré de ses desirs.

DU PLAISIR D'ENSEIGNER.

C'est un grand plaisir pour l'homme qui a des connoissances de les communiquer. « Si on me « donnoit la sagesse, disoit Sénèque, avec la con- « dition de la tenir renfermée, et de ne la point « énoncer, je la rejetterois. »[1]

Il y a deux manières d'enseigner, l'une par la voie de l'impression, et l'autre par entretien : l'une et l'autre procurent de grandes jouissances.

En analysant ce plaisir, on verra qu'il a deux sources bien distinctes.

L'une est l'amour-propre satisfait. L'enseignement suppose que le maître est plus instruit que ceux qui viennent s'instruire auprès de lui; c'est pourquoi l'enseignement par la voie de l'impression est plus flatteur, parce qu'il est plus public.

La seconde cause du plaisir que procure l'enseignement est dans le bien qu'on attend des connoissances qu'on communique; et ce plaisir rentre dans la bienfaisance, car c'est un grand bien, en général, que de répandre les connoissances.

Je dis en général, parce que ceci souffre peut-être quelques exceptions. On sait que les anciens philosophes avoient deux doctrines : l'une étoit

---

[1] *Si cum hâc exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enunciem, rejiciam.* SENECA, epist. VI.

réservée aux savants, et ne se communiquoit point au peuple; ils l'enseignoient dans les ouvrages auxquels ils donnoient le nom d'*ésoteriques;* et l'autre, qui étoit voilée, et se communiquoit au peuple dans les ouvrages qu'ils appeloient *exoteriques.* Peut-être cette méthode avoit-elle quelques avantages : il vaut peut-être mieux ignorer certaines choses, que de ne les savoir qu'à demi, comme le peuple les peut savoir, parce qu'il n'a point assez de temps à donner pour son instruction.... Cependant la philosophie moderne n'a point admis cette distinction.

L'enseignement a un grand attrait pour les partisans des nouvelles doctrines. On connoît toute l'ardeur qu'ils mettent à se faire des prosélytes, parce qu'ils desirent attacher leur nom à cette doctrine. C'est le triomphe de l'amour-propre.

DES COMPOSITIONS.

L'instant de la composition est un des plus agréables pour l'homme de la société. Archimède, dans la chaleur de la composition, est tellement occupé de son travail, qu'il ne s'apperçoit point que c'est un soldat romain qui lui parle, et lui commande de le suivre sous peine de la mort; il est égorgé, pour ainsi dire, sans le savoir.

Tous ceux qui composent avec chaleur approchent plus ou moins de l'état où se trouvoit Archi-

mède. Pleins de leur objet, ils ne voient, ils ne sentent rien autre; et ces sentiments vifs les rendent très-heureux pour le moment.

Ce bonheur augmentera s'ils ont trouvé une vérité nouvelle et utile; si leur composition est savante, et remplit leurs espérances; si elle est accueillie du public, si....

Celui qui compose en quelque genre que ce puisse être, que ce soit un écrivain, un musicien, un peintre, un sculpteur, un dessinateur, un architecte,..... ne doit jamais oublier ce précepte célèbre d'Horace :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Celui qui mêle l'utile à l'agréable enlève tous les suffrages.

Une composition savante et agréable plaît à tout le monde. Si elle n'est que savante, elle rebute ceux qui recherchent l'agrément; si elle n'est qu'agréable, elle ne plaît point à celui qui exige du savoir.

DES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

Qu'ils sont doux les plaisirs que procure une brillante imagination! Quels charmes dans les peintures délicates et animées du tendre Fénélon! Qui ne voudroit passer ses jours entiers avec ses pasteurs de la haute Égypte? Que de fraîcheur dans

es idylles de Théocrite, de Gessner!... que de grandeur dans Homère, dans Milton, dans Sakespeare, dans Corneille!.... quelle harmonie dans Racine!... que de gaieté dans Anacréon!... quelle belle simplicité dans Ésope, dans Phèdre, dans La Fontaine!.... Rien n'égale le plaisir que ces auteurs font éprouver à l'homme de goût.

DES CONTES.

L'enfant a un plaisir singulier à entendre les contes que lui fait sa bonne.

L'âge mûr aime aussi les contes; il desire seulement qu'ils soient plus raisonnables et plus ornés. Avec quel plaisir lit-on ceux d'Apulée, de Lucien, de Fontenelle, de Marmontel!...

Le goût du DRAME, qui a pris si généralement, est une preuve du plaisir qu'on a pour les contes; car un drame n'est qu'un conte mis en scène..... Hélas! les hommes ne sont que de grands enfants.

Mais pourquoi les contes causent-ils tant de plaisir? C'est qu'ils parlent au cœur, c'est qu'ils *produisent des émotions;* ils intéressent et plaisent d'autant plus, que les émotions sont plus vives.

L'homme aime à être ému, et le caractère de l'émotion qu'il desire dépendra beaucoup du tempérament et de l'état de civilisation. Lorsque l'homme est encore grossier, comme quand les

sociétés sont peu avancées, ou dans les basses classes des sociétés policées, il desire des émotions fortes; mais les classes plus civilisées veulent des émotions délicates. Le tempérament apathique aimera des émotions vives, le sanguin en voudra de gaies, le bilieux de délicates, et le misanthrope préfèrera celles qui portent une teinte sombre et noire.... On connoît toutes ces nuances par le genre de spectacle que chacun préfère.

On trouvera les causes du plaisir que procurent ces diverses émotions dans ce que nous avons dit sur la conjouissance et sur la commisération. Lorsqu'on voit un être dans le plaisir, on partage ses jouissances, on est heureux de son bonheur; s'il souffre, au contraire, on a pitié de lui, et cette commisération est pleine de douceur.

DES PLAISIRS QUE PROCURE LE BON GOUT.

Ces plaisirs sont d'autant plus vifs, que le bon goût suppose toujours une imagination vive et une sensibilité exquise. L'homme de goût a une jouissance indicible en voyant des choses qui sont conformes aux règles de ce bon goût. Il est saisi d'admiration en entrant dans le temple de Saint-Pierre à Rome, dans celui du Panthéon, en voyant le péristile du Louvre,... le Laocoon, l'Apollon du Belveder, le gladiateur...

Il en est de même du bon goût dans les écrits

des grands maîtres. Les beaux vers de Virgile, de Racine,... ravissent l'homme de goût.

Enfin on recherche le bon goût jusque dans les plus petites choses, dans la parure d'une femme, dans l'ornement d'un salon, dans la distribution d'un parterre....

DES BEAUX ARTS.

Les beaux arts réunissent peut-être tout ce qui convient le plus à l'homme de la société, parce qu'ils exigent et les travaux du corps et ceux de l'esprit. La peinture, la sculpture, la musique, la déclamation, l'art théâtral, la danse,... ne peuvent être portés à leur perfection que par les conceptions hardies de l'esprit, réunies aux talents du corps. Il faut que celui-ci exécute ce que l'autre a conçu

DES SPECTACLES.

Une représentation théâtrale d'une scène attendrissante qui porte à la vertu, ou d'une action noire qui inspire l'horreur du vice, cause un plaisir vif et délicat, et a un effet moral très-utile. Si le moraliste fait tous les jours de pareilles peintures pour enflammer de plus en plus les ames honnêtes de l'amour du juste, et y ramener ceux qui s'en sont écartés, combien le spectacle doit-il produire plus

d'effet, puisque la pièce est écrite en beaux vers, pleins de chaleur, et que la représentation faite par d'habiles acteurs rend comme présent aux événements? Aussi doit-on regarder une bonne pièce comme une excellente leçon de morale. Le Tartuffe a mieux dévoilé l'hypocrite, Harpagon l'avare, que n'auroient pu faire les meilleurs orateurs. D'ailleurs cette morale est écoutée plus favorablement, parce qu'elle est présentée sous l'attrait du plaisir.

La beauté du local, la fraîcheur des décorations,... rendent l'illusion encore plus complète.

Enfin le grand concours de spectateurs en impose; le spectacle devient plus majestueux, et fixe de plus en plus l'attention.

Mais puisque le jeu théâtral produit tant d'effet, avec quelle sévérité ne doit-on pas en bannir tout ce qui pourroit blesser les mœurs ou la probité! Ce sont ces abus qui ont fait crier contre les spectacles.

On a long-temps agité la question de savoir: *Si les spectacles devoient être permis dans un état bien policé.* On a dit qu'Athènes fut perdue dès qu'il y eut des spectacles; que Sparte n'en avoit point; que Rome, dans ses beaux temps, en fut privée, et que ce fut le commencement de sa décadence dès qu'ils y furent introduits....

Il en est du sepectacle comme des beaux arts

et des sciences. Ils ne deviennent nécessaires dans une société que lorsqu'il y a beaucoup d'oisifs. Or l'oisiveté amène toujours la corruption des mœurs. Ce n'est donc point le spectacle qui produit la décadence des empires; mais c'est cette oisiveté. Le spectacle, lorsqu'il ne s'écarte pas des règles de la décence, qu'il ne met en scène que la bonne morale, est plutôt utile que nuisible.

Castigat ridendo mores.

SANTEUIL.

Le spectacle est aussi avantageux que le sont les sciences elles-mêmes.

Mais, dit-on, un peuple qui se livre aux spectacles abandonne les travaux utiles, et se corrompt bientôt. Les Athéniens s'y habituèrent tellement, qu'ils abandonnèrent toutes leurs autres occupations.... Lorsqu'on veut combattre quelque chose, on ne rapporte que les abus : mais où n'y en a-t-il pas? la sagesse elle-même n'a-t-elle pas ses excès? *Sapere ad sobrietatem.*

La prudence conseille de réformer les abus, sans détruire ce qui est bien. Tous les peuples modernes ont des spectacles; et le peuple ne quitte pas ses travaux pour y aller.

Il faut un délassement agréable lorsqu'on a travaillé. Quel délassement réunit plus d'avantages pour les classes de la haute société qu'un bon spectacle!

DES CONCERTS.

Dans un concert les passions sont exprimées par des sons, comme elles le sont par des paroles dans les spectacles. D'ailleurs le concert réunit les mêmes avantages que le spectacle : salle bien décorée, grand concours de personnes, société distinguée...

Mais le langage des sons n'est pas entendu aussi généralement que celui de la parole. C'est la raison pour laquelle on aime en général moins le concert que le spectacle.

Les divers plaisirs de l'esprit, dont nous venons de parler, sont les plus délicats pour le sage. Il cherche constamment à cultiver ses facultés intellectuelles. La découverte d'une vérité utile est une de ses plus douces jouissances. Il cherche à éclairer les hommes pour les rendre plus heureux. Tout ce qui peint les charmes de la vertu, et peut la faire paroître plus aimable aux hommes, l'affecte délicieusement.

CHAPITRE XXVII.

DES PLAISIRS DU CŒUR.

Ces plaisirs comprennent toutes les affections agréables dont nous avons parlé, l'estime, la considération, l'habitude, la connoissance, l'amitié, l'amour, la dévotion, la gloire.... Aussi sont-ce les jouissances les plus vives pour l'homme social. Elles ont moins d'attraits pour les animaux et pour l'homme de nature.

Les plaisirs du cœur reçoivent différents noms suivant leur nature et leurs divers degrés d'intensité.

La satisfaction et le contentement en sont les premiers degrés.

Le sourire et un air épanoui annoncent cette satifaction.

Si le contentement est encore plus grand, le sourire se change en vrai rire. On rit quand on est satisfait.

Le rire va quelquefois aux éclats; ce qui annonce un plus grand contentement.

Les plaisirs du cœur se manifestent quelquefois par des pleurs : c'est sur-tout dans les grands mouvements de l'ame, dans les émotions vives. Un innocent condamné injustement et qui obtient sa grace, verse des pleurs de joie.

On se livre pour lors aux transports de la joie la plus pure : on est dans une douce ivresse : on s'embrasse étroitement..... Enfin l'émotion peut être assez vive pour produire des défaillances, des évanouissements, et même quelquefois la mort.

Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit sur les plaisirs que causent les diverses affections du cœur. Il n'est aucune jouissance pour l'homme comparable aux charmes de l'amitié, aux transports de l'amour, aux saisissements de l'admiration, aux élans de la gloire, aux extases de l'ame pieuse....

Les animaux connoissent peu ces espèces de plaisirs. Ils contractent quelques attachements comme nous l'avons vu ; mais la plus grande partie de ces plaisirs, qui naissent des relations sociales chez l'homme civilisé, leur est inconnue.

DE LA GROSSE JOIE.

Par grosse joie on entend ces plaisirs bruyants auxquels on se livre quelquefois. Ce sont de violents éclats de rire occasionnés par des plaisanteries un peu grossières, par des jeux de mots peu délicats.... La grosse joie éclate particulièrement à table, lorsqu'on boit des liqueurs spiritueuses un peu au-delà de la modération, et qu'il y a, sinon de l'ivresse, au moins de la gaieté. On

entonne à grands chœurs des chansons bachiques, auxquelles tout le cercle prend part....

Ce sont les basses classes du peuple qui s'abandonnent principalement à la grosse joie.

DES PLAISIRS DÉLICATS DE LA SOCIÉTÉ.

Ces plaisirs appartiennent particulièrement aux ames sensibles et délicates. On en bannit ces signes extérieurs de la grosse joie dont nous venons de parler. On s'entretient de choses raisonnables. On y mêle des réflexions fines. Quelquefois on y joint l'épigramme légère, et qui n'offense pas. C'est la circonstance où on place le *trait,* c'est-à-dire une pensée saillante, exprimée d'une manière précise et élégante.

Ces espèces de plaisirs n'apportent jamais la gaieté que procure la grosse joie. On s'ennuie, on bâille dans la plupart de ces cercles.

D'un autre côté la grosse joie dégénère souvent en bouffonneries. Ces plaisirs bruyants fatiguent : les plaisanteries qu'on se permet sont le plus souvent insipides....

Le sage marche entre ces deux extrêmes ; mais les limites n'en sont point faciles à saisir. Elles doivent varier suivant les qualités intellectuelles et morales des personnes qui composent le cercle, suivant l'état de civilisation où est arrivée la société....

DE LA CURIOSITÉ.

La curiosité est naturelle aux animaux et à l'homme de nature. Apperçoivent-ils un objet nouveau ? ils s'en approchent d'abord avec circonspection. Ils le considèrent ensuite de tous les côtés, ils le flairent...

L'homme social n'est pas moins curieux. Il considère avec empressement tout ce qui est nouveau pour lui. Il recherche particulièrement si cet objet peut lui être de quelque utilité, et lui procurer des jouissances.

Le desir continuel que nous avons de varier nos plaisirs pour éviter la satiété, est une autre cause de la curiosité. Car c'est toujours le plaisir que l'on recherche.

Enfin l'amour-propre qui espère continuellement, et se flatte toujours, a de la curiosité. Celui qui espère d'être couronné est curieux de connoître la décision des juges ; au lieu que celui qui a peu d'espérance a moins de curiosité. [1]

---

[1] On cite quelques exemples rares du contraire. L'amiral Anson arriva à Canton avec un vaisseau de guerre de 74, tel que les Chinois n'en avoient point vu. Des milliers de marins, qui étoient dans le port, ne levèrent pas seulement les yeux pour le regarder.

Cook cite quelques traits analogues.

Mais ces exceptions sont rares.

Le sage n'est pas curieux ; car on a souvent lieu de se repentir de sa curiosité.

Tu desires savoir un chose : *Si elle est indifférente, que t'importe ? si elle t'est agréable, on s'empressera de te la dire. Si elle est fâcheuse, tu la sauras toujours trop tôt.* Tels sont les préceptes de la sagesse.

Enfin il est des choses que tu t'es donné beaucoup de peine à savoir, et que tu voudrois ensuite ignorer ; par exemple, l'infidélité de ta femme, la trahison de ta maîtresse, la perfidie de ton ami...

Mais, dit-on, l'incertitude est pénible. Oui, parce qu'on espère toujours que la chance nous sera favorable. Mais il est certainement plus avantageux de flotter dans l'incertitude entre l'espérance et la crainte, que d'avoir la certitude du mal.

Mari curieux, seras-tu assez imprudent de chercher à t'assurer si ta femme a quelque intrigue, dans l'espérance que tu la trouveras innocente ?

Et toi, femme jalouse ! tu veux t'assurer que ton mari a des maîtresses ? Ne vois-tu pas que ce seroit consommer ton malheur, car tu as toujours l'espérance de posséder exclusivement son cœur.

Ah ! qui n'a pas eu à se repentir d'avoir été trop curieux ?

DE L'ESPÉRANCE.

C'est sans doute une de nos jouissances les plus

douces que d'espérer. Le malheureux, accablé de tous les revers de la fortune, se console dans l'espoir de voir bientôt finir ses maux. Celui qu'elle a favorisé en espère encore de nouvelles faveurs; et cette espérance le flatte souvent plus que les biens qu'il a obtenus.

Cette nation qui entreprend une guerre périlleuse espère que l'issue lui en sera favorable; c'est une source de jouissances.

Cette autre, qui fait des établissements lointains pour des spéculations de commerce, se flatte également d'en retirer de grands avantages.

Le négociant est comme cette nation. Il fait des entreprises hardies, dans lesquelles il place souvent toute sa fortune, et quelquefois plus que sa fortune. L'espérance lui persuade qu'il aura de gros bénéfices.

Deux jeunes gens qui se marient sont soutenus par l'espérance d'être heureux. Ils font des spéculations avec l'espoir que les résultats en seront heureux.

L'espérance les fait déjà jouir du plaisir d'avoir des enfants qui combleront leurs vœux.

L'homme de lettres, l'artiste,... ne sont soutenus dans leurs pénibles travaux que dans l'espérance que leurs ouvrages seront dignes de fixer les yeux du public. Ils espèrent que leurs noms deviendront célèbres, et passeront à la postérité.

L'ame pieuse n'est soutenue dans sa ferveur que dans l'espérance de récompenses qui combleront son bonheur.

Enfin le plus grand tourment du malheureux qu'on conduit à l'échafaud est de ne pouvoir plus espérer. Encore en est-il qui espèrent jusqu'au dernier moment. Le guerrier qui va à une mort presque certaine, en attaquant un poste dangereux, est au moins soutenu par l'espérance.

Celui qui n'espère plus est arrivé au dernier terme de l'infortune. Rien ne sauroit plus adoucir ses maux.

Cette perte de toute espérance est la cause la plus ordinaire des suicides. L'homme ne se porte à cette dernière extrémité que lorsqu'il n'a plus l'espérance de voir finir ses maux.

L'*espérance étoit au fond de la boîte de Pandore, qui versa tous les maux sur la terre.*

Ces Grecs, si habiles à représenter nos diverses affections sous le voile de charmantes allégories, n'ont pas cru pouvoir mieux peindre les douceurs de l'espérance, qui console l'homme malheureux.

Que pourroit-on effectivement ajouter à cette pensée ?

Espérons, puisque l'espérance est une de nos plus grandes jouissances ; mais ne la fondons pas sur l'illusion, si nous ne voulons pas augmenter nos maux au lieu de les adoucir.

CHAPITRE XXVIII.

DES AMUSEMENTS.

Chacun a un genre d'amusements qu'il préfère. Celui-ci aime la musique : celui-là la danse ; un autre la peinture. Dès que ces amusements sont innocents, ils sont tous permis ; mais ils ne doivent point faire négliger les occupations utiles.

On doit préférer dans les amusements ceux qui exercent le corps et l'esprit sans fatiguer, puisqu'ils sont des délassements.

Les amusements varient suivant les âges, suivant les tempéraments, et suivant les degrés de civilisation des peuples.

L'enfant ne peut s'amuser qu'à de petits jeux qui exigent peu de force.

A mesure qu'il avance en âge, il prend du goût pour les exercices violents, tels que la course, la lutte....

L'adolescent aime moins la course ; mais il préfère tous les exercices du corps à ceux de l'esprit : ainsi il aime la danse, le cheval, la chasse, la paume....

L'homme d'âge mûr préfère les amusements où l'esprit a plus de part que le corps, tels que le jeu, le spectacle, la musique, la conversation,..... ou

ceux qui émeuvent agréablement sa sensibilité, et portent à la vertu, tels que les spectacles.

Le vieillard recherche les plaisirs tranquilles qui ne le déplacent pas. Un de ses plus grands amusements est de narrer ce qu'il a vu et ce qu'il a fait.

Les personnes d'un tempérament sanguin préfèrent les amusements accompagnés de gaieté, tels que la danse, la course...

Celles qui sont mélancoliques aiment mieux les amusements graves et sérieux, comme la musique, la conversation, la tragédie...

Enfin le degré de civilisation d'un peuple influe aussi beaucoup sur les amusements. Ils varieront également dans chaque classe de ce peuple. Les amusements du peuple romain, lors de la décadence de la république, ne ressembloient pas à ceux qu'il avoit dans les premiers temps.

Les amusements du peuple et de la classe des ouvriers sont bien différents de ceux de la classe qui a de l'urbanité.

On trouvera facilement les causes de ces goûts div... ...ans ce que nous avons dit.

Les am... ...ents sont la grande affaire des gens riches, qui ont ... d'occupation. Les femmes, particulièrement, s'é... sans cesse : *A quoi nous amuserons-nous ?* ... *passerons-nous notre temps ?* Le plus sûr ... plaire est de chercher continuellement à va... ...on de leur ... leurs

plaisirs, et à les *amuser ;* mais il est bien difficile d'amuser ceux qui ont trop joui, et qui ont abusé. On connoît le bon mot d'une femme qui disoit : *Quel embarras d'amuser un homme qui n'est plus amusable !*

Les personnes occupées, qui ne donnent que quelques moments aux plaisirs, s'amusent facilement.

Les amusements d'un peuple tiennent de très-près à son bonheur. Il doit toujours préférer ceux où le corps s'exerce. Ils fortifient le corps, affermissent la santé, d'où naissent la gaieté et l'hilarité.

Des amusements très-sérieux, tels qu'une conversation froide, des jeux de cartes,... sont plus fatigants et plus ennuyeux que les occupations les plus graves. Aussi voit-on sur tous les visages des marques d'ennui. On bâille, on a des vapeurs... Naissent les tensions des nerfs, les spasmes... La santé s'altère.

On doit toujours, dans les amusements, chercher à rappeler des idées de morale, de bien... sance,... sans cependant avoir l'air de ...ner des leçons sévères. Car il faut sur... dans ces amusements, tâcher de rend... vertu aimable. Ainsi on ne souffrira poi... on se moque d'un honnête homme, qu'... cherche à le tromper, qu'on insulte au malh...

...s grands législateurs ont encore eu soin de

fortifier, par les amusements, le caractère national. Les amusements des Romains rappeloient constamment aux armes, ceux des Spartiates à la vertu, ceux de Carthage au commerce....

DE LA GYMNASTIQUE.

La gymnastique,[1] chez les anciens, tenoit un des premiers rangs dans les institutions sociales; ils exerçoient prodigieusement le corps à différents jeux. On sait l'estime singulière qu'on avoit pour un athlète couronné aux jeux olympiques; à Sparte il étoit toujours auprès du roi. Aussi la Grèce a-t-elle fourni de très-grands hommes, parce que, comme dit Montaigne, en roidissant les fibres du corps, on donne de l'énergie à celles de l'ame. Les anciens Romains, qui ont commandé à une grande partie du genre humain, s'exerçoient continuellement dans les champs de Mars; et, tout couverts de sueur et de poussière, ils traversoient le Tibre à la nage. Plusieurs habitoient leurs campagnes, et labouroient leurs champs; ils étoient heureux, ils étoient contents dans leur médiocrité.

Il faut faire entrer dans la gymnastique les jeux qui exercent beaucoup, tels que la paume, le jeu

---

[1] Γυμνος, *gumnos*, nu. On étoit le plus souvent nu dans ces exercices.

appelé des barres, le palet, le jeu de quilles, le billard même,... et plusieurs autres jeux de cette espèce.

DE LA DANSE.

Dans l'état de nature, l'homme, ainsi que les animaux, saute, court, folâtre, gambade.

L'homme social a cherché à perfectionner ces mouvements irréguliers, comme il a perfectionné ses autres jouissances; il les a assujettis à des règles fixes, et leur a imprimé de la décence, de la dignité, de la force, de l'élégance, de la grace....

Il y a joint un autre plaisir, celui de la musique, dont il a également rendu les mouvements isochrones; ce qu'on appelle la *mesure*. La musique exprime les différentes passions, qui se manifestent par des signes extérieurs plus ou moins vifs : aussi la mesure a dû varier; elle sera vive pour exprimer la colère, tendre pour exprimer l'amour, lente pour exprimer la tristesse....

La mesure de la musique a également réglé les mouvements de la danse, qui, par conséquent, varient comme les modes de la musique.

Veut-on exprimer la joie vive? la musique est gaie, le mode en est animé, la mesure est précipitée. Les mouvements de la danse seront également vifs, animés et précipités.

Veut-on exprimer des sentiments plus graves,

par exemple, le plaisir que cause un grand événement public? la musique prend de la dignité, le mode est grave, la musique bat lentement. La danse sera composée de mouvements graves, nobles, majestueux, auxquels se joindront la force et la dignité.

La danse est un des plus jolis amusements. La danse grave est pour l'âge mur, et la danse légère et active est pour la jeunesse. Un bal réunit tout le monde; la joie générale et l'harmonie des instruments produisent de la gaieté; les personnes des deux sexes se voient devant un public respectable; leur activité est occupée; ils prennent un exercice violent et très-décent : aussi la danse a-t-elle été l'amusement de la jeunesse chez toutes les nations. On ne voit personne revenir mécontent d'un bal; c'est une école de gymnastique, de graces, d'honnêteté, de décence, de politesses. Dans les entr'actes on se dit des choses agréables; nul amusement ne réunit autant d'avantages. Les personnes d'un certain âge, qui ne peuvent s'y livrer, jouissent des plaisirs des autres, et leur présence contient la jeunesse dans les règles de la décence.

Il paroît que les anciens avoient même donné à la danse un caractère élevé. Le grand-prêtre d'Héliopolis (ville du soleil) exécutoit une danse qui se rapprochoit de notre menuet; elle expri-

moit le mouvement du soleil dans l'écliptique et dans les tropiques.

Notre menuet, où il y a un danseur et une danseuse, représente les mouvements du soleil et de la lune dans l'écliptique et dans leurs nœuds.

DE LA PROMENADE.

Peu d'animaux se promènent; tous courent avec plus ou moins de vîtesse pour arriver au terme qu'ils se proposent d'atteindre : il en est de même pour l'homme de nature. La promenade n'est donc connue que dans la société.

L'enfant imite en cette occasion les animaux; il court, et ne se promène point.

L'homme qui est occupé à des travaux continuels des mains n'a pas le temps de se promener; il va, d'un pas grave, dans les lieux où ses affaires l'appellent.

La promenade proprement dite ne convient donc qu'à deux espèces d'hommes, à ceux qui cultivent les arts libéraux et les sciences, et aux oisifs.

Les premiers ne font point d'exercice, ou en font peu. La promenade leur est donc nécessaire pour agiter leur corps : elle le leur est encore pour reposer leur esprit; elle leur tient lieu de travail du corps.

La promenade est pour les oisifs ce qu'est le travail des mains pour les autres.

Nous retrouverons encore ici l'application des principes que nous avons exposés à raison des tempéraments.

La promenade sera un besoin plus pressant pour l'homme actif; le bilieux se promènera avec vivacité.

La promenade du mélancolique sera grave et sérieuse.

Le sanguin s'abandonnera à des mouvements doux et voluptueux.

Et enfin le pituiteux se promènera rarement; et, quand il le fera, ce sera avec nonchalance.

L'habitant du Midi, excédé par la fatigue du climat, reste dans sa demeure, et ne connoît presque pas la promenade, tandis qu'elle est d'une nécessité presque absolue à l'habitant des pays froids. Le Portugais, l'Espagnol, l'Italien, vont peu à la promenade. Le Français, sur-tout le Parisien, marche beaucoup; mais l'Anglais court toujours à pied ou à cheval.

La promenade supplée donc, jusqu'à un certain point, à l'exercice de la gymnastique et des différents jeux dont nous avons parlé; mais elle ne les remplace qu'imparfaitement, parce que, dans ces jeux, l'esprit est occupé suffisamment : on cherche à l'emporter sur ses concurrents....

Dans la promenade l'esprit n'est nullement occupé ; c'est même l'instant où il se livre le plus aux écarts de l'imagination. S'il est dominé par une passion vive, elle se fortifiera dans une promenade solitaire. Un amant, qui se promène seul dans une sombre forêt, en revient plus passionné,... au lieu que, s'il se fût livré à un violent exercice, son imagination se fût calmée.

Dans les grandes villes il est, pour se promener, des lieux où tous les citoyens se rassemblent. On pourroit comparer ces endroits à des salons d'assemblée en plein air. Il est quelques avantages dans ces rendez-vous, ceux de se voir, de parler des affaires publiques et particulières. Le citoyen vertueux et utile à sa patrie y reçoit des marques publiques de la bienveillance de ses concitoyens.... Enfin les hommes, comme les animaux, aiment à se réunir.

Cependant ces lieux de promenade ont aussi des inconvénients. C'est là où on étale le luxe ; c'est là où l'on se donne des rendez-vous ; c'est là où l'on affecte les mauvaises mœurs ; c'est là où triomphent tous les ridicules de la mode.... C'est ainsi que, dans les choses humaines, le mal est par-tout à côté du bien.

DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE.

Je n'ai jamais pu concevoir en quoi pouvoit consister le plaisir de la chasse, de la pêche. On

prend de l'exercice, il est vrai ; mais n'en pourroit-on pas prendre d'une autre façon? On fait preuve de force, d'adresse, de patience;... mais n'est-il pas une multitude d'autres occupations où l'on développeroit encore plus de force, d'adresse et de patience,... et où l'on n'auroit pas à se reprocher le meurtre d'animaux innocents?...

Les animaux carnivores chassent et pêchent ; mais c'est pour se nourrir.

Il en a été de même pour l'homme de nature qui est devenu carnivore, et pour certaines petites hordes.

Mais ce besoin ne subsiste plus pour l'homme *agricole*, qui trouve dans la culture une nourriture bien meilleure, et beaucoup plus assurée.

Ces plaisirs de la chasse et de la pêche sont cependant très-vifs, très-impérieux. Je ne parle pas seulement de cette classe de gens oisifs de la société, et particulièrement des gens opulents, qui chassent avec un grand appareil de chiens, de chevaux;.... mais l'homme de la campagne, le paysan, se passionne pour la chasse et la pêche, au point d'y tout sacrifier, même sa vie. Les habitants des Alpes ont une telle ardeur pour la chasse des chamois, des bouquetins,... qu'ils courent toute la journée à travers ces montagnes; ils passent les nuits au milieu des neiges, exposés au froid le plus rigoureux ; enfin il est peu de ces

chasseurs de profession qui ne périssent dans des précipices et dans des glaciers. Néanmoins leur mort ne détourne point de cet exercice si pénible et si dangereux leurs camarades, leurs enfants, ... qui sont bien persuadés qu'ils y périront également.... O hommes! ô hommes! que vous êtes inconséquents!

DES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE ET DE CEUX DE LA VILLE.

La campagne offre une foule de plaisirs qui se renouvellent à chaque instant. Ici la vue se perd dans des plaines coupées par des coteaux, des montagnes; là sont des vergers délicieux; ailleurs des prairies émaillées de fleurs; des eaux serpentent au milieu de ces gazons, dont elles entretiennent la fraîcheur. Plus loin on voit des forêts immenses couronnant le sommet des montagnes.... Un air toujours pur, des occupations douces et paisibles, des mœurs moins corrompues que dans les grandes réunions d'hommes,... augmentent les charmes de la campagne.

Les plaisirs de la ville, quoique d'un autre genre, ont aussi leurs attraits. C'est là où brillent toutes les productions de l'esprit humain. Les beaux arts embellissent les cités : il est peu de grandes villes où on n'observe quelque production du génie des artistes. Les grandes passions qui

naissent du frottement de tant d'intérêts divers intéressent, amusent, et sur-tout occupent fortement. Tous les plaisirs que peuvent inventer les hommes réunis s'y rencontrent, superbes promenades, spectacles magnifiques, concerts agréables... L'esprit y est plus poli, plus cultivé; la société y a plus d'attraits, plus de variétés, plus de charmes....

Y a-t-il plus de bonheur à la ville qu'à la campagne? ou à la campagne qu'à la ville? Telle est la question qu'on a agitée depuis l'origine des grandes sociétés. Qui ne connoît la belle ode d'Horace, où il peint avec tant d'élégance les plaisirs de la campagne?

« *Beatus ille qui procul negotiis,*
« *Ut prisca gens mortalium,*
« *Paterna rura bobus exercet suis,*
« *Solutus omni fœnore.* »

HORAT. epod. II.

Et cependant, comme lui disoit son esclave, vous voulez toujours être à la ville.

L'homme simple, modeste, de mœurs austères,.... pourra préférer les plaisirs de la campagne; mais il faut qu'il s'y fasse une occupation.

L'homme qui recherche des amusements variés aimera mieux le séjour de la ville. Celui qui cultive les sciences et les arts ne peut habiter les campagnes.

Aujourd'hui on regarde cette question comme résolue : Il faut passer les hivers à la ville, et les étés à la campagne.

On sent qu'il n'y a que les gens riches qui puissent se donner ces agréments. Ils n'ont pas d'occupations journalières qui prennent la plus grande partie de leurs journées, et qui exigent une résidence continuelle.

DES JEUX.

On entend par jeux des exercices où le corps et l'esprit ont ordinairement une part égale, et qui récréent sans fatiguer. Ces exercices sont utiles dans la société pour occuper beaucoup de moments qui seroient vides sans cela.

Il y a des jeux qui exercent plus particulièrement le corps ; tels sont la paume, le billard..... Ce sont les plus utiles, parce qu'ils rentrent dans la gymnastique dont nous venons de parler.

D'autres jeux occupent plus fortement l'esprit ; tels sont le trictrac, les échecs, les jeux de cartes.... Ceux-ci ont l'avantage de réunir les deux sexes, et sont devenus d'une nécessité presque absolue dans nos sociétés modernes, où les hommes et les femmes sont ensemble pendant une partie de la journée.... Car que faire dans un grand cercle ? si on ne s'occupe à la danse ou à la musique.... Il

faut avoir recours au jeu; car la conversation ne sauroit remplir tout le temps.

Mais le jeu doit avoir des bornes bien circonscrites, qu'on ne doit pas franchir. Il ne faut point jouer d'argent, ou au moins infiniment peu; c'est bien assez que d'occuper son temps à des combinaisons stériles. Que dirons-nous de ceux qui vont exposer sur une carte le fruit du travail de toute leur vie, le bien de leurs femmes et de leurs enfants, et enfin qui souvent perdent au-delà de leur fortune? Combien ce tableau se rembrunit encore, si on fait attention que souvent ce sont des personnes de connoissance, et même des amis, qui se livrent à ces jeux! On essaieroit en vain de faire sentir tout l'odieux de ces procédés à celui qui n'en rougit pas déjà.

Ces jeux doivent durer peu de temps; ils ne sont pas moins nuisibles à la santé du corps qu'à la tranquillité de l'ame.

CHAPITRE XXIX.

DES PLAISIRS D'OPINION.

Il est un grand nombre d'objets qui procurent des plaisirs vifs, seulement par l'opinion qu'on y attache. La coquette qui peut la première se pro-

curer une mode nouvelle, se trouve souverainement heureuse de s'en parer dans une assemblée nombreuse, où sa rivale, à son grand dépit, n'aura pas le même avantage. C'est un plaisir délicat pour un amateur que d'avoir quelque chose d'unique...

Il est une multitude de ces plaisirs d'opinions qui n'ont de réel que les idées accessoires qu'on y attache.

CHAPITRE XXX.

DES PLAISIRS IMAGINAIRES.

Ces plaisirs, qu'on appelle vulgairement *châteaux en Espagne*, ont beaucoup d'attraits pour plusieurs personnes. Hélas! les plaisirs réels sont si rares, qu'il n'est pas surprenant qu'on cherche à jouir en imagination. On forme des projets dont on ne se représente que les côtés brillants, parce qu'on a soin d'en écarter tout ce qui pourroit être désagréable...

Il n'est, je crois, personne qui ne se livre à ces charmantes illusions. Lorsqu'on est calme et tranquille, et qu'on se trouve seul avec soi-même, comme dans une promenade solitaire, on laisse errer son imagination, qui voltige d'objets en objets. Elle s'arrête ordinairement sur les choses qui

nous occupent le plus, et font le sujet de notre ambition. Le guerrier ne voit que des champs de bataille et des victoires. Le savant envisage de nouvelles découvertes et de nouveaux succès... Il n'est pas jusqu'à la petite laitière qui ne bâtisse son petit château avec son pot au lait....

Souvent il arrive cependant que, dans ces charmantes rêveries, on laisse errer son imagination. On compose un conte, une fable, une pastorale, une idylle... Enfin chacun, suivant son goût, son talent, son génie,... s'amuse de ces aimables fictions...

Les personnes solitaires, rêveuses, misanthropes,.... s'abandonnent volontiers à ces écarts de l'imagination, qui sont une de leurs jouissances les plus douces.

Le sage ne doit se livrer qu'avec beaucoup de réserve à ces jeux de l'imagination. On se forme des idées fausses du bonheur; on conçoit mille projets plus ou moins raisonnables: la tête s'exalte: les passions s'éveillent. La réalité se trouve toujours si éloignée de ces aimables fictions, qu'elles ôtent tout le prix à l'existence.

Ces illusions de l'imagination ont encore un autre désavantage, c'est de détourner de toute occupation utile. On se complaît dans ces illusions: le travail devient insipide et fatigant; et des journées entières se passent dans ces rêveries oiseuses...

Enfin, le plus souvent, on y forme des projets auxquels on sacrifie tout ensuite.

DES PLAISIRS ROMANESQUES.

Une imagination ardente s'enflamme pour des choses merveilleuses. Elle y place son bonheur : l'enthousiasme survient, et fait faire souvent des choses extraordinaires....

Cet esprit saisit quelquefois des nations entières. C'est ainsi que, dans ce qu'on appelle le *moyen âge*, toute l'Europe se peupla de *chevaliers réparateurs des torts, et combattant sans cesse pour les belles*, que d'autres chevaliers avoient enlevées et tenoient enfermées dans leurs châteaux. Les tournois, auxquels des combattants étoient invités de toute l'Europe, et où les vainqueurs étoient couronnés publiquement, soutenoient de plus en plus ces idées chevaleresques...

L'enthousiasme rendoit ces chevaliers plus ou moins heureux. Leur bonheur dépendoit principalement des succès qu'ils obtenoient.

Mais quelquefois le délire étoit si grand, qu'ils couroient le monde sans aucun plan, s'arrêtant par-tout où on vouloit les tromper... C'est la peinture fine de ces travers, qu'a faite Michel Cervantes dans son admirable roman de Don Quichotte.

On trouve encore un grand nombre de ces ima-

ginations exaltées, qui placent leur bonheur dans des plaisirs romanesques d'un autre ordre.

CHAPITRE XXXI.

DE LA DOULEUR.

Si quelque chose doit étonner dans l'ordre présent, c'est de voir la douleur assaillir de toutes parts les êtres sensibles. Ils ne paroissent faits que pour souffrir.

Les premières douleurs de l'animal naissent des différents besoins qu'il a à satisfaire. Il est pressé par la faim et par la soif. Les intempéries des saisons le tourmentent, les maladies surviennent, le font souffrir, et le mettent hors d'état de pourvoir à ses besoins. Enfin une mort plus ou moins douloureuse vient terminer ses plaisirs et ses peines.

Le sort de l'homme de nature ne diffère point de celui des autres animaux. Il a les mêmes besoins à satisfaire, et les mêmes maux à craindre.

Mais les uns et les autres n'ont que des douleurs physiques; ils ne connoissent point les peines morales. Cette terrible prévoyance qui tourmente continuellement l'homme social leur est inconnue. Ils ignorent qu'ils doivent un jour cesser d'exister.

L'homme social est donc exposé à une plus

grande quantité de maux que les autres espèces. Il a su, à la vérité, se faire des vêtements, se construire des habitations, s'assurer sa subsistance;.... mais il n'obtient tous ces avantages que par des travaux continuels et pénibles. Sa constitution en a été dégradée. Il est devenu sujet à une multitude de maladies qui le tourmentent, et abrégent ses jours.

Mais ce ne sont peut-être pas encore les maux qu'il ait le plus à redouter. Sa sensibilité a été prodigieusement augmentée. Son imagination exaltée a fait naître chez lui un grand nombre de besoins factices. Des passions orageuses le tourmentent continuellement. Enfin l'idée de la mort, que la prévoyance lui fait sans cesse appréhender, le poursuit jusqu'au milieu de ses jouissances les plus voluptueuses.

Quel est le plan sur lequel cet univers est construit? Tous les êtres y changent continuellement de formes. Les êtres organisés éprouvent un grand nombre de maux!..... Quel en peut être le but? Que ne voulant que conserver les espèces, on ait cherché à détruire les individus pour les reproduire, soit;... mais que ce soit par des voies douces. Pourquoi les animaux ne descendent-ils pas au tombeau sans éprouver les horreurs d'une maladie cruelle, ou d'une vieillesse remplie d'infirmités? Qu'ils s'endorment pleins de vie, et que leur sommeil soit

le sommeil de la mort. Pourquoi ces animaux carnassiers ? pourquoi cette multiplication prodigieuse des êtres sensibles, avec si peu de moyens de subsistance ? pourquoi ces intempéries des saisons ? pourquoi cette multitude de maladies ? pourquoi...? Hélas! il ne nous est pas permis d'appercevoir, la solution de ces problêmes. Nous ignorons également l'ordre qui règne parmi les êtres existants, et le sort qui leur est destiné.

Mais ce qu'il y a peut-être encore de plus inconcevable est l'inégale distribution des peines et des plaisirs. Celui-ci est comblé de bienfaits : santé, force du corps, talents de l'esprit, qualités du cœur, avantage de la fortune,.... tout lui est prodigué. A cet autre, au contraire, tout est refusé. Un corps foible et valétudinaire, un esprit borné, mettent une grande différence entre lui et ses semblables. Il est accablé des revers les plus désastreux. Car, lorsque l'adversité frappe quelqu'un, il semble que tous les malheurs se succèdent pour l'accabler. Des maladies cruelles viendront l'assaillir : la misère, l'opprobre, l'humiliation, le poursuivent; la mort se plaît à lui enlever ce qu'il a de plus cher. Des passions terribles déchirent un cœur trop sensible ;... et, hélas! tous ces fléaux tombent, le plus souvent, sur la timide vertu, tandis que le vice heureux triomphe.

Que fera le sage dans ces tristes circonstances ?

Les larmes ne lui sont point interdites. La raison permet des pleurs à un être malheureux et sensible. Elle n'en défend que l'excès. L'humanité est trop foible pour exiger que l'homme puisse constamment commander à sa douleur. Il ne se roulera point à la vérité dans la poussière ; il ne déchirera point ses vêtements ; mais ses entrailles seront émues, ses yeux répandront des larmes...

Ces premiers moments passés, la raison se présente à lui. Elle lui montre l'ordre immuable qui règle tous les événements. Elle lui fait voir les lois invariables qui dirigent le cours de ce nombre immense d'êtres existants. Elle lui dit :

« Tous sont assujettis à des lois nécessaires :
« les planètes sont emportées dans leurs orbites,
« les soleils gravitent les uns vers les autres, l'O-
« céan, dans les vingt-quatre heures, a un double
« mouvement d'élévation et d'abaissement.... Et
« toi, être foible, tu voudrois te soustraire à cette
« force invincible ! tu oses desirer un autre ordre !
« Reconnois qu'il est aussi nécessaire que tu
« souffres, qu'il l'est que le soleil parcoure sa car-
« rière chaque jour. Les maux moraux entrent
« dans le plan de cet univers, ainsi que les maux
« physiques. A quoi aboutissent toutes tes plaintes,
« si ce n'est à aigrir tes peines ? Feras-tu changer
« le cours des événements ? Soumets-toi donc
« à la dure nécessité qui t'a fait pour souffrir,

« Emploie tes lumières à diminuer tes douleurs « autant que tu le pourras : et celles qu'il ne te sera « pas possible d'éloigner, supporte-les avec patience « et courage... »

Si l'homme avoit assez de force pour se persuader que le mal moral entre dans le plan général de cet univers, et qu'il contribue à l'harmonie universelle, peut-être pourroit-il être jusqu'à un certain point insensible à la douleur. L'amant passionné n'est pas affecté de ce qu'il souffre pour l'objet qu'il adore, ou plutôt il se trouve heureux de ces maux. Le soldat, dans la fureur du combat, perd un membre sans s'en appercevoir : le sectaire rit dans les tourments qu'on lui fait éprouver pour ses opinions...

Et le sage, convaincu que tous les événements sont liés à l'ordre universel, ne se passionnera-t-il pas pour la vertu, au point d'être presque insensible aux maux que ce bien général exige qu'il endure ? Le conquérant, enflammé de l'amour de la gloire, s'expose à mille fatigues, à mille dangers,... et l'homme vertueux ne souffriroit pas avec patience des maux qu'il ne sauroit éviter !

Telle étoit la doctrine du Portique. Ces sages fameux étoient *enthousiasmés de l'amour de la vertu.* Persuadés que les maux moraux concouroient à l'harmonie générale des êtres existants, ils s'étoient rendus comme insensibles à la douleur ;

et ils la supportoient avec une patience et un courage qui étonnent. On a dit que ces efforts sont au-dessus de l'humanité ; mais on n'a pas fait attention que tout est possible à l'enthousiasme.

Il est vrai que toutes les ames ne sauroient arriver à cette exaltation de sensibilité ; mais, dans ces circonstances, on doit faire tous ses efforts pour en approcher autant qu'il est possible. Néanmoins les différences qu'apportent les constitutions dans la manière de sentir, modifieront beaucoup ces sentiments.

Le tempérament bilieux, vif et impétueux supportera avec peine la douleur. Il s'agitera; il poussera des plaintes amères; il s'impatientera...

Le tempérament sanguin s'affecte moins vivement. Il montre plus de résignation.

Le mélancolique, qui a l'ame forte, ne pleurera pas, ou pleurera peu. Les douleurs physiques ne l'affecteront que médiocrement, et elles ne le feront jamais sortir de son assiette naturelle. Quant aux peines morales, il paroîtra supporter avec force le coup qui l'accable ; mais souvent il concentre sa douleur. Elle fait de profonds ravages dans son cœur sensible, et il n'est pas rare qu'elle l'accompagne jusqu'au tombeau.

L'apathique a trop peu de sensibilité pour que la douleur l'affecte vivement.

Les femmes supportent en général la douleur

avec beaucoup plus de résignation que les hommes.

Cependant elles ont plus de sensibilité, et moins de force d'ame ; ce qui paroîtroit devoir les rendre plus susceptibles de s'abandonner aux idées tristes que fait naître l'état de souffrance.

Mais, d'un autre côté, elles ont beaucoup plus de patience que les hommes ; et les infirmités, qui sont particulières à leur sexe, les *habituent* dès leur plus tendre jeunesse à souffrir. Car on s'habitue à la douleur comme à toute autre chose.

Quant aux peines du cœur et de l'esprit, leurs passions sont assez vives ; mais elles ont rarement cette violence que donne à celles de l'homme la vigueur de sa constitution.

Les animaux supportent la douleur avec une grande fermeté. J'ai souvent admiré leur courage dans ces circonstances. Un animal reçoit-il une blessure ? la douleur peut lui arracher quelques cris dans les premiers moments ; mais ensuite il se retire dans un endroit écarté, où il se croit à l'abri de toute insulte, et il souffre patiemment sans se plaindre.

Est-il atteint de quelque maladie ? on ne le voit ni se plaindre ni verser des larmes ; il mange peu, et il demeure tranquillement dans sa retraite.

Si la maladie n'est pas mortelle, il se fait une crise salutaire, et l'animal reprend peu à peu ses fonctions ordinaires. Au contraire, l'est-elle ?

l'animal périt sans le savoir. Ses derniers moments ne sont pas empoisonnés par la perspective de sa mort prochaine, comme le sont ceux de l'homme dans ces circonstances. La tristesse et les plaintes de ses semblables ne viennent pas encore aggraver sa position.

DE L'ADVERSITÉ.

Par adversité on entend une suite d'événements malheureux qui accablent un homme. Car c'est un fait assez difficile à expliquer, mais qui n'en est pas moins réel. Le sort paroît poursuivre telle ou telle personne. Tout lui est contraire; les maux de toute espèce viennent l'assaillir... Les règles ordinaires de la prudence ne sauroient l'en garantir... Les Stuart en ont fourni des exemples frappants...

L'homme courageux ne se laisse point abattre par l'adversité. Rappelant toute sa force il déploie un grand caractère. Il fait tout ce que la plus haute prudence lui conseille; et, s'il succombe, il peut se dire : Je n'ai rien à me reprocher, je me soumets aux lois de la dure nécessité.

L'adversité est souvent utile à l'homme. Celui à qui la fortune sourit continuellement oublie souvent ses devoirs. Il se livre trop à la dissipation et aux plaisirs; mais éprouve-t-il des adversités? il se rappelle aussitôt ses obligations. Son cœur,

ayant été déchiré par la douleur, devient sensible à celle des autres.

Haud ignara mali, miseris succurrere disco.

DE LA PROSPÉRITÉ.

Ainsi que tout est contraire à certaines personnes, tout réussit à d'autres. La prospérité les accompagne constamment. Ce sont des êtres heureux. César ne fut jamais abandonné par la fortune. Elle fut également constante à Alexandre, qui abusa souvent de ses faveurs en s'abandonnant à toute la fougue de ses passions...

Les personnes constamment heureuses font comme Alexandre; elles abusent de leur bonheur, et oublient souvent ce qu'elles doivent aux autres.

La somme des plaisirs qu'éprouve l'homme social pendant le cours de son existence est-elle supérieure à celle des douleurs?

Ou celle des douleurs est-elle supérieure à celle des plaisirs?

Les philosophes ont été de tout temps partagés sur cette question. Dans le combat littéraire qu'on suppose qu'il y eut en Calcide entre Homère et Hésiode, ce dernier dit à Homère:

« Fils de Mélès, ô Homère! dont le génie su-
« blime pénètre dans les cieux, apprends-moi ce
« qui est le plus utile aux hommes. »

Homère répond : « Ne pas exister seroit le plus « avantageux aux malheureux mortels. Étant nés, « parvenir le plus promptement possible aux portes « du palais de Pluton. »

Sophocle met la même pensée dans la bouche d'un de ses principaux personnages.

Cicéron rapporte (Tuscul. liv. 1) que le roi Midas ayant pris Silène, lui fit la question qu'Hésiode avoit faite à Homère : Silène en donna la même solution. Midas en fut si satisfait, qu'il lui rendit la liberté.

Hégésias faisoit une si terrible peinture des maux de l'humanité, que plusieurs de ses disciples se donnèrent la mort.

D'autres philosophes pensent que la somme des plaisirs qu'éprouve l'homme ordinaire est supérieure à celle des maux, et que, par conséquent, il est plus avantageux pour lui d'exister que de ne pas exister.

Cette dernière opinion me paroît plus fondée que la première. *La masse des jouissances du commun des hommes est certainement supérieure à celle de leurs douleurs.* Chaque instant procure un assez grand nombre de jouissances. Les sensations causées par chacun des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact,..... les besoins divers qu'on satisfait, sont des plaisirs plus ou moins vifs.

Ils sont mélangés à la vérité de quelques douleurs; mais elles sont beaucoup moins nombreuses.

Des passions orageuses tourmentent quelquefois; mais, chez le commun des hommes, elles causent beaucoup moins de douleurs que les passions douces et affectueuses ne procurent de plaisirs.

Enfin l'idée de la mort est très-fatigante pour quelques personnes; mais le très-grand nombre s'en occupe peu, et ne s'en inquiète guère.

Lorsqu'on voudra traiter cette question d'une manière impartiale, qu'on se rappelle chaque soir en se couchant les sensations qu'on a éprouvées dans la journée; et on verra que celles qui ont été agréables sont dix fois, cent fois... plus nombreuses que les autres. C'est la manière ordinaire dont je me plais à convaincre ceux qui veulent soutenir l'opinion opposée,... et il n'en est aucun qui ne soit obligé d'en convenir.

Je conclus de tous ces faits que *la somme des biens surpasse celle des maux pour la plus grande partie des hommes de la société.*

Quant aux animaux et à l'homme de nature, la somme des plaisirs est encore beaucoup plus considérable que celle des douleurs; car ils n'ont pas cette prévoyance qui empoisonne la plupart des jouissances de l'homme social. Cette idée de la mort, sur-tout, qui est si fatigante pour celui-ci, est inconnue aux premiers. Ils jouissent de tous

les plaisirs que leur procurent leurs sensations, sans aucune inquiétude, ni sans aucun retour amer. Ont-ils quelques douleurs physiques ? ils les supportent avec une grande force. Leurs maladies sont peu nombreuses et peu fréquentes ; enfin ils périssent sans le prévoir, ni sans s'en douter.

La douleur est toujours opposée au plaisir. Par conséquent toutes les espèces de plaisirs dont nous avons parlé ont une douleur contraire. Nous aurons donc :

1° Les douleurs du corps, ou procurées par les sens,

2° Les douleurs de l'esprit,

3° Les douleurs du cœur.

En traitant des plaisirs, nous avons parlé de la plupart de ces douleurs ; nous n'y reviendrons donc pas.

CHAPITRE XXXII.

DES DOULEURS DU CORPS.

Des machines, aussi compliquées que les corps organisés, sont sujettes à des dérangements qui en troublent plus ou moins les mouvements. Lorsque le dérangement est tel, que leurs diverses fonctions ne peuvent plus s'opérer, c'est la mort. Cha-

cun de ces dérangements cause une douleur à l'animal.

L'état social a affoibli la constitution physique. L'homme de la société a beaucoup plus de maladies que l'homme de la nature et que les animaux, par conséquent beaucoup plus de souffrances.

Lorsque ces douleurs sont vives, elles ne sauroient être de longue durée, parce qu'elles sont bientôt suivies de la mort.

Celles qui sont moins vives peuvent durer plus long-temps; mais on finit par s'y habituer jusqu'à un certain point. Le malheureux qui est tourmenté de la goutte, de la pierre, d'un cancer sourd,... prend son mal en patience, et souffre avec résignation.

Le nombre des douleurs du corps égale celui de ses plaisirs. Chacun de nos sens peut nous procurer des sentiments désagréables, comme il nous en procure d'agréables. Une couleur, par exemple, peut être trop vive; un son trop intense, une saveur trop âcre, une odeur trop pénétrante, des attouchements trop durs, des exercices de corps trop violents.... Par conséquent toutes ces sensations se changent en douleurs. On sait que les extrêmes se touchent par-tout.

Mais l'ordre des événements rend ces sensations douloureuses beaucoup plus rares que celles qui sont agréables.

Le sage cherche à éloigner ces douleurs; il fait tout ce qui est en son pouvoir pour entretenir son corps dans une parfaite santé.

Mais, lorsqu'il lui survient des maladies, il supporte ces douleurs avec force et courage. Néanmoins il n'est pas assez insensé pour dire, avec Possidonius, qu'elles ne sont pas des maux.

CHAPITRE XXXIII.

DES DOULEURS DE L'ESPRIT.

On a presque toujours confondu les douleurs de l'esprit avec celles du cœur; cependant elles doivent être aussi différentes que les plaisirs de l'esprit sont différents de ceux du cœur.

Il y a trois espèces de plaisirs de l'esprit; la même distinction a lieu pour les douleurs de l'esprit. Ainsi il y a :

a. Douleurs qu'a l'esprit en voyant une erreur.

b. Douleurs causées par le déréglement de l'imagination.

c. Douleurs causées par le mauvais goût.

I. Les douleurs qu'on ressent en lisant des ouvrages remplis d'erreurs fatiguent beaucoup l'esprit réfléchi; on a peine à concevoir combien ceux qui aiment la vérité souffrent de voir l'erreur se

propager. Un bon esprit, un esprit juste, ne sauroit lire un ouvrage mal raisonné, plein de paradoxes, et où l'erreur se décèle de toutes parts.

Il faut cependant ne pas oublier que souvent l'amour-propre nous fait regarder comme erronné ce qui est contraire à notre manière actuelle de voir, quoiqu'il ne soit point prouvé que ce soit une erreur. Le rabbin regarde comme faux tout ce qui est opposé à ses opinions; le musulman traite d'erreur tout ce qui est contraire à l'Alcoran.... Chaque secte de philosophes n'est pas moins intolérante; toutes se combattent avec aigreur, avec acharnement....

Le sage a sans doute son opinion, comme tout homme qui réfléchit doit avoir la sienne; mais il sait qu'il s'est souvent trompé, et il se garde bien de traiter trop légèrement d'erreur ce qui n'est pas conforme à sa façon de penser.

II. Les douleurs que cause une imagination déréglée rentrent dans celles dont nous venons de parler. Un poète, un orateur,... sont choqués des écarts d'une imagination qui ne sait pas se modérer.

III. Enfin un homme de goût, qui voit des choses contraires au bon goût, en souffre singulièrement. Le misanthrope de Molière s'emporte avec force contre le mauvais sonnet qu'on veut lui faire approuver; et, plutôt que d'avouer qu'il

est bon, il aime mieux exposer sa vie dans un combat particulier.

CHAPITRE XXXIV.

DES DOULEURS DU CŒUR.

On appelle communément *peines d'esprit*, *chagrins*, ce que je désigne ici par douleurs du cœur. Toutes les affections et tous les sentiments qui sont désagréables doivent être regardés comme de vraies douleurs du cœur. Ainsi la haine, le mépris, la malveillance, l'envie, la jalousie,..... sont des douleurs du cœur. Nous en avons parlé ailleurs; mais il en est plusieurs autres dont nous allons nous entretenir.

Lorsque ces douleurs sont foibles, on les appelle *peines d'esprit*.

Elles se changent en *inquiétudes* lorsqu'elles ont plus de force.

Enfin, si elles acquièrent une certaine vivacité, ce sont des chagrins plus ou moins cuisants qui prennent différents noms; *élancements*, *déchirements*, *tourments*, *angoisses*, *désespoir*....

Les douleurs du cœur sont supportées avec plus ou moins de force par l'homme ferme et coura-

geux : mais, lorsqu'il fait un retour sur lui-même, et qu'il se rappelle les événements qui ont amené les peines qu'il éprouve, il voit qu'il auroit pu quelquefois les éviter; ce qui lui donne des regrets.

L'homme vif endure impatiemment les violents chagrins. Il est même capable de se porter à un acte de désespoir, et de terminer promptement ses jours; mais, le premier moment passé, il revient à lui-même. Il sent qu'il est obligé de plier sous le joug de la nécessité. Des occupations fortes, des voyages,... calment ses ennuis; et il se console.

Mais l'ame foible se laissera abattre par les peines du cœur. Ce premier sentiment s'appelle *abattement.*

Si ce sentiment est plus violent, il porte le nom d'*accablement.*

L'ame sans énergie s'abandonne entièrement à sa douleur. C'est l'*abandon.*

Succède bientôt une *langueur léthargique*, qui est à l'ame ce qu'est la gangrène au corps.

Enfin une douleur profonde peut conduire au tombeau les ames sensibles; on en voit tous les jours de tristes exemples. Les digestions se font mal, tous les viscères du bas-ventre sont crispés; il s'y forme des obstructions : quelquefois la poitrine est attaquée, tout le système nerveux est dans un état de souffrance; ce qui produit la consomption,

le *splen* anglais, le *tabes dorsalis*.... C'est ainsi que Clarisse succomba à sa douleur.

La douleur prend un autre caractère chez les mélancoliques. Ils ont, en général, assez de force pour y résister; mais une tristesse profonde les absorbe. Rien ne sauroit les distraire de leurs idées lugubres; elles cherchent constamment la solitude pour se nourrir de leurs peines. Leurs chagrins seront de longue durée; tels furent ceux d'Young.

Enfin les tempéraments apathiques ont trop peu de sensibilité pour être affectés, jusqu'à un certain point, de quelque événement que ce soit.

Tout ce que nous venons de dire concerne les chagrins violents; car, lorsqu'ils sont foibles, leur impression n'est plus de la même nature.

Les circonstances dénaturent ordinairement les espèces de chagrin. La perte d'un ami sincère est certainement le sujet d'une douleur profonde; mais cette douleur sera plus grande s'il a été massacré cruellement, s'il a beaucoup souffert, s'il étoit très-jeune:... elle sera moindre s'il a péri dans son lit d'une maladie ordinaire, s'il étoit âgé.... L'absence diminue également la douleur; elle sera plus vive si on l'a vu périr, que si on en étoit éloigné....

Les douleurs du cœur sont senties beaucoup plus vivement par les personnes qui ne sont pas

occupées ; car, lorsqu'on a un travail quelconque, soit un travail de corps, ou un travail d'esprit, ou une affection vive, on est distrait de l'objet qui cause de la douleur. Cette distraction sera encore plus grande si les travaux auxquels on est forcé de se livrer sont commandés par le besoin de pourvoir à sa subsistance. C'est pourquoi les personnes riches, en général, s'affectent vivement de choses qui ne font que de légères impressions sur ceux qui sont obligés de travailler pour se nourrir. Combien d'hommes, combien de femmes riches, sont toujours à se lamenter pour des chagrins presque imaginaires !

Les animaux ne sont point exposés à ces espèces de maux. Ces douleurs, qui sont une suite des relations sociales, leur sont pour la plupart inconnues.

DE L'ENNUI.

On a de la peine à se persuader que l'ennui soit pour l'homme social un mal réel ; cependant il est aisé de s'en convaincre.

L'ennui est une inquiétude, un mal-aise très-pénible. Le fluide nerveux stagne dans ses vaisseaux ; il irrite les nerfs et les crispe : on bâille, on s'étend.... Cet état est assez douloureux pour que l'enfant qui s'ennuie verse des pleurs : il est des femmes extrêmement sensibles qui en versent

également. La tristesse et la mélancolie surviennent ; elles sont accompagnées de vapeurs, de tensions de nerfs....

Pour dissiper l'ennui il faut en faire cesser la cause, c'est-à-dire, procurer, par le travail et une occupation quelconque, l'évacuation de ce fluide surabondant. Lorsque l'ennui est à un point assez considérable pour produire maux de tête, migraine,... le travail du corps est préférable à celui de l'esprit, ou aux attachements du cœur, parce qu'il fatigue le corps et calme l'imagination. Aussi ne voit-on pas l'ennui attaquer le laboureur dans ses champs, ou l'ouvrier dans son atelier, tandis que l'homme de cabinet s'ennuie quelquefois.

Il est plusieurs causes de l'ennui.

La première est le désœuvrement et le défaut d'occupation. L'homme oisif s'ennuie continuellement.

La seconde cause de l'ennui vient du genre d'occupations ; lorsqu'elles sont trop monotones, elles amènent l'ennui. C'est dans ce sens qu'on doit entendre cette maxime :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

C'est ce qu'exprime le mot *monotonie*, μονος, *monos*, un, τονος, *tonos*, ton. Un seul ton qu'on entend long-temps fatigue beaucoup ; c'est qu'il n'agit que sur une *seule fibre* du sens interne,

et il la *fatigue réellement, physiquement;* tandis que les autres sont dans la plus grande inaction, et que le fluide nerveux y suraboude.

Une répétition trop fréquente de certaines sensations produit l'ennui par la même cause. Une espèce de plaisir éprouvé souvent n'affecte plus aussi délicieusement; c'est la raison qui fait courir sans cesse après des objets nouveaux. On veut de nouveaux concerts, de nouveaux spectacles, de nouvelles modes;.... les fibres, qui étoient fatiguées par les sensations trop long-temps continuées, se reposent, et de nouvelles sont affectées.

Le seul remède contre l'ennui est donc le travail : et le travail le plus utile dans ces circonstances est celui des mains. Aussi les personnes qui sont occupées de ces travaux ne s'ennuient-elles jamais. Mais l'ennui se fait principalement remarquer dans les cercles de gens oisifs, dans ces salons où l'on n'a d'autre occupation qu'une conversation froide. Les femmes y ont encore une ressource : elles brodent, elles font de la dentelle;... au lieu que les hommes qui leur tiennent compagnie y sont absolument désœuvrés. C'est ce qui a rendu le jeu nécessaire. Si l'homme occupoit toute sa journée au travail dans sa profession, et qu'il ne passât que quelques heures le soir dans sa société pour se délasser, il ne s'ennuieroit pas.

Nos aïeux, qui ne vouloient point s'occuper

de choses utiles, comme le font nos oisifs, nos gens riches, s'ennuyoient moins que ceux-ci, parce qu'ils prenoient beaucoup d'exercice : ils montoient à cheval, alloient à la chasse, jouoient à la paume, au billard, aux barres....

L'ennui est un des plus cruels ennemis de l'homme civilisé. C'est pour s'y soustraire qu'il se livre si souvent à ces passions qui font le tourment de sa vie. Il faut à celui-ci une maîtresse pour chasser l'ennui, l'autre va se ruiner au jeu;... celui-ci s'abandonne à la tristesse, à la mélancolie; cet autre prend les hommes en haine...

DE LA MOROSITÉ.

La morosité est un état de l'ame habituel et pénible. L'homme morose est toujours fâché. Il est mécontent de tous les hommes et de lui-même. Il blâme tout ce qui se fait dans la société... Il n'est pas moins mécontent de l'ordre présent des choses. Quand il considère la situation des êtres existants, ils les voit exposés à des souffrances habituelles. La vue d'un si grand nombre d'êtres malheureux est pour lui un sujet continuel de plaintes..... Il s'abandonne à des réflexions pleines de tristesse.

Mais c'est à tort qu'il veut se roidir contre la destinée. Nous ne pouvons rien changer à l'ordre présent. Tirons-en le meilleur parti qu'il

nous est possible... Ce sont les préceptes de la sagesse.

On peut regarder la morosité comme le premier degré de la tristesse et de la mélancolie.

DE LA TRISTESSE.

Il faut distinguer deux états dans ce sentiment pénible. Ou la tristesse est un sentiment passager occasionné par un chagrin présent, ou c'est un sentiment habituel. La tristesse habituelle rentre dans la mélancolie, dont elle peut être regardée comme le premier degré.

Quant à la tristesse passagère, elle naît du chagrin et des peines de l'esprit, dont nous allons parler.

DU CHAGRIN.

Par chagrin on entend plus particulièrement les douleurs de l'ame. On se brouille avec son ami, avec sa maîtresse ; la mort enlève une personne chérie ;... ce sont des chagrins bien cuisants.

Mais il est une foule d'autres chagrins qui, quoique moins vifs, ne laissent pas que de nuire au bonheur ; ils sont d'autant plus fatigants qu'ils sont continuels. Quel est l'homme qui n'a pas un grand nombre de ces chagrins habituels ? C'est un enfant qui se conduit mal ; c'est une femme dont le caractère lui convient peu ; c'est une aventure malheu-

reuse qui lui sera arrivée, et qui aura fait assez d'éclat pour entacher sa réputation ; c'est un procès interminable ; ce sont de grosses pertes dans sa fortune ; ce sont de mauvais procédés de la part des personnes dont il ne devoit pas les attendre....

C'est un grand chagrin que de se séparer des personnes auxquelles on est attaché. On se quitte sans savoir si on se reverra. Aussitôt l'idée de la mort s'associe à cette séparation, et entraîne avec elle cette multitude de sentiments plus douloureux les uns que les autres, qui accompagnent cette séparation éternelle. Ce sont particulièrement les personnes timides et pusillanimes qui se plaisent à multiplier et à exagérer les périls auxquels elles supposent que sont exposés ceux dont elles se séparent ; car les ames fortes éloignent ces appréhensions. Le calcul des probabilités fait voir les seuls dangers réels.

Tous ces chagrins affecteront plus ou moins en raison du tempérament. Le flegmatique en sera peu touché. Le sanguin y sera sensible dans les premiers moments, mais il prendra son parti. Le bilieux sera affecté vivement, mais il se calmera bientôt. Quant au mélancolique, il se nourrira de ces chagrins, qui entretiendront cette humeur sombre qui est habituelle chez lui.

C'est dans ces circonstances que le sage montre toute sa force. Il ne sauroit éviter les maux du

corps, mais il sait se mettre au-dessus des peines de l'esprit. Les uns sont une suite de l'ordre des choses qu'il ne peut changer. Les autres dépendent des sentiments de son cœur dont il doit être le maître. Le travail, l'occupation, et sur-tout les voyages, sont les moyens qu'il emploie pour surmonter ces maux.

DE LA MÉLANCOLIE.

La mélancolie est un sentiment de tristesse qui occupe toutes les facultés de l'ame, et répand sur tous ses sentiments un certain sombre qui n'est pas toujours sans agrément. Elle ne l'abandonne même pas dans ses plaisirs. Toutes les ames sensibles ont une teinte de mélancolie ; c'est un coloris qui ajoute beaucoup à leur sensibilité.

La mélancolie a sa première origine dans la constitution physique. Une fibre forte et tendue, des esprits irritants et copieux,... forment ce qu'on appelle le tempérament mélancolique ; mais des causes accidentelles, telles que des passions vives, viennent encore donner de la force à ce tempérament.

La perte d'un ami, un amour malheureux,... font dans un cœur tendre des plaies profondes qui se guérissent difficilement. On fuit le monde, on cherche la solitude... L'homme, dans cette pénible situation, rentrant en lui-même, porte un coup

d'œil douloureux sur le tableau de la vie humaine ; la tristesse s'empare de lui. Son cœur se ferme au plaisir comme les yeux de l'oiseau de nuit se ferment à la lumière du soleil...

Le corps souffre en même temps. Les plexus abdominaux sont crispés ; le foie est dans un état douloureux. La bile circule dans ses vaisseaux et souvent rentre dans la masse du sang... Elle augmente le spasme du systême nerveux, les digestions se font mal, et sont accompagnées d'un grand dégagement d'air... Il y a irritation à la gorge, et crachement continuel.

Cœurs sensibles ! vous avez tort de vous livrer à ces sentiments douloureux ! Vous ne sauriez changer l'ordre des événements naturels. Vous devez donc supporter avec force vos maux, et ne pas vous en laisser accabler.

Dans les choses où vous ne pouvez rien il faut vous envelopper de votre vertu, et vous abandonner au cours des événements. Lorsque vous pourrez lutter avec quelque avantage, ne négligez aucun des moyens qui sont en vous.

La mélancolie vient-elle obscurcir votre front de ses nuages ? sentez-vous la tristesse descendre dans votre ame ? une passion orageuse s'élève-t-elle au fond de votre cœur ?... courez au travail, allez chercher de la consolation dans le sein d'un ami ; soulagez les malheureux, faites des actions

généreuses, élevez-vous à la contemplation des beautés de la nature, poursuivez la découverte de quelques vérités utiles;... mais sur-tout évitez la solitude. Votre plus terrible ennemi dans ces moments c'est vous-même. Enfin, lorsque le mal est à son comble, voyagez.

Mais, hélas! le propre de la mélancolie est de se complaire dans cet état. On évite tout ce qui pourroit en faire sortir. La mélancolie a ses jouissances particulières.

L'amour-propre s'en mêle bientôt. La mélancolie suppose toujours une certaine élévation dans l'ame. On met de la fierté à nourrir ce sentiment.... C'est sur-tout à la campagne où on s'abandonne plus volontiers à ces idées sombres, parce qu'on y est moins distrait. A la ville, le tourbillon du monde, la multiplicité des affaires, les devoirs de la société,... dissipent le mélancolique malgré lui-même...

DE LA VIE DISSIPÉE.

Une vie dissipée annonce en général un esprit frivole et un cœur vide, qui cherchent par-tout le bonheur et ne le trouvent nulle part. C'est comme un malade étendu douloureusement sur son lit, qui change sans cesse de place, croyant toujours que la nouvelle sera la meilleure;... mais son mal est intérieur; il ne le soulage pas.

DE LA SOLITUDE.

Malheur à celui qui est seul ! *Vae soli !* L'homme triste et mélancolique qui persiste à vivre entièrement isolé est par là même éloigné du bonheur ; autrement il ne s'obstineroit pas à fuir ses semblables. Car, quelque ressource qu'il ait en lui-même, quelque occupation qu'il se donne, il n'est pas possible qu'il n'y ait un vide considérable dans son existence. Ses pensées se dessèchent, et souvent il croit méditer fort sérieusement, qu'il ne pense réellement à rien.

Nous avons vu que la société est un besoin pressant pour les animaux, et particulièrement pour l'homme civilisé. En vain croit-on pouvoir se soustraire à ce besoin en se livrant à la solitude.

DE LA VIE RETIRÉE.

Le sage évite la solitude, et néanmoins il fuit des sociétés trop nombreuses. Il se retire souvent en lui-même pour prendre de nouvelles forces. Les pensées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, ne se développent que dans ces moments où l'homme est seul avec lui-même.

Il va ensuite se reposer au milieu de sa famille. Il jouit de la société de sa femme, de ses enfants, de ses amis;... il épanche son cœur dans le leur, et donne un libre cours à sa sensibilité.

Ce genre de vie est sans doute celui qui conduit le plus sûrement au bonheur ; il n'a ni les inconvénients des cercles nombreux , ni l'aridité qui accompagne la solitude.

DE LA MISANTHROPIE,[1] OU HAINE DES HOMMES.

Les hommes doivent être plutôt plaints que haïs. Ils sont plus foibles que méchants. Sans doute ils commettent souvent des actions coupables, mais leur cœur n'est pas toujours criminel. Nous avons prouvé ailleurs que l'homme est naturellement bon ; lorsqu'il fait le mal , ou c'est par une erreur de son esprit , ou par défaut de force dans sa volonté.

Mais quand les hommes seroient aussi vicieux et aussi criminels que le supposent leurs détracteurs, seroit-ce une raison pour eux de les haïr ? ne sont-ils pas hommes eux-mêmes ? voudroient-ils qu'on n'eût pour eux que de la haine ? Eh bien! si vous voulez qu'on vous pardonne vos défauts, soyez indulgents pour les autres ; n'allez pas haïr le genre humain parce que vous avez à vous plaindre de quelques individus.

L'homme dont vous vous défiez le moins vous a manqué, plaignez-le ;... profitez de cet exemple pour vous conduire avec plus de prudence. Lorsqu'il s'agira d'intérêt personnel, de rivalité, de

---

[1] Μισως, *misos*, haine, *ανθρωπως*, *anthropos*, homme.

gloire,... prenez des précautions avec eux sans les haïr. Que dis-je les haïr! faites-leur tout le bien que vous pourrez. Forcez-les par vos bons procédés à être aussi honnêtes avec vous que vous l'êtes avec eux. Vous les ramènerez peut-être par cette conduite généreuse.

Il vous en coûte, dites-vous, d'obliger des ingrats, même des méchants; mais la vertu n'exige-t-elle pas des sacrifices continuels? votre propre bonheur n'exige-t-il pas ces sacrifices? car les hommes étant faits pour vivre ensemble, ne doivent-ils pas tolérer mutuellement leurs défauts? Celui qui est mieux organisé que les autres ne doit-il pas employer tous ses moyens pour leur inspirer des sentiments qui puissent faire leur bonheur mutuel?

Le sage, dans ces circonstances, emploie toute la force d'ame qu'il a acquise par une longue habitude de commander à ses passions. Il sait que les maux moraux sont, ainsi que les maux physiques, une suite nécessaire des lois qui subsistent parmi les êtres existants. Il supporte les uns et les autres avec constance, et se soumet aux lois de la dure nécessité;... mais il ne cesse pas d'être bon, d'être indulgent avec ses semblables. S'ils n'ont pas les mêmes sentiments pour lui, il se félicite de ce qu'il a moins d'imperfections qu'eux.

Cette haine des hommes naît ordinairement dans l'ame honnête, mais trop sensible, qui s'indigne des

injustices qu'ils commettent. La jeunesse, qui a conservé son innocence première, s'irrite particulièrement de voir sans cesse la vertu froissée, et le vice hideux triompher. Ces réflexions altèrent les idées qu'elle s'étoit faites sur la beauté de la vertu d'un côté, et les récompenses qu'elle mérite, et de l'autre, sur la laideur du vice et les punitions qui lui sont dues. Si elle a le malheur d'être trompée, son indignation augmente encore, et se change en vraie misantrhopie.

Les gens vertueux ne haïront donc point les hommes; mais ils devroient faire une ligue contre ceux qui cessent d'être honnêtes, et les contenir par l'opinion. Qu'on publie hautement leurs défauts, qu'on les censure, qu'on les accable de tout le mépris public, qu'on leur refuse estime, considération, honneurs, places lucratives.... qu'ils soient enfin des objets d'horreur....

On corrigeroit ainsi les hommes sans les haïr. Le père qui inflige une punition à son enfant lorsqu'il a manqué à quelqu'un de ses devoirs, le hait-il? ne lui donne-t-il pas, au contraire, la preuve la plus tendre de son attachement? son cœur ne saigne-t-il pas de faire de la peine à ce petit être foible dont il est le protecteur? ses entrailles paternelles ne sont-elles pas émues d'être obligées de faire couler des pleurs qu'il doit essuyer?... mais il n'envisage que le bonheur futur de ce qu'il a de plus cher au monde.

Il en coûtera également à l'homme vertueux d'être sévère envers les méchants ; mais c'est un mal passager qui doit lui procurer une félicité durable ; et enfin l'intérêt général doit l'emporter sur l'intérêt particulier.

DU DÉGOUT DE LA VIE.

La mélancolie, la tristesse, la misantrhopie, arrivées à un certain point, amènent nécessairement le dégoût de la vie. Dès que la somme des sentiments, qu'on éprouve dans cet ordre de choses, affecte douloureusement le cœur, comment pourroit-on s'y attacher ? ou plutôt comment ne s'en détacheroit-on pas ?

Ce dégoût de la vie conduit quelquefois au désespoir.

DU DÉSESPOIR.

Il y a trois espèces de désespoir.

1° Celui de l'homme vif et pétulant qui, éprouvant un chagrin considérable, s'abandonne à toute sa violence, et se porte aux plus grands excès. Il déchire ses vêtements, il se frappe, il attente même à ses jours...

2° L'autre espèce de désespoir est celui de l'homme calme, qui sait se modérer jusqu'à un certain point. Il est accablé par la douleur la plus vive ; mais à peine laisse-t-il voir l'agitation de son

ame; il se retire en lui-même, et cherche à être seul. Ce sont des moments terribles, où souvent il termine ses maux... Cette espèce de désespoir cause un grand nombre de suicides.

Un homme riche, se portant bien, qui avoit toujours montré beaucoup de sagesse dans toutes ses actions, a des reproches graves à faire à son épouse. La tristesse s'empare de lui;... rien n'annonce cependant son désespoir. Il appelle un jour ses meilleurs amis auprès de lui, et s'entretient tendrement avec eux. Le lendemain matin il écrit une lettre sèche à celle qui cause ses peines; puis déjeûne avec un air de tranquillité apparente. Il fait ensuite sortir tout le monde de sa chambre, s'assied dans son fauteuil, s'enfonce un poignard dans le cœur, et expire.

3° La troisième espèce de désespoir est celle de l'ame tendre et sensible. Elle n'est point capable de se porter à des violences; mais ses pleurs coulent continuellement. L'objet de sa douleur est toujours présent à son esprit; sa santé s'altère, et elle succombe à ses maux... Ce désespoir est plus particulièrement celui des femmes, dont quelques-unes périssent de langueur, de consomption, de phthisie.... C'est ainsi que périt Clarisse.

DU SUICIDE.

« Chercher son bonheur par-tout où on le peut

« trouver, sans nuire à celui des autres, c'est la « voix de la nature. Celui à qui la vie est à charge, « et qui n'est utile à personne, peut donc la ter- « miner. » Tel est le langage de Saint-Preux. Est-ce celui de la raison?

Non. Ici Saint-Preux fait, à son ordinaire, des sophismes. Combien l'éloquence a nui à la morale et à la connoissance de la vérité! Elle charme, elle séduit; mais elle égare.

L'existence de l'homme de la société est si éloignée d'un solide bonheur, ses passions sont si orageuses, qu'il n'est pas surprenant que quelques-uns soient peu attachés à la vie. Il n'en est peut-être point qui n'ait souhaité de n'avoir jamais existé... Je parle de ceux qui raisonnent leurs actions. (Chez les autres tout est inconséquence...) Enfin quelques-uns vont jusqu'à trancher le fil de leurs jours. Un bien plus grand nombre le feroit, si ce n'étoit la frayeur de la mort. On peut donc faire cette question:

La sagesse permet-elle de mettre fin à ses peines lorsque la vie est à charge?

Sans répondre directement à cette question, je pourrai seulement dire: *Personne ne se porte de sang froid à cet acte extrême.* L'habitant de la campagne n'est point attaché à la vie; il voit approcher la mort avec beaucoup d'indifférence. Les sauvages américains tenoient encore

moins à la vie pris par leurs ennemis. Ils voient avec une fermeté incroyable les préparatifs de leur supplice ;..... cependant on n'a jamais vu ni les uns ni les autres abréger le terme de leurs jours : lorsqu'il arrive, ils se soumettent avec résignation à la nécessité. Ils meurent tranquilles ; mais ils ne devancent point l'instant de leur mort.

Qui attentera donc à ses jours ? ce ne sera pas l'homme qui est dans une situation tranquille ; ce sera celui qui sera tourmenté par une passion orageuse. Son ame est ébranlée ; il cherche alors un remède à tant de maux ; et, dans ces terribles moments, il n'en voit point d'autre que la mort... Telle est la cause de tous les suicides. Est-on assez heureux pour prévenir ses desseins et en empêcher l'exécution ? le calme se rétablit peu à peu dans son cœur ; et, le moment d'orage passé, l'existence lui redevient agréable ; il rougit de son acte de violence.....

Je dirai donc à celui qui seroit dans ce dessein : « Supposons que la vie vous soit à charge « pour le moment présent, qu'il valût mieux pour « vous ne pas être que d'être ;... mais soyez sûr « que lorsque vous aurez maîtrisé cette passion, « la vie ne vous paroîtra plus si dure. Attendez- « donc, avant que de vous déterminer, que votre « ame ait repris sa tranquillité, que votre esprit « jouisse de toute sa liberté ;... et soyez sûr que vous

« changerez de résolution.... Quel est l'homme
« sage qui voudroit prendre un parti décisif dans
« une affaire de cette importance, à moins qu'il
« ne jouît de toute sa raison ? »

Mais on pourra dire : Je conviens que c'est toujours dans un moment de folie qu'on se porte à ces excès ; mais est-ce un crime ? Ceux qui regardent le suicide comme criminel disent : La nature vous a donné la vie ; vous devez la conserver jusqu'à ce qu'elle vous la redemande.

Je répondrai que c'est toujours un crime que de céder à un acte de folie et de démence dans une circonstance grave.

« Celui à qui la vie est à charge, et qui n'est
« utile à personne, peut la terminer, dit Saint-
« Preux. » Mais un honnête homme est toujours utile à la société.

Il n'est peut-être qu'une circonstance où un sage puisse abréger ses jours. C'est celle où il seroit tourmenté par une maladie mortelle qui lui feroit éprouver des douleurs insupportables. Il n'a que peu de jours, peu d'heures à vivre ; son état est affreux... Combien de malheureux sur le champ de bataille demandent à grands cris qu'on termine leurs souffrances !

Il est d'autres actions qu'on peut regarder, en quelque façon, comme des suicides volontaires.

Celui qui s'expose à un danger éminent sans

aucun motif d'utilité publique, n'est-il pas un suicide? Les Européens qui vont demeurer à Batavia, par exemple, s'exposent aux plus grands dangers; le plus grand nombre périt. Ne sont-ce pas de vrais suicides?

Qu'on n'en conclue pas que, pour ne pas s'exposer à des dangers, il ne faille pas sortir de son lieu natal; on doit, dans toutes ces circonstances, consulter les probabilités.

Le sage ne prend de détermination dans des matières importantes qu'après un mûr examen. Aussi ne le voit-on jamais porter une main homicide sur lui-même.

CHAPITRE XXXV.

DES DOULEURS D'OPINION.

Comme il est des plaisirs d'opinion, il est également des maux d'opinion. Une femme qui ne peut pas suivre la mode se trouve très-malheureuse : elle est cependant bien vêtue; mais ses vêtements ne sont pas du dernier goût.... On sent que cette douleur n'a aucun fondement raisonnable.

Il est une multitude de douleurs d'opinion qui ne sont pas mieux fondées.

Un général distingué, qui ne commandoit qu'en second, disoit, en se plaignant de sa situation : « Si « je considère qu'avant de prendre le métier des « armes je n'avois qu'une fortune très-médiocre, « et que j'étois dans un rang inférieur de la société, « je ne devrois pas être mécontent de mon sort ; « mais je n'en suis pas content lorsque je vois « que plusieurs de mes camarades, partis du « même point que moi, ont été assez favorisés « par les circonstances pour commander les gran- « des armées, et faire des actions plus éclatantes « que celles que ma position m'a permis de « faire.... »

Qui n'a pas fait maintes fois le raisonnement de ce général ? Et cependant il n'avoit pas droit de se plaindre.

Le sage, en pareille circonstance, bien loin d'éprouver des douleurs, seroit très-satisfait. Tous ne peuvent pas arriver aux premières places....

CHAPITRE XXXVI.

DES DOULEURS IMAGINAIRES.

Quelques personnes sont assez mal organisées pour se croire exposées à des maux qui n'existent que dans leur imagination ; elles sont cependant réellement malheureuses. Tels sont les gens

à vapeurs, et particulièrement les femmes; elles se lamentent, elles pleurent;... elles souffrent réellement, quoique leurs maux soient imaginaires.

Un homme a une fortune immense, par exemple, vingt millions : il fait une légère perte de cent mille francs; il sera fortement affecté, et cependant cette perte n'est rien pour lui....

Le sage ne connoît point ces espèces de douleurs : puisqu'il a la force de supporter des maux réels, il ne se créera pas des maux imaginaires.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA CONSOLATION.

Les animaux et l'homme de nature se livrent au plus violent désespoir lorsqu'ils éprouvent des chagrins cuisants. Une mère, par exemple, à qui on a enlevé ses petits devient furieuse; elle ne craint point d'exposer sa vie pour les arracher au ravisseur : aucun danger ne l'effraie.... Néanmoins elle oublie assez promptement le sujet de sa douleur.

Cet oubli vient de ce que la mémoire a peu d'énergie chez les animaux; ils sont toujours dominés par les sensations présentes. Le chagrin sera donc très-violent dans les premiers moments;

mais il ne sera pas de longue durée. De nouvelles sensations effacent celles-ci.

On retrouve à peu près les mêmes sentiments chez le peuple et chez les habitans des campagnes. Ils donnent dans les premiers instants des signes assez vifs de leur sensibilité ; mais, ces moments passés, ils ne pensent plus guère à ce qui leur a causé ces peines.

Ce sentiment est plus durable chez les classes aisées de la société ; la mémoire a une grande part dans leurs affections. Le souvenir d'un chagrin vif s'efface difficilement ; il peut même durer toute la vie. On a donc besoin de puissants motifs de consolation pour en diminuer l'impression.

Homme, tu ne voudrois pas perdre ton ami ; lui ne voudroit également pas te perdre. Il faudroit, pour satisfaire vos desirs, que vous fussiez tous deux immortels. Chacun forme les mêmes souhaits ; dès-lors un nouvel ordre devroit être établi parmi les êtres existants.... Qui a la folle présomption de croire que celui qu'il substitueroit seroit meilleur ?

Rien de plus naturel que de pleurer la perte de son ami ; mais on ne doit point se laisser abattre par le chagrin. On ira chercher de la consolation auprès d'un autre ami.... L'homme doit se soumettre aux lois de la destinée ; il est fait pour

jouir de quelques plaisirs dans la combinaison présente ; il doit chercher à passer les jours qui lui sont accordés le plus heureusement qu'il pourra.

On pourroit même dire que ces lamentations *extérieures*, qu'on aime à prolonger, ne sont pas toujours l'expression du sentiment ; elles sont le plus souvent un raffinement de l'amour-propre qui se cache sous les dehors d'une grande sensibilité. C'est ce qui a fait dire à Martial que la vraie douleur ne se manifeste pas au dehors.

Ille verè dolet qui sine teste dolet.

Le plus grand soulagement qu'on puisse apporter à de pareils maux est la distraction que procurent d'autres objets. La douleur vive, comme toutes les autres passions, s'accroît dans la solitude ; c'est un feu interne qui se sert d'aliment à lui-même. On ne sauroit concevoir le plaisir qu'on éprouve en s'enfonçant dans l'épaisseur d'un bois couvert, pour se nourrir de sa douleur. On se repaît avec transport de ces idées lugubres ; l'ame repousse tout ce qui pourroit la distraire. Ainsi que l'œil, lorsqu'il a demeuré long-temps dans les ténèbres, ne peut supporter l'éclat de la lumière, de même celui qui est dans le chagrin ne sauroit rien souffrir qui ne porte l'empreinte de sa tristesse. On ne peut rappeler l'un et l'autre à leur premier état que par des transitions insensibles....

On s'entretiendra donc avec son ami affligé de choses indifférentes ; mais on ne cherchera point à l'égayer trop promptement. S'il amène la conversation sur l'objet de ses douleurs, il faut le laisser pleurer, et pleurer avec lui. Les larmes soulagent ; elles produisent une détente générale dans tous les plexus abdominaux qui sont crispés... Il éprouvera un grand soulagement en pleurant.... Les fonctions animales reprendront peu à peu leur cours ordinaire, le sommeil reviendra, le calme renaîtra dans ce cœur si violemment agité....

Enfin le *chagrin est un vrai mal physique* qu'il faut traiter comme toute autre maladie. On doit donner à la machine qui a été dérangée le temps de se rétablir.

Les travaux des mains sont un des meilleurs moyens à employer dans ces circonstances. Le corps se fatigue, l'imagination devient plus calme par la déperdition des esprits moteurs ; il n'y en a plus une assez grande quantité pour rappeler avec force ces idées affligeantes.

De grands travaux de l'esprit produiront le même effet. Frédéric II écrivoit à son ami, [1] qui venoit d'éprouver un de ces coups désastreux : « Je souhaiterois que vous fussiez forcé, dans ce « moment, de résoudre quelque problême diffi-

---

[1] D'Alembert, qui venoit de perdre mademoiselle de l'Espinasse.

« cile. » Il finissoit en lui disant : « Venez me « trouver, nous pleurerons ensemble. »

Dès affections nouvelles soulageront également en occupant d'une autre manière la sensibilité. Nous avons prouvé précédemment qu'une passion est détruite physiquement par une autre passion.

Enfin rien n'est plus utile, dans ces circonstances, que les voyages. Toutes nos idées sont liées de manière que les lieux, les personnes, rappellent l'objet qui nous affecte. [1] D'autres lieux, d'autres personnes,.... produisent de nouvelles affections; la fatigue même du voyage sert à faire oublier l'objet de la douleur.... En un mot, tout, dans un voyage, contribue à faire une diversion utile pour l'homme affligé profondément.

La douleur présente encore un phénomène bien

---

[1] Je n'ai jamais pu concevoir comment on pouvoit habiter l'appartement où a péri une personne qu'on aimoit tendrement, et avoir son lit dans le même endroit où étoit le sien.

Si je suis si souvent éveillé par le souvenir de personnes qui m'étoient chères, que seroit-ce si j'habitois leur chambre, si je couchois dans leur lit!... Là je la vis mourante, là je la vis inanimée.... Oh! non, je ne puis supporter cette idée déchirante....

Je sais que d'autres sentent différemment. Le lieu de la promenade publique à Birmingham est le cimetière.... Ce spectacle produisit sur moi une impression singulière.

digne d'être observé. Nous avons vu qu'un sentiment trop vif, et qui fait souffrir, peut produire, en s'affoiblissant, un vrai plaisir. Il en est de même de la douleur : ce sentiment, qui étoit si déchirant dans les premiers moments, s'affoiblit peu à peu; et, lorsqu'il en est venu au point de n'être plus trop vif, son souvenir, loin de causer une impression fâcheuse, produit une émotion douloureusement agréable, qui ne fait plus verser que des larmes bien douces.

DE LA RÉSIGNATION.

Il faut que l'homme raisonnable sache prendre son parti, et se résigne avec courage à souffrir des maux qu'il ne peut éviter.

Tous les événements sont une suite nécessaire des lois qui régissent les êtres existants; rien ne sauroit en arrêter la marche. La fortune comble de ses dons celui-ci; elle écrase celui-là.... Lorsqu'on a fait tout ce qu'on a pu, il ne reste qu'à *s'envelopper de sa vertu*, comme le dit Horace, ode XXIII, liv. III.

Fortuna, sævo læta negotio, et
Ludum insolentem ludere pertinax,
Transmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc alii benigna.
Laudo manentem : si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, et MEA
VIRTUTE ME INVOLVO, *probamque*
Pauperiem sine dote quæro.

« La fortune, qui s'amuse à faire de la peine « aux humains, et qui se fait un jeu insolent de « ses faveurs, en dispose tantôt à mon avantage, « tantôt à celui d'un autre. Je l'accueille lorsqu'elle « veut se fixer sur moi ; veut-elle emporter ses « dons ailleurs ? je les lui rends avec résignation, « et *m'enveloppe de ma vertu*. Je ne cherche « qu'une pauvreté honnête, sans aucun autre « avantage. »

Le sage supporte avec force et courage la douleur. Il emploie tous ses moyens pour l'éloigner ; mais, lorsque la fortune lui est contraire, il s'enveloppe de sa vertu.

CHAPITRE XXXVIII.

DE L'ART DE JOUIR.

On a de la peine à croire qu'il y ait un art de jouir des plaisirs de la vie. C'est cependant un des plus difficiles, et qu'un très-petit nombre de personnes, dans l'état social, possède.

Les animaux et l'homme de nature jouissent de tous les plaisirs qui s'offrent à eux ; il est vrai que ces plaisirs sont très-bornés.

Il n'en est pas de même de l'homme social. Ses besoins sont considérables; sa sensibilité est exal-

tée. Il a su varier et multiplier ses plaisirs; mais ses desirs sont encore plus immodérés.

L'art de jouir, pour lui, consiste à savoir tellement mélanger ses diverses occupations et ses plaisirs, qu'ils se servent mutuellement de délassement. On se fatigue au travail, le plaisir lasse; il faut donc sans cesse faire succéder l'un à l'autre. En sortant d'une partie de plaisir, on retourne avec empressement au travail; et, lorsque le travail commence à devenir pénible, on est soutenu par l'idée qu'on va bientôt se livrer au plaisir. Ces privations lui donnent un charme tout nouveau.

Le grand art de jouir consistera donc à toujours rendre le plaisir piquant en l'achetant par le travail, et à rendre le travail agréable en le considérant comme nécessaire pour arriver au plaisir. On préviendra, par ce moyen, la satiété qu'accompagnent des plaisirs trop multipliés; et on adoucira tout ce que le travail peut offrir de pénible et de fatigant.

Il faut toujours se ménager de temps en temps des plaisirs plus vifs qu'à l'ordinaire. On ne sauroit croire avec quel empressement le peuple attend les jours de repos pour se parer, aller à la promenade, et ensuite se rendre dans les lieux qui lui sont préparés pour danser, se divertir, et prendre un bon repas. Cette idée l'occupe déli-

cieusement toute la semaine, et le soutient dans son travail.

Le marchand très-occupé qui ne peut point sortir de ses magasins et de ses ateliers, la femme qui est attachée à son comptoir,... tous pensent aux plaisirs qu'ils se procureront le jour de repos. On mènera promener la petite famille; on aura un habit neuf, on se parera d'un pompon à la mode; on dînera, on soupera en société; on ira au spectacle....

Les plaisirs qu'on a eus dans ces diverses parties fournissent un sujet continuel à la conversation. On se rappelle ce qu'on y a vu, ce qu'on y a entendu, ce qu'on y a fait;... ce sont autant de jouissances nouvelles.

Enfin, si on peut se procurer quelque partie de plaisir extraordinaire, on se la rappellera toute sa vie. Le villageois qui va dans une grande ville en voit les curiosités et les spectacles; le citadin qui visite un port de mer, le guerrier qui s'est trouvé à quelques grandes batailles, à un siége difficile, le marin qui a fait un voyage de long cours,.... tous se rappellent avec ravissement ces époques de leur vie, et en feront le sujet favori de leurs conversations pendant le reste de leurs jours.

Les desirs sont encore une partie essentielle des jouissances de l'homme social; mais ils doivent être fondés sur des probabilités d'une certaine force, et qui permettent d'espérer.

DES PRIVATIONS.

Mais une autre règle de l'art de jouir est de savoir se faire des privations. Il faut de la force pour résister au plaisir qui se présente, afin de mieux en jouir par la suite. C'est un des préceptes de la sagesse confirmé par une expérience journalière.

Nous avons déjà eu occasion de voir que ceux qui ont une fortune médiocre jouissent beaucoup plus par les privations qu'ils sont obligés de supporter, que les gens riches qui n'ont pas la force de s'en faire.

DE LA VARIÉTÉ DANS LES OBJETS DE NOS PLAISIRS.

C'est une observation bien digne de fixer les regards du philosophe, que de voir avec quelle ardeur les hommes cherchent sans cesse de nouveaux plaisirs. Le possesseur du plus beau palais va habiter avec ravissement une chaumière, ou la maison simple d'un particulier. Telle est la manie de nos jardins nouveaux imités des Chinois. Celui qui a de superbes habits en change souvent pour en prendre de plus modestes. L'amant heureux de la plus belle femme ne lui est pas fidèle, et cherche les faveurs d'autres moins belles, moins aimables. Celui qui a la table la plus délicate va quelquefois

s'asseoir à celle du villageois.... Il en est de même des objets de tous nos plaisirs.

L'art de jouir consiste donc, 1° à *varier ses plaisirs* pour éviter la monotonie, 2° à les *acheter par le travail*, 3° à prévenir la satiété *par les privations*, 4° à former des *desirs fondés sur l'espérance*.

Mais les plaisirs réels sont si limités, que la sagesse permet qu'on les rende plus piquants par l'illusion. Les plaisirs délicats produits par la pudeur sont dus à l'illusion. Pourquoi n'étendroit-elle pas ses bienfaits sur tous les autres objets de nos plaisirs ? Qu'elle embellisse de tous ses charmes la bien-aimée de notre cœur ! qu'elle cache les défauts de notre ami ! qu'elle orne de ses prestiges et nos vergers, et nos prairies, et nos chaumières !.. qu'elle jette une teinte douce de volupté sur tout ce qui nous environne !... Elle a bien pu embellir du beau nom de *champ d'honneur*, ces lieux horribles où les hommes s'entr'égorgent sans en savoir la raison. Pourquoi n'embelliroit-elle pas aussi tous les instants de notre vie ? Le bonheur des parents n'est-il pas dans l'illusion que l'amour paternel fait naître chez eux pour leurs enfants ? N'est-ce pas l'illusion qui conduit ceux qui sacrifient tout à la gloire ?....

Que le sage ne craigne donc point de s'abandonner quelquefois à l'illusion ; mais on ne doit point oublier qu'il y a des limites qu'il ne sauroit

passer sans danger. L'homme du monde donne trop à l'illusion; le sage, au contraire, ne s'y livre point assez; c'est ce qui jette une si grande aridité sur l'existence de celui-ci, et ce qui rend si orageuse la vie de l'autre.

L'art de jouir consiste à prendre un juste milieu entre tous ces extrêmes. Le sage se livrera à l'illusion, mais ce sera à une illusion modérée. Il variera ses plaisirs; il les achètera par le travail; il saura se faire des privations; il formera des desirs fondés sur l'espérance.

CHAPITRE XXXIX.

DE LA SATIÉTÉ.

Il ne suffit donc pas d'avoir des objets de plaisir; il faut savoir les goûter. Nos sens se fatiguent promptement, et s'accoutument à tout. Si on éprouve souvent le même plaisir il affectera peu. Le citadin qui est continuellement au milieu du tourbillon bruyant des villes s'en apperçoit à peine, tandis que l'habitant de la campagne en est vivement affecté.

Pour goûter le plaisir il faut s'y livrer avec réserve. *Julie soupoit rarement au salon d'Apollon.* N'usez pas le sentiment, n'usez pas vos jouissances; c'est la mort du plaisir. Si vous

voulez trop jouir vous ne jouirez plus de rien. Il y a une espèce de volupté à savoir se faire des privations. C'étoient les leçons que donnoit Épicure, ce grand maître dans l'art de la sagesse.

La satiété est la mort du plaisir.

CHAPITRE XL.

DE LA VOLUPTÉ.

A CETTE idée le cœur s'épanouit constamment, parce que la volupté rappelle toujours des sensations délicieuses. Les anciens, dont l'imagination brillante cherchoit sans cesse à semer des fleurs sur le chemin difficile de la vie, distinguèrent deux espèces de volupté, qu'ils désignèrent sous le nom de deux divinités célèbres, les deux *Vénus*.

L'une étoit la céleste *Uranie*. Cette Vénus étoit fille du ciel, et présidoit aux plaisirs intellectuels.

L'autre *Vénus*, née au sein des ondes, étoit la déesse de la beauté, mère de l'Amour. Son char, traîné par des colombes, étoit entouré des Jeux, des Ris et des Graces; les Desirs, portés sur les ailes du Zéphyr, l'accompagnoient toujours.... Son temple étoit à Paphos, à Amathonte,... au milieu de bosquets de myrtes et de lauriers....

Entre ces deux espèces de volupté le cœur de l'homme est toujours flottant ; mais, hélas ! le plus grand nombre a les yeux du berger Pâris, et donne la pomme à la déesse de la beauté, à la mère de l'Amour.

Nous avons vu qu'il y a plusieurs espèces de plaisirs ; les plaisirs de l'esprit, les plaisirs du cœur, les plaisirs des sens.

La volupté sera une jouissance pure et délicate de ces différentes espèces de plaisirs. On pourroit donc distinguer autant d'espèces de volupté qu'il y a d'espèces de jouissances.

1° La *volupté sensuelle* est attachée aux seuls plaisirs des sens.

La volupté des Apicius est dans les mets délicats.

La volupté du gourmet est dans de bons vins.

La volupté du fleuriste est dans de belles fleurs...

2° La *volupté intellectuelle* sera la jouissance des plaisirs de l'esprit.

La volupté pour le géomètre est une solution élégante d'un beau problême.

La volupté pour l'orateur est dans la conception d'idées brillantes exprimées éloquemment, et dont il espère un grand effet.

La volupté pour le poëte est dans la composition de vers harmonieux qui expriment de beaux sentiments.

La volupté, en général, des savants et de ceux

qui cultivent les lettres et les arts est dans la découverte de la vérité, et dans des compositions aussi savantes qu'utiles.

3° La *volupté morale* consiste dans les jouissances du cœur.

La volupté de l'homme vertueux est l'amour de la vertu.

La volupté de l'homme religieux est l'amour de Dieu.

La volupté de l'ame bienfaisante est de faire du bien....

On peut encore distinguer une quatrième espèce de volupté, qui réunit les plaisirs de l'esprit, ceux du cœur, avec ceux des sens.

La volupté du musicien est dans la mélodie de plusieurs instruments, dans leur harmonie, et dans des compositions savantes.

La volupté du peintre est dans de savants dessins artistement coloriés.

La volupté de l'architecte est dans la construction de beaux bâtiments....

Enfin il y a la volupté des plaisirs de l'amour. Elle est la volupté par excellence; c'est elle à qui on a consacré particulièrement le nom de volupté. Elle réunit les plaisirs des sens avec ceux de l'esprit et du cœur; car cette volupté doit allier les plaisirs de l'amour moral avec ceux de l'amour physique.

On entend quelquefois par volupté l'art de jouir avec délicatesse. Un *voluptueux* est l'homme qui ne prend, pour ainsi dire, que la *fleur du plaisir*. Le voluptueux convive joue avec les Amours et avec Bacchus : il s'égaiera avec le jus de la treille; mais cette gaieté n'ira jamais jusqu'à l'ivresse : il badinera avec la beauté, en respectant toujours la décence; c'est le sybarite couché sur des fleurs de roses..... Il embellit la volupté même par les charmes de son imagination. La pudeur lui prête son voile, l'illusion lui fournit ses prestiges; elle double, elle triple,... elle centuple ses plaisirs.

DE LA VIE MOLLE.

On appelle une vie molle celle qui est toute consacrée à la volupté.

Ce sont les caractères foibles, le sanguin et l'apathique,... qui s'abandonnent à ce genre de vie; les caractères forts, tel que le mélancolique, en dédaignent les charmes, et ne s'y laissent point entraîner.

Cette vie molle séduit la plupart des femmes: cherchant sans cesse des plaisirs faciles, elles se livrent entièrement à ceux que leur offre la mollesse. Leur foiblesse et leur délicatesse les entraînent comme malgré elles vers ce genre de vie, qu'on a appelée, par cette raison, *efféminée*.

Ces espèces de jouissances sont sans doute plus près de la volupté que les plaisirs grossiers; mais elles ne sont pas la volupté. Une vie molle et efféminée ôte toute énergie à l'ame, et la rend absolument incapable d'aucun effort sur elle-même; elle ne sauroit s'imposer aucune privation pour faire quelque chose de grand. La douleur la plus légère fera sur elle une trop vive impression; un revers quelconque l'accablera; enfin la terrible satiété la fera d'abord languir dans les bras de l'ennui, et finira par lui ravir jusqu'à l'ombre du plaisir.

DE LA VIE AUSTÈRE.

Une vie austère est celle de l'homme qui se prive de tous les plaisirs attachés à l'existence: tels sont ces bonzes, ces dervis, ces talapoins,... qui se refusoient les aliments, et se livroient à des abstinences plus ou moins longues; qui demeuroient exposés ou aux injures de l'air ou à un soleil ardent, qui s'assujettissoient à des positions très-fatigantes, qui se privoient des plaisirs attachés aux besoins physiques de l'amour;... enfin toute leur vie étoit une suite continuelle de privations; ils ne se permettoient que les choses absolument indispensables pour soutenir leur existence.... Toutes ces austérités n'ont aucun but raisonnable, et sont réprouvées par la sagesse.

La vie peut encore être austère sans porter les privations à un si haut point ; mais, dès que cette austérité passe les limites de la tempérance prescrites par la raison, elle est blâmable.

Celui qui voudra conserver son caractère d'homme fuira donc les charmes séducteurs de la mollesse, et ces austérités outrées ; son genre de vie sera sévère. Des aliments simples, et avec le moins d'apprêt possible ; des vêtements modestes, un logement sans faste, un état de maison sans luxe,.... lui feront goûter des plaisirs purs, et conserveront à son ame toute son énergie. Avec des besoins aussi bornés il ne craindra point de perdre son indépendance, parce qu'il pourra toujours se les procurer facilement.

Ce genre de vie doit être celui du sage. Il est bien éloigné de suivre l'exemple de ce fou qui, dans son austérité, outrage la nature en refusant de jouir des bienfaits qu'elle a accordés à l'homme ; il satisfait les différents besoins qu'elle lui a donnés.....

Mais, d'un autre côté, il n'évite pas avec moins de soin les charmes séducteurs de la mollesse. Il ne se livre point à cette volupté des sens ; il s'attache seulement à la céleste *Uranie*, qui lui procurera des plaisirs dignes de l'homme, ceux qui sont attachés aux connoissances utiles et à des affections pures avouées par la vertu.

La vraie volupté du sage consistera donc à jouir avec modération des plaisirs que peuvent lui procurer ses sens, à acquérir les connoissances qui lui sont utiles, et à contracter des affections honnêtes qui puissent remplir son cœur. Ceci suppose qu'il fait tout le bien qui est en son pouvoir, soit dans la place qu'il occupe dans la société, soit dans sa vie privée.

CHAPITRE XLI.

DE LA PAIX DE L'AME.

PAIX intérieure! tranquillité de l'ame! contentement de soi-même! c'est toi qui fais la félicité du sage.

Il faut distinguer deux espèces de paix de l'ame.

L'une que nous avons nommée *contentement intérieur, satisfaction de soi-même*, laquelle naît d'une conscience pure.

L'autre qui vient du *calme des passions*.

Cette dernière ne peut s'acquérir que lorsque l'activité est occupée; plus on aura d'occupations raisonnables, plus on sera près de posséder cette paix de l'ame. L'occupation seule ne suffit cependant pas; il faut encore avoir ce contentement

intérieur, ce sentiment d'une conscience pure.

La vertu est donc absolument nécessaire pour posséder la paix de l'ame. Sans elle on peut se faire illusion pour quelques instants; mais bientôt les remords s'éveilleront, et viendront troubler cette fausse tranquillité, cette paix simulée du cœur.

Quoiqu'il ne puisse point y avoir de vraie paix intérieure sans vertu, cependant cette tranquillité de l'ame n'accompagne pas toujours la vertu. L'homme vertueux est tantôt accablé par des maux physiques, tantôt il est dévoré par l'ennui; quelquefois enfin il est tourmenté par des passions orageuses.

DES AGITATIONS DE L'AME.

Il y a trois espèces d'agitation de l'ame, dont les causes sont absolument différentes.

1° L'une a pour principe des remords cuisants occasionnés par le souvenir d'actions contraires aux règles de la justice. Cette agitation est opposée à ce que nous avons appelé le contentement intérieur.

2° Une autre espèce d'agitation de l'ame est produite par des passions impétueuses qu'on ne peut contenir. Celui-ci sera dominé par une cupidité insatiable; celui-là sera tourmenté par une ambition démesurée. L'un sera dévoré de la soif

de l'or et du desir des richesses; l'autre se laissera entraîner à toutes les fureurs de l'amour.... Cependant ils ne feront rien qui puisse blesser les lois de l'équité.

Cette seconde espèce d'agitation est très-fréquente parmi les hommes, et ravit à la plupart d'entre eux cette précieuse paix intérieure, cette tranquillité de l'ame.

3° Enfin il est une troisième espèce d'agitation qui provient d'un excès d'activité; ce sont des personnes qui sont toujours en mouvement. Sont-elles arrivées à l'endroit où elles vouloient aller? elles desirent d'être ailleurs; ont-elles obtenu ce qu'elles postuloient avec instance? elles sollicitent autre chose.... Ceci tient beaucoup de la légéreté et de l'inconstance.

On a donné à cette espèce d'agitation le nom d'*inquiétude*.

Le seul moyen de la prévenir est dans des occupations sérieuses et suivies; l'activité y est employée toute entière.

DES SOUCIS.

Celui qui a trop de soucis est bien à plaindre; il est occupé d'une multitude d'objets qui l'éloignent du bonheur, et lui ôtent la paix de l'ame. Car comment pourroit-on être tranquille lors-

qu'on est livré à un si grand nombre de soucis ?

DE L'INSOUCIANCE.

Mais l'insouciant est encore bien plus éloigné du bonheur. Celui qui n'a aucun soin de ses propres affaires et ne prend pas les moyens nécessaires pour assurer son bonheur, ne sauroit s'intéresser à celui des autres. Aussi l'insouciant est-il repoussé par tout le monde : et dans les maux que lui attire son insouciance il trouve peu de secours.

Une pareille insouciance éloigne ordinairement la paix de l'ame. Lorsqu'on fait des retours sur les suites de cette conduite on en est effrayé; mais on se corrige difficilement, parce que ce défaut provient ordinairement de la foiblesse de caractère.

DE LA TRANQUILLITÉ.

Pourquoi s'agiter continuellement pour acquérir de l'or, de la gloire, de la réputation ; pour être l'amant heureux de plusieurs femmes, pour se procurer mille jouissances factices ?... Ce n'est pas là le bonheur véritable. Il n'en est que dans la tranquillité ; c'est celui du sage.

La tranquillité fait particulièrement la félicité de l'âge mûr et de la vieillesse. Car la jeunesse ne sauroit en connoître toutes les douceurs ; elle a une activité qui lui commande impérieusement ; il lui faut des occupations fortes et variées.

Le tempérament montre ici toute son influence. Le bilieux a trop de mobilité pour goûter les plaisirs de la tranquillité. Ils ont plus de charmes pour le sanguin ; mais c'est sur-tout le flegmatique qui s'y livre entièrement. Quant au mélancolique, ses passions fortes l'en éloignent.

Mais il ne faut pas que cette tranquillité de l'ame dégénère en apathie. La première est une jouissance paisible des plaisirs attachés à l'existence. L'autre est, pour ainsi dire, le sommeil de l'ame. Elle ne jouit de rien. C'est un *quiétisme* soporeux qui engourdit toutes ses facultés ; c'est une torpeur qui est une espèce de mort.

Nous pouvons conclure de ce que nous venons de dire que trois choses sont absolument nécessaires pour posséder la paix de l'ame, et se préserver des agitations intérieures.

La première est d'avoir un cœur pur et vertueux exempt de remords.

La seconde est de commander à ses passions; car l'homme vertueux peut encore être dominé par quelque passion qui, si elle est trop impérieuse, fera le malheur de sa vie, en bannissant la paix de son cœur. Je ne dis pas qu'il doit être sans passions ; mais il doit les contenir dans de justes limites.

La troisième est d'avoir des occupations qui occupent son activité toute entière, et éloignent les soucis.

Or nous avons vu qu'il y a trois passions principales qui dominent l'homme, l'*amour-propre, celui des richesses*, et *celui des femmes*. Il faut donc les maintenir toutes trois, et par elles on sera maître des autres. Car, comme nous l'avons dit, toutes les passions sont bonnes et utiles à l'homme, puisque leur objet est de lui procurer des plaisirs; mais elles deviennent toutes dangereuses lorsqu'elles vont au-delà des limites dans lesquelles elles doivent être restreintes.

L'*amour-propre* est utile à l'homme quand il est une noble émulation qui lui fait faire de généreux efforts pour acquérir des perfections qu'il n'a pas. Il ne trouble point la paix de l'ame; mais lorsqu'on veut être au-dessus de ceux qui ont reçu plus de talents, et qui en ont acquis par leur travail, qu'on dédaigne ses égaux,... dès-lors cet amour-propre trouble la paix de l'ame; c'est la cruelle envie.

L'*amour des richesses* est également un bien lorsqu'il n'absorbe pas toutes les facultés de l'homme; c'est un véhicule qui soutient son activité et lui fait entreprendre des choses utiles à la société. Les richesses sont le nerf de l'agriculture, des arts, des manufactures;... mais, dès qu'on se laisse dominer par cette soif de l'or, il n'y a plus paix de l'ame.

Il est donc permis au sage, il lui est même

utile d'avoir de l'amour-propre, de desirer les honneurs, les places, d'aspirer à la gloire;... il ne doit même pas dédaigner les richesses et les jouissances qui y sont attachées, telles que le plaisir de faire le plus de bien possible, de donner à ceux qui sont dans le besoin, d'encourager les talents, la vertu;.... ces motifs soutiennent son activité.

Les affections, telles que l'*amour et l'amitié*, ne lui sont pas moins utiles pour remplir le vide de son cœur, et satisfaire des besoins physiques. Ce sont les plus doux sentiments lorsqu'ils sont restreints dans de justes limites.

Mais il ne doit point se laisser dominer par ces passions, s'il ne veut pas qu'elles troublent la paix de son ame. Son amour-propre n'est point mortifié de n'avoir pas la force d'Hercule ou de Milon: pourquoi le seroit-il de n'avoir pas les talents de Newton ou de Léibnitz, la vertu de Socrate ou de Caton?

Il jouira donc en paix des talents qu'il a reçus, sans être humilié d'en voir d'autres plus favorisés que lui.

Mais il reconnoîtra d'un autre côté que si les dons naturels n'ont pas été distribués également, le bonheur n'est point attaché aux qualités supérieures. Ce ne sont pas les hommes les plus robustes, les femmes les plus belles, ni ceux qui sont le

mieux partagés du côté des talents de l'esprit qui sont les plus heureux. Les richesses, les honneurs, les places, la gloire même, ne donnent pas la félicité... Qu'il ne porte donc point d'envie à ceux qui ont été plus favorisés que lui : qu'il possède la paix de l'ame ; c'est la jouissance la plus précieuse. D'autres peuvent avoir une plus grande masse de plaisirs que lui. Car je ne prétends pas qu'il y ait égalité de bonheur pour tous les hommes ; mais il sera aussi heureux que ses facultés le lui permettent.

Les animaux jouissent constamment de la paix de l'ame. Ils n'ont d'autres desirs que de satisfaire leurs besoins, manger, boire, et se préserver des intempéries des saisons. Quelquefois les mâles s'irritent lorsqu'ils sont plusieurs auprès d'une femelle en amour. Ils se livrent même des combats assez violents ; mais ces sentiments d'humeur sont passagers, et la tranquillité de leur ame n'en est point troublée.

La même chose devoit avoir lieu pour l'homme de nature.

CHAPITRE XLII.

DE LA SAGESSE.

Le sage est le phénix de la philosophie. Comme celui de la nature il n'a pas encore existé ; mais on a approché plus ou moins de ce terme idéal.

La sagesse est l'art d'être heureux. Celle qui ne conduit pas à ce but n'en mérite pas le nom. Ce philosophe austère qui jamais ne sut sourire est donc bien éloigné de la sagesse à laquelle il prétend. Cet autre qui, dans son orgueil dédaigneux, méprise le reste des hommes, insulte à l'ordre des choses. Il est puni de ce sentiment injurieux par les ennuis qui accompagnent son existence.

Pour être sage il n'est pas nécessaire d'avoir une manière d'être différente de celle des autres hommes. Les Solon, les Thalès, les Pythagore, les Socrate,.... étoient dans la société comme leurs concitoyens. Ils en remplissoient scrupuleusement tous les devoirs ; mais ils ne s'en interdisoient pas les plaisirs. Ils alloient aux spectacles, aux bains, même chez les courtisanes. On ne les distinguoit que par leur probité exacte et la modération de leurs passions. Chacun, suivant son tempérament,

avoit une marche différente ; mais leurs principes étoient semblables ; ils arrivoient au même but.

Socrate, sûr de sa patience, prend deux femmes pour l'exercer. Thalès préfère le célibat. Celui-ci se montre en public. Celui-là demeure dans l'intérieur de sa maison, où il pratique des vertus particulières. C'est là où se complaît la sagesse. Humble et timide comme la vertu, elle craint le grand jour. C'est même un reproche qu'on peut lui faire. Qui osera donc paroître en public si la sagesse et la vertu demeurent cachées ?

Sages, sortez de votre retraite; montrez-vous à vos concitoyens. Votre vue fera fuir le vice ; vous enhardirez celui qui ne marche point encore d'un pas assuré dans les sentiers de la vertu. Diogène, dans son tonneau, étonne le fils de Philippe; et, si les passions n'avoient pas eu un si grand empire sur ce jeune cœur, cette seule entrevue eût peut-être empêché de réduire en cendres les plus belles contrées de l'Asie.

Le sage ne doit point fuir le plaisir. Qu'il prenne garde de tomber dans l'apathie : cette insensibilité est à l'ame ce qu'est la gangrène au corps ; elle en est la mort. L'homme ne doit estimer la vie que par les jouissances qu'il y goûte; ses divers sens sont autant de sources de plaisir. Pourquoi se feroit-il un mérite d'y être insensible ?

La sagesse, loin d'en interdire l'usage, lui ordonne d'en jouir; elle prescrit seulement la manière de rendre ces jouissances plus solides et plus durables. Ce sont ces préceptes que nous avons cherché à exposer jusqu'ici.

Le sage n'est point à l'abri des maux et des adversités; mais il doit avoir assez d'énergie pour supporter ceux auxquels il sera exposé. Son ame ferme sera à l'épreuve de tous les revers. Ce n'est pas qu'il ne sente la douleur aussi vivement qu'un autre; car, quand on a dit que les maux physiques ne devoient pas atteindre le sage, on a avancé une chose peu réfléchie: mais il doit avoir assez de force pour que, passé les premiers moments de sensibilité qu'on doit accorder à l'humanité, il reprenne tous ses droits d'homme, et se conforme à la dure nécessité.

On a confondu cette fermeté avec l'insensibilité. L'orgueilleux stoïcien se vantoit de ne pouvoir être atteint par la douleur. Il alloit couronner de fleurs la tombe de son ami; il bravoit tous les maux physiques; il affectoit de dédaigner les plaisirs qui s'offroient à lui;... et il ne voyoit pas qu'il alloit contre l'ordre présent des choses. Les êtres sensibles sont faits pour goûter quelques plaisirs.

L'épicurien, plus sage, fuyoit la douleur, recherchoit le plaisir. Sa sagesse consistoit à souffrir avec fermeté la douleur qu'il ne pouvoit éviter, et

à jouir avec modération des plaisirs qui lui étoient offerts, et pour lesquels il étoit fait.

Le sage doit savoir se contenter de son sort. Est-il retenu par les liens de l'hyménée? il savoit bien que les plaisirs de cet état étoient mêlés de beaucoup de peines. Qu'il jouisse donc des uns avec sagesse, et sache supporter les autres avec fermeté.

A-t-il préféré de demeurer dans le célibat? cet état a également ses douceurs et ses désagréments; il ne l'ignoroit pas. Quand il éprouvera le vide dont est souvent tourmenté le célibataire, qu'il se rappelle que ce désavantage est compensé par d'autres agréments; qu'il se représente une femme coquette, infidelle, morose, acariâtre,... des enfants ingrats, se comportant mal..... S'il a des peines dans le mariage, qu'il se retrace le célibataire isolé, délaissé, dévoré d'ennuis;... et ainsi il sera toujours satisfait de sa situation : c'est une des voies les plus sûres pour arriver au bonheur. Le sage ne sauroit trop se rappeler ces vérités, parce que trop de réflexions le conduisent ordinairement à la mélancolie. C'est un des grands inconvénients de la philosophie.

Le sage doit donc éloigner soigneusement la morosité, et ne pas se permettre ces plaintes continuelles contre l'ordre présent des choses. Qu'il évite de se rappeler sans cesse les maux dont

sont accablés les êtres existants sur notre globe, et en particulier le genre humain; il ne sauroit rien changer à ces lois. De pareilles réflexions le fatiguent inutilement lui et ceux qui l'entendent; elles l'éloignent du bonheur, et sont par conséquent contraires à la sagesse.

On a souvent comparé, et avec raison, la vie de chaque homme à une scène dramatique remplie d'intrigues plus ou moins intéressantes....... Hé bien, qu'y a-t-il de plus importun au théâtre que d'y rencontrer ces Aristarques, censeurs perpétuels et des auteurs et des acteurs ?... Ils raisonnent souvent avec beaucoup d'esprit et beaucoup de justesse; néanmoins ils fatiguent ceux qui ont le malheur d'être auprès d'eux. Le sage leur dit : « Je ne viens pas au spectacle pour critiquer. Je ne doute pas qu'il n'y ait des fautes « dans la pièce; que les acteurs pourroient mieux « jouer; que la salle pourroit être plus belle, mieux « décorée.... Si j'étois auteur, ou acteur, ou di« recteur du spectacle, je pourrois profiter de vos « avis : mais je suis simple spectateur; je jouis des « plaisirs qu'on veut bien me procurer.... Ne ve« nez pas me ravir mon illusion. »

Sage, que ceci soit votre règle de conduite journalière. N'étant que simple spectateur de l'ordre présent, que vous ne sauriez changer, jouissez des plaisirs qu'il vous offre; laissez-vous même

aller, comme au spectacle, à l'illusion qui augmente vos jouissances, et détournez la vue de ce qui pourroit les altérer.

Tel est le vrai sage; tels étoient Zénon et Épicure, aux différences près qu'y apportoient leurs tempéraments, dont l'un étoit mélancolique, et l'autre tenoit plus du sanguin. Ils furent également éloignés des excès auxquels se livrèrent quelques-uns de leurs disciples, les uns en ne recherchant que les plaisirs des sens, les autres en les dédaignant, et affectant de braver la douleur.

Le vrai sage, se tenant dans un juste milieu, pratiquera la vertu, chérira ses semblables, et ne laissera échapper aucune occasion de leur faire tout le bien qui dépendra de lui : mais, en même temps, il jouira des plaisirs attachés à son organisation ; il occupera sans cesse son activité par le travail. Le premier de ses travaux sera de bien remplir la place qu'il occupe dans la société ; le reste de son temps sera consacré à l'étude des êtres existants. Quelques occupations des mains, quelques promenades, lui serviront de délassements. Enfin il contractera des engagements qui feront la douceur de sa vie : quant aux maux qu'il ne sauroit empêcher, il en gémira, et se soumettra à la dure nécessité.

De cette manière, ses jours s'écouleront avec sérénité. Ils ne seront pas sans nuages, le plus

beau ciel en a ; mais la tranquillité de son ame n'en sera point troublée. Dès qu'il s'appercevra qu'il s'élève dans son cœur quelque passion trop violente, il courra au travail, il redoublera ses actes de vertu,... enfin il voyagera pour s'éloigner de l'objet qui pourroit l'agiter, s'il ne se sent pas assez de force pour y résister.

Ces vérités générales sont aujourd'hui bien reconnues ; mais la grande difficulté consiste dans l'application de ces lois dictées par la sagesse. La philosophie ne peut donner que des conseils généraux ; chacun modifie ensuite ces règles de conduite suivant son tempérament et les circonstances où il se trouve.

Le mélancolique ayant plus de force dans le caractère, sa conduite sera plus austère. Il recherchera moins les plaisirs des sens que ceux de l'esprit et du cœur ; ses occupations seront plus graves et plus sérieuses ; enfin il tiendra plus du caractère du stoïcien. Tels ont été à peu près tous les grands hommes ; et c'est ce qui a donné tant d'éclat à cette secte.

Celui qui a un tempérament sanguin a moins de force, moins d'énergie. Il se laissera conduire plus facilement par les circonstances ; il jouira des plaisirs qui se présenteront à lui ; les jouissances de l'esprit et du cœur auront moins d'attraits pour lui que celles des sens. Bon fils, bon mari, bon

père, bon ami,... ce sera l'homme le plus heureux, et qui contribuera le plus au bonheur des autres. Il approchera donc le plus de la vraie sagesse; mais il ne s'élèvera jamais à la hauteur du stoïcien.

Les autres tempéraments approcheront plus ou moins de ces deux principaux.

Mais le sage, quel que soit son tempérament, ne doit jamais oublier ce beau précepte d'Horace, livre III, ode XXIII :

.... Quod adest memento
Componere æquus : cætera fluminis
Ritu feruntur...............
.... Ille potens suî,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : VIXI.

« Sachez vous contenter du moment présent;
« le reste est emporté avec la même rapidité que
« les eaux d'un torrent.... Celui-là est vraiment
« maître de lui, et passe sa vie avec agrément, qui
« peut dire chaque jour : J'AI VÉCU. »

DU DÉFAUT DE SAGESSE, OU DE LA FOLIE.

Érasme a fait un gros livre sur la folie; il a voulu prouver que toutes les actions des hommes sont folies. Il s'est trompé; l'homme n'a pas été placé sur la terre pour faire de grandes choses. Ses facultés bornées, qui sont le résultat de son organisation, ne le lui permettent pas; mais elles lui

donnent le pouvoir de goûter des plaisirs mêlés, à la vérité, de quelques maux. Il doit rechercher les uns, et éviter les autres autant qu'il est en lui; ce n'est point folie, c'est sagesse.

Le vrai fou est celui qui, oubliant les préceptes de la raison, s'abandonne à des actes peu réfléchis; ils le conduisent à des *inconséquences* qui troublent son bonheur. Je dis *à des inconséquences*, parce que, s'ils le conduisent à *des crimes*, ce n'est plus simple folie, c'est *méchanceté*.

Mais la folie qui est permise est cette aimable gaieté qui bannit toute idée noire, fait jouir l'homme de cette douce volupté avouée par la raison; c'étoit la folie du philosophe d'Abdère, qui rioit des sottises des hommes. Soyons fous quelquefois avec lui, soyons-le souvent; il vaut mieux rire avec Démocrite que pleurer avec Héraclite. Supportons avec patience les maux attachés à la vie; et, pour nous distraire, égayons notre imagination.... Telle est l'aimable folie qui convient à l'homme. Il faut, à la vérité, que la raison ne l'abandonne jamais; que toutes ses actions, toutes ses démarches, y soient conformes; mais l'*aimable folie* doit tempérer son austérité.

Les degrés de cette folie doivent varier suivant les âges. Toutes sortes de folies sont permises à l'enfance; plusieurs sont défendues à l'adolescence; l'âge mûr ne doit s'en permettre

qu'avec beaucoup de réserve ; et un vieillard qui fait des folies échappe difficilement au ridicule.

Les tempéraments se dessinent ici comme partout ailleurs. Le sanguin aura une aimable folie soutenue, et qui s'éloigne rarement des justes bornes ; le bilieux sera fou, mais ira souvent trop loin ; le mélancolique, qui rit si rarement, se permettra encore bien moins ces innocents badinages.

DE L'EXCÈS DE SAGESSE.

Sapere ad sobrietatem. Il faut être sage sobrement.

Ne nimis sapere. Il ne faut pas être trop sage.

Un des préceptes de la sagesse est que, même dans la sagesse, il y a des limites qu'il ne faut pas passer. Celui-là est trop sage qui, prenant la morosité pour la sagesse, est sans cesse à gémir sur les malheurs de l'humanité ; qui, se laissant entraîner à une philanthropie peu raisonnée, voudroit empêcher tous les maux, et y sacrifie son existence entière. Il se refuse à tous les plaisirs, sous le prétexte qu'un trop grand nombre d'hommes sont souffrants....

Tous ces excès sont répréhensibles. Lorsque nous avons fait le bien qui est en notre pouvoir, il faut se résigner, puisque nous ne pouvons rien changer à l'ordre présent des choses.

Nous avons vu qu'un excès de sagesse jette

trop d'aridité sur le cours de la vie, parce qu'elle détruit la douce illusion, qui en calme les peines.

C'est sur-tout dans cette circonstance qu'il faut appliquer cette belle maxime d'Horace, satire I, liv. I, vers 106:

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà, citràque nequit consistere rectum.

Il est dans toute chose certain mode et certaines limites. Il n'est pas permis d'aller au-delà, ni de demeurer en deçà.

Nihil nimis. Rien de trop, disoit Solon. *Diog. Laerce.*

La sagesse appartient principalement à l'âge mûr et à la vieillesse. L'enfance ne peut encore la connoître; et la jeunesse, emportée par la vivacité de ses passions, ne sauroit en suivre les préceptes.

On est même fâché de voir un jeune homme trop sage et trop réservé. On veut qu'il ait la vivacité et même l'étourderie de son âge. On dit communément que *celui qui n'a pas été jeune à vingt ans le sera à cinquante.*

Les Arabes disent qu'*il faut être fou au moins une fois dans sa vie.*

Cette observation, fondée sur l'expérience, est peut-être plus vraie qu'on ne pense.

Mais une autre observation, qui est plus géné-

rale, est que celui qui est déjà sage à vingt-ans, et qui a la maturité de la vieillesse, sera trop sage à quarante. Il aura de la pédanterie, de la morosité, et sera fort ennuyeux pour lui et pour les autres.

Quand on dit que la *jeunesse ne doit pas être trop sage*, on s'exprime mal ; cela veut dire qu'elle ne doit pas être trop tôt *mûre*. Car on ne prétend pas qu'elle puisse se permettre des choses mal-honnêtes ou contraires à la probité ; on desire seulement qu'elle n'ait pas la gravité ni la prudente maturité de l'âge viril. On aime à lui voir de la vivacité, et peut-être même quelquefois un peu d'étourderie.

Les animaux suivent constamment la marche que leur a tracée la nature pour satisfaire leurs besoins. Les herbivores vont dans les pâturages, les frugivores cherchent des fruits, les granivores des graines.... Le carnivore a ses moyens d'attaque ; les autres ont leurs moyens de défense. Néanmoins l'expérience donne aux uns et autres des moyens pour parvenir plus sûrement à leurs fins : ce qu'on pourroit appeler *leur sagesse*.

Les jeunes se livrent à des jeux et à des folies qu'on peut regarder comme des gaietés attachées à leur âge.

Quelques espèces, comme les singes, les castors en société,... paroissent raisonner un peu

davantage leurs actions. D'autres ne les raisonnent pas. C'est tout ce qu'on peut dire sur la sagesse et la folie des animaux.

CHAPITRE XLIII.

DU SOUVERAIN BIEN.

CETTE question a été agitée avec beaucoup de chaleur par les différentes sectes des philosophes de la Grèce. Chacune avoit une opinion particulière sur cet objet important.

Cicéron, dans son traité des *Vrais Biens*, rapporte fort au long les opinions de ces différents philosophes sur le vrai bien. Je vais en donner un précis.

Aristippe, fondateur de la secte des Cyrénéens, a placé le souverain bien dans la seule volupté des sens.

Hyéronyme le placoit dans la privation de la douleur.

Carnéade soutenoit que le souverain bien étoit dans la jouissance des premiers biens de la nature, qu'ils consistoient toujours dans les plaisirs des sens.

Pyrrhon et Ariston disoient que la santé du corps étoit indifférente au bonheur. Ainsi se bien porter ou être malade étoient pour eux la même

chose. Ils prétendoient que la vertu seule étoit souverain bien.

Hérille plaçoit le souverain bien dans la science.

Aristote faisoit consister le souverain bien à vivre selon la nature, c'est-à-dire à pouvoir, par le moyen de la vertu, jouir sagement des premiers dons de la nature.

Polémon pensoit à peu près comme Aristote.

Calliphon vouloit que le souverain bien se trouvât dans la réunion de la volupté et de la vertu.

Diodore faisoit consister le souverain bien dans la vertu et la privation de la douleur.

Zénon disoit que le souverain bien consistoit dans ce qui est bienséant et honnête. Il distinguoit quatre espèces d'honnêteté :

1° La sagesse,

2° L'amour de la droiture,

3° La grandeur du courage,

4° L'amour de l'ordre et de la modération.

Épicure plaçoit le souverain bien dans la volupté ; mais apprenons de lui-même ce qu'il appeloit volupté. Voici ce qu'en dit Diogène Laerce dans la vie de ce philosophe. (Traduct. française pag. 199.)

« Lorsque nous assurons, dit-il, que la vo-
« lupté est la fin d'une vie bienheureuse, il ne
« faut pas s'imaginer que nous entendions parler
« de ces sortes de plaisirs qui se trouvent dans les

« jouissances de l'amour, ou dans le luxe et l'excès « des bonnes tables, comme quelques ignorants « l'ont voulu insinuer, aussi bien que les ennemis « de notre secte...

« Cette volupté, qui est le centre de notre bon« heur, n'est autre chose que d'avoir l'*esprit « sans agitation, et que le corps soit exempt « de douleur*. L'ivrognerie, l'excès des vian« des, le commerce criminel des femmes, la dé« licatesse des boissons, et tout ce qui assaisonne « les bonnes tables, n'ont rien qui conduise à une « agréable vie. *Il n'y a que la singularité et « la tranquillité d'esprit qui puissent faire « cet heureux effet.* »

On voit que, suivant Épicure, le souverain bien consistoit dans la tranquillité de l'esprit, et dans la frugalité, c'est-à-dire dans des jouissances modérées des plaisirs des sens.

Le souverain bien, pour l'homme social, ne consiste point dans une seule chose, comme l'ont avancé plusieurs de ces philosophes. Il ne se trouve que dans la réunion d'un grand nombre d'objets, sans lesquels on ne peut être heureux. C'est ce que nous avons déjà vu dans tout ce que nous avons dit, et que nous allons rappeler succinctement.

1° La santé du corps est absolument nécessaire au souverain bien; car on ne sauroit être heureux

si le corps souffre. Les facultés intellectuelles et morales en sont également troublées. L'exemption de toute douleur du corps d'une certaine force fait donc partie du souverain bien.

2° Ceci suppose qu'on a également les choses nécessaires pour pourvoir aux besoins de première nécessité, la nourriture, le vêtement, le logement...

3° Les plaisirs de l'esprit peuvent contribuer au souverain bien; mais Hérille avoit tort de le placer dans la science. Beaucoup de personnes sont heureuses sans cultiver leur esprit. Si on veut donner plus de latitude à ce terme, on peut dire que tous les hommes jouissent plus ou moins *des plaisirs de l'esprit.*

4° La volupté que procurent les plaisirs des sens n'est pas le souverain bien; car ces plaisirs, tels que des mets exquis, des boissons délicieuses, des palais superbes, des jardins enchanteurs, des bals, des concerts, des spectacles,... éloignent plutôt du bonheur, si on n'en jouit pas avec la plus grande modération.

5° L'amour est le sentiment le moins compatible avec le souverain bien.

6° L'amitié a sans doute des charmes; elle est plus durable que l'amour, mais elle ne remplit pas entièrement le cœur. Qu'il y a d'ailleurs peu d'exceptions à cette sentence de Socrate! « Mes amis, il n'y a point d'amis. »

7° La gloire ! ah ! elle ne sauroit faire le souverain bien.

8° Les honneurs, les places, la considération publique, le plaisir de dominer sur un plus ou moins grand nombre de ses concitoyens,... procurent des jouissances ; mais de combien de peines sont-elles mêlées ! On peut donc les regarder comme des objets qui éloignent encore du souverain bien.

9° Les richesses n'ont d'autre avantage que de pouvoir procurer des plaisirs et des honneurs. Or nous avons vu que ce n'est pas le souverain bien.

10° Enfin la vertu seule est-elle le souverain bien ? non ; elle en fait une partie nécessaire. Il ne sauroit y avoir de souverain bien sans vertu ; mais la vertu seule ne peut rendre heureux. Hélas ! elle est si souvent opprimée !

LA PAIX DE L'AME EST DONC LA SEULE CHOSE QUI PUISSE FAIRE LE SOUVERAIN BIEN ; mais elle en suppose beaucoup d'autres.

Elle naît du contentement intérieur, d'une bonne conscience et du calme des passions. Il est des instants heureux pour celui qui est exposé à la douleur, qui ne jouit pas de la santé, ou qui manque du nécessaire, s'il possède la paix de l'ame ; mais il n'est point de bonheur pour celui qui réunit tous les dons de la fortune, s'il ne possède pas la paix de l'ame.

Cette paix de l'ame ne sauroit être sans la vertu. Par conséquent la vertu est une partie essentielle du souverain bien.

Mais il faut que la paix de l'ame et la vertu soient accompagnées de jouissances et de plaisirs. Ce qui suppose la possession des choses nécessaires aux divers besoins de l'homme social. Ces besoins sont de trois espèces:

Les besoins du corps sont la nourriture, le logement, le vêtement;... ce qui suppose une fortune au moins médiocre.

Les besoins de l'esprit sont d'acquérir des connoissances. Ils ne sont très-impérieux que pour celui qui est accoutumé à réfléchir.

Les besoins du cœur exigent qu'il soit fixé.

Mais une des choses les plus essentielles pour posséder la paix de l'ame est une occupation continuelle qui prévienne l'ennui et toutes ses suites.

C'est donc la réunion de tous ces objets qui donnera la paix de l'ame, et sera par conséquent le souverain bien de l'homme social.

L'illusion modérée, en embellissant nos jouissances, contribuera au souverain bien.

L'homme de nature n'a ni les besoins factices ni les passions qui naissent de la société. Il possède toujours la paix de l'ame. Son souverain bien consiste dans la santé, et dans la jouissance des objets qui peuvent fournir à ses besoins, tels que

le boire, le manger, la sûreté, l'indépendance, et l'amour physique.

Il en est de même des animaux. Leur souverain bien ne diffère point de celui de l'homme de nature.

La paix de l'ame fait une partie de leur bonheur. Elle consiste pour eux à pouvoir fournir facilement à leurs besoins d'un côté, et de l'autre à n'avoir point d'ennemis à redouter. C'est la frayeur qui empoisonne les jours des frugivores, sur-tout des petites espèces qui sont foibles. Et la difficulté qu'ont souvent les carnivores à se procurer des aliments est un grand tourment pour eux.

CHAPITRE XLIV.

DU BONHEUR.

Dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici nous n'avons eu d'autre but que de conduire l'homme au bonheur, en lui indiquant les moyens de satisfaire ses besoins de la manière la plus agréable. Ce doit être l'objet principal des actions de tout être sensible. Le bonheur seul peut donner du prix à l'existence. Il vaudroit mieux ne pas être, que de n'être pas heureux. Qu'importent les honneurs, la fortune, les talents brillants, la beauté,

la réputation,.. s'ils ne conduisent au bonheur ?

Chacun cherche le bonheur, et personne n'en jouit. Il peut être par-tout, et il n'est nulle part.

Les animaux recherchent le bonheur avec la même ardeur que l'homme. Ils en sont peut-être plus près, parce qu'ils ont moins de besoins que lui. Leur bonheur consiste principalement dans les objets suivants :

1° Une bonne santé.

2° Une exemption de toute douleur un peu considérable.

3° Un abondant nécessaire pour le boire et le manger.

4° Une température convenable et appropriée à leur constitution.

5° La liberté et l'indépendance.

6° N'avoir point d'ennemis dangereux à craindre. Nous voyons combien cette frayeur trouble leur bonheur. Car ils sont toujours aux aguets et tremblants.

7° Pouvoir satisfaire les besoins de l'amour aux époques fixées par leur organisation.

8° Une douce société.

Les carnivores ont souvent beaucoup de peines à se procurer leur nourriture; mais, d'un autre côté, ils n'ont point d'ennemis à redouter, parce qu'ils ne se font point de mal. Le lion, le tigre, n'attaquent point l'once, le chacal;... ni le loup n'attaque point le renard...

Les frugivores trouvent en général leurs aliments avec assez de facilité. Cependant ceux qui habitent les climats froids ont quelquefois beaucoup de difficulté à s'en procurer dans le temps des fortes gelées, et lorsqu'il y a beaucoup de neige; mais ils ont sans cesse à redouter des ennemis forts qui cherchent à les dévorer, ce qui leur ôte la paix de l'ame, si nécessaire au bonheur. Ils sont dédommagés de tous ces maux par l'espèce de société dont ils jouissent entre eux.

Les sociétés humaines ont entièrement changé la situation de tous les autres animaux. L'homme social, se réunissant en grande masse, et fort des armes qu'il a su inventer, leur fait à tous une guerre cruelle, à laquelle ils ne peuvent résister. Il tue les carnivores pour les détruire, et se servir de leurs dépouilles. Il égorge les frugivores pour s'en nourrir; il en a réduit en esclavage une partie qu'il emploie à ses travaux, et finit par les manger. Il fait la chasse aux autres, également pour s'en nourrir... Tous les animaux tremblent donc devant l'homme, et il n'est plus pour eux de vrai bonheur.

Il faut néanmoins convenir que le défaut de prévoyance des animaux diminue beaucoup leurs maux. Ils ne pensent guère aux dangers qui sont un peu éloignés. Nos animaux domestiques ne s'effraient qu'à l'instant où ils voient approcher le

moment de leur mort. Ils sont donc à peu près heureux lorsqu'ils ont un abondant nécessaire, et que l'homme ne les surchage pas de travaux ; les animaux domestiques s'accoutument à leur esclavage, et aux occupations que l'homme en exige.

Les animaux qui vivent auprès de l'habitation de l'homme, dans les champs et les forêts, s'habituent également aux piéges qu'il leur tend, et cela ne trouble leur bonheur que jusqu'à un certain point. Nous voyons nos militaires s'accoutumer aux dangers continuels auxquels ils sont exposés en temps de guerre, et leur bonheur n'en est que médiocrement troublé.

L'objet du bonheur de l'homme de nature est le même que celui des animaux. Il lui faut également une bonne santé, l'exemption de toute douleur, un abondant nécessaire, l'indépendance...

Au reste, aussi peu prévoyant que l'animal, il jouit du moment présent sans s'inquiéter de l'avenir, ni sans retour sur le passé.

Nous avons vu que l'homme, dans cet état de nature à la cinquième époque de civilisation, se trouvant dans des climats chauds, qui lui fournissent des fruits en assez grande quantité pour se nourrir, est beaucoup plus heureux que celui de nos grandes sociétés.

Le bonheur de l'homme social devroit se trouver dans les mêmes objets que celui des animaux

et de l'homme de nature; mais la société a fait naître en lui de nouveaux besoins, et il ne peut être heureux qu'en les satisfaisant.

Épicure a dit sur ce sujet tout ce que la plus haute sagesse a pu recueillir. Il a cherché à rapprocher le bonheur de l'homme social de celui de l'homme de nature. C'est ce qui se trouve exprimé dans ces beaux vers de Lucrèce, qui renferment la doctrine de son maître, liv. II, vers 14.

O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi quodcumque! Nonne videre
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, curâ semotâ, metuque?

« O malheureux esprits des hommes! ô cœurs
« aveugles! dans quelles ténèbres et dans quels
« périls passez-vous le cours de votre existence!
» N'entendez-vous pas le cri de la nature, qui ne
» demande rien autre, que votre corps soit sans
» douleur, votre esprit sans inquiétude, votre
« cœur sans crainte; que vous soyez toujours
« dans le contentement,[1] et que vous jouissiez de
« la paix de l'ame? »

---

[1] *Jucundo sensu*, que je rends par *contentement*, exprime un sentiment de plaisir et de gaieté. Je voulois le rendre par le mot *hilarité;* mais j'ai préféré celui de *contentement*.

Mais combien l'homme s'est éloigné de ces préceptes, dictés par la sagesse! On diroit qu'il n'a employé ses hautes connoissances que pour s'éloigner des routes simples qui devoient le conduire au bonheur.

L'homme social, en se réunissant en société, n'a donc pas ajouté à la somme de son bonheur; son corps a dégénéré de sa force primitive, et a acquis une plus grande irritabilité: son esprit s'est perfectionné, et il lui faut une occupation continuelle. Son cœur est devenu plus sensible; et cette sensibilité doit être exercée sans cesse. Mille passions diverses se sont élevées dans son sein: il ne peut être heureux que par la possession de cette multitude d'objets. Il ne jouit presque plus du moment présent. Ses regards sont toujours fixés ou sur l'avenir, ou sur le passé: on voit, avec le plus grand étonnement, des hommes jouissant d'une bonne santé, ayant tout en abondance, ne redoutant rien, et néanmoins n'être pas heureux.

Il y a plusieurs considérations qu'on ne doit jamais perdre de vue pour arriver au bonheur.

La première est d'être convaincu que l'homme, ainsi que les animaux, sont exposés à beaucoup souffrir dans l'ordre présent. La nature n'a point voulu qu'ils jouissent d'un bonheur constant. Les maux physiques naissent par-tout sous leurs pas: ils sont une suite nécessaire de l'organisation fra-

gile de leur corps, de leurs besoins, toujours renaissants, de l'intempérie des saisons....

L'état social donne naissance à une multitude de passions orageuses, dont les effets sont peut-être plus douloureux que ceux des maux physiques. Les passions ont leur source dans un cœur trop sensible, et dans un esprit trop actif.

La seconde considération nécessaire au bonheur est de savoir régler ses jouissances. Les sens se fatiguent bientôt : celui qui veut rendre durables ses plaisirs doit les ménager. Il faut qu'il se fasse souvent des privations, pour éviter la satiété, qui est la mort du plaisir.

On ne doit point vouloir cumuler toutes les espèces de jouissances : chaque état a les siennes. Celles du militaire, par exemple, ne sont point celles du magistrat ; celles de l'agriculteur diffèrent de celles de l'artiste ; celles de l'enfant sont différentes de celles du jeune homme : celui-ci en a qui ne sont point les mêmes que celles de l'âge viril ou du vieillard... Celui qui veut être heureux ne doit donc desirer que les jouissances qui lui sont propres ; qu'il évite avec soin de donner accès à l'envie dans son cœur. Nous avons exposé les funestes ravages de cette passion.

La justice doit toujours diriger celui qui veut être heureux ; car il n'y a point de bonheur sans le contentement intérieur. Or, il n'y a que la jus-

tice qui puisse assurer ce contentement. Celui *qui s'en est écarté*, et qui a trahi ses devoirs, ne sauroit éviter le cri de sa conscience, ni fuir les remords qui le poursuivent par-tout.

La prudence seule peut assurer un bonheur durable : si elle ne dirige constamment les actions, on fera de fausses démarches, on commettra des fautes : ces fautes pourront même devenir des crimes.

Pour agir avec prudence, il faut savoir se préserver des séductions de l'illusion ; autrement il n'y a point de bonheur vrai. L'illusion fait toujours voir le bonheur où il n'est pas. Elle est la source de tous ces desirs immodérés qui font le tourment de la vie. C'est l'illusion qui persuade à ce conquérant que son bonheur consiste à ravager l'univers, et à égorger des hommes, pour élever son trône sur des milliers de victimes.... C'est l'illusion qui persuade à cet avare qu'il ne peut être heureux si son coffre n'est plein d'or... C'est l'illusion qui fait pâlir ce savant sur les livres, pour acquérir de la célébrité... C'est l'illusion qui entraîne cette femme galante......

Le sage ne se permet que cette illusion modérée qui embellit nos vraies jouissances.

Enfin, il faut se surveiller soi-même continuellement, pour ne contracter aucune habitude qui puisse éloigner du bonheur ; car ces habitudes

formées, on ne peut les vaincre sans des efforts dont peu de personnes sont capables; et elles empoisonnent le reste de la vie.

C'est pourquoi la fermeté de caractère est absolument nécessaire pour assurer le bonheur. Il faut avoir une manière d'être bien prononcée et bien décidée : autrement on est le jouet perpétuel des passions.

Cette fermeté ne doit cependant pas dégénérer en opiniâtreté : il ne faut pas se roidir contre les coups du sort. On doit savoir plier sous l'empire de la dure nécessité : la résistance déplacée éloigneroit du bonheur.

Cette fermeté est un effet de la force d'ame; aussi, sans elle, ne sauroit-il y avoir de bonheur solide.

On ne doit pas s'écarter des règles de la tempérance; car il n'y a point de bonheur pour celui qui se laisse dominer par les différentes passions dont nous avons parlé. Elles dérivent toutes de trois principales; l'amour-propre, celui des richesses, et celui d'un sexe l'un pour l'autre.

L'amour-propre qui n'est pas contenu dans de justes bornes éloigne sans cesse du bonheur. On desire les honneurs, les dignités ; on est avide de gloire..... Et qu'est-ce que tout cela? Quand on apperçoit de loin l'homme comblé de toutes les faveurs de la fortune, on le croit

très-heureux ; mais on est bientôt détrompé si on l'examine de près. César, par exemple, qui, du rang de simple citoyen, est parvenu à commander au peuple le plus grand qui ait jamais existé, paroissoit devoir être aussi heureux qu'il est possible à l'homme de l'être. Sa réputation comme guerrier souffroit peu de comparaison ; il avoit et il méritoit celle de grand homme d'état, de grand orateur, de grand historien ;... il étoit l'amant heureux de toutes les belles femmes qu'il desiroit, de Cléopatre elle-même...... Hé bien, César n'étoit pas heureux. Il l'étoit sans doute moins que le simple citoyen de Rome ; celui-ci jouissoit tranquillement des biens attachés à son existence, comme tout homme qui est vraiment heureux. César, au contraire, s'agitoit pour trouver le bonheur ; et, lorsqu'il succomba, il alloit le chercher au bout du monde, dans une guerre très-périlleuse et très-pénible contre les Parthes.... Le bonheur des Fabricius, des Cincinnatus, des Curius,... étoit bien plus véritable ; et ils étoient plus heureux lorsqu'ils cultivoient leurs champs, que lorsqu'ils étoient revêtus de la pourpre.... Si César n'étoit pas heureux, quel ambitieux espérera de l'être ?

L'intérêt est une passion très-vive qui conduit la plupart des hommes. On desire avoir des richesses pour jouir de tous les plaisirs qu'elles pro-

curent ; cependant celui qui veut être heureux doit bien se persuader que le bonheur consiste dans la médiocrité. Lorsqu'on a le nécessaire, on n'a pas besoin du superflu ; les grandes richesses ne font qu'irriter les desirs. Qu'on pénètre sous les lambris dorés et dans le modeste appartement du simple citoyen : on trouvera dans celui-ci une joie pure, sans mélange, tandis que, dans l'autre, on ne verra qu'ambition, envie, jalousie, ennui, satiété.... Le riche s'agite pour jouir, et il n'y a plus de jouissances pour lui : au contraire, tout est jouissance pour celui-là, parce que son premier plaisir est le travail, qui donne du prix à tous les autres sentiments, et il sait se faire des privations. Crassus, avec tout son or, étoit-il heureux ? non. La belle Cléopatre, avec toute sa magnificence, étoit-elle heureuse ? non. Il n'est peut-être pas de femme dont le sort ait été plus à plaindre.

Enfin l'amour lui-même conduit-il au bonheur ? non.[1] Il rentre dans la classe des grandes passions,

---

[1] On parloit du bonheur devant une femme qui, dans ce moment, avoit une forte passion. « Le bonheur « pour moi, répondit-elle, seroit de pouvoir aimer « toute ma vie mon mari comme j'aime mon amant. » Vous demandez l'impossible, lui répliqua-t-on ; vous cesserez bientôt d'aimer votre amant lui-même.... Cela ne tarda pas d'arriver.

dont les peines surpassent beaucoup les jouissances. Le véritable bonheur, dans les sentiments d'un sexe l'un pour l'autre, est l'amitié fondée sur l'estime mutuelle. Cette amitié est bien éloignée de la volupté délirante de l'amour; mais elle a néanmoins quelque chose de plus affectueux qu'entre deux personnes du même sexe, et elle peut durer long-temps.

Ces trois passions principales ne peuvent donc conduire au bonheur qu'autant qu'on les contient dans de justes limites. On en doit dire autant de toutes les autres.

Que celui qui veut sincèrement son bonheur n'oublie jamais cette grande vérité :

In medio stat verum, stat virtus, stat felicitas.

Elle a toujours été ma règle de conduite, et je m'en suis écarté le moins que j'ai pu.

Une des choses qui nuit le plus au bonheur est un caractère morose et chagrin. Ces personnes voient tout en noir. Des événements, dont d'autres seroient à peine affectés, les fatiguent prodigieusement. Celui qui cherche sincèrement le bonheur fera donc tous ses efforts pour se préserver de cette morosité. Il entretiendra le calme et la sérénité dans son cœur; et s'il ne peut pas toujours être gai, au moins il ne sera pas triste.... Qu'il n'oublie jamais qu'il ne sauroit changer le cours

des événements, et que la sagesse consiste à tirer le meilleur parti possible de la situation où on se trouve.

La gaieté douce (le *jucundus sensus* de Lucrèce) fait donc une partie essentielle du bonheur. Cette gaieté ne suppose pas toujours les ris, ni la grande joie;...... mais c'est ce contentement intérieur, ce sentiment doux, opposé à la morosité, qui naît de la sérénité de l'ame, et du calme d'une conscience exempte de tout reproche

Une occupation continuelle est ce qui contribue le plus au bonheur. C'est la source commune de la félicité de cette classe d'hommes condamnés à la médiocrité et même à l'indigence. Ils font honte par leur contentement et leur bonheur à celui qui a tout en abondance, et dont le cœur est dévoré de mille passions qui le tyrannisent. Hélas! ils trouvent leur bonheur dans ce qui paroît devoir faire leur malheur. La nécessité de pourvoir à leurs besoins les force au travail, et ils sont heureux lorsque ce travail n'excède pas leurs forces.

Ce genre de vie fait le bonheur de la plus grande partie des hommes. Celui qui n'a qu'une médiocre fortune, et qui est obligé de travailler, est heureux au sein de sa famille; et le sage lui-même, qui donne de si beaux préceptes, dédaignant toutes

ces petites occupations, a trop de vide qu'il ne sauroit remplir. La réflexion le porte sans cesse à la mélancolie, et l'éloigne du bonheur.

La sage économie du temps est une des choses qui contribuent le plus au bonheur; les instants en doivent être tous employés. Une occupation doit succéder à une autre, mais de manière que celle-ci délasse de la première. La meilleure méthode à suivre à cet égard est de régler l'emploi de tous ses moments: et on ne s'écartera que le moins possible du plan que l'on aura adopté.

Il sera même utile de se rendre compte à soi-même de sa conduite, pour voir si on a suivi les lois qu'on s'étoit faites; et, dans l'hypothèse qu'on les eût abandonnées, on prendra de nouvelles résolutions pour s'y conformer.

La chose peut-être qui nuit le plus au bonheur de l'homme social est de ne presque jamais jouir du moment présent. Ou il reporte un coup-d'œil douloureux sur le passé, ou il regarde avec inquiétude l'avenir.

L'animal, au contraire, n'éprouve à peu près que la sensation présente. Le passé n'est plus rien pour lui; il ne s'inquiète guère du futur.

L'homme de nature se comporte à cet égard à peu près comme l'animal.

Parmi les hommes de la société les basses classes du peuple ne diffèrent guère à cet égard de l'homme

de nature. Elles jouissent presque uniquement du présent, sans beaucoup s'inquiéter de l'avenir ; et elles se reportent rarement sur le passé. C'est la cause principale de leur bonheur. Car, ainsi que nous l'avons vu, elle sont en général plus heureuses que les classes riches et plus policées.

C'est aussi la source du bonheur de l'enfant dont on envie constamment le sort.

Que l'homme social qui veut être heureux cesse donc de se rappeler toujours le passé : qu'il modère sa prévoyance sur l'avenir ; et que, s'abandonnant aux lois qui subsistent parmi les êtres existants, il jouisse du présent en paix et avec calme.

La nourriture la moins délicate, [1] le vêtement le plus modeste, le logement le plus simple, suffisent à ses besoins.

Cependant il faut accorder quelque chose à l'habitude et aux préjugés. Celui qui est né avec de la fortune, qui a reçu une éducation soignée,... doit, pour être heureux, ne pas être obligé de renoncer aux jouissances auxquelles il est accou-

---

[1] Épicure se contentoit de pain et d'eau.

Zénon vivoit de pain, d'eau et de figues.

Diogène Laerce, dans leur vie.

tumé. Il lui seroit douloureux de n'avoir qu'un pain noir et de l'eau. Un travail continuel des mains le fatigueroit au physique comme au moral.

Un vêtement d'étoffes grossières blesseroit sa délicatesse. Enfin il ne sauroit faire sa société de personnes qui sont sans instruction et sans urbanité... Mais tous ces besoins doivent avoir des limites assez bornées.

Nous avons vu, en parlant du souverain bien, tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme. Il ne doit pas en espérer un parfait; mais les objets qui peuvent l'en approcher davantage sont:

1° La jouissance d'une bonne santé, et l'exemption de toute douleur d'une certaine force. Car celui qui souffre ne sauroit être heureux.

2° Il faut avoir un nécessaire modeste pour la nourriture, le logement et le vêtement. L'état d'indigence flétrit et abat le courage; mais les grandes richesses irritent les desirs.

3° L'homme doit être continuellement occupé; et sa principale occupation sera de remplir avec zèle et dévouement la place qu'il a dans l'ordre social, et la profession qu'il y exerce.

4° Il se délassera ensuite par des occupations d'un autre genre, mais qui seront légères et ne le fatigueront point.

5° Il cultivera son esprit pour acquérir les connoissances qui lui sont nécessaires, et pour

se procurer des plaisirs ; mais il n'ambitionnera pas la célébrité.

6° Il pratiquera toutes les vertus dont il s'est fait une règle de conduite.

7° Il formera diverses liaisons. Ce seront ses jouissances les plus délicates ; il chérira sa femme, ses enfants. Ces affections achèveront de rendre l'homme aussi heureux qu'il peut l'être dans l'ordre présent des choses.

8° Il se livrera ensuite aux différents plaisirs que lui offre la société, tels que la promenades, les jeux, les cercles, le spectacle, les concerts, les bals...

9° Mais il n'oubliera jamais de mettre beaucoup de modération dans toutes ces jouissances pour prévenir la satiété.

10° C'est par tous ces moyens qu'il acquerra LA PAIX DE L'AME, *qui, comme nous l'avons vu, est le souverain bien.*

11° Le vif coloris d'une imagination brillante embellira toutes ses jouissances, et diminuera ses peines. C'est la *douce illusion* qui est permise au sage.

La somme de ces *plaisirs du corps, de l'esprit et du cœur,* constitue la vraie volupté, la volupté du sage, sans laquelle il n'est point de bonheur. En considérant ainsi la volupté, et c'est de cette manière dont tous les vrais sages l'ont envisagée, on peut dire que *la volupté est le sou-*

verain bien, et qu'elle seule constitue le bonheur.

Cette volupté ne peut être sans la paix de l'ame, ni sans la vertu.

On voit que ce stoïcien austère qui plaçoit le bonheur uniquement dans la vertu, et ne vouloit pas reconnoître que les douleurs physiques fussent des maux réels, étoit hors des voies de la nature. Certainement, quoi qu'en ait dit Possidonius, les douleurs de la goutte le faisoient souffrir, et nuisoient à son bonheur.

Cette opinion ne pourroit être vraie, à la rigueur, que pour l'enthousiaste, dont la sensibilité est toute absorbée par un seul objet. Ainsi, en supposant que le stoïcien portât l'enthousiasme de la vertu au plus haut degré, il est certain qu'il ne ressentiroit pas les douleurs que son corps pourroit éprouver. Le fanatique qu'on tourmente, et même qu'on fait périr pour ses opinions, peut ne pas souffrir. Si on supposoit que Possidonius eût eu pour la vertu un enthousiasme aussi violent que celui-ci, et qu'il eût regardé comme nécessaire au bonheur général des êtres existants qu'il fût affecté de la goutte, il eût été possible qu'il n'en souffrît pas.

Mais cet enthousiasme pour la vertu ne peut être le partage que d'un petit nombre d'hommes. Ainsi on ne sauroit le regarder comme une règle générale du bonheur. Et vraisemblablement Pos-

sidonius ne le possédoit pas dans le moment où il parloit à Pompée.

On doit donc dire que la vertu est une chose nécessaire pour goûter le bonheur, mais que seule elle ne sauroit rendre heureux. Il faut qu'elle soit unie aux autres sentimens dont nous avons parlé.

Mais ceux qui ne recherchent que les plaisirs momentanés, et qui sont peu délicats pour s'en procurer, objectent continuellement que *la vertu, telle qu'on l'entend communément, ne peut être leur souverain bien*. Car, disent-ils, vous convenez que l'homme ne peut *aimer que lui-même, et que l'amour du moi est son unique mobile;*. . et cependant cette vertu exige qu'on sacrifie sans cesse son intérêt particulier à l'intérêt général : l'homme vertueux doit, d'après ces principes, se faire des privations continuelles. Il est obligé de s'exposer à toutes sortes de douleurs, même à la mort, pour le bonheur des autres...

Il n'y a là rien de contraire à nos principes. Il est prouvé que ces sacrifices, qu'exige la vertu, sont commandés par l'*amour du moi*. Cet amour bien calculé ne veut pas qu'on se procure seulement des *plaisirs passagers;* mais il commande qu'on s'*assure un bonheur durable*. Ainsi le dissipateur qui mange sa fortune pour se procurer des jouissances passagères n'a pas un *véritable*

amour du moi. Le débauché qui épuise sa santé, n'a pas un *véritable amour du moi*...

Or *nous jouissons des plaisirs de nos semblables, et nous souffrons de leurs peines*. L'amour du moi nous ordonne donc de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour leur procurer des jouissances, et les empêcher de souffrir.

On pourroit donc définir ainsi la vertu :

La vertu est un amour du moi calculé de manière a procurer un bonheur durable. Il a la *force* de se priver du plaisir du moment s'il peut nuire à son bonheur, et celle de supporter une douleur présente pour se procurer un plus grand bien.

Cette espèce de bonheur, qui est la seule véritable, consiste :

1° A faire pour les autres ce qu'on voudroit qu'on fît pour nous, et à ne pas leur faire ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fît.

2° A nous procurer toutes les jouissances modérées dont nous venons de parler.

La morale, proprement dite, renferme toutes les lois qui conduisent à ce bonheur durable.

Les anciens définissoient la morale la science des mœurs, c'est-à-dire la science des bonnes mœurs. Peut-être cette définition n'est-elle pas assez précise. Les lois de la morale sont les mêmes pour tous les peuples ; et néanmoins leurs mœurs varient beaucoup.

Les occupations des femmes dans la société, leurs plaisirs, leurs devoirs, sont si différents de ceux des hommes, que ce qui fait le bonheur des uns ne fait pas toujours celui des autres. Les lois générales pour arriver à ce but desiré sont bien les mêmes pour les deux sexes, mais il y en a ensuite de particulières pour chacun d'eux.

Il faut que l'un et l'autre aient des occupations continuelles, chacun dans leur genre, pour prévenir l'ennui. Leurs jouissances doivent être modérées. La justice et la prudence doivent les diriger : la force leur donnera l'énergie pour commander à leurs passions, et posséder cette paix de l'ame, qui seule peut les rendre heureux.

La tranquillité intérieure dans leur maison est une des choses sans lesquelles ils ne sauroient avoir la paix de l'ame. Ils doivent donc faire tout ce qui est en leur pouvoir pour se procurer cette tranquillité. Ils supporteront avec bonté leurs défauts mutuels. Ils nourriront avec soin les sentiments d'affection qu'ils ont l'un pour l'autre. La femme, particulièrement, n'oubliera pas que le vrai bonheur pour elle est de plaire à son mari, et de le fixer auprès d'elle en lui rendant sa maison agréable.

Mais la diversité d'occupations des deux sexes, qui naît naturellement de leur constitution physique différente, apportera de grandes modifications à ces lois générales. L'homme est occupé

des affaires publiques, du commerce, des arts, des sciences;... la régie des affaires domestiques, l'administration des biens communs,... sont encore pour lui une occupation considérable...

Les femmes n'ont aucune de ces ressources pour se distraire. Retirées dans l'intérieur de leurs maisons, elles sortent peu. N'ayant la régie d'aucune affaire considérable, leur esprit est obligé de ne s'occuper que de frivolités. Elles n'ont point, comme les hommes, de professions particulières. Il y a donc dans leur existence beaucoup de moments vides. L'éducation des enfants dans le bas âge, la surveillance des filles jusqu'à leur mariage, sont à la vérité des devoirs biens doux à remplir, et auxquels elles doivent se livrer entièrement. Néanmoins il est rare que ces soins occupent toute leur activité.

Elles jouiront ensuite des plaisirs communs de la société. Elles recevront avec honnêteté les amis de la maison. Elles iront leur rendre des visites; mais le choix de leur société doit être fait avec beaucoup de discernement. C'est une des choses qui doit le plus influer sur leur bonheur. Elles doivent choisir des amis et amies vraies et sincères, honnêtes, prudents, dont les goûts soient analogues aux leurs, gais sans étourderie, sages sans pédanterie;.... avec lesquels elles partageront les plaisirs de la promenade, des spectacles... Qu'elles

évitent avec soin ces médisances, ces calomnies, qui empoisonnent tous les cercles, et sont la source ordinaire de dissentions et de haines. Qu'elles soient bonnes avec toutes les personnes qui les environnent, et qu'elles s'en fassent aimer. Leur cœur sensible a un besoin tout particulier d'aimer et d'être aimé.

C'est par ces travaux assidus, ces soins continuels, ces relations de bienveillance non interrompues, qu'elles se procureront une existence douce et agréable, et qu'elles arriveront au bonheur.

Il est une autre espèce de bonheur beaucoup plus vif: il n'appartient qu'aux ames extrêmement sensibles; c'est le *bonheur de l'enthousiasme.*

Un amant auprès de l'objet de son amour a un bonheur indicible;....... mais c'est un bonheur passager.

L'homme enthousiasmé pour l'amour, la gloire, la vertu, en un mot, pour quelque objet que ce soit,... a des jouissances que ne peuvent espérer les autres hommes.

Les opinions religieuses font naître particulièrement cet enthousiasme. Les sentiments affectueux se portent ici sur des objets infinis, Dieu, et une béatitude future infinie en durée, infinie en intensité;... des objets semblables peuvent entretenir long-temps cette chaleur de sentiment, que d'autres objets ne pourroient soutenir.

Cette espèce de bonheur d'enthousiasme a une vivacité que n'ont pas les autres jouissances. Il remplit entièrement les facultés de l'ame. Elle en est absorbée au point que tout autre objet lui est étranger.

Mais un état si violent ne peut durer long-temps; et il est ordinairement suivi d'une situation très-pénible. Quelques ames douées d'une excessive sensibilité peuvent seules être animées de ces sentiments religieux un temps assez long, même peut-être pendant toute leur vie.

Le bonheur d'enthousiasme saisit quelquefois toute une nation qui se passionne pour un objet quelconque; et pour lors il prend le nom de fanatisme.

Mahomet parvint à fanatiser en faveur de sa doctrine tous les Arabes, et il leur fit faire des choses extraordinaires.

Toute l'Europe, dans le temps des croisades, fut fanatisée pour la conquête de Jérusalem, et du sépulcre du Christ...

Ce délire occupe entièrement l'ame, et cause une espèce particulière de bonheur;... mais c'est un bonheur bien dangereux, et dont on ne sauroit trop tôt faire cesser l'illusion.

DE L'ÉGALITÉ DU BONHEUR.

Cette question présente à la discussion deux objets importants:

1° *Tous les hommes sont-ils à peu près également heureux ?*

2° *Tous les hommes peuvent-ils être également heureux ?*

Cette dernière proposition paroît à peu près démontrée. Tout homme qui a la santé, et qui peut, par son travail ou son industrie, ou d'une autre manière quelconque, fournir à ses besoins de première nécessité, peut être aussi heureux que celui qui est le plus favorisé de la fortune. L'ouvrier, par exemple, qui n'a point de richesses, mais qui, par son travail, sait fournir à tous ses besoins, et à ceux de sa femme et de ses enfants, peut être aussi heureux que qui ce soit, s'il jouit de la tranquillité intérieure, et qu'il sache modérer ses passions. Sa nourriture grossière, ses vêtements simples, son logement modeste, suffisent à ses besoins, et lui fournissent une masse de jouissances égales à celles du riche, qui a une table servie avec profusion, habite un palais superbe, est couvert d'habits magnifiques...

Si le riche se procure quelques plaisirs particuliers que n'a pas l'ouvrier, comme spectacles, musique, bals, objets des beaux arts, instructions, connoissances,... ils sont bien compensés par les peines que lui causent l'ambition, l'ennui, l'amour-propre mortifié, la cupidité, les maladies... Enfin il a rarement la *paix de l'ame ;* au lieu que l'ou-

vrier est toujours content ; *la paix de son ame n'est presque jamais troublée ;* la gaieté franche et pure donne un prix nouveau à toutes ses jouissances ; sa santé est rarement altérée...

Il est donc rigoureusement vrai que l'homme peut avoir la même masse de bonheur, dans quelque position qu'il se trouve.

Ce seroit un grand acheminement au bonheur pour l'homme peu favorisé des dons de la fortune, que d'être bien persuadé de cette vérité. Car il en est plusieurs qui sont singulièrement fatigués de cette pensée. « Pourquoi, disent-ils, dans cet ordre présent, ne sommes-nous pas traités aussi favorablement que tels ou tels ?... » Qu'ils examinent bien ces personnes dont ils envient le sort ; et ils verront qu'elles sont peut-être moins heureuses qu'eux.

Quant à la première question, il n'est pas douteux que tous les hommes n'ont pas la même somme de bonheur. Nous avons vu qu'il en est qui sont favorisés de tous les dons de la fortune, tandis que les autres sont accablés de ses rigueurs.

DU MALHEUR.

Par malheur on ne doit pas entendre quelques maux particuliers. Car la vie la plus heureuse est remplie de ces maux. L'homme le plus favorisé de la fortune éprouve des douleurs physiques plus

ou moins considérables ; il a des chagrins particuliers : ses projets ne réussissent pas ; il n'obtient pas tout ce qu'il desireroit ; il essuie souvent des revers...

Enfin il doit survivre à un père et à une mère chéris. Il perd des amis auxquels il étoit attaché ; il se brouille avec d'autres qui lui manquent... Il ne sera pas à l'abri de quelques passions orageuses...

Il est donc une multitude de sentiments pénibles pour l'homme, même le plus heureux ; mais la somme de ses plaisirs surpasse beaucoup celle de ses maux.

Les plaisirs, au contraire, que peut avoir l'homme malheureux sont sans cesse empoisonnés par des revers terribles. Les chances du sort lui sont constamment défavorables. La fortune l'accable dans l'instant qu'elle paroissoit lui sourire. Il est atteint par des maladies longues et cruelles : la mort lui enlève les personnes auxquelles il étoit le plus attaché. La calomnie le poursuit et l'atteint dans son honneur.... *Enfin la somme des maux qu'il éprouve surpasse celle des biens.*

Le sage qui se trouve dans cette triste position doit s'armer de force, et se soumettre à la dure nécessité.

CHAPITRE XLV.

DE LA VIE.

Il n'est point d'homme arrivé à un certain âge qui, dans un instant de calme et de tranquillité, ne porte ses regards sur le passé, n'envisage l'emploi qu'il a fait de ses jours, et ne se demande :

Qu'est-ce que la vie ? quel emploi ai-je fait des jours qui m'ont été accordés ?

Repassant pour lors les différentes époques du temps écoulé, comme un voyageur qui a fait une longue route, il verra que la plus grande partie a été occupée de manière qu'il n'en a aucun souvenir. Il ne peut se rappeler que quelques faits principaux qui ont marqué dans l'histoire de sa vie. Faisons avec lui cet examen, et considérons attentivement ce qui se passe dans le cours de la vie d'un homme ordinaire de la société.

1° Les deux premières années ne comptent presque pas. L'enfant, à cet âge, n'a pour ainsi dire d'autre existence que de prendre le sein de sa nourrice et de dormir. Cependant en général il n'est pas malheureux.

2° Depuis cet âge jusqu'à l'adolescence, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de dix-huit ans environ, c'est l'é-

poque peut-être la plus heureuse, quoiqu'elle ne soit pas la plus brillante. La vie est presque toute animale. On mange, on boit, on joue, on dort, on s'inquiète peu de l'avenir, on pense rarement au passé, on jouit du présent, et en général on est très-heureux. Ce bonheur n'est troublé que par les occupations auxquelles le jeune homme est obligé de se livrer. Cependant ce travail même est le plus souvent agréable.

3° L'adolescence a une existence nouvelle. Car jusqu'ici sa vie a été presque toute physique. Le moral y étoit pour peu de chose. Chez l'adolescent le moral prend un grand ascendant, et le physique en perd à proportion. C'est dans cet instant que le présent commence à ne plus l'occuper uniquement. Le jeune homme vit déjà beaucoup dans l'avenir.

Il forme des projets continuels.... Il se reporte aussi quelquefois sur le passé.... C'est le commencement et l'origine de ses plaisirs et de ses maux moraux.

L'attrait des sexes se développe avec force et exerce un grand empire.

4° L'âge viril est encore bien plus commandé par le moral. Les sensations présentes sont peu pour lui. Formant des projets continuels, il n'existe que dans l'opinion d'autrui. L'amour-propre le domine. Il court après l'argent, les honneurs, et les places.

Les femmes conservent encore un grand empire sur lui.

5° Le vieillard se rapproche un peu plus des jouissances du moment. L'égoïsme lui fait mépriser l'avenir, qui d'ailleurs n'est pas agréable pour lui, parce qu'il y voit sa destruction prochaine; mais il se reporte sans cesse sur le passé.

Si nous résumons ce tableau abrégé de la vie nous verrons que :

L'enfant, jusqu'à l'âge de seize à dix-huit ans, vit dans le moment et jouit du présent; que l'homme, depuis cet âge jusqu'à soixante ans, vit en général plus dans l'avenir que dans le présent; et que depuis soixante ans jusqu'à sa fin, il vit plus dans le passé.

Si nous examinons maintenant l'existence de l'homme en détail, nous trouverons que, sur les vingt-quatre heures de la journée, il en emploie en général :

1° Huit au sommeil ou au lit.

2° Une à la toilette du matin, et autant à celle du soir. (J'entends tout le temps qu'on emploie au lever et au coucher.)

3° Il en prend deux pour les différents repas.

4° Deux autres avant ou après le repas.

5° Il en consacre deux au repos, à la promenade, à l'amusement.

6° Il en reste donc environ huit pour les occupations sérieuses.

S'il est tout entier à ces occupations, et que son imagination ne s'égare point, il est heureux pendant les huit heures de travail.

Les deux heures de repas sont également consacrées au plaisir de manger, et à celui de faire cesser la faim et la soif.

Lorsqu'il dort il est comme mort.

Dans l'heure qui suit le réveil, l'imagination et les sens sont encore engourdis.

Il ne reste donc à l'homme ordinaire qui s'occupe que quelques heures où son imgination ardente peut se livrer à des écarts, et le jeter hors de la route du bonheur, comme elle peut aussi lui faire goûter quelques plaisirs.

On voit qu'il y a plus d'un tiers de l'existence de l'homme consacré au sommeil, temps où il ne jouit point de l'existence.

Un autre tiers est consacré au travail, et pendant ce temps il est assez heureux.

Le dernier tiers est employé à manger, à boire, au repos, à la récréation, et aux amusements.

Ce tableau de la vie fait voir que, pour l'homme ordinaire de la société, l'existence n'est point désagréable, et qu'elle a même beaucoup plus de plaisirs que de peines.

Quant aux animaux, l'existence leur est peut-être encore plus précieuse qu'à l'homme, parce

qu'ils ne sont pas tourmentés par cette prévoyance qui empoisonne toutes les jouissances de celui-ci. L'animal ne pense qu'à satisfaire ses besoins physiques; boire, manger, se garantir de l'intempérie des saisons: il se procure quelques plaisirs particuliers; ensuite il se repose et sommeille.

Mais, pour mieux apprécier l'existence de l'homme, rappelons en peu de mots quels sont ses principaux besoins et ses principales jouissances.

1° Son premier besoin est de boire et de manger...

2° Le second, d'être toujours en mouvement, par suite de cette activité, sans cesse renaissante, d'exercer son corps, d'occuper son esprit, et de remplir le vide de son cœur.

3° L'amour-propre a un puissant empire sur lui.

4° L'intérêt ou l'amour de l'argent lui commande d'une manière très-impérieuse.

5° Enfin, les besoins de l'amour physique sont pour lui très-pressants.

Nous allons suivre le développement de ces différents besoins, et de ces différentes jouissances, dans les divers âges de la vie.

DE L'ENFANCE.

L'enfant qui vient de naître est le plus foible

de tous les êtres : ses cris annoncent ses douleurs. Hélas ! ils sont le présage des larmes amères qu'il versera le reste de ses jours.

Ce frêle bonheur de la vie dépend néanmoins de l'enfance dans l'état social. Ce sont ces premières années, qu'on ne compte presque pas dans l'existence de l'homme, qui décideront du reste de ses jours. Des habitudes contractées à cet âge dépendront son tempérament et sa santé, quant au physique ; et, quant au moral, la nature des passions qui l'agiteront un jour.

L'enfance chez les animaux, comme chez l'homme de nature, se passe, ainsi que le reste de la vie, à satisfaire uniquement les besoins physiques. L'enfant naît robuste : il court au teton, prend bientôt de la force, saute, gambade avec ses camarades, et passe toute la journée à folâtrer. Il parvient à l'âge adulte sans qu'il en *périsse presque aucun de maladie*.

Mais, dans l'état social, l'enfant naît foible et délicat ; il ne sait même pas aller chercher dans le sein de sa mère les sources de vie qu'y a placées la nature pour lui : il ne fait connoître ses besoins que par des cris : c'est tout ce dont il est capable.

Les premiers mois de la vie, à peine l'enfant existe-t-il : il ne peut encore se servir d'aucun de ses sens. La cornée est ridée, l'ouïe ne paroît pas développée : vraisemblablement la toile du tympan

n'est pas tendue : c'est avec peine qu'il suce le lait qui doit le nourrir.

Peu à peu ses petits membres se fortifient : il donne des signes de joie, sa langue commence à bégayer quelques mots, il module sa voix sur les inflexions qu'on lui apprend.

Dans la seconde année, il commence à marcher et à parler : c'est l'instant où doivent commencer les soins de son éducation : auparavant on n'est occupé que du physique ; à cette époque, on doit commencer à l'être du moral. Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons dit ailleurs.

La santé de l'enfant est si foible, il est exposé à un si grand nombre de maladies, qu'il en périt plus de la moitié avant l'âge de huit ans.

Les fibres de l'enfant sont si délicates, ses nerfs sont si sensibles ; il y a chez lui une si grande quantité d'esprits moteurs, que tout le meut : ce sont les causes de sa grande activité et de sa grande vivacité : elles produisent en même temps sa légéreté et son inconstance. La dernière sensation fait toujours oublier celle qui l'a précédée.

L'enfant éprouve un grand besoin de manger : il dissipe beaucoup ; par conséquent il faut qu'il répare. Aussi les enfants sont-ils tous un peu gourmands ; mais, qu'on les occupe, ils ne mangeront que quand ils auront faim. Souvent ils demandent

à manger, parce qu'ils ne savent que faire, ou parce qu'ils voient manger. La gourmandise, les jeux, les courses, la dissipation, .. sont les passions de cet âge, ses uniques mobiles. L'enfant a cependant quelque attachement pour ceux qui ont soin de lui.

A mesure qu'il avance en âge l'amour-propre se développe, l'enfant veut avoir la supériorité sur ses camarades, soit dans les jeux, soit ailleurs. La parure, l'ostentation, ont déjà beaucoup d'attraits pour lui.

Les caractères des deux sexes commencent à se prononcer : les garçons sont remuants, turbulents ; .. les filles sont moins actives et s'amusent à leurs poupées : .. c'est que les uns et les autres tiennent du caractère de leurs pères et de leurs mères : car, dans l'état de nature, la fille n'est pas moins active que le garçon.

Le corps se fortifie et devient robuste, il lui faut des exercices plus violents.

L'esprit se développe dans les mêmes proportions, et il est capable d'acquérir des connoissances : on peut commencer à l'instruire.

Il faut former son caractère moral, en l'amusant. On lui ménagera ainsi un bonheur solide pour le reste de ses jours, sans nuire à celui du moment : car c'est là le grand but, qu'on ne doit jamais perdre de vue. Il faut qu'à chaque instant

on lui procure de nouveaux amusements : c'est le temps où les plaisirs sont les plus purs ; et l'existence n'a de prix qu'autant qu'elle est heureuse.

L'enfant existe tout entier pour le présent ; il oublie le passé, et s'inquiète peu de l'avenir : c'est le principe de son bonheur ; bonheur qu'à tous les âges on desireroit partager avec lui. N'est-ce pas dire qu'il faut, comme lui, jouir du présent, peu s'occuper du passé, et être tranquille sur l'avenir ?

On ne doit jamais oublier que l'enfant se conduit principalement par l'exemple : il ne faut donc lui en donner que de bons, soit du côté de la morale, soit du côté des qualités sociales qu'on souhaite qu'il acquière.

DE LA JEUNESSE.

Dégagé des liens de l'enfance, le jeune homme commence à sentir la dignité de son être ; il apperçoit la tâche que la nature lui a imposée, et il cherche à la remplir, en exerçant son corps, en cultivant son esprit, et en réglant les affections de son cœur. Son corps a presque acquis toute la force qu'il doit avoir ; ses sens ont la plus grande sensibilité ; sa mémoire est heureuse ; son esprit est pénétrant, plein d'activité ; son génie s'élance de toutes parts. Confiant en ses forces, il ne voit rien d'impossible à ses efforts. Si

ses projets ne sont pas toujours dirigés par la prudence, au moins cette noble émulation lui donne de l'énergie, et lui fait acquérir un grand nombre de connoissances utiles, en poursuivant celles qu'il n'obtient pas : son imagination ardente le porte souvent au-delà du terme fixé par la raison; mais ses généreux efforts ne sont pas toujours perdus.

La jeunesse possède la plénitude de la vie; toutes ses fonctions se font admirablement bien : la fibre en est souple et forte; les esprits moteurs abondants et de bonne qualité : tous les mouvements de son corps s'exécutent avec facilité : une démarche assurée et légère, une voix sonore, une physionomie intéressante, la plus belle carnation, sont ses moindres avantages : les graces relèvent encore tant de brillantes qualités. Tout intéresse dans un jeune homme.

Que dirons-nous d'une beauté naissante ? C'est le chef-d'œuvre de la nature.

Avec tant de richesses, jeunesse, si tu ne jouissois pas du bonheur, tu serois inexcusable : tu possèdes tous les trésors de la vie : elle surabonde chez toi. Livre-toi donc au plaisir, et jouis. Un temps viendra où tu le voudrois, et tu ne le pourras plus.... Mais tes jouissances doivent être avouées par la raison; elles ne doivent pas nuire à ton existence future : il faut, au contraire,

qu'elles en assurent la félicité. Travaille à acquérir les choses qui te seront nécessaires, soit du côté du corps, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur. Fortifie ton corps par des exercices convenables : apprends à commander à tes passions, en les contenant dans de justes bornes : orne ton esprit de diverses connoissances, mais particulièrement de celles qu'exigent les fonctions que tu te proposes de remplir dans la société.

Le jeune homme doit donc déjà avoir de la prévoyance, et exister dans l'avenir. C'est ce qui l'empêche d'être aussi heureux que l'enfant.

Et vous, qui avez autorité sur la jeunesse, ne vous opposez pas à ses plaisirs. Ne lui faites pas perdre les plus beaux moments de la vie. Cette vie n'a de prix que par le plaisir. Réunissez donc les plaisirs avec l'instruction, avec la pratique de la vertu. Ne sacrifiez pas de si belles années au temps futur.

La jeunesse manque d'expérience. *Si jeunesse savoit et vieillesse pouvoit*, dit-on, *tout iroit bien*. Le jeune homme ne connoît pas encore ce monde dans lequel il doit vivre. Il est ingénu, naïf, confiant. Un de ses plus grands plaisirs est d'obliger. Le sordide intérêt n'a aucun empire sur lui. Son cœur est noble et généreux... Il sera donc trompé à chaque instant par des perfides qui abuseront de sa confiante crédulité.

Mais la passion qui domine la jeunesse est l'amour. Chez elle l'illusion est toute entière. Deux jeunes personnes de sexe différent qui se voient font une prompte connoissance. L'amitié succède à la connoissance, et bientôt fait place à l'amour... C'est à cet âge qu'on en connoît la volupté délirante et l'ivresse délicieuse. Un cœur neuf en savoure tous les plaisirs. Il n'en soupçonne pas encore les terribles suites.

Le goût de la parure, la vanité, la frivolité,... les exercices violents,... seront les autres occupations du jeune homme.

Un des grands défauts de la jeunesse est l'inconséquence. L'homme l'est à tous les âges; mais il l'est encore plus particulièrement à celui-ci. Le jeune homme se laisse emporter par l'impulsion du moment. Il se livre à la première idée qui se présente, et la suit avec chaleur, jusqu'à ce qu'une nouvelle la lui fasse abandonner. Il quitte celle-là avec la même légéreté, pour se livrer à d'autres. Présomptueux à l'excès, et trop confiant en ses forces, il ne calcule point les moyens qui pourroient le faire réussir. Aussi échoue-t-il souvent malgré l'activité et la force qu'il met dans ses entreprises. La confiance le conduit à l'indiscrétion, jusqu'à ce qu'une dure expérience lui ait appris qu'il ne doit pas dire tout ce qu'il pense. Le besoin qu'il a d'épancher son cœur lui fait contracter

facilement des liaisons ; mais la légéreté et l'inconstance les lui font rompre avec la même facilité. Il se brouille avec son ami, avec sa maîtresse, pour des motifs très-légers. Enfin toutes les passions ont le plus grand empire sur ce jeune cœur brûlant de sensibilité.

Il est sans doute très-difficile de le contenir dans les bornes que prescrit la sagesse ; mais il faut l'occuper. Quand son corps sera fatigué par le travail, son imagination se calmera. La réflexion lui fera voir qu'il s'éloigne du bonheur.

DE L'AGE MUR.

A cet âge l'homme est tout ce qu'il peut être. Le corps a pris son entier accroissement. Les fibres du sens interne ont toute la consistance qu'elles doivent acquérir. Le fluide moteur est très-abondant, et n'a que l'activité nécessaire. L'esprit n'exerçant ses fonctions que par les organes du corps, il a toute sa force, toute son énergie. C'est l'intant où l'homme montre tout ce dont il est capable, particulièrement s'il a employé sa jeunesse à acquérir les matériaux qui lui sont utiles. Instruit par l'expérience des autres, rectifiée par la sienne propre, il ne commet point les inconséquences du jeune homme. Il voit les choses telles qu'elles sont. Ses combinaisons savantes savent rapprocher les événements et en tirer parti. Il

fait plus; il les enchaîne, et les dirige souvent de la manière qu'il desire.

C'est à cet âge que l'homme prend un parti fixe pour le reste de ses jours. Le jugement est formé; il est éclairé par l'expérience. L'illusion a moins de force. La prévoyance dirige ses démarches; la connoissance qu'il a du monde l'empêche d'être trompé aussi facilement. Sans être dissimulé, il est discret, et il ne dit que ce qu'il veut bien qu'on sache. Enfin il sait apprécier les hommes avec lesquels il est forcé de vivre.

D'un autre côté ses passions sont moins impétueuses. Elles ne lui commandent plus avec le même empire que dans la jeunesse. Quoique toujours sensible aux charmes des personnes d'un autre sexe, ce n'est plus sa passion dominante.

L'homme est ordinairement maître de sa fortune à cet âge. L'intérêt, ce mobile si puissant de l'homme social, le retient. Tant qu'il est sous l'autorité paternelle il ne calcule point sa dépense; mais aussitôt qu'il jouit de ses droits, il sent bien que, s'il dissipe sa fortune, personne ne lui en donnera.

Tels sont les liens différents qui enchaînent l'homme mûr, lui font abandonner les frivolités de la jeunesse, et tournent son activité au profit de la société. Sa première ambition est d'être indépendant. Bientôt il s'ennuie d'être seul; il lui

faut une compagne. Il a des enfants ; les entrailles paternelles s'émeuvent : il est obligé de travailler pour leur faire un sort heureux. Son activité se tourne vers les choses utiles. Emplois lucratifs, postes honorables, tout est brigué. L'amour-propre ne permet pas de les remplir d'une manière peu honorable. Ainsi tous les hommes de cet âge travaillent au bonheur commun de la société en ne paroissant s'occuper que du leur.

La passion dominante de cet âge est l'amour-propre. [1] On ne brille que par ses talents personnels, par sa fortune, par les emplois, les honneurs et les charges.... On travaille donc pour acquérir les uns ou les autres. C'est ce qui donne cette activité prodigieuse aux personnes de cet âge, et leur fait rechercher avec tant d'empressement les suffrages de l'opinion publique.

L'homme d'âge mûr réunit l'activité de la jeunesse à la prudence de la vieillesse. Il tempère la noble audace de l'une par la timide circonspection de l'autre. Un excès de prudence est aussi dangereux qu'un excès de témérité. On doit, dans

---

[1] On reprochoit à un jeune homme d'esprit de ne point assez travailler pour être membre d'une société savante. « J'aime mieux, répondit-il, le lit d'une jolie femme que le fauteuil d'académicien. » Plus avancé en âge, il fit toutes les démarches possibles pour obtenir ce fauteuil.

les affaires, abandonner quelque chose aux hasards de la fortune; mais il est un terme qu'il ne faut pas passer; et il n'y a que l'expérience acquise par l'âge qui puisse le fixer. La discrétion est surtout nécessaire. Sans être dissimulé, on ne doit point s'épancher, parce que le secret est essentiel dans la plupart des affaires. L'expérience seule peut apprendre à modérer cette grande confiance et cette effusion de la jeunesse.

Mais, quoique cet homme soit chargé des grandes affaires, il ne doit pas renoncer aux plaisirs de la société. Qu'il se souvienne que l'existence n'a de prix qu'autant qu'on la rend agréable. Les heures de travail passées, qu'il aille jouir de la société de ses amis: qu'il reçoive les tendres embrassements de sa femme, de ses enfants. Les beaux arts, la musique, le spectacle, le bal,... lui fourniront des délassements pleins de charmes. Un de ses défauts est de se refuser à ces plaisirs. L'ambition le tourmente: il recherche la fortune, les honneurs;... enfin il remet toujours à jouir à un autre moment; mais la mort vient le surprendre au milieu de ses projets, qui ont été ses uniques jouissances; et il faut convenir que c'en sont de délicates.

DE LA VIEILLESSE.

Mais l'homme ne demeure pas long-temps à ce

haut point de perfection de l'âge mûr. A peine y est-il arrivé qu'il commence à déchoir. La fibre se dessèche, les esprits moteurs sont moins abondants et s'altèrent; les sens s'émoussent, les ressorts de la machine se relâchent, les vaisseaux s'obstruent;...... enfin le corps commence à dépérir.

Par la même raison les fonctions de l'esprit se font avec moins de facilité. L'imagination perd de sa vivacité. Il y a peut être plus de maturité dans le jugement, mais moins de hardiesse dans les conceptions. L'excès de prudence rend timide et pusillanime. Enfin le cœur se ressent du froid de la vieillesse. La sensibilité diminue. Toutes ces passions généreuses qui font la gloire de l'homme s'éteignent peu à peu. Ces nobles sentimens de grandeur, de désintéressement, font place à l'égoïsme...

On peut comparer, à la rigueur, le moral du vieillard à son physique. La circulation chez lui se ralentit d'abord aux extrémités: le froid s'y fait sentir, tandis que la chaleur vitale se soutient autour du cœur. Ses affections morales éprouvent la même dégradation. Le vieillard pense moins à ce qui est éloigné de lui. Il s'attache davantage à ce qui l'environne. Il concentre peu à peu sa sensibilité dans le moi. Il se rapproche à cet égard, comme tant d'autres, de l'enfant qui n'aime que

lui. Enfin le vieillard, parvenu à la décrépitude, est comme l'enfant qui vient de naître; il n'a plus que l'existence physique.

Les plaisirs abandonnent les uns après les autres le vieillard. Les maladies arrivent en foule; il est donc obligé de quitter peu à peu tout ce qui n'est pas lui. Comme un général, forcé par des forces supérieures, dispute le terrain pas à pas, et ne se retire qu'à mesure qu'on lui coupe les ressources, de même le vieillard, luttant contre la nature, fait la retraite la plus lente et la plus honorable. Il n'abandonne tel ou tel plaisir qu'autant que ses forces ne lui permettent absolument plus d'en jouir.

Plus le vieillard perd, plus il veut retenir. Il ne sait point se rendre justice. La vieillesse croit que son âge doit lui tenir lieu de tout mérite. Censurant et désapprouvant continuellement, elle fatigue, elle rebute, elle éloigne d'elle de plus en plus, tandis que tous ses efforts devroient être de se concilier des sentiments que l'affoiblissement de ses facultés lui fait perdre.

Très-jalouse de son autorité, elle voudroit que tout se décidât par ses ordres; tandis qu'elle ne fait pas attention qu'éloignée maintenant du courant des affaires, parce que ses forces ne lui permettent plus de s'en occuper, elle n'est plus en état d'en porter un jugement aussi sain. Quand

même elle n'auroit pas perdu de ses qualités intellectuelles, doit-elle envier aux autres l'exercice d'un pouvoir légitime ? Plus elle veut retenir, plus elle perd. Si elle exigeoit moins on lui accorderoit davantage. Enfin elle veut toujours être traitée comme homme, tandis qu'elle n'en a plus les moyens...

Je ne prétends cependant pas excuser les torts que l'on a trop souvent envers le vieillard. Il a encore toute la force du corps et la maturité du jugement, qu'on voudroit faire croire qu'il est déjà dans l'enfance. Des *héritiers, avides de sa fortune et de son pouvoir*, prennent ce prétexte pour le dépouiller de l'une et de l'autre; mais la prudente vieillesse ne les abandonne point ainsi. Elle n'ignore pas que, si elle s'en dépouilloit, on la délaisseroit aussitôt.

Les deux grands défauts qu'on peut reprocher à la vieillesse sont donc de tenir trop à sa fortune d'un côté; et, de l'autre, d'être trop jalouse de son pouvoir. Il est vrai qu'elle a plus de besoins que les autres âges. Il faut qu'elle conserve pour les satisfaire; mais qu'elle pense que ceux qui lui succèdent ont aussi des besoins. Son bien leur sera-t-il utile quand ils ne pourront plus jouir ? On convient que la vieillesse a de l'expérience; mais elle doit avouer qu'elle n'a plus la même vigueur de jugement, que les circonstances ont changé,

qu'on doit s'y plier... Non, dit le vieillard, moquez-vous de ce qu'on vous dit; de mon temps on se conduisoit autrement, et les choses alloient aussi bien que maintenant.

Le vieillard sage se tient entre ces deux extrêmes. Il abandonne une partie de son pouvoir et de sa fortune; mais il conserve assez de l'un et de l'autre pour pourvoir à ses besoins et se faire respecter. Il donne son avis avec modestie, mais sans avoir la prétention qu'on le suive aveuglément.

DES FEMMES.

On retrouve chez la femelle de l'homme les mêmes différences que chez celle des autres animaux. Son corps est plus foible et moins grand que celui du mâle; [1] mais il a plus de délicatesse. Chez les femmes de nos sociétés civilisées les formes sont agréables. Leurs muscles sont arrondis, leur peau est délicate, leurs traits sont fins, leur teint a de la fraîcheur; enfin leur corps approche beaucoup de celui de l'enfant; il annonce la mollesse, la tendresse, la volupté.... Leur physionomie exprime la sensibilité, la douceur, et toutes les qualités aimables.

---

[1] Cette règle souffre seulement quelques exceptions; la femelle des oiseaux de proie, par exemple, est plus grande et plus forte que le mâle.

Chez l'homme, les muscles sont prononcés fortement, les tendons font saillie ; la carnation est moins belle, les muscles du visage sont tendus, sa physionomie exprime la force, son port est majestueux ; en un mot, toute l'habitude du corps annonce l'énergie de son caractère.

Les mêmes différences ont lieu au moral. L'esprit, les inclinations, les passions, les goûts, varient également chez l'homme et la femme. On en trouvera la cause physique dans les fibres du sens interne, qui présentent les mêmes modifications que celles du reste du corps. Les qualités morales de la femme s'éloigneront de celles de l'homme, et se rapprocheront donc de celles de l'enfant. Elle a l'esprit léger, délicat ; mais il n'est pas capable des grandes combinaisons ni de réflexions profondes. Elle aime les plaisirs ; ses goûts sont assez vifs, mais passagers ; elle est inconstante, et sujette aux caprices ; ses mœurs sont douces, son cœur est bon ; il s'affecte vivement dans le premier moment ;... mais, par une suite de sa légéreté, ses inclinations ne sont pas de longue durée...

L'esprit de l'homme a plus de vigueur et moins de délicatesse. Il est capable de grandes combinaisons et de réflexions solides. Ayant plus de fermeté et plus d'énergie que l'enfant et la femme, ses goûts sont plus permanents. Il se passionne

moins facilement ; mais il a plus de constance. Sa force lui donne plus d'assurance et le rend plus courageux.

La foiblesse de la femme la rend timide : cette foiblesse est la cause ordinaire de sa dissimulation, et trop souvent de sa fausseté et de sa perfidie. La femme commet des fautes qu'elle n'ose avouer : elle a pour lors recours au mensonge comme l'enfant. Celui-ci redoute les châtiments de son maître ; la femme appréhende les reproches de celui qu'elle a trompé.

Cette même foiblesse donne encore beaucoup de douceur au caractère de la femme : cette douceur est une des qualités qu'on chérit le plus en elle, et qui la rend si intéressante. Une femme qui n'a pas de douceur éloigne tout le monde.

Femmes ! femmes ! objets chers et précieux, ornées de tant de charmes, vous feriez le bonheur de l'homme et le vôtre, si vous usiez avec plus d'art de tous vos avantages. Il est peu d'hommes que l'amour ne vous soumette ; mais, hélas ! vous ne les rendez pas toujours heureux.

Dans l'état de nature, la femme diffère beaucoup moins de l'homme que dans l'état social : elle est obligée de courir, comme lui, pour chercher sa nourriture. Son corps acquiert plutôt de la force que de la délicatesse : ses manières, son esprit,... se ressentent de ce genre de vie. N'ayant pas besoin de

plaire, elle ne cherche pas à en acquérir les moyens; et, par conséquent, elle ne possède aucune de ces manières séduisantes....

Les femmes, dans la classe du peuple, se rapprochent plus ou moins de cet état de nature; mais celles des classes aisées de la société s'en éloignent beaucoup: elles évitent l'influence des rayons du soleil, et demeurent toute la journée dans leurs appartements, soit pour l'éducation de leurs enfants, soit pour les affaires domestiques et les détails du ménage. Leur fibre, naturellement plus molle que celle de l'homme, s'amollit encore davantage. Elle n'acquiert point d'énergie, point de force, point de vigueur... Elles ne sont capables d'aucun des efforts qui sont nécessaires pour les grandes choses.

Ce caractère de mollesse de la fibre se transmet de générations en générations... Aussi nos habitantes des campagnes, nos paysannes, ont-elles la fibre beaucoup plus forte que les femmes descendant de parents qui, depuis plusieurs générations, mènent ce genre de vie efféminé.

Si nous voulons remonter plus haut, et rechercher les causes pour lesquelles les fibres des animaux femelles ont moins de force que celles des mâles, nous les trouverons dans la nature des esprits moteurs, et sur-tout des reproductifs, qui ont beaucoup moins d'énergie chez celles-ci que

chez ceux-là. Aussi chez les femmes fortes, qui rapprochent le plus de l'homme, ces esprits sont-ils beaucoup plus actifs que chez les autres, toutes choses égales d'ailleurs. Leur corps est constitué plus vigoureusement ; elles ont de la barbe : leur voix a presque le ton de celle de l'homme : leurs passions ont la même impétuosité et la même violence : leur esprit a plus de vigueur, et peut s'élever à une assez grande hauteur... Tous ces effets particuliers chez elles sont dus à l'énergie de leur esprit reproductif. [1]

Tels sont les grands traits qui différencient l'homme de la femme. Mais combien d'hommes qui sont plus foibles que les femmes ! et combien de femmes qui ont autant d'énergie que les plus grands hommes !

On peut dire que l'éducation que l'on donne au sexe renforce leur caractère ; et, au lieu d'en corriger les défauts, les augmente. Toujours concentrées dans des objets minutieux, leur esprit se rétrécit, leurs idées deviennent encore plus petites. En flattant leurs caprices, on les augmente : les conquêtes que font leurs charmes les rendent encore plus vaines, et les font tomber dans des piéges dont il seroit difficile à leur foi-

---

[1] C'est pourquoi on les appelle vulgairement *hommasses*.

blesse de se garantir. On voudroit que la femme eût le courage de résister à tant d'attaques réitérées, et qu'elle regardât comme un déshonneur ce que les hommes appellent des trophées ! Son inconstance même, que l'orgueil de l'homme lui reproche avec tant d'amertume, n'est-elle pas provoquée sans cesse par des rivaux, qui, au lieu de respecter le choix qu'elle a fait, cherchent à l'en détourner ? Enfin, n'est-ce pas elle qui est le plus souvent abandonnée la première ?

La femme fait les délices de la société de l'homme. Cet intérêt reconnoît plusieurs causes. Sa foiblesse est une des principales ; car on s'intéresse à elle comme on s'intéresse à l'enfant. Tout est joli chez les femmes ; tout est joli chez l'enfant. Tout est délicat chez l'un ; tout est délicat chez l'autre. Une belle carnation brille chez l'une ; elle brille également chez l'autre. La femme a la beauté, les graces, l'esprit ; la beauté, les graces se trouvent également chez l'enfant : et son esprit rapproche de celui de la femme. Chez l'enfant, l'idée de jeunesse en rappelle une foule d'autres plus agréables les unes que les autres ; chez la femme, l'idée des plaisirs qu'on peut goûter avec elle affecte délicieusement. Toutes les richesses de son beau corps se peignent confusément à l'imagination ;... les délices de sa conversation se retracent

à l'esprit. Enfin, un homme n'est jamais auprès d'une femme agréable, sans qu'il n'éprouve des sentiments affectueux.

La femme a un grand besoin d'aimer : c'est qu'elle se livre peu aux travaux du corps et à ceux de l'esprit. Son activité se porte donc toute entière sur les attachements du cœur. Il faut *qu'elle aime :* c'est un besoin pressant pour elle...

Par la même raison, *elle a besoin d'être aimée ;* car on n'aime pas sans exiger du retour.

Les femmes qui savent s'occuper ou aux travaux du corps, ou à ceux de l'esprit, ont un moindre besoin d'aimer et d'être aimées.

La manière dont les femmes sont traitées dans les diverses sociétés mérite toute l'attention du philosophe. A peine l'homme les regarde-t-il comme étant de la même espèce que lui, dans l'Asie méridionale et en Afrique : le *Coran*, qui est établi dans toutes ces régions, ne parle point d'elles comme devant survivre à cette vie : il n'y a pour elles, après la mort, ni lieu de récompenses, ni endroit de punition. Elles ne vont point aux mosquées faire leurs prières......

Les femmes du peuple sont livrées à des travaux très-fatigants, et qui paroissent au-dessus de leurs forces.

Les femmes des gens riches sont toujours en-

fermées dans des harems, sous l'impitoyable surveillance d'effroyables eunuques. Elles sont seules la plupart du temps, et ne peuvent se visiter entre elles qu'à certaines heures. Celui dont elles sont les concubines, et non point les femmes, leur commande de la manière la plus absolue. Il les regarde comme sa propriété, dont il peut disposer suivant son bon plaisir. Aussi la plupart ont-elles été achetées dans les marchés comme des esclaves. Elles n'ont d'autres propriétés que quelques bijoux, dont on les dépouille, si on en est mécontent. Enfin, si elles s'attachent à cet homme, qui est tout pour elles, qu'elles aient de l'amour pour lui, elles le voient passer journellement dans les bras de leurs rivales.

Ce mode d'existence doit laisser peu de qualités morales à ces femmes; et, si on ne connoissoit pas toute la force de l'habitude et des préjugés, à peine croiroit-on qu'elles pussent survivre à une situation aussi déplorable. Néanmoins elles savent se plier à cette dure nécessité; et elles sont à-peu-près aussi heureuses que les Européennes.

Chez les peuples qu'on appelle sauvages, c'est-à-dire, qui sont le plus près de l'état de nature, les femmes ont peu d'agréments. Les sauvages de l'Amérique, par exemple, s'occupent uniquement de la chasse, de la pêche et de la guerre : leurs femmes sont entièrement chargées des travaux de

l'intérieur, qui ne laissent pas d'être considérables. Elles sèment du maïs et quelques autres graines....

Les femmes, chez les différentes hordes tatares, arabes,... ne sont guère mieux traitées.

Enfin, en Afrique, il est quelques sociétés barbares où la femme qui vient d'accoucher est obligée de vaquer à ses travaux ordinaires, tandis que son mari se met au lit, où il se fait bien servir, pendant plusieurs jours, par sa malheureuse épouse....

C'est ainsi que l'homme de ces contrées abuse de sa force envers sa compagne, qu'il paroît néanmoins chérir si tendrement. Il n'y a dans ses procédés ni générosité, ni délicatesse.

Mais, dans les grandes sociétés policées, particulièrement en Europe, les femmes jouissent de beaucoup de considération: l'homme a pour elles les plus tendres égards: elles font les délices de sa société. Il les associe à tous ses amusements; et elles n'ont que trop souvent beaucoup plus d'influence sur ses déterminations les plus intéressantes qu'il ne conviendroit. Plusieurs se font remarquer par leurs talents distingués. Enfin, on en voit qui gouvernent les plus grands empires avec autant de sagesse que de gloire.

CHAPITRE XLVI.

DE LA MORT.

A CETTE idée tout être vivant recule d'effroi. La vue d'un cadavre glace le plus audacieux. Ce spectacle affecte vivement les animaux eux-mêmes. Nous voyons que lorsque, dans leurs grandes sociétés, il en meurt quelques-uns, les autres viennent autour du mort pousser des cris de douleur... Ils s'éloignent ensuite avec l'air le plus triste.

Mais comment s'assurent-ils qu'il est mort plutôt qu'endormi ? Quelle sensation leur cause la mort ? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer. Nous savons que, lorsqu'ils sont attaqués, ils se défendent mutuellement ; c'est leur intérêt personnel. Un cri d'effroi de celui qui est attaqué annonce son danger, et ses camarades accourent. Mais, si le danger est trop considérable, ils prennent eux-mêmes la fuite.

On a cru que c'étoit le sang qui leur causoit cette vive émotion ; mais le sang d'un autre animal ne produit sur eux aucun effet. Ils ne sont affectés que par la vue de celui de leurs camarades. Le carnivore, qui chaque jour s'enivre du sang des frugivores, frémit de la mort de son semblable.

On peut supposer que ce sentiment est un effet de l'impression que le cadavre fait sur leur odorat qui est si exquis.... Voilà tout ce que nous pouvons soupçonner.

Mais, quelle qu'en soit la cause, il est certain que les animaux sont vivement affectés de la mort d'un de leurs semblables ; tandis qu'ils se montrent assez indifférents à celle d'un autre animal.

L'homme de nature n'est pas moins sensible à la mort d'un de ses semblables. Il le couvre de feuillages, quelquefois d'un monceau de pierres,... et il s'en éloigne le cœur rempli de tristesse.

Cependant les animaux ni l'homme de nature n'ont aucune idée de la mort. Ils ne prévoient point que leur vie doit avoir une fin, et cette idée si accablante pour l'homme social ne les affecte point. Sont-ils attaqués par un ennemi puissant ? ils se défendent pour éviter la douleur. Une maladie vient-elle les assaillir ? ils souffrent patiemment sans prévoir quelles en peuvent être les suites. Ils cherchent, il est vrai, à se soulager ; mais c'est pour abréger leurs souffrances, et non pour éloigner la mort puisqu'ils n'en n'ont point d'idée. Enfin nos animaux domestiques, prêts à être égorgés, ne sont affectés qu'à l'instant qu'ils reçoivent le coup mortel.

Mais l'idée de la mort fait une impression toute différente dans le cœur de l'homme social. La vue

d'un animal qui, à sa dernière heure, lutte contre la mort, répand dans son ame une noire mélancolie qui s'efface difficilement. Elle lui rappelle, avec un sentiment profond de tristesse, l'idée lugubre de sa destruction plus ou moins prochaine.

Il est néanmoins une multitude de circonstances où l'homme, loin de craindre la mort, la brave avec une témérité inconcevable. Deux armées puissantes sont en présence. Une suspension d'armes est proclamée. Les deux camps se visitent, mangent, boivent ensemble... Le lendemain les chefs ordonnent le combat. Chacun court aux armes pour aller égorger celui qu'il vient de traiter en ami, ou s'en faire égorger... O délire de l'espèce humaine !

Et la chose devient encore bien plus étonnante, si on fait attention que les combattants ordinairement sont presque absolument étrangers aux querelles qui leur mettent les armes à la main.

Ce négociant ambitieux qui a un abondant nécessaire, mais qui est tourmenté par la soif des richesses, ne va-t-il pas braver la mort dans des climats lointains, auxquels il n'est pas habitué ? ...

Enfin on voit par-tout l'homme, qui paroît avoir une si grande horreur de la mort, l'affronter néanmoins avec une insouciance et une légéreté qu'on ne sauroit se persuader... Il est donc beaucoup de

choses que l'homme paroît estimer plus que la vie, et craindre davantage que la mort.

On doit néanmoins convenir que ce n'est que par une *inconséquence* difficile à imaginer que l'homme se conduit ainsi. Il a toujours l'espoir d'échapper au danger ; et cette espérance le lui fait affronter avec la plus grande audace. Car, dans la réalité, la vie est ce qu'il chérit le plus. L'homme le plus téméraire fait voir le plus souvent beaucoup de foiblesse lorsqu'il ne lui est plus permis d'espérer.

Il ne faut point considérer dans la mort la douleur qui l'accompagne ordinairement. Elle n'est point douloureuse ; c'est une simple cessation du mouvement dans la machine. Il est sans doute une multitude de douleurs plus considérables qu'on ne redoute pas.

Mais, dans la mort, il y a deux choses réelles qui doivent affecter :

1° *La privation des plaisirs qu'on goûte dans cette vie.*

2° *L'incertitude de ce qui doit arriver après la mort.*

Considérons en détail chacun de ces deux motifs.

DE LA PRIVATION DES PLAISIRS QU'ON GOUTE DANS CETTE VIE.

Quoique la vie soit remplie d'amertume, il est

cependant peu de personnes, même des plus infortunées, qui après avoir, comme le bûcheron, appelé la mort à leur secours, ne finissent par lui dire :

C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois : tu ne tarderas guère.
. . . .
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine, liv. Ier, fab. XVI.

On s'habitue aux maux de la vie ; et, pour lors, on les supporte avec plus de force. Un malheureux, condamné aux travaux publics ou à une réclusion pour le reste de ses jours, s'abandonne d'abord au plus grand désespoir. Son état lui est insupportable; il invoque la mort à grands cris.... A-t-il passé quelque temps dans cette cruelle situation? il s'y habitue, et voit avec peine la mort s'approcher. Quelle douleur ne causera donc pas cette vue à celui qui goûte tous les plaisirs accordés à l'homme? Car, dans la réalité, il y a, ainsi que nous l'avons dit, une assez grande masse de jouissances attachées à son existence ordinaire. Par conséquent, d'après un calcul motivé, on doit craindre de perdre la vie; et l'appréhension qu'on a de la mort n'est pas déraisonnable.

Cependant l'homme sage sera-t-il assez pusil-

lanime pour appréhender la mort ? non. Il doit dire :

« C'est une loi nécessaire de l'organisation des « corps animés qu'ils doivent se décomposer après « un certain temps. Ces machines s'usent chaque « jour, et tendent à leur destruction. » Il ne cherche pas à arrêter la marche du soleil, qui amène l'hiver et les frimas ; il ne cherchera pas plus à suspendre les effets inévitables de la vieillesse ;.... mais il tâchera, par les moyens que la prudence lui dicte, de retarder cette vieillesse, et de conserver son corps le plus long-temps qu'il pourra.... Mais, le moment arrivé où la destruction de ce corps est devenue inévitable, il dira : *C'est une loi nécessaire à laquelle je me soumets sans murmure.*

On a été souvent surpris que la jeunesse, qui a plus de droit à la vie, craigne cependant moins la mort que la vieillesse ; mais on en trouvera facilement les raisons.

La principale est que le jeune homme, se confiant dans ses forces, se croit toujours éloigné de son dernier moment. Est-il près de descendre au tombeau ? il espère encore. Une maladie aiguë l'absorbe au point qu'il ne pense point au danger où il se trouve.

Le vieillard au contraire est, pour ainsi dire, constamment entouré des ombres de la mort. Sa

machine se dégrade chaque jour; les douleurs lentes d'une maladie chronique affoiblissent insensiblement son courage. Ah! c'est alors qu'il sent qu'il faut qu'il finisse. Cette idée l'absorbe et l'accable.

La jeunesse est bientôt dégoûtée de la vie par les ennuis qu'elle éprouve. Pénétrée des grandes idées d'ordre, elle ne peut concevoir la marche des événements présents qui accumulent sur l'homme tant d'adversités; elle en est révoltée. La vieillesse y est habituée. C'est ainsi que le jeune nègre périt souvent de désespoir les premiers jours de sa captivité: y a-t-il passé quelques années? il supporte patiemment son sort. Aussi, parmi les suicides, compte-t-on peu de vieillards. La vieillesse a mille projets de formés et commencés; elle voudroit en voir la fin. La jeunesse n'en a aucun; mais elle est emportée par des passions orageuses. Les obstacles qu'elle rencontre perpétuellement la fatiguent, souvent l'irritent, et la dégoûtent de la vie.

Enfin, si l'animal et l'homme de nature meurent tranquillement, c'est qu'ils finissent sans le savoir.

Néanmoins le vieillard a un grand nombre de motifs pour ne pas regretter la vie. Chaque jour il perd quelques jouissances. Ses amis, ses connoissances, disparoissent; ses sens s'émoussent;

sa vue s'affoiblit; ses jambes ne peuvent le supporter; une foule d'infirmités surviennent.... S'il n'est pas un peu favorisé de la fortune, il pourvoit avec peine à ses besoins; et, s'il a de la fortune, il ne peut au moins s'empêcher de voir qu'il est à charge à ceux qui lui donnent des soins.

Enfin, si la vieillesse parvient à la décrépitude, elle ne vit plus; c'est un spectre ambulant encore plus à charge à elle-même qu'à ceux qui l'environnent.... Tout dit donc au vieillard que, le plaisir n'existant plus pour lui, il doit cesser d'être attaché à la vie.

L'homme se plaint souvent de la briéveté de ses jours; il est cependant un des animaux qui a la plus longue existence, en calculant la durée de la vie par le nombre des années que le corps met pour arriver à son état de perfection. Le jeune homme n'a toute sa force qu'à l'âge de dix-huit à vingt ans; ainsi il doit vivre cinq à six fois vingt ans. Il est peu d'animaux dont la vie soit aussi longue.

Il est un autre calcul que doit faire le sage qui a un certain âge. Suivant les probabilités, l'enfant qui vient de naître n'a que huit ans à vivre. Il dira donc, lorsqu'il aura passé cet âge : Je suis favorisé de la nature, puisque j'ai survécu à ce terme. Chaque jour il fera la même réflexion. A cinquante ans, par exemple, il dira : Sur cent mille

qui sont nés le même jour que moi, il n'en reste plus que seize mille; et les probabilités me donnent encore seize ans de vie.

Ces réflexions feront voir à l'homme qu'il est un terme aux plaisirs qu'il peut avoir dans cette vie, et que, ce terme fatal arrivé, il est heureux pour lui de la quitter.

Hé bien, hommes, redouterez-vous toujours la mort? Vous vous désolez de vous séparer de personnes chéries; soyez de bonne foi, et appréciez ces plaintes si vantées. N'affectez-vous pas souvent des sentiments auxquels vous tenez peu? Quel est celui d'entre vous qui ne se sépare pas de tout ce qu'il a de plus cher pour aller, dans des pays lointains, jouir d'avantages qu'il croit plus considérables? Cette jeune personne suit au bout du monde un époux opulent qu'elle a préféré à un autre moins riche, avec lequel elle seroit restée au sein de sa famille; le négociant abandonne toutes ses habitudes, toutes ses connoissances, tous ses amis, pour aller dans des contrées éloignées, même les plus insalubres, tenter les hasards de la fortune; le militaire, le marin, ne sont presque jamais dans leurs familles.... Vous voyez donc que vous quittez ce que vous avez de plus cher pour des motifs bien foibles, ceux de l'intérêt.

Considérez la mort comme un long voyage. L'uniformité de cette vie vous ennuie; vous en

avez usé les plaisirs. L'âge mûr particulièrement n'a plus de jouissances nouvelles, et le vieillard n'a que des douleurs à éprouver. Il va quitter un corps dégradé pour revêtir de nouvelles formes.

DE L'ÉTAT QUI DOIT SUCCÉDER A CETTE VIE.

Mais le sort qui attend les animaux et l'homme après cette vie doit-il les inquiéter?

Que deviennent les animaux après leur mort? que devient l'homme? Les animaux, étant sans prévoyance, n'ont aucune inquiétude à cet égard; mais les hommes, pensant, ont toujours été inquiets sur leur sort futur.

Les uns ont dit que tout finissoit pour les uns et les autres avec la vie; que les animaux et l'homme n'étant que des corps organisés, la décomposition de ces corps en emportoit une destruction totale.

Mais rien n'est anéanti; c'est ce que nous disent les analogies. Toutes les parties du corps des animaux, lors de leur désorganisation, sont employées à composer de nouveaux corps. Le *principe sentant* entrera également dans ces nouveaux composés. Nous avons prouvé qu'il est *un*; [1] qu'il éprouve des sensations toutes les fois qu'on lui communique du mouvement : or, dans quelque

[1] Principes de la Philosophie Naturelle.

combinaison qu'il se trouve, *il lui en sera communiqué; il sentira donc toujours.* Voilà ce qui paroît prouvé par les analogies.

Mais quelle espèce de sentiment éprouvera-t-il après cette vie?

Les religions se sont emparées, chez tous les peuples, de ce grand objet de la croyance publique; il n'en est aucune qui ne suppose une vie future, dont le bonheur ou le malheur dépendra de la bonté ou de la méchanceté des actions de cette vie. L'une menace le méchant de peines excessives et éternelles; l'autre proportionne les punitions à la nature des crimes qu'il a commis.

Nous n'entrerons point dans ces discussions, qui sont étrangères au but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage....

Considérant les choses, ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici, suivant les lumières de la raison, nous exposerons ce que nous pouvons induire des analogies, puisque nous ne pouvons savoir sur ces objets que ce qu'elles nous indiquent.

Lors de la destruction d'un être organisé, quel qu'il soit, les parties dont il étoit composé se recombinent bientôt pour former de nouveaux corps. Le PRINCIPE SENTANT, *qu'aucune analogie ne nous dit différer des autres éléments,* et qui ne jouissoit d'un si grand nombre de perfections que parce qu'il occupoit le centre d'une

machine bien organisée, se combinera donc également. Les circonstances le feront entrer dans tel corps plutôt que dans tel autre; cette nouvelle combinaison venant à se détruire à son tour, il s'en dégagera de nouveau, et redeviendra libre pour se recombiner.... Tels sont les moyens par lesquels se perpétue l'ordre présent.

Ce PRINCIPE se ressouviendra-t-il de ce qu'il a été dans la combinaison présente? L'analogie répond que non, puisque *la mémoire est toute organique, et paroît résider dans le sens interne.*

Mais il se présente ici des réflexions d'un autre ordre par rapport à l'homme.

Le bien général de tous les êtres sensibles existants exige que celui d'entre eux DONT LES CONNOISSANCES SONT ASSEZ ÉTENDUES, *et qui aura fait du mal aux autres, soit puni.*

Nous avons calculé ailleurs l'intensité de ces peines. On ne punit pas un crime, avons-nous dit, pour le crime en lui-même, mais par rapport à ses suites, pour empêcher que cet être ou d'autres n'en commettent de nouveaux. La punition sera donc proportionnée au penchant que ces êtres peuvent avoir à faire le mal; elle doit par conséquent être très-connue.

En vain objectera-t-on que, n'y ayant point d

liberté, il ne doit point y avoir de punition. On sait que les peines et les récompenses, après cette vie, sont des motifs pour celle-ci ; effectivement elles influent journellement sur les déterminations de ceux qui craignent les unes, et espèrent les autres.

On ajoute que, dans l'ordre présent des choses, les justes souffrent le plus souvent, tandis que les méchants prospèrent..... La justice des êtres supérieurs sembleroit donc exiger que, *puisque le crime n'est pas puni dans cette vie, ni la vertu récompensée, il en fût autrement dans les combinaisons qui doivent suivre....*

Tels sont les motifs qui ont déterminé tous les chefs des opinions religieuses à admettre, après cette vie, des récompenses pour l'homme de bien, et des punitions pour le méchant.... Ces idées paroissent si conformes à la raison, qu'elles ont été adoptées par tous les peuples civilisés.

Mais, en admettant même le principe qu'on a posé, que *le bien général des êtres sensibles exige que ceux d'entre eux* DONT LES CONNOISSANCES SONT ASSEZ ÉTENDUES, *et qui font du mal aux autres, soient punis*, je dis qu'il ne peut s'appliquer ni aux hommes ni aux animaux.

ON CONVIENT que ces derniers n'ont point assez

de connoissances des règles de la justice,[1] pour qu'on exige d'eux qu'ils les suivent, et que par conséquent il ne *pourroit, sans injustice, y avoir de punition ou de récompense pour eux après leur mort.* Première conséquence.

L'homme de nature, avant l'origine des grandes sociétés, avoit des connoissances aussi bornées que les animaux. *Il ne pourroit donc également, sans injustice, y avoir des récompenses ou des punitions pour lui après sa mort.* Seconde conséquence.

L'homme, dans les petites sociétés, est également très-peu instruit.

Le plus grand nombre, dans les grandes, ne l'est pas davantage : car l'agriculteur, l'ouvrier, les femmes, les enfants,... n'ont que des connoissances très-bornées sur tous ces objets. Ils s'en rapportent à ce que leur disent ceux qui ont leur confiance...... Ils sont donc encore dans les mêmes circonstances que les animaux. *Ainsi on ne sauroit, sans injustice, leur infliger des punitions après leur mort.* Troisième conséquence.

Quant au petit nombre de personnes dont les

---

[1] Nous avons prouvé, tome Ier, page 123, que les lois du juste et de l'injuste ne sont pas inconnues aux animaux, et qu'ils les suivent jusqu'à un certain point.

connoissances sont plus étendues, il en est très-peu en état de pouvoir avoir une *opinion motivée* sur ces objets;... et *il est bien certain que leur sort ne doit pas être différent de celui des autres hommes.* Quatrième conséquence.

Nous devons conclure de toutes ces discussions, 1° que les animaux et les hommes n'ayant point eu des connoissances suffisantes pendant leur vie, leur principe sentant ne sauroit être puni ou récompensé lorsqu'il est dégagé de leur corps; 2° qu'après leur mort ils ne pourront avoir aucun souvenir de ce qu'ils ont fait dans cette vie.

Le sage, pénétré de ces vérités, voit approcher tranquillement le moment de sa mort. Elle ne lui est dure que parce qu'elle le sépare de tout ce qu'il a de plus cher. Mais il dit avec résignation :

« Le corps humain est organisé de manière à « ne subsister qu'un certain temps ; et le mien a « existé plus que celui d'un grand nombre de mes « semblables. Je me suis procuré quelques plai- « sirs; je n'ai pas perdu une occasion de faire du « bien : j'ai rempli une partie de ma tâche : j'ai « dit des vérités dures aux méchants ; et, si leurs « cœurs n'eussent pas été aussi corrompus, j'eusse « empêché une partie des maux qu'ils ont faits à « ma patrie. J'ai toujours annoncé ce que j'ai cru « vrai et utile ; j'ai fait ce qui m'a paru bon, sans

« consulter mon intérêt, ni sans m'inquiéter des « désagréments qui pourroient en rejaillir sur « moi.... Je vais exister dans une nouvelle combi- « naison, où je me conduirai de la même manière, « s'il est en mon pouvoir. »

Ces réflexions, puisées dans les principes de la plus saine raison, font voir que les deux motifs qui font redouter la mort ne sont point fondés. Le premier est la crainte d'être privé des plaisirs qu'on goûte dans la vie présente : mais ces plaisirs s'altèrent chaque jour ; et, enfin, il arrive un instant où il n'y en a plus pour le vieillard. Les infirmités et les douleurs l'accablent ;... la vie est alors un pesant fardeau pour lui.

Le second motif qui fait appréhender la mort est l'incertitude du sort qui succède à cette vie. Mais, suivant toutes les analogies, le *principe sentant* continuera d'éprouver des sentiments.

Mais quels seront-ils ?..... Ils varieront suivant la combinaison nouvelle où il se trouvera : les uns sans doute seront agréables, les autres désagréables.....

Lecteur, je t'ai présenté les fruits de mes réflexions. Toute ma vie a été employée à la recherche de la vérité : je t'ai exposé ce que j'ai cru vrai, ce qui m'a paru juste. Puisses-tu devenir plus ver-

tueux, plus honnête, plus heureux!... Ce sera la récompense la plus flatteuse pour mon cœur.

Adieu: je vais attendre l'instant où cette combinaison présente changera pour moi; et je dirai : *Vixi*, J'AI VÉCU.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

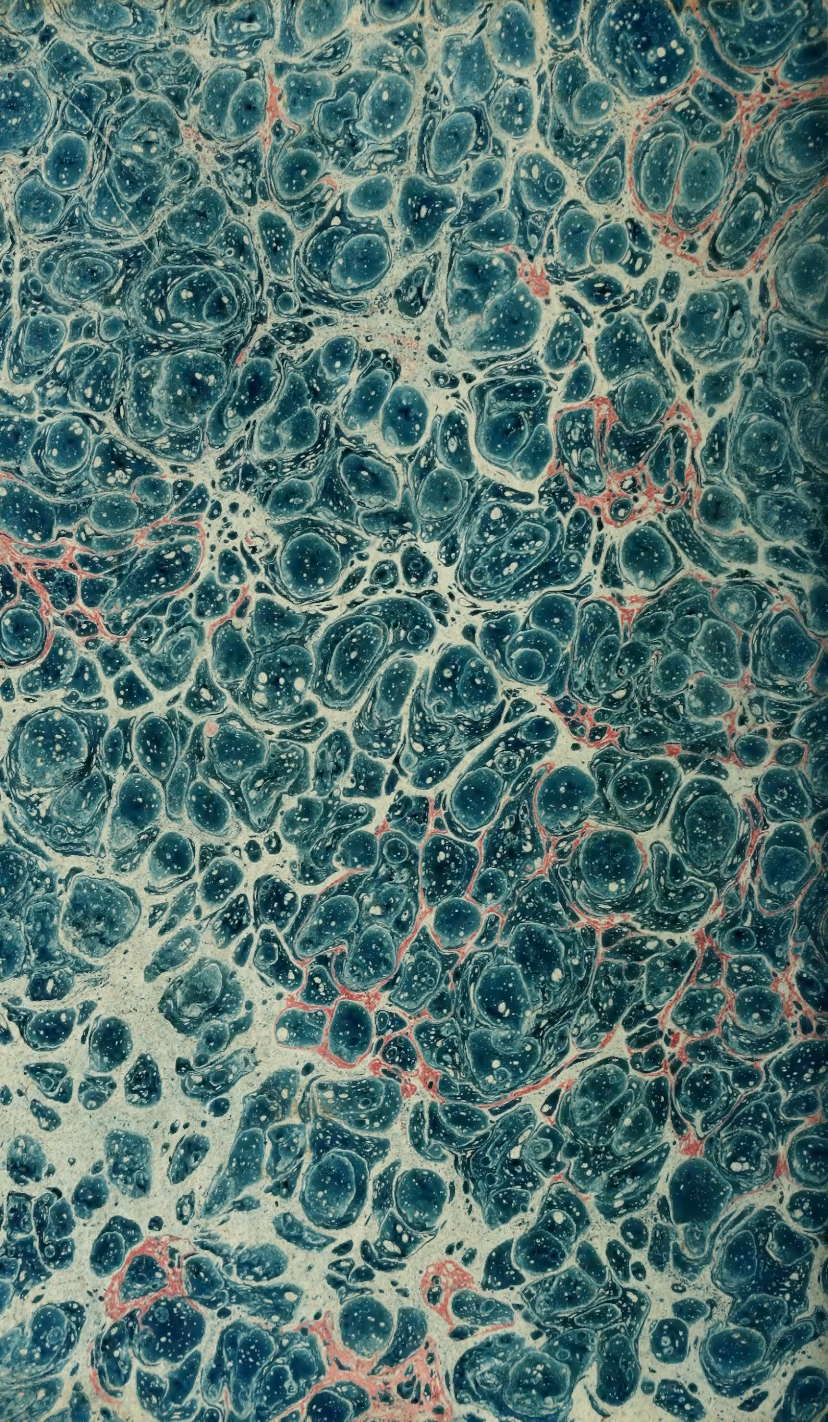
SUITE DU LIVRE SECOND.

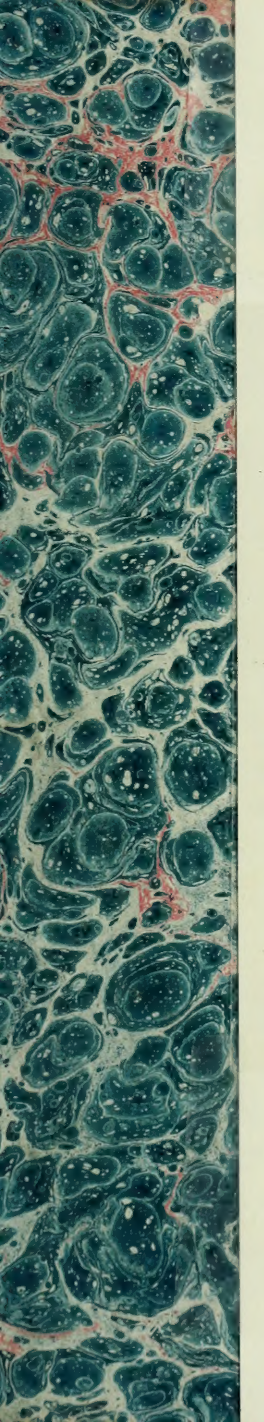
LIVRE TROISIÈME.

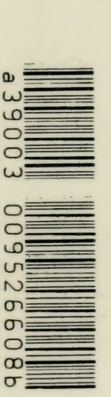
FIN DE LA TABLE.

Page 413, ligne 12, *singularité*, lisez *frugalité*.








a39003 009526608b

